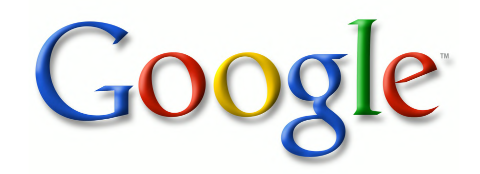
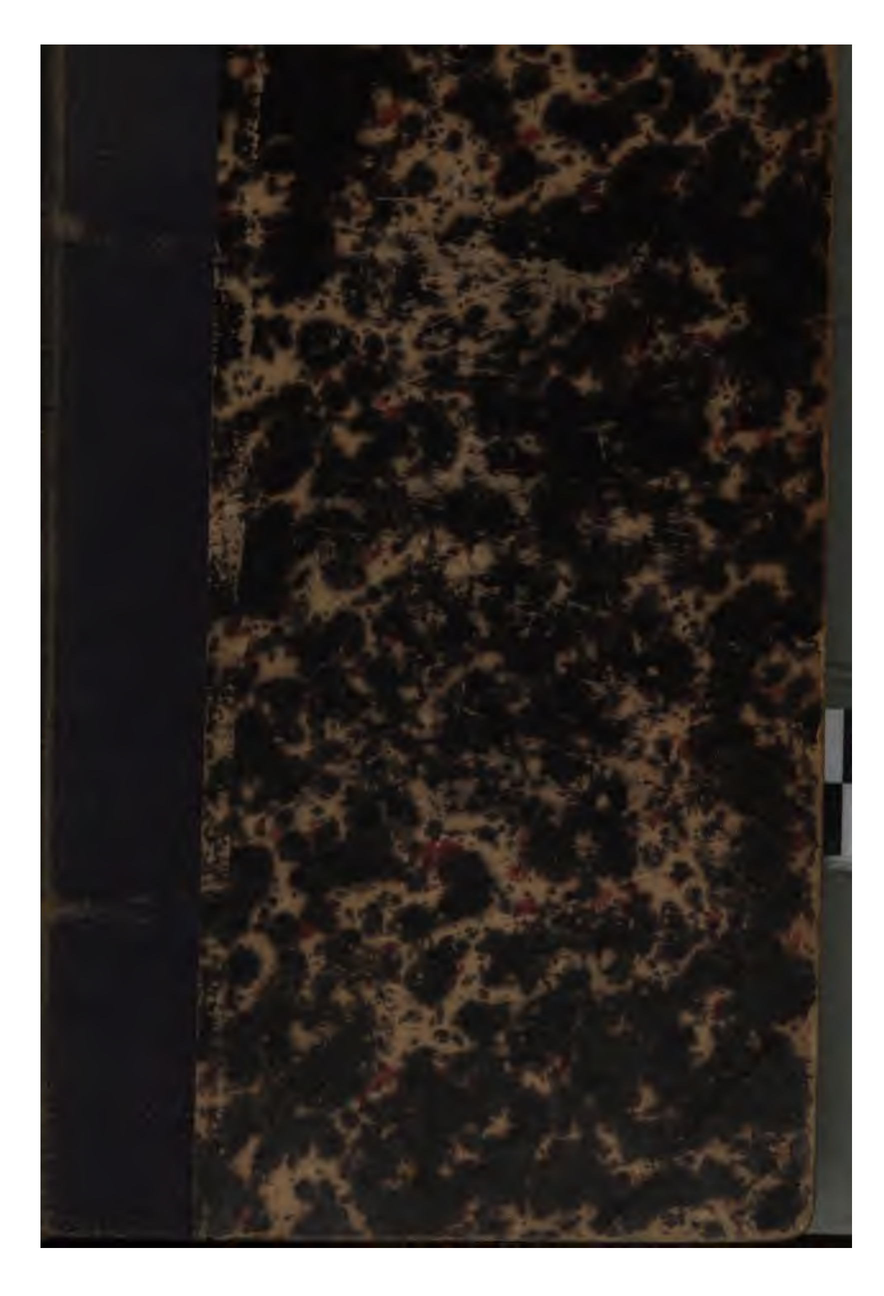





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

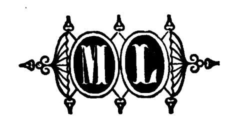
L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

H. DE BALZAC

— ŒUVRES DE JEUNESSE —

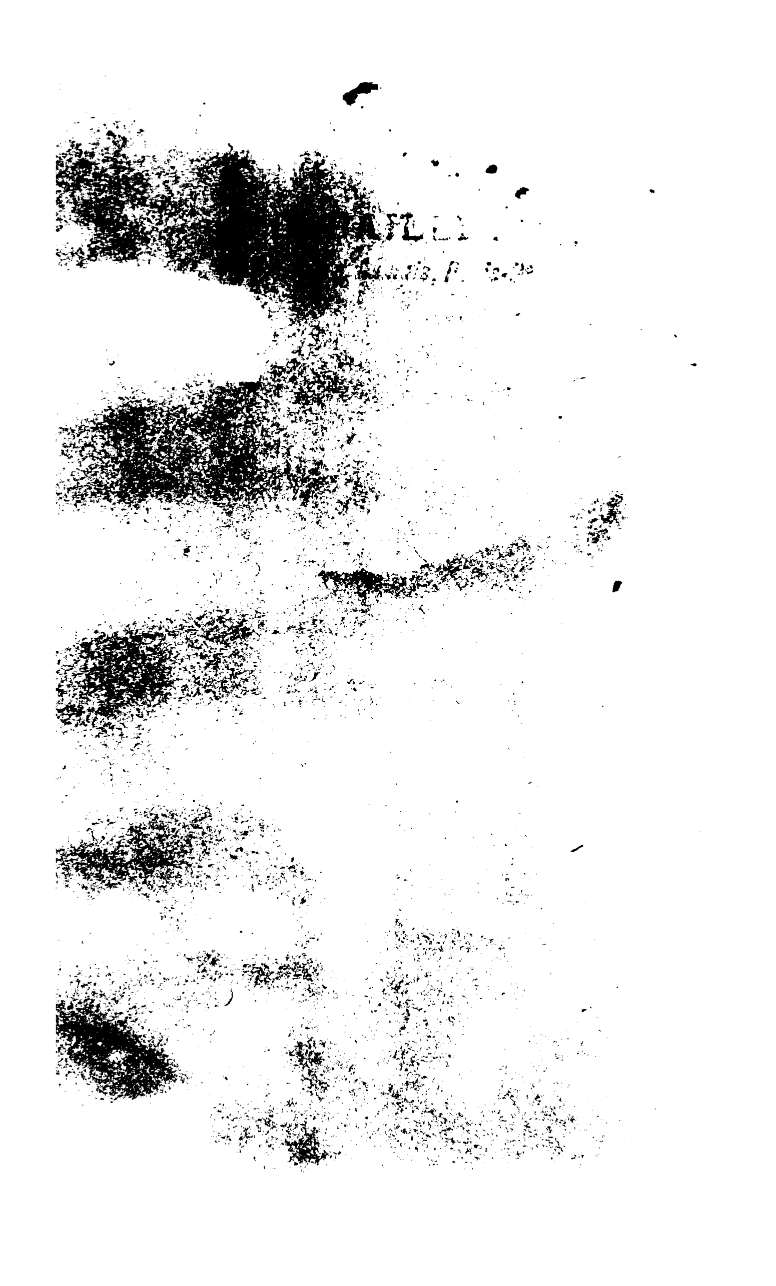
L'HÉRITIÈRE
DE BIRAGUE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



le 8 août dernier, deux hommes habillés de noir de la tête aux pieds. Comme ces deux hommes (c'était nous) avaient des figures d'héritiers (ce qui ne veut pas dire qu'elles fussent tristes), ils se regardèrent d'un air sournois.

Le gros monsieur (c'était moi) s'écria d'une voix retentissante : — Des chevaux et un postillon pour Tours!

Le petit monsieur (c'était moi) s'écria d'une voix de haute-contre : Des chevaux et un postillon pour Tours !

Remarquez que nous parlâmes en même temps, car sans cela, moi et moi, nous vous eussions évité l'ennui d'une répétition fastidieuse.

Entraînés par la force irrésistible que l'on nomme surprise, nous fîmes chacun trois pas en arrière, ce qui, par conséquent, en mit six entre nous deux. — Vous allez à Tours, monsieur? — Oui, monsieur.

Ici il y eut un silence de cinq minutes.

CHAPITRE III

HISTOIRE DU SILENCE

S'il fallait vous rendre compte des pensées qui nous agitèrent pendant cinq minutes, nous serions obligés de vous dire que *j'eus* sur-le-champ l'idée que ce petit homme noir pouvait bien être un mien cousin... luxe de parenté dont je me serais fort bien passé dans la succession que j'allais recueillir. — Ah ! mon cher cousin, l'expression de luxe de parenté est un peu trop forte; néanmoins, comme j'eus la même idée, ne la rayons pas, elle servira pour nous deux.

CHAPITRE IV

CONTINUATION DU SILENCE

D'après ces soupçons, je formai le projet d'empêcher *mon homme d'arriver* à Tours le premier.

ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE

Nous mentions comme deux Gascons. — Votre nom, mon cher?... — Le vôtre, mon cher ami?...

Nous étions polis comme deux courtisans qui veulent se supplanter. — A. de Viellerglé! — R'hoone! — C'est lui!... — C'est lui!...

C'était bien nous.

CHAPITRE VIII

LES VERS AU NEZ

— Mon cher ami, alliez-vous souvent voir ce digne oncle? dis-je, tremblant qu'il n'y eût un testament en sa faveur. — Et vous? répondis-je, mû par la même crainte...

..... Sur ce, nous sûmes à quoi nous en tenir, et, préférant un tiens à deux tu l'auras, nous posâmes les bases du traité suivant.

CHAPITRE IX

LE TRAITÉ



Considérant que les avocats et avoués de Tours sont aussi madrés que ceux de Normandie, et que, par conséquent, le testament de dom Rago, quel qu'il soit, peut contenir des clauses de nullité, et donner auxdits avocats et avoués pâture à nos dépens, je demande:

Art. 1er — Que chacun de nous renonce aux avantages que notre oncle aura pu lui faire. — Accordé.

Considérant qu'il n'y a rien de plus beau que l'union et la confiance entre héritiers qui ne peuvent en agir autrement, je demande à mon tour:

Art. — 2. Que la succession soit partagée en frères, selon que le veut l'impitoyable Code. — Accordé.

Après trente-cinq heures de tâtonnements et de discours plus ou moins adroits, nous tombâmes ainsi d'accord; et *ce fut l'huissier* de Château-Renault qui nous fournit les

deux feuilles de papier timbré qui nous donnèrent une assurance mutuelle contre les écarts de nos consciences... Après cela, que l'on vienne dire que la méfiance existe !...

CHAPITRE X

ARRIVÉE A TOURS

Nous voici à Tours, et logés à la *Tour d'Or*. Après avoir copieusement dîné, nous nous informons, et cela avec la décence convenable, du respectable ex-prieur ; on nous l'apprend ; nous courons comme des Basques et nous frappons à sa porte.

CHAPITRE XI

LA GOUVERNANTE

— Que veut monsieur ?

— C'était à moi que s'adressait la demande.

Madame, répondis-je, j'ai l'honneur d'être neveu du vénérable dom Rago. — Ah ! monsieur ! quel digne oncle vous aviez là !

Ici la gouvernante se mit à pleurer si fort, que nous pensâmes qu'elle avait un gros legs.

— Et cet autre monsieur ? reprit-elle. — Madame, dis-je à mon tour, j'ai pareillement l'honneur d'être neveu du défunt. — Quoi ! tous deux ? — Tous deux, répondîmes-nous en poussant un soupir.

— Entrez, messieurs...

A la vue de l'intérieur de la maison, nos deux visages s'épanouirent ;... il y avait de quoi. Figurez-vous que partout on voyait des... du... Ah ! ce serait trop long à expliquer ;... le fait est que nous rîmes dans nos barbes... A propos de barbe, en avez-vous, cousin ?

CHAPITRE XII

LECTURE DU TESTAMENT

..... L'homme noir continua : Je donne et lègue à madame Scrupule, ma gouvernante, ma batterie de cuisine et ma cave... *Item*, ma garde-robe... *Item*, mon argenterie...

— Voilà bien des *item*, cousin ?... — Hélas !...

Item... et je déclare mes neveux, ci-dessus nommés, mes légataires universels, à charge par eux d'acquitter les différents legs, etc., etc.

— Madame Scrupule, dis-je tout bas à la gouvernante, puis-je en conscience accepter les charges de la succession ? — Le puis-je aussi ? — Ah ! mes chers messieurs ! les bénéfices surpassent de beaucoup... — Vous nous le promettez, bonne madame Scrupule ? — J'en suis garante... — Mais, dis-je, nous n'avons ni les meubles... — Ni la cave. — Ni l'argenterie. — Ni les habits. — Ni le linge. — Ni les tableaux. — Ni l'argent comptant.

Nous parlions chacun à notre tour.

— Ni les bijoux. — Vous avez le reste, mes chers messieurs. — Et de quoi se compose-t-il ?... — D'une bibliothèque magnifique, composée de trente-sept gros livres, et d'un coffre de moyenne grandeur, dans lequel mon maître m'a dit, encore avant de mourir, qu'il avait renfermé ce qu'il avait de plus précieux. — En or ?... — En diamants ?... — Messieurs, il y avait probablement de tout cela. — J'accepte la succession, dis-je, alléché par l'idée du coffret. — J'accepte pareillement. — Signez, messieurs, dit l'homme noir.

Nous signâmes...

CHAPITRE XIII

LA LIQUIDATION

Tous les comptes faits, toutes dettes apurées, nous

eûmes... trois cents francs à donner, moyennant quoi la bibliothèque et le bienheureux coffret furent à nous...

Ouvrons, cousin... — Ouvrons!...

CHAPITRE XIV ET DERNIER

L'HÉRITAGE

Le coffret est sur la table; la serrure est brisée, et nous trouvons... — De l'or? — Non. — Quoi donc?... — Sept ou huit énormes cahiers d'écriture bien menue. — Ce fut tout? — Ah! mon Dieu! oui!... La gouvernante riait sous cape, le notaire *idem*, les amis *idem*, les indifférents *idem*;... nous *seuls* gardions notre sérieux... Cependant je me hasarde à jeter les yeux sur la succession de l'oncle. Je lis une page, le cousin en lit une autre; bref, au bout de cinq minutes, nos visages se dérident, et nous finissons par rire d'aussi bon cœur que la gouvernante, le notaire, les amis, les indifférents...

Lecteur, vous allez juger si nous eûmes tort de rire :... notre succession dépend de vous... Dieu vous bénisse, et nous aussi. — *Amen.*

L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE

CHAPITRE PREMIER

> Notre ennemi c'est notre maître ;
> Je vous le dis en bon français.
>
> LA FONTAINE

Depuis l'établissement du gouvernement féodal, gouvernement absolu, bien que coordonné avec un art infini, la France a presque toujours été la proie d'une anarchie pour ainsi dire légale, puisqu'elle était la suite nécessaire de la constitution politique du royaume. Grâce à cette constitution, le despotisme des rois était le seul refuge des peuples. Aussi ne vit-on jamais ces derniers se révolter contre leur maître, quelque dur qu'il fût dans l'exercice de l'immense pouvoir dont il s'était emparé. Cette indifférence brutale dans laquelle la nation vécut accroupie neuf cents ans environ, est certainement la critique la plus juste et la plus énergique de la féodalité.

Parmi les diverses périodes de notre histoire, il n'en est pas de plus honteuse que celle que renferma la régence de Marie de Médicis. Jusqu'à ce jour, les Français, ignorants et barbares, avaient au moins conservé les vertus des esclaves, la gaieté et l'insouciance; mais alors ces dernières, empreintes du caractère national, disparurent, et la France italianisée offrit un spectacle vraiment scandaleux. On vit les hommes les plus vils arriver au pouvoir à l'aide du mensonge, du parjure et du poison; on vit les provinces ravagées fiscalement par leurs petits Concinis particuliers,

et ces haines religieuses si sagement calmées par l'édit de Nantes diviser de nouveau les citoyens.

La plus déplorable de toutes ces calamités était la démoralisation de la haute classe : les grands de la cour de Marie n'avaient que trop bien saisi le génie de la nation de leur souveraine... Leurs réunions n'offraient point de franchise; chacun était sur ses gardes, et deux rivaux d'amour ou d'ambition tremblaient mutuellement, puisque depuis la mode des essences et des gants parfumés, la bravouro n'était plus un refuge.

Cependant, tout en étant fort peu scrupuleux sur les moyens de parvenir au but qu'ils ambitionnaient, les descendants des Francs ne s'étaient pas encore entièrement dépouillés de toute espèce de *vergogne*. Le remords, et plus souvent la crainte de déshonorer l'antique renom de leurs ancêtres, maîtrisaient ces âmes barbares. L'ambition, l'amour, la vengeance, leur faisaient commettre sans scrupule les crimes les plus odieux, et néanmoins ils auraient sacrifié l'ambition, l'amour, la vengeance même pour anéantir les traces d'actions qu'ils regardaient avec justice comme la honte de leur sang.

En ces temps-là donc, Mathieu XLVI, comte de Morvan, l'aîné d'une des plus nobles et des plus grandes maisons de la Bourgogne, se faisait remarquer par ses richesses et son influence. Nous ne nous étendrons pas sur sa généalogie; nous nous nous contenterons d'apprendre aux lecteurs que le sang des comtes de Morvan était le plus pur de la féodalité, et cela appert de la lecture des chartes de cette famille, qui prouve que, sur les trente-cinq comtesses de Morvan qui eurent le cœur sensible, aucune n'eut à se reprocher un attendrissement roturier.

Mathieu XLVI habitait le château de Birague, demeure héréditaire du chef de sa maison. Ce château était un des plus vastes et des mieux fortifiés de la haute Bourgogne. Il avait cet aspect formidable et grandiose qui charme et fait naître dans l'âme le sentiment excité par les grandes masses, ouvrages des hommes. Les guerres en avaient ruiné quelques parties; ces ruines ajoutaient encore à la

beauté de l'édifice, en témoignant à combien de destructions réitérées il avait résisté.

Mathieu XLV, père du Mathieu régnant, avait péri dans la traversée de Calais à Douvres, chargé d'une mission pour Élisabeth. Ce Mathieu fut un généreux soldat, ami de Henri IV. Son caractère sévère tenait de celui de Sully, dont il avait l'inflexibilité; aussi le jeune comte, étant devenu éperdument amoureux de la belle Mathilde de Chanclos, fille d'un gentilhomme campagnard des environs de Birague, défense absolue lui fut faite de penser à cette union disproportionnée. Malgré cet ordre impérieux, prononcé avec la dureté d'un vieux guerrier accoutumé à l'obéissance passive de ses soldats, le comte de Morvan, qui possédait l'entêtement héréditaire de la famille, n'en continua pas moins ses visites à ce que Mathieu XLV appelait la gentilhommière du capitaine de Chanclos.

Cette passion s'accrut dans le silence, et se fortifia par les obstacles. Mathilde paraissait mériter ce violent attachement. Sa beauté, ses grâces et le retour surtout dont elle payait la flamme de son amant exaltèrent au dernier point la frénétique ardeur du jeune comte. Il jura, dans un de ces paroxysmes d'amour si fréquents à son âge, qu'il posséderait à tout prix la belle maîtresse dont la vue enivrait ses sens.

En vain Mathieu XLV lui présenta les belles et laides héritières des plus nobles et des plus riches familles, non-seulement du pays, mais de la France; en vain les Courtenay, les Retz, les Béthunes, etc., etc., lui soumirent leur orgueil, en lui offrant cinq ou six grains de vanité, et cinq ou six parchemins de plus avec la personne de leurs demoiselles, le jeune comte, s'enveloppant dans une morne tristesse, refusa tous ces avantageux partis. Enfin il devint sombre, mélancolique, et ce chagrin, loin de se dissiper, s'augmenta chaque jour qu'il vit Mathilde. La fleur de la jeunesse, qui devait s'embellir encore par le charme d'un tel amour, disparut chez lui. Il se plaignit, forma des vœux sans doute; mais on ignore le secret de ses entretiens avec sa maîtresse; car la vaste forêt fut un témoin silencieux.

Cependant ce charme inexprimable, cette douce mélancolie du sentiment dont l'amour naissant revêt deux cœurs qui s'aiment, étaient ignorés par Mathilde et son amant. L'âme altière du jeune comte, brisée, flétrie par la résolution de son père, que Mathilde lui peignait comme inébranlable ; les espérances trahies, les craintes, le terrible avenir qui semblait les menacer, tout contribuait à mêler quelque chose de sauvage à ces entretiens qui doivent être si doux et si charmants. Mathieu XLV, persistant à conserver l'honneur de sa race et de son nom, eût laissé son fils se consumer sans espoir, s'il ne fût descendu dans la tombe bien à propos pour satisfaire l'ambition de la demoiselle de Chanclos. Aussitôt son père expiré, le jeune comte, devenu le Mathieu privilégié, se hâta de donner sa main à la belle Mathilde. Ce fut dans l'antique chapelle de Birague que se fit le mariage. Des bruits coururent au sujet de cet hymen. La disparition du chapelain, qui arriva bientôt après, et la précipitation avec laquelle le jeune comte épousa sa maîtresse, firent dire que la tombe du vieillard avait servi d'autel aux époux, qui semblaient craindre le réveil d'un homme sommeillant à jamais.

Mais alors dix-sept ans s'étaient écoulés depuis ces événements presque oubliés ; Mathieu XLVI ne possédait qu'une fille qui le chérissait avec une tendresse sans égale. La comtesse Mathilde avait conservé sa beauté, mais celle d'Aloïse commençant à l'inquiéter gravement, elle pensait à la marier.

La jeune héritière de Birague aurait été bien reconnaissante de l'intention de sa mère, si, comme tout devait le lui faire croire, c'eût été à son cousin le chevalier d'Olbreuse qu'il lui fût commandé de donner sa main. Loin de là, la comtesse avait conçu le projet tyrannique d'imposer l'homme de son choix à la douce et tendre Aloïse.

Le protégé à qui elle destinait tant de charmes était un certain marquis Villani, Italien, venu en France à la suite du maréchal d'Ancre. Ce marquis était un fort beau cavalier. Mais, en dépit de ses traits frais et délicats, et de la *richesse de sa* taille, sa physionomie avait une expression

qui éloignait la confiance. Impatronisé dans la noble famille de Morvan, l'ultramontain avait mis tous ses soins à capter la bienveillance des maîtres de la maison. Complaisant et flatteur, il avait réussi, au delà de ses espérances, à s'insinuer dans les bonnes grâces de la comtesse. Une femme de quarante ans n'est jamais *louangée* impunément. Qant au comte, à peine fit-il attention au nouveau visage introduit chez lui, ce n'était qu'un habit doré de plus; et, d'ailleurs, comment aurait-il pu s'occuper d'un personnage tel que Villani? Un sentiment profond semblait dominer son être. Sa paupière voilait un œil morne toujours fixé vers la terre, il paraissait craindre les regards d'autrui, et vouloir leur dérober ses pensées. Ses vêtements négligés, son air sombre, tout enfin dans lui inspirait, sinon la terreur, du moins un sentiment pénible. Cette cruelle maladie donna lieu à des soupçons qui furent sur-le-champ détruits par mille traits de bienfaisance, et cependant le comte Mathieu n'en restait pas moins un homme difficile à juger. Sa conduite présentait les contrastes les plus étonnants. Ses paroles et son maintien faisaient voir qu'il était sans cesse reporté vers un autre spectacle que le spectacle présent; l'avenir et le passé semblaient tout pour lui. Il éprouvait néanmoins, en contemplant l'innocence et le calme de la vie de sa fille, une volupté qui aurait été délicieuse, saus l'amertume secrète qui empoisonnait toutes ses jouissances.

Quel que fût donc son amour pour sa fille, la vie solitaire qu'il menait, jointe à sa profonde mélancolie, donnaient à la comtesse un pouvoir presque sans bornes sur la jeune et charmante Aloïse. En vain le comte avait promis à son frère, le grand sénéchal de Bourgogne, d'unir leurs deux enfants. Mathilde jura de rompre une alliance que les convenances et l'amour rendaient si désirable, et pour cela elle résolut de profiter de l'absence du chevalier d'Olbreuse, qui allait quitter Birague et sa jolie cousine.

— Oui, marquis, disait-elle à Villani, quel que soit l'amour d'Olbreuse pour ma fille, quels que soient les engagements de mon époux avec le grand sénéchal de Bour-

gogne, son frère, je vous donnerai la main et la fortune d'Aloïse. — Mais voudra-t-elle obéir ?... Je commanderai. — Le comte permettra-t-il que vous disposiez du sort de sa fille ?... — Le comte cédera à mes prières... J'ai des droits à ses égards; et je sais d'ailleurs comment il faut agir avec lui. — D'Olbreuse enfin... — Je le bannirai du château... — Votre charmante fille ne pourra peut-être pas l'oublier ?... — Détrompez vous, marquis; Aloïse n'éprouve pour son cousin que de l'amitié... — Remarquez, cependant, comtesse, avec quelle intimité ils causent... Tenez, les voilà qui traversent les cours... Aloïse s'appuie sur le bras du chevalier... elle lui abandonne sa main... il la presse, et ose la baiser... Comtesse, est-ce là de l'amitié ?... — Oui, vraiment, jaloux que vous êtes !... ne voyez-vous pas qu'ils se font leurs adieux ?... — Comment ?... — D'Olbreuse quitte à l'instant Birague; son service l'appelle à Paris auprès du roi... Il ne tiendra qu'à vous, marquis, de profiter de son absence pour entourer Aloïse de toute la séduction de l'amour... vous vous y entendez si bien !...

Le marquis prit la main de la comtesse et la porta à ses lèvres... Il fallait remercier Mathilde du compliment qu'elle venait de laisser échapper, et l'adroit Italien ne manqua pas l'occasion de répandre le doux poison de la louange.

Tandis que Villani et la comtesse scellaient le traité qui sacrifiait l'innocence et la beauté, Aloïse et son cousin avaient gagné la dernière cour du château. Ils y trouvèrent le vieux intendant Robert, et plusieurs domestiques de la suite d'Olbreuse, qui tenaient par la bride les impatients coursiers du jeune voyageur. Un dernier adieu fut prononcé, et d'Olbreuse monta à cheval, emportant en croupe l'amour et l'espérance.

— Christophe, dit le vieux Robert à un piqueur, vois comme l'espoir et l'honneur des Morvan galope avec noblesse. — Il monte à cheval presque aussi bien que M. le capitaine de Chanclos, mon ancien maître. — Quelle comparaison oses-tu faire ! reprit l'intendant, le rouge de l'indignation sur la figure; un Morvan mis en parallèle avec

un petit gentillâtre !... — Petit !... pas si petit, dit Christophe ; le capitaine à cinq pieds six pouces.

A cette naïveté qui prouvait la profonde ignorance de Christophe en fait de blason et de généalogie, Robert s'écria : « O Mathieu XLIV !... »

Pour bien apprécier le sens de cette exclamation, il est indispensable d'instruire le lecteur du caractère original de l'intendant des Morvan : c'est ce que nous allons faire, tandis que la comtesse Mathilde prépare des fêtes superbes, dont le but secret est de fournir un nouveau triomphe à sa vanité, et de procurer au marquis Villani les moyens de séduire la jeune imagination d'Aloïse.

La famille de Robert servait, de père en fils, la noble maison de Morvan ; aussi l'intendant actuel s'intitulait-il avec orgueil Robert XIVe du nom. Le vieillard avait une grande probité, chose rare de tout temps chez les intendants. Il jouissait de la confiance de son maître, et la devait aux services qu'il avait rendus tant à Mathieu XLIV qu'au père du comte régnant. De plus, on l'avait vu combattre sous la bannière de son seigneur pour la cause de Henri IV.

Le vieux serviteur imitait le comte ; il était mystérieux comme lui ; néanmoins il n'allait pas jusqu'à la mélancolie. Le bonhomme avait l'air de cacher quelque chose sous sa gaieté ordinaire, qui ne paraissait plus que par instants. A le considérer, on aurait cru que la caisse de l'intendance était vide, et cependant, malgré les profusions et le luxe de Mathilde, la splendeur de la maison de Morvan était loin de tomber en décadence.

Robert avait dans la famille l'espèce d'autorité d'un homme expérimenté qui possédait toute la confiance de ses maîtres : souvent il plaignait le comte d'une manière extraordinaire ; il était comme identifié avec son chagrin ; mais comme l'honneur de la famille le guidait en tout, peut-être était-ce parce que jamais il n'y avait eu de comte de Morvan hypocondriaque qu'il déplorait la misanthropie du chef de la maison, celui à qui, selon toutes les apparences, il devait remettre en mourant le bâton

d'ivoire, marque distinctive de sa longue et glorieuse intendance.

Depuis l'arrivée du marquis de Villani, le vieillard était devenu plus sombre encore. Inquiet de la présence de cet homme, il l'était bien plus de celle de Jéronimo, son domestique; Jéronimo voyait tout, entendait tout, furetait partout, et Robert s'en alarmait.

Le clairvoyant serviteur apercevait le dessein de la comtesse; il s'intéressait beaucoup aux amours d'Adolphe et d'Aloïse ; le bonhomme trouvait que cette union rétablirait l'honneur de la famille, que Mathieu XLVI avait ébréché, disait-il, sous son intendance, en épousant Mathilde de Chanclos.

Aloïse aimait beaucoup le vieil intendant, qui la comblait d'attentions, prévenait ses désirs, et l'entretenait toujours d'Adolphe, beaucoup plus surtout, depuis l'arrivée du marquis de Villani. Aloïse ne comprenait pas les craintes de son vieux confident.

Quoique le château fût très-peuplé, une tour froide, située au nord restait toujours inhabitée. Par une bizarrerie, singulière, le comte avait ordonné que la dernière habitation de son père fût respectée : tout y était conservée. et depuis sa mort personne n'eut la permission d'y pénétrer. Tel était l'état du château de Birague. Bientôt une foule de curieux s'y rendit de toutes parts, attirée par l'éclat des fêtes annoncées.

CHAPITRE II

> L'orgueil et la fierté sont deux armes, offensive et défensive. La première est un glaive acéré, l'autre un bouclier.
>
> LADY MORGAN.

Le château de Birague, malgré l'immensité de son enceinte aurait été loin de contenir tous les visitants, si la belle comtesse de Morvan, enorgueillie de sa beauté, du *rang et de* la splendeur de la maison de son mari, n'eût

oublié dans ses invitations tout ce qui ne tenait pas à la première noblesse de la province; et en cela, comme en plusieurs autres circonstances, elle prouva que l'amour de sa famille ne l'aveuglait pas; car ni le capitaine de Chanclos, son père, ni la jolie Anna de Chanclos, sa sœur, ni enfin aucun de ses parents paternels, ne furent conviés aux fêtes qu'elle préparait.

Le comte Mathieu ne voulut point partager la préoccupation de Mathilde; il répara autant qu'il était en lui un oubli injurieux pour la famille de sa femme. Le capitaine de Chanclos, son beau-père, et Anne, reçurent donc de sa part un message pressant et poli.

De Chanclos, après avoir mûrement réfléchi sur le contenu de la lettre de son gendre, fut d'avis, pour plusieurs raisons qu'il se donna la peine d'énumérer à Anna, de se dispenser de paraître aux fêtes de Birague.

— Premièrement, disait-il, tu ne peux, Anna, te présenter chez ma fille la comtesse Mathilde d'une manière indigne de la maison de Chanclos, qui, soit dit entre nous, en vaut bien une autre. Pour y paraître d'une façon convenable à ta naissance, il te faudra acheter robes, chaussures, linge, etc., etc. Pour avoir ces choses et tous les etc., etc. qu'elles entraînent, il me faudra au moins te donner dix pistoles; or, pour te donner dix pistoles, il faut les avoir; et Dieu sait, Anna, si tu les as jamais vues dans mon château... Secondement, ajouta le vieux guerrier, il te faudra... — Ah! papa! interrompit Anna en riant, dispensez-moi de toutes les autres raisons; la première est si bonne, qu'elle me suffit. — Ce que j'en dis, Anna, est pour te faire voir que je ne veux pas agir avec toi en tyran. — J'en suis persuadée, cher papa; mais, cependant, si vous vouliez me permettre de me rendre à l'invitation de mon noble beau-frère, je ferais en sorte de paraître au château de Birague d'une manière digne de votre nom, et cela sans qu'il vous en coûtât rien. — Et comment donc, ma fille?... — En disposant, cher papa, d'une partie des petits bijoux que je tiens de la générosité du comte Mathieu.

— Mais, Anna... — Ah! papa! vous êtes si bon, si bon, que vous ne me refuserez pas?

La jolie espiègle n'attendit point la réponse; elle courut à son père, et, l'embrassant tendrement, en obtint la permission si ardemment désirée.

— Cette petite bohémienne fait de moi tout ce qu'elle veut, dit le capitaine en allant seller le vieux compagnon de ses campagnes, qui vaguait çà et là dans une prairie assez maigre. Ces diables de bals font tourner la tête aux jeunes filles, et il faut à tout prix y aller... Mais peut-être Anna s'en trouvera-t-elle bien : elle est jeune, de bonne maison, et aussi jolie pour le moins que sa sœur Mathilde, lorsqu'elle épousa, il y a dix-huit ans, l'héritier des Morvan... Qui sait si un pareil bonheur ne l'attend pas dans le grand monde?... J'espère cependant qu'elle conservera mieux que sa sœur les mœurs simples de la médiocrité, et que la fortune et les grandeurs ne corrompront pas son heureux naturel.

Telles étaient à peu près les réflexions qui agitaient le capitaine de Chanclos, en préparant de ses nobles mains la monture qui devait le conduire au beau château de Birague. Cette besogne faite, le soin de sa parure l'occupa sérieusement. Il endossa sa vieille cuirasse de peau de buffle, suspendit à son côté l'épée qu'il tenait d'Henri IV, et que, par respect pour celui qu'il appelait *l'aigle du Béarn*, il avait décorée du nom d'*Henriette*; puis, botté, éperonné, casqué, il enfourcha le vieux *Henri*, lequel, après deux heures de marche, conduisit le père et la fille à la porte du château de Birague, où l'officier de Chanclos et Anna firent une entrée assez grotesque. Avant d'aller plus loin, il est bon de prévenir le lecteur que chez messire de Chanclos tout se nommait *Henri*, *Henrion*, ou *Henriette*, tant était grand le fanatisme du bon capitaine pour son *invincible maître l'aigle du Béarn*.

L'officier de Chanclos était peu connu chez son gendre, et l'équipage dans lequel il se présenta aurait très-certainement fourni matière aux railleries de la livrée, si l'air peu

endurant du capitaine et la formidable épée pendue à son côté n'en avaient imposé à la valetaille.

— Drôle que tu es, dit-il d'un ton brusque à un valet qui le regardait d'un air ironique, tu ferais mieux d'aller annoncer à ta maîtresse l'arrivée de son père, que de rester là les bras croisés... Marche donc, ajouta-t-il en lui donnant sur l'oreille un coup de son gant qu'il tenait par un des doigts ; on dirait que tu as la goutte. — Le valet, étonné de cette admonition, obéit sans murmurer ; il conduisit le capitaine et la tremblante Anna, à travers plusieurs appartements magnifiques, jusqu'à l'antichambre de la comtesse.

En apercevant son père et sa parure un peu surannée, l'orgueilleuse Mathilde rougit de dépit, et se leva à peine pour le recevoir et lui adresser les salutations d'usage, encore le fit-elle d'un air si froid, si contraint, qu'il fut facile à tous ceux qui étaient présents de voir combien l'arrivée de ses proches contrariait la maîtresse du château. L'officier de Chanclos était vif, était père, et se croyait aussi bon gentilhomme que chevalier qui fût en France ; il ne put donc souffrir patiemment l'impertinente politesse de sa fille, et encore moins l'ironie qui perçait à travers les saluts étudiés de sa noble compagnie. « Sur mon honneur, s'écria-t-il, ma fille Mathilde est une impudente comtesse, et vous êtes trop polis, messieurs, pour me donner un démenti. — Nous sommes trop galants pour ne pas le faire, » répondit le marquis de Villani en s'inclinant vers la comtesse.

Le capitaine mit fièrement la main sur son épée, et la tira à moitié du fourreau ; mais, jetant un regard sur ce qui l'entourait, il renfonça sa *henriette*, en s'écriant : « Fi, Chanclos ! fi ! il n'y a ici que des femmes, et moins que des femmes !... » Puis, prenant le bras d'Anna, il ajouta : « Sortons de ces lieux... à l'instant même, afin qu'il ne soit pas dit qu'un Chanclos ait été insulté sans se venger. » En parlant ainsi il ouvrit la porte, et traversa l'antichambre précipitamment en brusquant tous les valets qui se

trouvaient sur son passage. Comme il allait descendre l'escalier, le comte Mathieu s'offre à ses regards.

— Où donc allez-vous si vite, capitaine ? demanda-t-il à son beau-père. — Dans un lieu où d'insolents courtisans, pour plaire à une fille coupable, n'insulteront pas un brave soldat tout aussi noble qu'eux. — Qu'entends-je ?... quoi ! dans ces lieux Mathilde encouragerait ceux qui insultent le beau-père du comte Mathieu ? — Ne pas les punir, c'est les encourager... Comte Mathieu, l'honneur de votre alliance n'a pu me faire trouver grâce aux yeux des étourneaux dont votre château abonde. — Vous en aurez raison ! — Je me la serais faite, dit fièrement le capitaine, si ces gens-là eussent été dignes de manier l'épée. Adieu, comte Mathieu, *mon gendre;* je désire que votre femme soit meilleure épouse qu'elle n'est bonne fille. — Vous ne me quitterez pas ainsi, capitaine. Non, je ne souffrirai pas qu'un brave gentilhomme qui a droit, par sa naissance et son courage, aux égards et aux respects de ma maison, soit traité comme vous vous plaignez de l'avoir été, sans en obtenir une réparation éclatante... D'ailleurs, mon cher capitaine, ajouta le comte, dans les circonstances présentes ce serait infliger à l'innocent une punition qui n'est due qu'au coupable : ma charmante belle-sœur ne doit pas être privée d'assister aux fêtes qui se préparent. Je sais que plus d'une grande dame serait enchantée de la voir s'éloigner, mais c'est un grand plaisir que vous ne voudrez pas leur procurer. Quant à moi, je m'y oppose, et pour ma fille Aloïse, qui sera charmée de posséder quelque temps son amie, et pour Anna elle-même, qui ne peut trouver que dans le monde le prix que méritent ses vertus et sa beauté. Le comte, en parlant ainsi, avait pris le brave gentilhomme par son faible. Quoique le bon capitaine n'eût pas certainement à se louer de la conduite de sa première fille, quoiqu'il pût craindre que les grandeurs ne changeassent également les mœurs de la seconde, il ne pouvait s'empêcher de désirer vivement qu'Anna, l'enfant chéri de sa vieillesse, trouvât un mari dont le rang, la personne, la fortune, pussent satisfaire l'ambition et le cœur d'une fille.

— Je suis reconnaissant, *mon gendre*, dit-il en pressant la main du comte, qu'il serra fortement dans les siennes, je suis très-reconnaissant de la chaleur de votre amitié; mais, par l'*aigle du Béarn*, *mon invincible maître*, je jure de ne point rester une heure en ces lieux... Je pars à l'instant; cependant, puisque vous croyez qu'Anna peut... qu'Anna doit... vous m'entendez... je la confie à votre garde ainsi qu'à l'amitié de ma petite-fille Aloïse. Mais promettez-moi... — Comptez sur ma parole, s'écria le comte; je jure de veiller fidèlement sur le dépôt qui m'est confié... Adieu, capitaine; je regrette que vous jugiez votre départ nécessaire. — Écoutez, mon enfant, dit le capitaine en s'adressant gravement à sa fille, les instructions que ma prudence donne à votre jeunesse. Tu vas te trouver dans le grand monde; songe, Anna, à t'y conduire d'une manière ferme et honorable. Si quelque jeune dame brillante a l'air de te dedaigner à cause de ta parure un peu simple, quoique cependant très-propre, dis-lui qu'elle est une impertinente et que tu t'appelles de Chanclos; si quelque galant de cour t'approche de trop près et te conte quelque incongruité, réponds-lui qu'il est un *Vilain*, et que ton père a été un des compagnons de l'invincible Henri, l'*aigle du Béarn*. Aie toujours ces maximes sur les lèvres, et tu ne *faudras* jamais. Adieu, mon enfant; que la bénédiction des anges soit avec toi. En achevant ces mots, le capitaine embrassa tendrement sa fille, prit la main de son *gendre*, et descendit l'escalier en sifflant une fanfare, la seule des fanfares qu'il eût jamais pu retenir en servant sous l'*aigle du Béarn*. Vous devez vous douter maintenant que le brave capitaine n'était pas très-bon musicien.

Le comte le suivit quelque temps des yeux, et laissa échapper un sourire mélancolique. Sa figure exprimait un conflit de sentiments difficiles à rendre: on eût dit qu'il enviait le sort du pauvre gentillâtre, et que l'orgueil du rang était anéanti devant l'insouciance de la pauvreté.

Anna commençait à se remettre de la rougeur que l'exhortation paternelle avait attirée sur ses joues, lorsque le

comte, sortant de sa rêverie, lui offrit la main pour rentrer dans les appartements.

Ce ne fut pas sans un violent battement de cœur que la pauvre fille suivit son noble beau-frère ; elle tremblait d'avance à l'idée de rencontrer les regards hautains et méprisants de Mathilde et de ses amis. Cependant, rassurée par la présence du comte, elle se présenta avec assez de courage devant son orgueilleuse sœur.

— Comtesse Mathilde de Morvan, dit le comte d'un air grave et presque solennel, je vous présente votre jeune sœur Anna de Chanclos ; elle est de votre sang, et je compte assez sur votre prudence et sur celle de nos nobles amis, pour être sûr que ma belle-sœur sera reçue chez moi avec les respects qui lui sont dus... Aloïse, ajouta le comte en se tournant vers sa fille, et avec un ton bien différent de celui qu'il venait de quitter, viens présenter tes amitiés à ta tante, je dirais tes *respects*, si l'âge charmant où vous êtes toutes deux permettait entre vous d'autres sentiments que ceux de l'amitié... Mon enfant, je te prie et t'ordonne d'aimer et d'honorer toujours la sœur de ta *noble* et *vertueuse* mère.

La manière dont Mathieu prononça ces dernières paroles était équivoque : on aurait pu croire à la sincérité de cet éloge donné à la comtesse, si un sourire ironique n'eût effleuré légèrement les lèvres du seigneur de Birague. Aloïse s'empressa d'obéir à son père, et le fit d'un air qui annonçait assez combien son cœur était d'accord avec les ordres du comte. Quant à Mathilde, elle se conforma aux intentions de son époux, autant qu'il le fallait pour ne s'attirer aucun reproche. Elle se leva, fit asseoir Anna près d'elle, et lui adressa de ces compliments que la politesse banale des grands accorde avec distraction à leurs inférieurs. Ceux qui se trouvaient alors au salon imitèrent la dame du château, et renchérirent même sur elle. Le marquis de Villani surtout, qui avait été un de ceux dont les sarcasmes étaient tombés le plus cruellement sur le capitaine, fut devant le comte d'une galanterie empressée et attentive envers celle qu'il aurait volontiers raillée.

Mathieu devina promptement ce qui se passait dans l'âme de sa femme et de ses courtisans ; content de l'espèce de triomphe qu'il venait de procurer à Anna, il la prit par la main ainsi qu'Aloïse, et leur proposa une promenade dans le parc.

La partie fut acceptée avec empressement par les deux jeunes filles. Tous trois quittèrent le salon, au contentement réciproque de chacun. Arrivés à l'entrée du parc, le comte leur dit avec émotion : « Vous voilà loin des grands, livrez-vous en paix au bonheur d'être libres et gaies. Adieu ; vos jeux, tout charmants qu'ils sont, briseraient mon âme ; les ris et les accents de la joie sont un langage qu'il m'est défendu d'entendre... Adieu... je vais vous envoyer Robert. »

En achevant ces mots, le comte s'éloigna précipitamment, et regagna son appartement, où il se renferma dans sa solitude accoutumée.

CHAPITRE III.

Un homme viendra porté sur les nuages
et entouré de la foudre et des éclairs.
SAINT JEAN, *Apocalypse*, v. 40.

Les Italiens avaient importé la mode des bals masqués ; c'était donc un bal de ce genre que donnait la comtesse le lendemain de l'arrivée d'Anna : aussi Aloïse lui parla-t-elle de ce qu'elle avait découvert des déguisements du bal.

— Chère tante, quel sera votre costume ? mettez-moi dans votre confidence ?... — J'ignorais qu'il y eût bal masqué, et je n'apporte qu'une bien simple parure, que vous devez connaître, — Écoutez, Anna : j'ai deux déguisements que Robert m'a fait venir de Paris, je ne vous en propose un que parce qu'ils sont inconnus ; sans cela, je n'oserais vous en parler .. — Chez toute autre, chère Aloïse, une telle offre paraîtrait faite pour mortifier, mais votre cœur m'est tellement connu, que je n'hésite pas à accepter votre charmant cadeau. — Oh ! que je suis joyeuse ! tenez,

Anna, je vous cède volontiers le costume de bergère ; il est charmant ; quant à moi, je prendrai celui d'une sainte Cécile... »

Robert leur fit observer que la nuit s'avançait ; alors les deux amies revinrent en causant sur les personnages qui devaient se trouver au bal du lendemain : en entendant leurs noms, Anna était charmée de paraître sous un déguisement aussi joli que celui que lui prêtait sa nièce ; elle sentait une espèce de confiance qu'elle n'aurait pas eue en portant la vieille parure pour laquelle elle avait mis à contribution tout ce qui, dans l'écrin et la garde-robe de sa mère, avait survécu à la soif inextinguible du capitaine.

Aloïse était triste. « Adolphe n'y sera pas, ma tante, que me fait ce bal ?... qu'y verrai-je ?... que vous êtes heureuse de ne pas connaître la peine que cause l'absence de celui que l'on aime ! vous pourrez, bien mieux que moi, vous intéresser aux folies du bal. »

En discourant ainsi, nos jeunes filles montaient le grand escalier, et se rendaient à l'appartement qu'elles occupaient en commun. Pendant la nuit, la comtesse de Morvan, qui goûtait rarement un sommeil bien tranquille, chercha les moyens d'humilier sa sœur, qui lui avait été imposée par son mari avec tant de honte pour elle. Cette femme orgueilleuse avait fini par se persuader à elle-même qu'elle ne cédait en rien à la noblesse de son mari, et sa fierté était d'autant plus insupportable, qu'elle se trouvait sans fondement. Dans la journée, elle fit appeler Robert, et lui remit deux déguisements étiquetés, l'un pour Aloïse, l'autre pour Anna : celui destiné à Aloïse était une invention du marquis Villani ; un casque surmonté de plumes, une robe d'amazone, avec une cotte de mailles d'une grande légèreté et d'un travail délicat, une chaussure analogue, enfin le costume de Clorinde tel que le dépeint le Tasse fut réservé pour la fille de la comtesse, et Villani fut le seul qui sût qu'Aloïse, obéissant aux ordres de Mathilde, paraîtrait en guerrière. La pauvre Anna devait endosser l'humble habit de la nourrice de Clorinde.

— Non, pardieu ! dit le malin Robert, cet effronté marquis ne persécutera pas pendant tout le bal notre jeune maîtresse ; que deviendrait l'honneur de la famille si un Italien épousait une Morvan ?...

En grommelant ainsi, il portait les habits en les cachant soigneusement pour traverser la galerie : il arracha les étiquettes, et, frappant à la porte de l'appartement d'Aloïse, il dit, après être entré : « Voici, mesdemoiselles, ce que madame la comtesse vous ordonne de mettre ce soir... » Pendant que les jeunes curieuses défont le paquet, il place sur la cheminée les deux étiquettes, et indique du doigt à sa jeune maîtresse qu'elle doit prendre l'habit de duègne ; puis il sort en s'applaudissant de sa ruse. Le vieillard avait deviné que le beau Tancrède aux armes brillantes et polies devait être Villani...

Déjà les antiques tombereaux de cuir, que nous appellerons carrosses par respect pour nos ancêtres, roulaient les principaux personnages de la haute noblesse vers le château de Birague. Les chemins vicinaux, si délicieux aujourd'hui, n'existaient pas ; c'était donc d'ornière en ornière, de cahot en cahot qu'on se rendait d'un château à l'autre. Les législateurs du temps regardaient l'industrie et l'agriculture comme deux choses dont il était important de borner l'essor ; et, pourvu que l'industrie pût fournir à leurs caprices, et l'agriculture au froment strictement nécessaire pour les biscuits réservés à leurs tables, l'État devait être florissant.

Tandis que les toilettes de ces hautes et puissantes visiteuses étaient froissées par l'effet du système monarchique des ponts et chaussées d'alors, les dames du château de Birague s'occupaient tranquillement d'une parure qui n'avait aucun fossé à craindre. Chacun apprêtait son costume mythologique, historique ou burlesque ; et la comtesse surtout s'occupait avec un soin extrême à rassembler toutes les ressources de l'art pour copier l'épouse de Jupiter : son visage altier, sa beauté fière, auraient pu lui suffire.

Le grand salon du château donnait sur les jardins : il était immense et décoré dans le goût du temps, et des do-

rures lourdes appliquées sur les rondes bosses du plafond et sur les bas-reliefs de la boiserie se détachaient du blanc mat de la peinture : les rideaux des croisées étaient en moire blanche représentant des fleurs dorées. Aux angles de la pièce, surchargés de dessins et rosaces d'un mauvais goût, on avait placé des colonnes tronquées qui supportaient des candélabres d'argent à branches tellement ornées, qu'une poussière héréditaire s'y était si bien incrustée, que tout l'art du nettoyage n'avait pu l'en déloger. Des fauteuils à grands dossiers, d'injurieux pliants et des glaces de Venise formées de plusieurs morceaux, à cadres travaillés, complétaient l'ameublement de cette principale pièce du château de Birague.

Une suite de portraits, les uns en tapisserie, les autres sur toile, représentant les chefs principaux de la maison de Morvan, décoraient la salle à manger ; mais, au grand désespoir des archivistes, des généalogistes et de la famille, les portraits des Mathieu XX et XXXII manquaient ; pour surcroît de malheur, les envieux faisaient courir le bruit que la gloire de ces Mathieu était apocryphe, ils ajoutaient même que Mathieu XVIII avait été pendu, vil supplice destiné aux roturiers, imputation d'autant plus injurieuse, que personne n'ignore que plusieurs Mathieu furent noblement décapités; différence énorme !

De belles tapisseries ornaient les salons adjacents ; dans cette partie du château, Robert et ses aides de camp deployaient la plus grande activité ; le bonhomme avait à cœur de soutenir l'honneur qui devait lui revenir d'une intendance commencée sous Mathieu XLIV, intendance qui, disait-il, éclipsait toutes les autres.

Quand l'antique beffroi du château sonna huit heures, il fit évacuer les appartements en jetant un coup d'œil investigateur où brillait la satisfaction.

Le comte, sachant que c'était la dernière fête que sa femme donnait, résolut d'y paraître sous le masque ; il se trouvait d'ailleurs assez bien, et dans une situation plus calme, où, secouant ses pensées habituelles, il semblait *revenir* à la santé. Il entra le premier, sous les habits d'un

pénitent blanc, pour observer, sans être interrompu, les folies de la foule vulgaire qui allait convenir de prendre telle dose de plaisir pendant tant d'heures. Mathieu était philosophe ; il méditait aussi profondément que ses quartiers de noblesse pouvaient le permettre. Il est le premier des Mathieu qui eut la condescendance de dire qu'il n'était pas impossible que ses vassaux fussent de chair et d'os comme lui ; il ajoutait qu'on avait vu des choses extraordinaires ; mais on lui prouva que c'était une absurde chimère démentie par les accidents journaliers de la vie. Cette philosophie fut ce qui fit le plus mal juger de sa solitude : cela lui donna un mauvais vernis, et il passa pour un novateur, espèce dangereuse de tout temps.

Bientôt un essaim de rieurs arriva, et le salon, naguère solitaire, fut rempli d'une foule de gens dont le brouhaha, les moqueries, le rire, les agaceries, produisirent dans l'esprit des assistants un enivrement moral qui déguisait probablement les choses comme les personnes.

Aloïse n'avait pas trop compris les intentions du vieux Robert ; quoi qu'il en soit, elle s'était résignée à endosser l'habit de duègne, en forçant Anna à prendre le costume de Clorinde, alléguant que sa mère n'avait rien désigné.

— Chère tante, à qui donc ai-je besoin de plaire ? répétait toujours Aloïse. Anna fut obligée de céder : elle se couvrit donc de la brillante armure de la guerrière sarrasine. Un murmure flatteur accueillit la superbe Junon, lorsqu'elle entra parée de diamants, du sceptre, de la robe diaprée et de tous les attributs du souverain pouvoir. En sa qualité de maîtresse de maison, ce murmure était obligé ; il équivalait aux applaudissements du centre de nos jours, lorsqu'un ministre parle de ses talents ; mais lorsque Clorinde, suivie de sa vieille nourrice portant l'épée redoutable de l'héroïne du Tasse, se présenta dans le salon, chacun se récria involontairement ; et, désireux de jouir le plus longtemps possible de la vue d'une si charmante amazone, tous les cavaliers entourèrent Anna. La jeune fille marchait entre deux haies de masques, recueillant les mots obligeants qui se disaient sur sa toilette et sur sa dé-

marche gracieuse. Cet applaudissement général fut approuvé et encouragé par la comtesse elle-même, qui croyait servir sa fille, et surtout par Tancrède Villani, qui, récemment arrivé, avait groupé une espèce de cortége à la porte du salon, en annonçant quelque chose d'extraordinaire.

Il serait difficile de rendre l'émotion de mademoiselle de Chanclos ; son cœur battait avec violence ; jamais la modeste fille du compagnon de l'*aigle du Béarn* ne s'était trouvée à une pareille moisson de louanges. Les recommandations de son père s'effacèrent de sa mémoire, et elle se livra aux douces sensations que l'amour-propre excite dans tout cœur féminin. La jeune fille méritait ce triomphe. En effet, sa taille, toute semblable à celle d'Aloïse, était élégante et svelte ; ses belles épaules, son sein charmant, dessinés par l'obligeante cotte de mailles, son casque, couvert de plumes majestueuses, donnaient une grâce toute particulière à ses moindres mouvements ; enfin, jusqu'au cothurne élégant qui chaussait ses jolis pieds, tout faisait ressortir chaque beauté. Anna, qui souvent à Chanclos suvivait son père dans ses courses, avait acquis, par cet exercice, une démarche légère, assurée, tout à fait dans l'esprit du rôle, et qui séduisait par sa grâce piquante et nouvelle.

La comtesse attribua au déguisement les petites dissemblances qu'elle remarqua ; l'orgueil maternel aurait été satisfait des succès de Clorinde, si la vanité de Mathilde n'en eût été blessée.

Quant à la pauvre Aloïse, elle essuyait les remarques peu flatteuses que chacun, instruit par Villani, qui voulait se venger du capitaine, croyait adresser à la fille peu fortunée du brusque Chanclos.

Un jeune et beau cavalier, le marquis de Montbard, apprit, par les plaisanteries si malignement prodiguées, qu'Anna de Chanclos était la nourrice de la guerrière. Le marquis de Montbard avait été témoin de l'arrivée d'Anna et de son père au salon de la comtesse ; il n'avait point *partagé la réprobation* dont alors elle fut frappée. La beauté

touchante et la grâce de la campagnarde méprisée l'avaient ému ; il blâma la hauteur et l'injustice de la comtesse, et ses pensées se tournèrent vers Anna sans qu'il s'en aperçût ; par suite de ces sentiments il fut indigné d'entendre les mots piquants qui tombaient sur la duègne. Ce penchant naturel qui nous porte à soutenir notre premier sentiment, le conduisit à prendre plus que de l'intérêt à la fille du capitaine de Chanclos ; il résolut donc de lui parler lorsque l'occasion s'en présenterait ; en attendant, il retourna contre les plaisants leurs propres traits, et quelques méchancetés bien appliquées délivrèrent Aloïse de ses persécuteurs.

— Charmante guerrière, dit Villani en accostant Anna avec la familiarité que permet le masque, voulez-vous déposer vos inimitiés, et permettre que je vous offre le sincère hommage que mérite votre valeur ?

Anna n'avait pas lu le *Tasse*, alors peu connu en France ; elle prit à la lettre ce que disait le marquis, et répondit :

— Sire chevalier, mon cœur ne renferme aucune inimitié ; quoique j'annonce une guerrière, mon âme timide ne connaît point la haine. — Illustrissime et très-adorable amante, que ces paroles me ravissent !... Quoi ! vous consentiriez à devenir mon ange tutélaire ?... à embellir ma vie ?... Vous vous êtes donc aperçue de ma souffrance ?... — Chevalier, car vous en paraissez un, ne vous méprenez-vous pas ?... — Quel œil se tromperait en vous voyant ? votre beauté vous trahit, et quoique le masque cache vos traits charmants, elle éclate dans votre démarche noble, dans vos manières... — Il faut, chevalier, que vos sentiment soient nés bien subitement, car à peine suis-je arrivée en ces lieux... — Cessez de plaisanter ; je n'ignore pas que vous n'êtes Clorinde que depuis un instant. Hélas ! dans les moments si rares que vous nous accordez, mes regards ne vous ont-ils pas dévoilé l'état de mon cœur ? serez-vous assez cruelle... — Mais, chevalier, savez-vous qui je suis ? — Oui, je le sais : vous êtes la belle des belles, celle que j'aime... — Eh bien, soit, aimez-moi, chevalier ; cependant je crains bien que cette vive flamme ne s'éteigne lorsque

vous saurez à qui vous adressez vos vœux. — Ah! que mon rival n'est-il ici pour entendre ces douces et enivrantes paroles! — Votre rival! reprit Anna en riant; chevalier, vous êtes bien prompt à me créer des aventures, et je n'ignorais pas, beau masque, que votre intrigue fût toute préparée... — Quoi! vous appelez intrigue le plus pur amour, un amour que vos parents voient avec plaisir? — Mais, chevalier, je suis presque orpheline : mon père... — Allons, je vois que vous n'êtes que Clorinde; je resterai donc Tancrède. O guerrière tendrement aimée! apprenez que j'ai conçu pour vous une vive et...

On sait qu'Aloïse ne perdait pas un mot de cette intéressante conversation; elle était curieuse de connaître quel homme cachait la cuirasse dorée de Tancrède; elle eut de la peine, car le marquis déguisait admirablement sa voix. Cependant une des dernières phrases lui révéla le nom du soupirant, et elle allait, en se mêlant à la conversation, lancer quelque épigramme au beau croisé, lorsqu'un masque vint se joindre à leur groupe : c'était le marquis de Montbard, dont la présence fit perdre à Aloïse la suite des propos galants de Villani; il s'approcha d'Aloïse en lui disant :

— Aimable nourrice, l'abandon où vous êtes me prouve qu'il est bien peu de cœurs qui soient disposés à rendre justice à la beauté lorsqu'elle est dans l'infortune. — Monsieur, je n'ai la prétention de plaire à personne. — Je vous assure que je ne mérite pas cette réponse; il n'a pas tenu à moi que vous ne soyez vengée des sarcasmes de la noble compagnie. Au reste, la conduite de la comtesse envers vous lors de votre présentation, est une honte pour elle, et non pour vous.

Aloïse comprit alors que si l'on avait pris tout à l'heure sa tante pour elle, elle était prise pour sa tante. Cette découverte lui fit faire des réflexions rapides; elle aperçut une foule de conséquences, et cependant elle répondit sur-le-champ au marquis de Montbard, se chargeant du rôle d'Anna :

— Je vous remercie, marquis, et vous suis obligée de

vos procédés délicats; ils deviennent précieux quand ils s'adressent à l'infortune.

— Vous l'avouerai-je, aimable Anna? cette même infortune me fait une douce loi de vous plaindre; mon cœur a souffert plus que vous des dédains de la comtesse, et j'ai cherché l'occasion de vous exprimer mes sentiments. — Ils méritent toute mon estime. — Rien que votre estime, mademoiselle?... Le marquis prononça ces mots avec tant de feu, qu'Aloïse ne put s'empêcher de rire. Montbard, déconcerté par cette gaieté à laquelle il ne s'attendait pas, voulut s'éloigner; Aloïse le retint, et lui dit :

— Allons, marquis, ne vous fâchez pas. Écoutez, ajouta-t-elle en ne déguisant plus et baissant la voix : — Vous êtes l'ami de mon cousin, et je vais me faire connaître. Je commence par vous avertir que ma tante, pour qui vous me prenez, est à mes côtés. Je vois avec plaisir votre penchant naissant pour elle, et je ferai des vœux pour votre bonheur et le sien. — Mon bonheur! Oui; vos paroles viennent de vous trahir...

En ce moment, le sénéchal vint auprès d'Anna, et Villani s'éloigna rapidement... Restées seules, les deux amies se communiquèrent leurs découvertes, en jouissant du coup d'œil singulier qu'offrait le salon. Appuyé sur la cheminée, le comte de Morvan écoutait avec attention ce que Villani disait à sa femme. Mathilde ne s'imaginait pas que le pénitent blanc fût son mari. Elle souriait agréablement aux propos de Villani, qui, trompé par les réponses équivoques d'Anna, lui assurait qu'il était aimé. Il attendit avec impatience, en tourmentant quelques masques, que le sénéchal eût quitté Clorinde.

Les personnes de la province, habillées plus ou moins grotesquement, se disaient des méchancetés ou se faisaient de grosses plaisanteries, dont on riait en *chorus;* la voisine applaudissait aux malices lancées sur son voisin, sans s'apercevoir que son tour allait arriver.

A la première effervescence, au premier débordement de la folie, succéda un moment de silence, pendant lequel on semblait chercher de nouveaux sujets de rire. En cet

instant, le beffroi lugubre du château sonna minuit... Aussitôt paraît à la porte du salon un personnage dont l'arrivée tardive attira l'attention générale, enveloppé d'une vaste robe noire semblable à celle d'un juge, la tête couverte d'un bonnet noir, les épaules garnies d'hermine; il marcha à pas lents ; sa contenance et son maintien grave annoncent un homme âgé ; il fait le tour du salon en regardant l'assemblée; tantôt son œil examine le plafond, la boiserie, le lustre, la cheminée, les portraits, avec curiosité ou surprise ; et tantôt il s'arrête d'un air sévère sur le comte de Morvan et sa femme. Arrivé devant Villani, il le fixe attentivement comme s'il cherchait à le reconnaître; puis voyant qu'il est l'objet de tous les regards, il se mêle aux groupes, et semble ainsi vouloir se dérober à la curiosité générale.

Passant près d'Aloïse, il entendit un soupir sortir du sein de la jeune fille. « Pauvre enfant ! lui dit-il d'un air ému, vous connaissez donc déjà le malheur?... Adressez-vous à moi, continua-t-il en lui prenant la main avec bonté, quoique couvert de l'habit d'un juge, mon cœur n'est point inaccessible à la pitié... » Aloïse se tut. Les paroles de l'étranger, le son grave et solennel de sa voix, lui avaient causé une émotion extraordinaire... « Pourquoi garder le silence avec moi, jeune fille ? dit le vieillard, je puis calmer tes craintes et combler tes désirs. — Vous ? s'écria Aloïse involontairement... — Moi-même !... ne sais-je pas les projets de Mathilde, les vues intéressées de Villani, et ton amour pour Adolphe d'Olbreuse?... Rassure-toi, aimable enfant, ton secret ne sortira pas de mon sein... Cependant résiste à la tyrannie, à la ruse, et conserve-toi pour ton cousin... Quels que soient les événements qui arrivent, quelque danger que tu puisses courir, n'oublie jamais qu'un être invisible, puissant et indomptable veille sur tes destins... Adieu... »

L'étranger allait s'éloigner avant qu'Aloïse eût la force de lui adresser une parole, lorsque le sénéchal de Bourgogne, qui s'aperçut du trouble de sa nièce, arrêta le vieillard :

— Mon confrère, lui dit-il en riant, il me paraît que vous venez de menacer ma jeune nièce de cinq ou six procès... voyez comme elle tremble... — En effet, ajouta Villani en s'approchant, mademoiselle de Morvan est prête à se trouver mal... Il est bien étrange, continua-t-il en se tournant vers le vieillard, qu'un inconnu se permette des paroles qui auraient pu déplaire à la fille des maîtres du château. — Le représentant du loyal Tancrède, reprit l'étranger, apprendra que j'ai le droit de dire et de faire ce que je crois convenable. — Mais ici, dit l'Italien en élevant la voix... — Ici comme partout ailleurs, répliqua l'étranger avec fierté... — L'audace de ce discours... — Silence !... ne me forcez pas, *marquis de Villani*, à vous répéter devant tant de monde les dernières paroles que vous adressa le cardinal ministre à l'occasion de certaine aventure de je ne sais quels gants parfumés...

— L'étranger ne put continuer; au mot de *gants parfumés*, l'Italien avait disparu... Ce dernier, courant à l'office, aborda son domestique.

— Jéronimo, j'ai deux mots à te dire. — Je suis à vos ordres, monseignenr. — Écoute ; il vient d'entrer au salon un homme vêtu de noir. — Je l'ai vu, monseigneur. — D'où venait-il ? — Je l'ignore... il a paru dans l'antichambre, et, après une espèce de conférence avec Robert, il a passé. — Jéronimo, tu vas guetter la sortie de cet homme ; il faut le suivre et me rendre compte de ses démarches. — Monseigneur, rien ne sera négligé... — Jéronimo ! — Suffit, monseigneur, je vous entends !... — Ah ! par saint Janvier, je n'ai pas besoin de phrases !... — Mais ce n'est pas tout; nous avons un arriéré de comptes. — Suffit, Jéronimo, je te comprends... monte à mon appartement, tu trouveras sur la cheminée plus qu'il ne t'est dû. — Parlez-moi des gens d'esprit, dit Jéronimo, il y a plaisir à causer avec eux ; on ne dit jamais que la moitié de ce qu'on pense. — Alerte, Jéronimo ; du zèle et de l'adresse, et surtout de la prudence !

En achevant cette recommandation, le marquis y joignit un geste qui devait être fort significatif, car Jéronimo y

répondit par un affreux sourire... Villani rentra au salon avec l'air calme d'un homme qui vient de disposer une partie de plaisir. Il s'approcha de la comtesse, et s'efforça de lui faire partager les craintes que la présence de l'étranger avait fait naître dans son âme.

— Mais quel personnage peut être caché sous ce déguisement, et quel intérêt aurait-il... — Je ne sais; tel qu'il est, il me semble dangereux; au reste, Jéronimo a mes ordres... avant peu... Mais le voici, cet être mystérieux qui vient vers nous. Le marquis, fort embarrassé de sa contenance, se pencha vers le pénitent blanc, qui se trouvait près de lui.

— Vénérable frère, quelles sont donc vos raisons pour avoir pris le costume de gens qui presque toujours ont de grandes erreurs à expier? — Il y a plus que des erreurs à expier, dit en arrivant le juge, dont la voix terrible fit trembler Villani et tressaillir le comte de Morvan. — Monsieur le juge, se hâta de dire la comtesse, il me paraît que vous vous êtes promis d'adresser à chacun une épigramme ou un reproche... Croyez-moi, s'il est des méchancetés qui prouvent de l'esprit, il en est d'autres qui n'annoncent que l'envie de faire le mal. — Infernale hypocrisie! s'écria l'étranger hors de lui : quoi! c'est Mathilde, Mathilde de Chanclos qui ose m'indiquer mes devoirs!... — Qui que vous soyez, dit le comte en ôtant son masque, je vous ordonne de sortir à l'instant de mon château... Je ne souffrirai jamais que devant moi l'on insulte la comtesse..... — Tu as raison, *comte de Morvan*, reprit le vieillard avec une ironie amère; tu ne peux séparer ta cause de celle de cette femme... Entre vous tout est commun... tout!... — C'en est trop, s'écria le comte, et vous allez me rendre raison... Holà!... que l'on s'assure de cet inconnu...

Villani et plusieurs cavaliers s'avancèrent pour exécuter les ordres du seigneur de Birague.

— Que personne ne bouge, dit l'étranger, ou la plus terrible vengeance...

En ce moment le beffroi du château sonna une heure.

— Mathieu de Morvan et Mathilde de Chanclos, continua

le juge d'un ton de voix élevé, êtes-vous en état de paraître devant votre juge, surtout à cette heure solennelle?... Répondez...

A ces mots, le comte de Morvan jeta un cri lugubre ; il s'appuya sur sa femme, qui, la figure pâle et les lèvres tremblantes de fureur, fixait sur l'étranger un œil hagard... Chacun gardait le silence; le ton de l'inconnu et l'expression de terreur peinte sur les physionomies des maîtres du château ne permit à personne de le rompre.

— Ce qui se passe ici est par trop extraordinaire, dit gravement le sénéchal en s'avançant vers le vieux juge, et je dois à l'honneur de mon nom, à la dignité de ma charge, de vous sommer de déclarer ici qui vous êtes?... — Qui je suis!... cela vous importe peu, sénéchal; je dois taire mon nom, et surtout ce que je sais, pour votre propre intérêt. — Expliquez-vous monsieur!... — Je ne le puis... Croyez qu'il me serait bien doux de me faire connaître, ajouta le vieillard à voix basse et en serrant avec amitié la main du sénéchal... Adieu, ne m'arrêtez pas davantage; un plus long séjour en ces lieux pourrait vous blesser tous à mort.

A ces mots, le juge, profitant de la surprise générale, s'éloigna et disparut. Ce ne fut pas toutefois sans avoir adressé à Aloïse un salut dont nous n'avons pas la prétention de donner ici la traduction littérale, ce qui ne laisserait pas de nous engager dans des explications assez longues.

Depuis la disparition de l'étranger, les indifférents seuls s'amusaient. Les paroles du juge semblaient avoir jeté dans l'âme de chaque membre de la noble famille des Morvan des semences de tristes réflexions. Le comte avait quitté le salon; la comtesse était rêveuse; le sénéhal se promenait à grands pas; quant à Aloïse, elle ne pouvait penser sans effroi aux dangers dont l'inconnu avait promis de la garantir. Villani fut le seul qui, quoique dévoré d'une secrète inquiétude, ne laissa rien paraître sur son visage. Ses instructions étaient données, et Jéronimo, adroit et sans pitié, ne pouvait manquer de s'acquitter ponctuellement de sa mission.

Enfin, les lumières finirent, et l'on commença à se retirer. Alors la comtesse et Villani eurent un nouveau sujet de mortification, en apprenant qu'Anna était celle qui, sous les habits de Clorinde, avait recueilli les hommages de tous les cavaliers et conquis un ami sincère dans le marquis de Montbard.

CHAPITRE IV

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa;
L'un n'avait rien qui n'appartînt à l'autre.
LA FONTAINE.

Le capitaine était sorti du château de Birague, en donnant à tous les diables les élégants et les élégantes de la province. « Parbleu ! disait-il, si c'est là le ton de la cour, il faut convenir que la cour a un ton impertinent... Que diable ! on n'agissait pas ainsi de mon temps ; les guerriers de la suite de *l'aigle du Béarn*, mon invincible maître, étaient de cent piques au-dessus de tous les galantins du jour... » Il ne tiendrait qu'à nous de transcrire ici tout ce que le dépit inspirait alors à l'officier de Chanclos; mais nous nous en dispenserons par deux raisons : la première, parce qu'il n'est pas toujours sage de répéter les propos d'un homme en colère ; la seconde, parce qu'il est loisible au lecteur de connaître ce qu'il veut savoir sans nous compromettre, nous pacifiques et véridiques historiens de ces mémoires. Il n'a pour cela qu'à consulter les discours et les ouvrages de messieurs tels et tels, qui sont des chefs-d'œuvre de médisance et d'injures.

Tout en philosophant et se plaignant, le capitaine, fit trois lieues au *grand trot* de son pauvre *Henri*. *Henri*, *Henrion*, *Henriette*, étaient, comme nous l'avons déjà dit, les noms qu'il donnait à tout ce qui lui était cher, et cela par vénération pour la mémoire sacrée de *l'aigle du Béarn*.

Henri, qui était tant soit peu poussif, commençait à tirer la langue de six pouces lorsque l'officier de Chanclos jugea convenable de lui accorder quelque repos.

Une auberge se trouvait sur son chemin, et ces mots *bon vin*, *bonne avoine*, écrits en caractères d'un pied de haut sur les murs blanchis de la maison, lui firent espérer que gentilhomme et cheval y trouveraient de quoi se restaurer; son attente fut remplie au delà de ses vœux ; non-seulement *Henri* et son cavalier trouvèrent *bon vin* et *bonne avoine*, ainsi que l'enseigne l'annonçait, mais encore ils eurent la bonne fortune, le maître, d'avoir un excellent lit, et le cheval une grosse litière. Le capitaine était de mauvaise humeur : les événements du jour l'avaient tellement contrarié, qu'il prit le parti d'aller se coucher après un aussi léger souper qu'il lui était possible d'en faire. Le lendemain matin, comme il se disposait à partir, il aperçut dans dans la salle commune de l'auberge, un de ses vieux compagnons d'armes, dont la fortune n'était pas en meilleur état que la sienne. Quelque extrême que fût l'exiguité des finances du capitaine, il voulut célébrer d'une manière convenable la rencontre d'un ancien ami; en conséquence, il ordonna à l'aubergiste de mettre un canard à la broche et de courir tirer du vin.

— Le meilleur, ajouta-t-il en appuyant sur ce mot, entendez-vous, maître Jean? Je ne veux point qu'il soit dit que deux vétérans, qui ont eu l'honneur de servir sous l'*aigle du Béarn*, mon *invincible maître*, se soient rencontrés dans un cabaret sans vider quelques flacons du meilleur vin de la cave... Ah çà ! mon ami de la Vieille-Roche, comment vous portez-vous? — Assez bien, comme une oie sur ses jambes. Et vous? — Mal, de Vieille-Roche; mal, mon ami, comme un homme insulté dans son honneur. — Je m'offre à vous pour second; quand il s'agit de dégaîner, je ne suis pas le dernier à mettre l'épée à la main. — Il ne s'agit pas de dégaîner; si je l'avais pu, je n'aurais probablement pas attendu jusqu'ici pour le faire... — De quoi est-il donc question? demanda le gentilhomme de l'air de la plus grande surprise; ne concevant pas que l'honneur d'un noble pût être attaqué sans que le sabre fût mis au vent.

— Je vous conterai cela, de Vieille-Roche, en nous par-

fumant la bouche d'un verre de vin. Mais venez dans ce coin; la pinte y est déjà placée.

L'officier de Vieille-Roche ne se fit pas prier deux fois; il s'avança vers la table avec la résolution qu'il avait toujours montrée au combat. Quand nos compagnons furent assis, la pinte entre eux deux, le capitaine entama la lamentable histoire de ses griefs contre sa fille, la comtesse Mathilde de Morvan. Le sujet prêtait, et le bon Chanclos eut le temps d'exhaler sa bile, d'autant mieux que son ami de Vieille-Roche ne lui répondait que le nombre de mots absolument nécessaires pour lui faire voir qu'il l'écoutait attentivement. La colère du capitaine était si violente, et les griefs si nombreux, que, quelles que pussent être la patience et la solidité de Vieille-Roche, force lui fut de céder. Il tomba glorieusement sous la table, victime de l'attention scrupuleuse qu'il prêtait aux plaintes de son ami, et de la bienveillance avec laquelle il avait accueilli toutes les pintes qui s'étaient rapidement succédé pendant tout le récit du capitaine.

L'officier de Chanclos voyant tomber son frère d'armes, se conduisit si bravement, qu'il ne tarda pas à l'aller rejoindre.

Ce ne fut toutefois qu'après avoir recommandé à l'aubergiste les égards et les soins que demandait leur situation.

Maître Jean s'empressa d'exécuter les instructions qui lui avaient été données en ordonnant à ses valets de saisir les deux gentilshommes, et de les porter sur un des lits de son auberge.

La nuit et le sommeil suffirent à peine pour rendre à nos deux guerriers le libre usage de leurs sens.

Le sire de Vieille-Roche surtout éprouvait une langueur honteuse, que son ami essayait vainement de chasser depuis une demi-heure.

— Corbleu ! mon cher de Vieille-Roche, lui disait-il, est-ce se conduire en digne compagnon de l'*aigle du Béarn*, *que d'avoir la figure* longue et blême comme celle d'un jé-

suite?... Rappelez-vous la chanson faite en l'honneur de notre *invincible maître :*

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,

— Et d'être un *vert galant*, ajouta de Vieille-Roche d'une voix languissante. Mon ami, ce n'est plus de votre âge. — Bah! bah! reprit l'officier de Chanclos, il n'y a pas d'âge pour le cœur... Allons, mon ami secouez-vous, et venez m'aider à vider deux bouteilles du meilleur vin de notre hôte; il n'y a rien de tel, comme l'on dit, que le *poil de la bête* pour guérir ces sortes de maladies; allons, venez... — Vous dites, mon ami de Chanclos, que deux bouteilles du meilleur vin de notre hôte nous attendent?... — Oui, mon ami, — Allons donc, je me résigne à vous suivre... Et le vieux gentillâtre se traîna vers la salle à manger, où la vue des deux flacons annoncés le ranima sensiblement.

Tandis que nos deux amis faisaient usage *du poil de la bête*, un étranger à figure sinistre entra dans l'auberge et se fit servir à déjeuner. Le capitaine de Chanclos, en face duquel l'inconnu était placé, ayant jeté par hasard les yeux de ce côté, ne put regarder patiemment une physionomie aussi patibulaire.

— Tourne-moi le dos, drôle, lui cria-t-il d'un ton impératif, et ne présente pas ta vilaine face à un Chanclos qui déjeune; elle serait capable de lui donner une indigestion. — Drôle! répéta l'inconnu en mauvais français et d'un air d'humeur; des drôles comme moi sont souvent nécessaires à des seigneurs comme vous. — Que veux-tu dire, coquin?... — Je veux dire qu'un homme raisonnable ne doit pas faire fi du plus grand des coquins du monde, lorsque ce coquin peut lui rendre un bon office. — Et quel service peux-tu me rendre, misérable?... — C'est à vous, seigneur, à en décider, si vous avez de l'argent et des ennemis. — Pendard! bandit! qu'oses-tu dire?... s'écria l'offi-

cier de Chanclos, en mettant la main sur son *henriette.* — Eh! là, là, ne vous emportez pas, mon gentilhomme, reprit l'inconnu, qui paraissait Italien en laissant échapper un affreux sourire, je ne force personne à accepter mes services. *Liberté libertas*, comme disait mon maître d'école; et même, puisque ma figure paraît vous déplaire, je vais vous en épargner la vue. En disant ces mots, l'Italien prit son verre et son pot, et fut se placer à l'autre bout de la salle.

— J'aime à croire que ce drôle sera pendu par son cou, dit le capitaine à son ami, et, rien que pour la rareté du fait, je voudrais assister à l'exécution d'un coquin une fois en ma vie. Comme Maximilien de Chanclos achevait ces paroles qu'un auditeur mal intentionné aurait pu regarder comme une épigramme contre la justice du temps, qui, heureusement pour le capitaine, était loin d'être aussi chatouilleuse que beaucoup d'autres qui lui ont succédé depuis, un vieillard enveloppé d'un grand manteau brun, dont la figure était à moitié couverte par un large bandeau noir, se présenta à la porte de l'auberge, et se fit servir quelques rafraîchissements, sans vouloir y entrer.

A la vue du vieillard, l'Italien se leva vivement, et se hâta de payer son écot; puis, s'approchant d'un air patelin de l'étranger, il essaya de lier conversation avec lui.

— Vous me paraissez fatigué, mon brave seigneur? lui dit-il. — Je ne m'en plains pas, répondit brusquement le vieillard. — Peut-être avez-vous encore bien du chemin à faire? reprit l'Italien sans se laisser intimider par le ton de celui auquel il s'adressait : allez-vous du côté d'Autun, mon cher signor?... — Que vous importe?... — Si vous voulez le permettre, j'aurai le plaisir d'accompagner votre seigneurie. — Je vous rends mille grâces, dit le vieillard d'un air qui démentait l'humilité de ses paroles, mais je n'accepterai point. Depuis quand avez-vous vu, ajouta-t-il fièrement, les lions courageux s'associer aux renards? Ma route est tracée; vous ne pouvez la suivre; laissez-moi. — *Bien parlé, vieillard*, s'écria l'officier de Chanclos, bien

parlé, sur mon honneur... Maraud! quitte cet honnête homme, ou je jure, par la mémoire de l'*aigle du Béarn*, *mon invincible maître*, que mon épée fera connaissance avec ton sang. — Quel chien de pays! dit l'Italien entre ses dents, on n'y rencontre que des gens querelleurs qui donnent à tort et à travers des coups de sabre qui ne leur rapportent pas un sou. — Que marmottes-tu là, vaurien? oserais-tu menacer un homme comme Maximilien de Chanclos?... — Qui vous parle du signor Maximilien et du signor de Chanclos?... Ce sont deux braves signors, je le crois... — Ce n'en est qu'un, drôle que tu es. — C'est possible : je ne veux pas disputer avec vous. — Sors donc d'ici ; ta présence commence à me déplaire souverainement — Je ne demande pas mieux, brave seigneur, car je vois que c'est ce que j'ai de plus prudent à faire en ce moment. En prononçant ces mots, l'Italien jeta sur les auditeurs un regard qu'il s'efforça de rendre menaçant, et qui réellement effraya tous les garçons et les filles de l'auberge. — Je crois, en vérité, que le coquin me menace! s'écria l'officier de Chanclos en se levant ; par l'*aigle du Béarn*, j'en vais tirer vengeance... Le capitaine courut après l'Italien, mais ce dernier était déjà trop éloigné pour être atteint. Sur mon honneur, dit le bon gentilhomme, contrarié de ne pouvoir punir l'offense qu'il croyait avoir reçue, voilà la première fois qu'il m'arrive de ne point accomplir un serment fait au nom de *mon invincible maître*... Brave homme, ajouta-t-il en se tournant vers l'étranger, prends garde à toi : le coquin qui vient de fuir pourrait bien te faire un mauvais parti. — Je n'ai rien à craindre, dit le vieillard ; ma vie ne dépend point d'un être aussi obscur, ni d'aucun homme au monde. Un mot de ma bouche peut faire rentrer mes plus fiers ennemis dans la poussière, et en tirer ceux qui me sont dévoués. — Tous ces discours sont fort beaux, mais ils me paraîtraient bien plus raisonnables s'ils étaient appuyés d'une bonne casaque de peau de buffle et d'une épée comme celle qui pend à mon côté. — Vous parlez en soldat?... — Qui n'eut jamais peur, je vous le certifie. — Soit; mais vos paroles annoncent que vous ne

voyez que par les yeux du corps, tandis que mes démarches, mes actions et les motifs qui les dirigent, sont dépourvus des sens vulgaires. — Ce que vous dites là peut-être superbe ; mais par l'*aigle du Béarn*, je consens à mourir sur l'heure, si j'y comprends un seul mot. Quoi qu'il en soit, mon vieux camarade, comme vous paraissez avoir été dans votre temps un gaillard déterminé, et que je me sens pris d'inclination pour vous, je vous offre de vous accompagner, pourvu toutefois, que vous suiviez mon chemin, — Non, non, répondit le vieillard en répétant ce qu'il avait dit à l'Italien ; ma route est tracée ; vous ne pouvez la suivre ; laissez-moi... En disant ces mots, qu'il prononça d'un ton beaucoup moins dur que celui qu'il avait pris en s'adressant à l'Italien, le vieillard paya ce qu'il devait, et s'éloigna en murmurant contre l'impertinente curiosité des hommes. — Voilà un singulier original, s'écria le capitaine, et je serais, parbleu, fâché qu'il lui arrivât malheur ; cependant, soit dit entre nous, mon ami de Vieille-Roche, il le mériterait bien, car, en dédaignant mon escorte et ma compagnie, il a refusé la proposition la plus honorable et la plus avantageuse qui puisse être faite par un gentilhomme.

Tout en causant, nos amis avaient fini par vider la dernière bouteille de vin qu'il leur fût permis de boire, attendu que les fonds destinés à cet usage étaient entièrement épuisés. Comme de Chanclos n'était pas un gentilhomme d'une certaine espèce, espèce semblable à celle que la médisance prétend exister, il aima mieux rester sur sa soif, chose vraiment héroïque, que de laisser le nom d'un noble du royaume porté à l'article créance sur le registre d'un cabaretier.

L'officier de Chanclos, qui avait beaucoup de jugement, sentit de suite qu'il était absurde de rester dans un cabaret du moment qu'on n'y buvait plus ; en conséquence, il fut seller son *vieux Henri*, et se prépara à reprendre la route de ce qu'il nommait, un peu trop emphatiquement sans doute, le château de ses aïeux.

De Vieille-Roche voulut accompagner pendant quelques

milles l'honnête ami qui l'avait si noblement hébergé ; il enjamba donc pareillement le destrier chargé de porter le représentant de sa maison, et fit la conduite d'usage en pareille circonstance. La conversation des deux guerriers ne fut pas aussi vive qu'on aurait put s'y attendre.

Le capitaine pensait au château de Birague, à son gendre, à sa petite-fille, et surtout à son aimable Anna. Souvent l'ingratitude de Mathilde venait enflammer sa colère ; mais l'image de son Anna chérie calmait les ressentiments du père outragé, et charmait l'avenir du vieux guerrier. Pour l'ami de Vieille-Roche, la chronique rapporte qu'il ne pensait à rien, c'est-à-dire à rien qui pût troubler sa digestion. Son imagination, au contraire, s'étendait avec complaisance sur les bons repas qu'il venait de faire, et sur les meilleurs qu'il attendait encore.

Arrivés au terme de la conduite, les deux amis, fermes sur la selle, s'embrassèrent et se dirent adieu ; puis, mettant leurs montures au trot, ils se séparèrent, de Vieille-Roche en chantant une ancienne complainte, et de Chanclos en sifflant la fanfare de l'*aigle du Béarn, son invincible maître.*

CHAPITRE V

> **C'était un honnête coquin qui gagnait loyalement son argent.**
>
> **SHAKSPEARE.**

Le capitaine cheminait donc vers son château, en employant toute la force de ses poumons à siffler une fanfare de Henri IV, la seule, comme nous l'avons déjà déclaré, qu'il eût pu retenir. Il avait pressé le pas de son *Henri*, qui, contre sa coutume, trottait depuis une bonne heure. Les gens qui portent des jugements sans se donner la peine de réfléchir, espèce malheureusement trop commune de nos jours, vont sans doute accuser ici l'officier de Chanclos d'insensibilité d'âme envers le vieux et poussif compagnon de ses guerres, qu'il pressait sans nécessité abso-

lue. Eh bien! nous déclarons, ce qui ne laissera pas que de confondre l'envie, que l'officier de Chanclos avait de bonnes raisons pour se conduire ainsi : d'abord, la digestion de son dernier repas était terminée depuis longtemps, et l'appétit commençait à se faire sentir ; ensuite, il avait résolu, par plusieurs motifs, dont le manque d'argent pouvait être le plus grave, de ne s'arrêter dans aucun cabaret; puis il fallait, de toute nécessité, arriver à Clanclos pour dîner. Or donc, lecteur sans préjugés, nous vous demandons si toutes ces raisons n'étaient pas suffisantes pour motiver cinq ou six coups de fouet que le vieux *Henri* reçut, contre l'ordinaire.

Henri trotta si bien, que le capitaine put atteindre le vieillard parti de l'auberge avant lui, et qui avait au moins deux bonnes heures d'avance.

— Ho, ho! dit-il en l'apercevant, je ne croyais pas vous rencontrer, vieillard : vous m'aviez déclaré que nous ne pourrions marcher de concert, attendu qu'il ne m'était pas possible de vous suivre dans le chemin tracé par vous seul, et cependant, brave homme, je vous retrouve, sur une route royale, arpentant comme moi le terrain de l'État; avec cette différence, que vos jambes sont obligées de vous, porter, et que les miennes ont quatre suppléants. Ah çà, je vous réitère mon offre amicale; voulez-vous, oui ou non, que je vous accorde ma protection et ma compagnie? — Non, reprit le vieillard brusquement, votre compagnie ne m'amuserait pas aujourd'hui, quelque aimable qu'elle pût être, et je me passerai en tout temps de votre protection. — Reste donc seul, viel entêté, et n'accuse que toi des malheurs qui pourront t'arriver.

A ces mots, le capitaine, offensé du nouveau refus qu'il venait d'essuyer, donna un coup d'éperon à son cheval, et partit avec la même vitesse qu'auparavant, c'est-à-dire au trot, la plus vive allure qu'*Henri* pût prendre. Comme il traversait un petit bois qui bordait la route, il crut apercevoir un homme qui semblait se cacher à travers les arbres. La figure du fuyard lui parut avoir beaucoup de ressemblance avec l'ignoble physionomie de l'Italien, que la

fuite avait dérobé à son ressentiment. Curieux de son naturel, l'officier de Chanclos voulut éclaircir ses soupçons ; en conséquence, il mit son cheval au pas, et continua son chemin d'un air indifférent, persuadé qu'il était, que l'Italien, ne se croyant pas surveillé, agirait avec moins de circonspection. Le rusé soldat, ayant ainsi endormi la prudence de l'ennemi, se retourna vivement au moment où ce dernier ne s'y attendait pas, et put s'assurer, en reconnaissant l'Italien dans l'homme qui sautait un fossé, que ses yeux ne l'avaient point trompé : la perspicacité et la prudence du capitaine parurent alors dans tout leur jour. Ouais! se dit-il en lui-même, que signifie la présence de ce coquin dans un lieu qui semble fait exprès pour devenir un véritable coupe-gorge?... Le drôle est entré à l'auberge où j'ai couché avec un air inquisiteur... Sa hideuse figure exprimait une maligne joie lorsqu'il a vu le vieillard grondeur arriver... Il a voulu lier conversation avec lui... Chassé par la crainte de la correction que je lui préparais, il a pris les devants, et je le retrouve ici comme en embuscade; cet ultramontain damné méditerait-il quelque noir forfait?... Le brusque, mais bon vieillard aurait-il éveillé, par quelque action imprudente, la cupidité du bandit qui le guette? Ventre-saint-gris! tout ceci me paraît furieusement louche! je prétends l'éclaircir.

Cette détermination prise, le capitaine résolut de l'exécuter; aussitôt il poussa *Henri* comme pour s'éloigner, et faisant un détour, revint sur ses pas; puis, descendant doucement de son cheval, qu'il attacha à une branche de chêne, il s'enfonça dans le bois à la faveur des arbres, et s'approcha du fossé au fond duquel était tapi l'Italien.

Il faisait sentinelle depuis assez longtemps, et commençait déjà à pester contre le sot accès d'humanité qui, pour rendre service à un vieux bourru, l'exposait à retarder son dîner d'une heure au moins, lorsqu'il aperçut l'Italien se redresser sur ses jambes, comme pour observer ce qui se passait sur la route. Attentif à tous les mouvements de l'ennemi, le capitaine se tint prêt à agir selon que les cir-

constances l'ordonneraient; et, à tout événement, il tira sa bonne épée, qu'il plaça sous son bras. Il ne tarda pas à apercevoir le vieillard au manteau brun qui s'avançait d'un pas assez délibéré.

L'Italien ne le vit pas plutôt à sa portée, qu'il lui lâcha un coup de pistolet, qui heureusement ne l'atteignit pas : l'étranger s'arrêta un moment comme pour découvrir d'où venait cette attaque imprévue ; l'Italien ne lui laissa pas le temps de se reconnaître ; il s'élança de son fossé et courut sur le vieillard le poignard à la main.

— Ah! brigand! s'écria le capitaine en fondant l'épée haute sur l'assassin, je jure par *l'aigle du Béarn* que tu vas sentir la trempe de *mon henriette*... Quelque promptitude que mît l'officier de Chanclos à exécuter son mouvement, il arriva trop tard pour empêcher le vieillard d'être renversé par un coup de stylet qui le frappa au milieu de la poitrine.

Content du crime qu'il venait de commettre, le bandit voulut fuir ; ce fut en vain, l'épée de Chanclos s'appesantit si cruellement sur lui, qu'elle le renversa dans la poussière, avec une boutonnière au ventre longue de dix-huit pouces. Le capitaine parut considérer avec une sorte de complaisance l'énorme blessure que sa dague venait de faire ; mais ce sentiment de vanité ne fut pas long chez lui : nous devons convenir qu'il s'empressa de porter au vieillard les secours que son état réclamait.

Il commença d'abord par visiter sa blessure, qu'il jugea, à la première vue, peu dangereuse ; néanmoins, les soins qu'elle exigeait ne pouvaient guère se rendre au milieu d'une grande route éloignée de toute habitation : le capitaine résolut donc de placer l'étranger sur son *Henri*, et de le transporter ainsi à Chanclos, dont il n'était pas à une très-grande distance.

Avant de mettre son projet à exécution, l'officier de Chanclos voulut faire un acte exemplaire de justice ; il releva le corps de l'Italien qui gisait sans le moindre signe de vie, et l'accrocha au tronc d'un arbre, empiétant ainsi

sur les priviléges du prévôt. Ce devoir rempli, il mit le vieillard sur *Henri* et s'achemina vers son château.

Le mouvement du cheval fit reprendre connaissance au blessé ; il poussa un gémissement plaintif ; puis, ouvrant les yeux, il demanda d'une voix faible où il se trouvait.

— Rassurez-vous, viéillard, répondit le capitaine, vous êtes avec un ami qui n'a pas laissé impuni l'attentat dont vous avez été victime ; soyez parfaitement tranquille à cet égard, votre ennemi ne vous frappera pas deux fois. En attendant, prenez courage, nous ne tarderons pas à arriver à Chanclos. — Chanclos!.., s'écria l'étranger avec émotion, je ne veux point cela : mettez-moi de suite à terre, je le veux... — Allons donc, mon ami, vous avez la fièvre ; d'ailleurs, je vous le répète, nous sommes plus près de mon château que vous ne le croyez : ne vous inquiétez de rien, vous y serez aussi bien soigné qu'à Birague, quoique je n'aie pas, comme ma fille, une foule de laquais fainéants à mon service.

Quelques paroles entrecoupées prononcées à voix basse furent la seule réponse que le vieillard fit entendre. Le capitaine attribua, avec assez de raison, son agitation à la fièvre causée par la blessure, et évita de le fatiguer en l'entretenant davantage. Enfin, on aperçut Chanclos ; il était temps, car le blessé venait de perdre une seconde fois connaissance. Le capitaine hâta le pas, et entra dans son manoir sans avoir la peine d'attendre qu'on vînt lui en ouvrir les portes, par la raison que la dernière des planches mal jointes qui en avaient tenu lieu, était réduite en cendres depuis l'avant-dernier hiver.

— Holà ! hé ! vite, maîtresse Jeanne Cabirolle ! s'écria le seigneur de Chanclos d'une voix retentissante, envoyez votre fils Barnabé chercher l'un des deux médecins d'Autun, et préparez, en attendant, la charpie nécessaire pour bander une blessure.

Aux cris du capitaine, la vieille Jeanne Cabirolle, femme de charge, cuisinière, fille de basse-cour, etc., etc., que n'était-elle pas dans le château !... sortit d'une étable en ruine, et s'approcha de son seigneur pour lui demander

ses ordres. Le capitaine ayant daigné les lui communiquer de nouveau, elle s'empressa d'obéir.

Le blessé fut transporté dans une pièce qui pouvait passer pour une des plus belles du château, et elle l'était effectivement ; il ne lui manquait guère que la moitié d'un pan de mur pour être parfaitement close des quatre côtés.

On étendit le vieillard sur un lit parfaitement en rapport avec l'appartement, et le capitaine, aidé de Jeanne Cabirolle, découvrit la blessure et y mit tant bien que mal le premier appareil ; tandis que l'officier de Chanclos serrait les bandages, la vieille Jeanne s'occupa de rappeler les esprits du malade ; elle lui fit respirer du vinaigre, lui passa des plumes brûlées sous le nez, et employa enfin avec beaucoup de zèle tous les remèdes d'usage en pareil cas.

Maîtresse Jeanne soulevait l'étranger pour lui frotter plus facilement le nez et les tempes, qu'elle inondait de vinaigre, lorsque, voulant changer de place la tête du vieillard, la barbe fournie qui couvrait la figure de ce dernier lui resta dans la main. — La barbe ! la barbe !... s'écria-t-elle avec effroi. — Ho, ho ! reprit le capitaine, que signifie cela ?... J'ai grand'peur que le bandeau qui lui couvre l'œil ne soit la dernière main ajoutée au déguisement. Quel intérêt peut donc avoir ce vieillard à se cacher ?... Aurais-je pris la défense d'un fourbe ?... Corbleu ! je prétends tirer tout cela à clair... Allons, Jeanne, défaites le bandeau qui dérobe la moitié de cette figure... Un moment ; halte !...

L'officier de Chanclos prononça le mot *halte* d'une voix aussi éclatante que s'il eût été à la tête de sa compagnie. La vieille Jeanne Cabirolle, accoutumée à obéir militairement à son maître, attendait dans le plus grand silence ce que le capitaine allait ordonner... — Ne pensez plus à mon dernier commandement, Jeanne, dit le seigneur de Chanclos en rompant le silence, n'y pensez plus ; je n'aurais jamais dû y penser moi-même.

Comme le capitaine achevait de prononcer ces dernières paroles, qui assurément prouvaient beaucoup de discrétion

et de délicatesse, Barnabé Cabirolle entra dans l'appartement avec un petit monsieur haut de quatre pieds neuf pouces au plus, et qui n'en prétendait pas moins être un des plus grands hommes de France en médecine.

— Arrivez donc, docteur Spatulin : que diable, avec votre sang-froid vous laisseriez le temps à un malade de trépasser en attendant vos ordonnances ! — Capitaine, reprit gravement Spatulin, il y a trois choses à considérer dans la médecine : 1o le rang et la fortune du malade 2o la différence qui nous sépare ; 3o la maladie elle-même. — Quel diable de rabâchage me faites-vous là ?... — Écoutez donc, capitaine, il faut avoir des principes, et procéder par ordre... Quel est le moribond ?... — Vous voulez demander ce qu'il a ?... — Ce qu'il a ! reprit Jeanne Cabirolle avec exclamation : je vous jure que je voudrais bien l'avoir, la maladie exceptée, c'est-à-dire... Tenez, monsieur Spatulin, regardez ce qui est tombé de l'une des poches de ce brave seigneur. En parlant ainsi, la vieille exposa aux yeux du docteur une longue bourse remplie de *henris* d'or. — Vite, vite ! s'écria le docteur, découvrez la plaie du malade : il est urgent de s'occuper de suite du danger de cet honnête homme.

L'enfant d'Hippocrate, qu'on peut soupçonner sans injustice d'avoir été stimulé autant par la vue de l'or que par l'humanité, s'employa si bien auprès du vieillard, que ce dernier reprit l'usage de ses sens. Quand l'étranger ouvrit les yeux, il jeta autour de lui des regards où se peignaient l'étonnement et le curiosité. La crainte se joignit bientôt à ces deux sentiments, lorsqu'il s'aperçut que sa barbe postiche n'était plus à son menton. Le capitaine devina de suite l'inqueitude du vieillard, et il se hâta de le rassurer.

— Si votre barbe vous manque, lui dit-il, je puis vous jurer que c'est un larcin involontaire ; il doit être d'ailleurs de peu de conséquence, du moment que je vous affirme que personne ici n'a levé le bandeau qui vous couvre l'œil et la moitié d'une figure que vous avez sans doute de bonnes raisons pour voiler. Tranquillisez-vous donc, vieillard,

vous n'avez rien à craindre tant que vous serez sous mon toit... L'étranger remercia le capitaine par un léger signe de tête, et parut entièrement rassuré.

La vieille Jeanne Cabirolle profita du moment pour présenter solennellement au blessé la longue bourse remplie d'or qu'elle avait trouvée. L'inconnu n'eut point l'air d'attacher une grande importance à cette restitution : il la reçut avec une sorte d'indifférence qui sembla bien condamnable aux yeux du capitaine et de sa femme de charge, mais surtout causa la plus grande stupéfaction au docteur Spatulin.

De quelle espèce se croit donc cet homme, pensa-t-il en lui-même, pour regarder à peine un métal devant lequel nous nous prosternons tous tant que nous sommes, paysans, gentilshommes, princes, médecins même?... N'est-il pas scandaleux... Le docteur allait sans doute entrer dans le détail du scandale, lorsque l'étranger, par une action imprévue, fit naître la plus grande joie et la plus extrême surprise qu'il eût éprouvée de sa vie.

Le vieillard avait reçu l'énorme bourse, et il la tenait en ce moment dans ses mains : il pensa que cet or le mettait à même de reconnaître une partie des services qu'il venait de recevoir. Il ouvrit sa bourse, de laquelle il tira deux poignées de pièces qu'il présenta au docteur et à la vieille Cabirolle. A la vue de ce don magnifique, Spatulin et Jeanne poussèrent des cris de joie... L'étranger les regarda d'un air de pitié, et leur commanda brusquement de ne pas lui rompre la tête.

— Par l'*aigle du Béarn*, s'écria le capitaine, voilà un vieillard qui a l'âme d'un gentilhomme. Docteur, retirez-vous, le malade n'a plus besoin de vous... Jeanne, reconduisez maître Spatulin; prenez garde de vous rompre le cou en descendant l'escalier... Ah çà, mon camarade, ajouta-t-il quand il se fut débarrassé des importuns, me ferez-vous le plaisir de m'apprendre ce que signifie... — J'ai besoin de repos, interrompit l'étranger, et je ne me sens pas d'humeur à causer. Faites-moi le plaisir... — J'entends, reprit l'officier de Chanclos, vous voulez me faire le com-

pliment que je viens d'adresser à ma femme de charge et au docteur. Eh bien ! soit... je me retire ; mais je vous préviens qu'il faudra, quand vous serez en état de parler, s'entend, m'expliquer l'espèce de mystère qui paraît vous environner... Il ne doit se passer dans la demeure d'un Chanclos rien qui ne puisse être avoué au grand jour. Adieu, vieillard ; pensez à ce que je vous dis.

Le capitaine se retira en prononçant ces dernières paroles, et descendit l'escalier en répétant : — Par l'*aigle du Béarn*, il faudra bien que le bonhomme s'explique.

CHAPITRE VI

Un fidèle intendant est un don précieux
Qu'on n'obtient qu'une fois de la bonté des dieux.
Ducis, *Variantes*.

Du castel de l'officier de Chanclos revenons au noble château de Birague, que nous avons laissé dans une grande agitation.

Les grands ont un art admirable pour cacher les sensations que le commun des hommes laisse bonnement paraître. Mathilde et Villani ne changèrent pas de contenance, malgré tous les sujets de réflexions que l'étranger leur avait laissés en partant. Il n'en fut pas de même du malheureux comte, renfermé dans son appartement ; il était livré à un des plus violents accès qu'il eût jamais éprouvés, et ses gens l'entendaient pleurer et gémir.

Le lendemain du bal, sa noble épouse se rendit chez lui ; elle le trouva assis dans un énorme fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, et le corps dans cette immobilité qui indique une méditation profonde. Ses yeux contemplaient douloureusement un crucifix de cristal de roche posé sur un velours noir encadré ; l'expression de sa physionomie donnait l'idée d'une exaltation mystique sans bonheur ; on aurait cru qu'il voyait un ange du divin séjour lui dénonçant la vengeance de l'éternel.

Mathilde, dont il n'aperçut pas la présence, laissa échapper

un léger sourire de mépris; puis, s'approchant : — Monsieur le comte donnera-t-il des ordres pour s'assurer de l'insolent qui troubla la fête?... Il est étranger à chacun d'ici, et quand son seul crime serait de vous avoir rendu vos terreurs, il mériterait un châtiment exemplaire. — Mathilde, je trouve étonnant que vous veniez m'apprendre ce que je dois faire. — Je crois en avoir le droit. — Vous oubliez... — Je n'oublie rien, et c'est par cela même que je dois vous indiquer les mesures à prendre toutes les fois qu'un même danger nous menace. — Mais quel rapport entre cet étranger et nos... Le comte hésita, cherchant son expression, et... nos... malheurs?... Mathilde, je vous trouve toujours disposée à sévir. Est-ce le devoir d'une femme?... Hélas!... — Puisque vous n'avez pas la force de persister dans vos sentiments et d'accepter les charges pesantes de nos actions, je prendrai le soin d'assurer la gloire de votre famille!... gloire dont vous parlez sans cessse, et pour laquelle vous ne feriez rien.

En s'exprimant ainsi, la comtesse, mécontente, s'éloigna et se retira dans son appartement, où Villani l'attendait. L'Italien se ressouvint que l'étranger n'était entré qu'après avoir parlé à Robert. Il fit part de ses soupçons à Mathilde, et il fut résolu entre eux que l'intendant serait interrogé ; Villani se chargea de questionner ce dernier. En attendant, la comtesse fit mander sa sœur et sa fille et les reçut d'un air irrité.

— Pourriez-vous m'apprendre, mesdemoiselles, dans quel dessein vous avez changé la destination des costumes que je désirais vous voir porter?... — Je vous assure, chère sœur, dit Anna en s'asseyant, que vos ordres ne nous sont pas parvenus. Au reste, puisque vous paraissez désirer connaître les sentiments que nous avons apportés au bal, je ne vous cacherai pas que j'ai été fort sensible au plaisir de me parer du bel habit de Clorinde. Bien des dames d'un haut rang ne pourraient peut-être pas convenir aussi franchement que moi des motifs de leur brillante toilette.

La comtesse contint à peine sa colère ; et se tournant vers Aloïse : — C'est donc à vous que je m'adresserai

pour connaître la cause de votre désobéissance? — Mais, ma très-honorée mère, je vous assure que nous... que je ne me suis point aperçue de l'habillement que vous me destiniez, et c'est moi qui priai ma chère tante de prendre le plus brillant; qu'en aurais-je fait? Adolphe n'était pas au bal. — Adolphe!... toujours Adolphe!... il ne s'agit pas maintenant... Mademoiselle, vous ne deviez point paraître sous un habit aussi peu digne de la noble maison dont vous êtes l'héritière. — Mais, très-honorée mère, c'était cependant celui que vous réserviez à ma tante? — Ame étroite!... — Mademoiselle, reprit doucement Villani, j'ai aussi à me plaindre de ce changement de parure. Hier, j'ai cru vous adresser mes hommages, et ce fut madame qui les reçut. — Vous avez d'autant mieux fait, monsieur le marquis, qu'ils n'ont pu déplaire à ma tante; quant à moi... vous... savez que le chevalier d'Olbreuse... — Aloïse, interrompit la comtesse, n'oubliez pas désormais que ma volonté est que vous receviez autrement que vous ne l'avez fait jusqu'ici les attentions de M. le marquis.

Anna se trouvait humiliée; elle se leva, et dit avec dignité : Madame, je suis désespérée que nous ayons bien innocemment, je vous jure, dérangé vos projets. Ma présence est maintenant inutile, et peut gêner les instructions que vous pouvez avoir à donner à votre fille... je vous laisse... Adieu!... ma sœur!... adieu!... monsieur le marquis, je vous relève de vos serments de fidélité. — Aloïse, vous pouvez suivre votre tante, reprit la comtesse; plus tard je vous dirai mes volontés... Puis, d'un ton devenu plus doux par la retraite d'Anna : — J'espère, ma chère enfant, que tu vas être maintenant plus à la société qu'autrefois, et que tu tiendras mieux ton rang... Je suis persuadée, marquis, qu'Anna l'aura presque forcée de lui céder son brillant costume! — Ah! ma mère!... — En voilà assez, dit la comtesse en se levant. Villani présenta la main à Aloïse, et la reconduisit jusque dans la galerie. Elle le remercia d'un air naturellement aimable, que le marquis prit pour un encouragement... Cependant Aloïse était distraite et rêveuse; les paroles de l'inconnu l'avaient

frappée, et l'idée de cet homme, dont le pouvoir extraordinaire veillait à sa destinée, se présentait toujours a sa pensée.

Ces légers nuages, ces inquiétudes, ne parurent point aux yeux des nobles habitants du château. Il n'en fut pas ainsi dans le royaume de Robert; rien de communicatif et de loquace comme les valets; le bal fut donc une ample matière de conversation.

Le vieil intendant venait de faire sa petite promenade à la tour isolée, et le bonhomme, montant une des marches de sa porte, s'appuya le dos contre la boiserie sculptée qui la garnissait, pour réfléchir plus commodément à l'effet qu'avait produit l'étranger introduit par ses soins. On l'avait vu lui parler, et il craignait qu'on ne l'interrogeât. Il jouait avec sa médaille en or, suspendue à son cou par une chaîne d'argent, sans doute par distraction, car la médaille représentait les armes de la maison, avec lesquelles Robert ne badinait pas. Le vieillard fut interrompu dans ses méditations sérieuses par Christophe, le premier piqueur du comte, qui lui dit: — Eh bien! maître Robert, vous paraissez soucieux?

L'intendant, quittant les graves pensées qui l'occupaient, répondit avec finesse, et sans se déconcerter comme si ce fût son idée présente : — Qui n'aurait pas du souci, Christophe, dans une fonction comme la mienne, surtout tenant à ce que mon intendance soit toujours glorieuse, et à ce qu'aucun événement n'en trouble la splendeur ? Il n'en fut pas ainsi, mon pauvre Christophe, sous Mathieu XXXI: mon grand-père fournit quatre mille marcs de bon argent pour la rançon de son maître. — Fournit, maître Robert! — C'est-à-dire tira de la caisse... Elle fut vide, Christophe, et mon grand-père survécut!... la quittance est dans archives. O les maudits Sarrasins?... — Ce furent les Sarrasins?... — Hélas! oui, Christophe; l'argent de Birague est passé dans leurs mains, et il n'y a pas d'espoir qu'il rentre jamais dans *la comté*. Voilà des malheurs! J'en ai bien eu aussi quelques-uns, mais pas si grands... — Lesquels, monsieur Robert? — Eh! parbleu! Mathieu XLV n'est-il pas mort sur mer?... On n'a pas fait d'acte mortuaire ;

ça manque aux pièces probantes de mon intendance, et les mauvaises langues en diront peut-être du mal. — Quel tort ça peut-il vous faire ? — Ça l'empêche-t-il d'être bien mort ? Que dis-tu là ?... moi qui te parle, j'ai vu naître deux Mathieu, sans compter mademoiselle ; je dois, par conséquent, savoir comment ils doivent mourir... — Ah ! maître Robert, vous avez de quoi vous consoler. — Oh ! oui, je puis me vanter d'avoir eu des événements : j'ai par exemple, emprisonné et nourri ici, ici, dans ce château, *cent cinquante-deux calvinistres*, et en conscience encore ; car il ne m'en est mort que *soixante-dix-sept* : ce n'est pas ma faute ; mon pain était plus chrétien qu'eux ; de plus, j'ai entretenu une garnison de *cinquante-neuf* hommes, et soutenu un siége avec canon. Va, Christophe, on parlera de mon intendance. — Certainement, monsieur Robert ; et l'ordre qui règne ici, le service admirable et prompt, font voir que vous vous y connaissez. — Christophe, reprit l'intendant, agréablement flatté en frappant sur l'épaule du piqueur avec amitié, on a de l'expérience quand on a vécu sous trois Mathieu. — Le bal d'hier a bien prouvé vos talents. — Il était joli, pas vrai ?... deux cent quatre-vingt-trois bougies d'Italie, et des buffets servis !... tu les as vus ?... — Ce n'est pas pour dire, mais ils étaient garnis de bonnes choses, maître Robert, dit le chef qui s'était approché ; car, sans me vanter, il ne m'est rien resté de mes cinq paons et de mes vingt faisans. — Ça coûte tout cela, cuisinier ! Quoi qu'il en soit la dépense réunie de toutes les fêtes de mon intendance n'ira pas à ces quatre mille marcs que mon grand-père... — Monsieur Robert, comme les dames étaient bien mises ! dit l'une des femmes de chambre, que de bijoux !... — Ceux de la comtesse, Marie, voilà des diamants ! Aussi l'écrin de la famille des Morvan est-il célèbre à la cour... — Savez-vous, monsieur Robert, que j'ai regardé par une des fenêtres les jeunes seigneurs ? Je vous assure que plus d'une belle dame a lorgné le marquis de Montbard ; il est si bien tourné ! J'ai dans l'idée qu'il deviendra amoureux de mademoiselle de Chanclos. — Malheureusement il est pauvre comme Job, Marie... ça n'aura

jamais d'intendant; et la chère demoiselle, quoique je l'aime de toute mon âme, si l'un est la faim, l'autre est la soif. — Comment! dit le piqueur, mademoiselle Anna est un bon parti; quand j'étais à Chanclos, le capitaine m'a souvent répété qu'il devait...—Qu'il devait, Christophe?... — Et quand il ne le serait pas, le plus beau duner des Morvan n'est-il pas fait des Chanclos maintenant? C'est ce qui me désole, Christophe, c'est la seconde tache de mon intendance.

Christophe n'était pas content : il était né à Chanclos, et de plus élève du capitaine.

— Ma jeune maîtresse, reprit Marie, a été bien triste. Il est vrai que son cousin est à la cour; c'est là un sentiment, monsieur Robert! — Et de quoi vous mêlez-vous?... Croyez-vous donc que le Créateur a fait vos yeux pour épier et deviner les sentiments de vos maîtres? Que la jeune comtesse aime son cousin, c'est bien; qu'elle en soit aimée, c'est encore mieux; que je m'y intéresse, c'est dans l'ordre. Mais vous!... Allons donc! est-ce qu'on s'immisce? — Avez-vous vu, vous autres, ce personnage extraordinaire qui est entré au bal? — Mais vraiment, Christophe, je vous admire. Non, il faudra vous mettre au fait... dire les secrets, tout ce qui se passe enfin... Bientôt vous viendrez mettre le nez dans mes livres, et me demander à voir la fameuse quittance des quatre mille marcs... Christophe, cet homme noir ne vous regarde pas. Il fallait bien que ce fût un ami, puisqu'il est entré. — C'est monseigneur le comte peut-être, ajouta le cuisinier. — Ah bien oui! monseigneur; voilà de vos *conjonctures* ordinaires; vous feriez mieux de vous taire... — Ne vous fâchez pas, monsieur Robert; ça n'a pas empêché le bal d'être joli. — Jéronimo me disait bien que cet homme noir le tracassait, dit Marie tout bas. — Que parles-tu de Jéronimo, petite éventée? Tu as toujours son nom à la bouche, sans doute parce qu'il te fait la cour. A propos, où est-il donc allé? Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui. — En mission, dit Marie. Monsieur Robert, cet homme noir a parlé à ma maîtresse; et lorsque je la déshabillais, elle

avait l'air encore plus pensif. — Eh bien, Marie, vous êtes comique. Est-ce qu'une Morvan ne peut pas penser sans que cela tire à conséquence? Ah! que du temps de Mathieu XLIV les domestiques étaient plus discrets et plus soumis! Mon père, car nous avons toujours été à leur service, mon père me disait que sous Mathieu XXXVIII (car il en a vu cinq, lui), que sous Mathieu XXXVIII, nommé *le Silencieux*, comme celui-ci *le Mélancolique*, il avait été ordonné de ne jamais dire un mot... C'était la fantaisie du Mathieu régnant, et l'on n'est pas seigneur pour n'en point avoir... Eh bien! pendant un an, les femmes mêmes se turent; c'est ça qui est beau... Vous autres, continua le vieillard en s'adressant à tous les gens qui formaient un demi-cercle autour de lui, vous êtes un peu paresseux. Par exemple, avant-hier, le rôt s'est fait attendre à la cinquième table; hier, vous n'avez pas donné d'avoine aux chevaux qui ont remmené la noblesse. Pourvu que les maîtres ne s'en soient pas aperçus en restant dans les fossés dont les rotųriers coupent leurs champs pour empêcher d'y passer... On serait capable de dire qu'on lésine ici, et cela retomberait sur l'intendant... Croyez-vous que je veuille déshonorer mon bâton d'ivoire dans mes vieux jours? Ce n'est pas après avoir reçu Henri IV sous Mathieu XLV et Charles IX sous Mathieu XLIV que je commencerai. Vous avez beau sourire, j'ai vu Charles IX comme je vous vois, et il m'a fait des compliments sur le bon ordre qui régnait, non pas verbalement, mais de l'œil... Mais qu'est-ce que je dis... de l'œil? Il m'a bien gracieusement parlé : « Fais pendre sur l'heure ce *calvinistre!* » m'a-t-il dit. Ce sont ses propres ordres. Et qui fut dit fut fait à la minute. Quant à Henri IV, il me parlait souvent; il me confiait même les secrets de l'État... J'ai porté ses lettres à la marquise de... le nom ne vous regarde pas.

Il est évident que Robert, sans connaître l'hyperbole, en usait un peu; mais on conviendra qu'il était permis à ce prototype des intendants à venir d'être orgueilleux de sa charge. Voyant que les conversations particulières s'é-

tablissaient, et qu'on n'allait plus écouter les récits périodiques des grands événements de son intendance, il s'écria : — Allons, mes enfants, à la besogne; vous n'avez pas deux jours de fête par semaine, vous autres. Quand on est né vilain, vilain l'on meurt; il faut travailler. — Nous avons assez de mal, dit Christophe; mais, Dieu merci! la roture n'empêche pas de se bien porter; il y a même parmi nous plus d'un visage qui ferait honneur à bien des nobles. — Voyez-vous, voyez-vous, reprit Robert; ils se croient quelque chose, et je ne donne pas trois cents ans pour qu'ils viennent tenir leurs conventicules dans la chambre de l'intendance. Oh! que Mathieu XLIV avait raison lorsqu'il me disait confidentiellement : « Robert, tout sera perdu lorsque le ver lèvera la tête!... » Tu ne peux pas comprendre cela, Christophe; je m'en vais te l'expliquer. Ça arrivera lorsque vous autres, par exemple, vous commencerez à rassembler vos idées, à juger le présent, à penser à l'avenir, à savoir que trois ne font pas qu'un, et que deux et deux font quatre... Comprends-tu maintenant? — Que de reste, et même je m'aperçois qu'il faudrait que nous puissions travailler sans salaire vingt heures par jour, que nous nous trouvions très-honorés de tous les coups de bâton et que nous ayons continué à voir de bon œil le droit de jambage que nous commençons à racheter et contre lequel mon père jurait tant en me donnant du pied dans le derrière, à moi, son fils aîné. — C'est cela même; tu y es, Christophe. Vraiment, je ne te croyais pas l'esprit si subtil; je vois que tu es l'aîné : on a mis du bon dans ton sang.

Là-dessus tous se retirèrent, car le marquis Villani, se dirigeant du côté de Robert, paraissait vouloir lui parler. L'intendant venait de s'élever à une distance prodigieuse de la roture; le bonhomme se voyait déjà anobli, lorsque Villani vint à lui et lui dit d'un ton qui détruisit l'illusion : — Ah çà, vieux coquin, pourras-tu m'expliquer ce qui s'est passé dans ta tête à moitié folle, lorsque tu laissas entrer au bal ce damné d'inconnu qui nous a insultés? — Insulté, monsieur le marquis; comment! cela n'est pas pos-

sible. Insulté!... vous!... — Quand je dis insulté, je sais bien ce que j'en dois penser... Je ne suis pas homme à souffrir... — Vous avez raison, monsieur le marquis, et ces sentiments-là font reconnaître des âmes nobles comme la vôtre, et... — Assez, assez, radoteur; explique-moi... — Je suis tout prêt, monsieur le marquis; mon devoir d'intendant... — Est de te taire. — Je le sais, car sous Mathieu le Silencieux je suis resté... — Finiras-tu?... Je te demande quel était l'inconnu vêtu de noir? — Votre Excellence est extrêmement habile... — Certainement, Robert, dit le marquis, dont la figure s'épanouissait; eh bien? — Eh bien! comment voulez-vous qu'un pauvre intendant comme moi (l'air de Robert démentait l'épithète) puisse savoir une chose échappée à votre perspicacité? — Imbécile! il s'agit bien de moi.... Est-ce que ton âge te fait perdre la raison? L'inconnu t'a parlé avant d'entrer. — Avant d'entrer? Ah! oui, peut-être... Que m'a-t-il donc dit?... C'est donc cela que vous voulez savoir?

Le sang du marquis bouillait d'impatience. Sa figure, habituée à cacher les mouvements de son âme, indiquait cependant une violente colère; mais Robert, impassible et la main sur le front, semblait chercher à se souvenir de ce qu'il avait bien certainement l'envie de cacher. — Monsieur le marquis, vous savez que la multitude de soins qu'entraîne mon emploi m'empêche de me rappeler de bien des choses. Cependant, je crois... je n'affirme pas, car on peut se tromper. Il m'a dit... je pense... non... oui... non... — Tison d'enfer! achèveras-tu? — Si vous m'interrompez... Je disais donc que je croyais, sans l'assurer néanmoins... — Ah çà, Robert, vous jouez-vous de moi? — Monsieur le marquis, pouvez-vous me supposer une telle pensée?... Un si grand, un si noble seigneur!...

La ruse italienne cédait; mais, s'apercevant que les paroles du vieillard annonçaient le dessein de cacher un secret dont la connaissance lui serait utile pour ses projets, le marquis prit un air qu'il rendit insinuant par degrés. — Écoutez, Robert, le nom de cet homme m'intéresse; il est évident qu'il s'est nommé à vous, puisque

chaque masque a dû le faire; vous seriez en faute si vous n'aviez pas exécuté les ordres de vos maîtres. Eh bien! c'est madame la comtesse qui m'a prié d'aller vous le demander; faut-il tant d'instances pour vous arracher le nom de cet inconnu? — Monsieur le marquis, je vous assure que, parmi la quantité des personnes qui se sont présentées sous tant de costumes différents, je n'ai pas fait la même attention que vous à cet homme, et son nom m'échappe comme tant d'autres. — Pendard! je commence à croire que tu es plus fin que ta figure ne l'annonce; tu es instruit. — Oh! pour être instruit, j'ose me flatter de posséder toutes les connaissances requises pour faire un bon intendant. — Tout bon intendant que tu es, tu ne me parais pas fidèle, et je t'annonce que je te ferai chasser. — Chasser!... dit le vieillard en faisant un signe négatif; il est impossible, monsieur, pour peu que vous y réfléchissiez, de renvoyer un homme intendant sous tant de Mathieu, qui en a vu naître deux, mourir trois, qui a soutenu un siége, qui a des connaissances aussi positives des revenus, un homme dont tous les ancêtres ont été intendants glorieux, excepté cependant Robert VI, auquel arriva le malheur insigne de vider sa caisse dans les coffres sarrasins; mais ledit Robert VI en a tiré bonne et valable quittance; je puis vous la montrer; un homme dont le grand-père a sauvé le *Robert*, ce fameux diamant, en l'avalant pour le soustraire au pillage... Il est vrai que mon intendance a eu des malheurs, je ne puis le nier; mais ma fidélité, monsieur!... Je sers les Morvan depuis 1540, année de ma naissance; dans *la comté* jamais je n'essuyai de reproches, et je paraîtrai devant le Dieu des Morvan, mes livres et mes quittances bien en règle.

Il serait superflu de suivre Robert, qui fit en un moment son histoire avec une volubilité qui contrastait avec ses précédentes hésitations.

Depuis longtemps Villani ne l'écoutait plus, par cinq raisons : la première, parce qu'il supposa le bonhomme d'avoir la tête timbrée, vu son grand âge, et qu'ainsi il pouvait fort bien ne pas se souvenir du nom de l'étranger;

la seconde, parce qu'il réfléchit que Jéronimo lui donnerait des renseignements plus sûrs; quant aux autres, elles nous manquent : le marquis pensa trop bas. Comme il s'éloignait, l'intendant s'écria : — On t'instruira aussi, chien d'Italien, vendeur de gants parfumés, marquis d'un jour!... Ne vient-il pas de tutoyer Robert XIV... bien défendu toujours...

Le vieillard rentra en se frottant les mains, signe ordinaire de son contentement.

Une dizaine de jours se passèrent, pendant lesquels rien de nouveau n'arriva, si ce n'est que le marquis était fort inquiet de l'absence prolongée de Jéronimo, sur lequel il comptait, ainsi que Mathilde, pour avoir des renseignements.

Le lecteur doit, s'il est raisonnable, sentir que nous ne pouvons pas lui fournir à chaque page des apparitions de juges; il faut suivre nos mémoires originaux. Nous convenons que, de nos jours, ces apparitions seraient chose très-facile, vu le grand nombre des magistrats et la malignité des temps actuels. Mais la féodalité avait cela de bon qu'avec un ou deux prévôts on expédiait la besogne tout aussi vite que nous le pouvons faire avec nos télégraphes; les causes criminelles n'en étaient pas moins bien jugées, à quelques innocents près; au lieu qu'aujourd'hui on ne condamne, à ce que dit le ministère public, juste que des coupables.

Au reste, le marquis de Montbard fut, selon notre manuscrit, très-attentif auprès d'Anna. Un observateur du cœur humain aurait pu remarquer la différence qui existe entre les différents caractères, en examinant les manières du marquis de Montbard et celles de Villani : l'un exprimait un amour véritable, et l'autre des désirs et de l'ambition.

Le comte eut pour sa belle-sœur des attentions remarquables, par cette exquise délicatesse que possèdent les âmes souffrantes et mélancoliques. Anna eut bien à essuyer quelques froideurs de sa sœur; mais elle en était bientôt consolée par l'amitié tendre d'Aloïse et plus encore par les

soins assidus du marquis de Montbard. Bien que cette visite d'Anna à Birague lui fût, comme on voit, très-agréable, il fallut songer à retourner au manoir paternel.

Depuis longtemps le comte et Aloïse n'avaient été rendre visite au capitaine; ils saisirent donc cette occasion d'aller à Chanclos; quant à la comtesse, quoique son orgueil eût suffi pour l'empêcher de revoir une si modeste demeure, elle paraissait redouter les souvenirs excités par les lieux témoins de ses premières amours; ces lieux auraient condamné sa froideur actuelle pour un époux qui lui avait fait tant de sacrifices.

Le comte n'admit pas Villani à la brillante cavalcade qui partit du château; elle était composée d'Aloïse, d'Anna, du marquis du Montbard, et des écuyers et piqueurs en nombre suffisant pour former la suite strictement indispensable aux Morvan.

Anna, tout en écoutant les galants propos du marquis, était fort embarrassée en pensant que cette troupe allait fondre sur Chanclos, dépourvu de tout.

Le comte était moins triste que de coutume; il regardait avec attendrissement sa fille et la charmante Anna, dont le calme et l'innocence lui rappelaient une félicité évanouie sans retour.

Lorsque le marquis de Montbard aperçut les pigeonniers que le compagnon de l'*aigle du Béarn* osait nommer des fortifications, il salua tendrement Anna, et revint sur ses pas presque aussi triste que le comte, et ce n'est pas peu dire : le marquis avait de fortes raisons de chagrin; il pensait à son peu de fortune, et à sa qualité de cadet d'une noble maison.

Or, un cadet, selon les sages lois du temps, devait toujours se trouver d'un caractère assez bien fait pour regarder son propre frère partager, *à lui seul*, les successions, recueillir, *à lui seul*, d'énormes substitutions; ledit cadet ne devait jamais avoir ni faim ni soif : de plus, il ne devait pas ambitionner l'opulence de son aîné; il devait ne pas chercher la fortune par le commerce; il devait..... Que ne devait-il pas!... Du reste, il était noble, très-noble.

Par compensation, sa prévoyante mère s'arrangeait toujours de manière à ce qu'il fût le plus bel homme de la famille; ce qui motivait les tourments que ces bonnes mères se donnaient pour parvenir à léguer de tels avantages à leurs puînés; c'était l'exemple des Quélus, des Maugiron, des Bellegarde, et tant d'autres qui parcoururent de brillantes carrières à l'aide de..... Lisez l'histoire..... et vous verrez que ces dames avaient l'expérience des cours.

Voilà à peu près, lecteur, ce qu'était le marquis de Montbard : on voit ce qu'il pouvait posséder; et pourvu qu'on se mette à sa place, on sera triste. Le moyen qu'un cadet pût épouser une Chanclos!

Eh bien! voyez l'injustice des hommes! on a crié contre un ordre de choses aussi moral, aussi satisfaisant; on a eu un code; on a obtenu, à une grande majorité produite par les cadets, de succéder par portions égales... Mais la preuve que l'esprit humain tend vers la perfection, c'est que l'on commence à revenir de ces scandaleuses erreurs, et nous ne jurerions pas que bientôt, la..... le..... les.....

. . . .

Ne sommes-nous pas de bons prophètes?.....

CHAPITRE VII

Un tapis tout usé couvrit deux escabelles;
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
LA FONTAINE.

Le criminel, quelque airain qui cuirasse son âme, le regard foudroyant de la vertu... il ne peut le supporter...
Vicomte d'ARLINCOURT.

L'officier de Chanclos, fermement décidé à obtenir une explication du vieillard, ne laissa passer que le nombre de jours nécessaires pour rendre la parole au blessé.

Un beau matin il entra dans la chambre de l'étranger :
— Ah çà, mon vieux compagnon, lui dit-il, le temps est

venu de s'expliquer catégoriquement. Tant que vous avez été étendu sur votre lit comme une carpe pâmée, je ne vous ai point tourmenté; mais, aujourd'hui que vous commencez à jouer joliment des mâchoires (ce dont je suis bien loin de vous faire un reproche, grâce à Dieu!), je viens vous prier de m'expliquer ce qu'il y a de louche dans votre conduite, afin que je puisse affirmer que jamais aventurier n'a été accueilli à Chanclos. — Me feriez-vous l'injure de douter de ma probité?..... — Je ne dis pas cela, mais enfin on est bien aise de connaître qui on reçoit. Écoutez donc, notre rencontre s'est faite d'une manière assez bizarre pour excuser les questions que je vous adresse. — Que désirez-vous donc apprendre?... — Je voudrais savoir comment vous vous appelez; d'abord, parce qu'il est désagréable de parler à un homme dont on ignore le nom, ensuite par les motifs que je vous ai déjà exposés. — Je me nomme *Jean*. — Jean tout court?... — Ajoutez, si vous voulez, *Pâqué*. — Allons donc! vous vous moquez; jamais honnête homme n'a porté un nom pareil... Mais ce n'est pas tout, je désire encore savoir pourquoi un coquin d'Italien a joué du stylet avec vous?... Car enfin ce n'est pas le tout de recevoir un coup de poignard et de donner un coup d'épée, il faut savoir pourquoi on l'a donné ou reçu. — Mais, vous qui parlez, capitaine, ne vous est-il jamais arrivé d'ignorer à qui vous distribuiez vos coups de sabre? — Si, parbleu! c'est là précisément ce qui fait le beau métier de soldat; il n'y aucune gloire à se battre contre l'ennemi qui vous a offensé, la colère et la vengeance vous y portent tout naturellement; mais tuer sans miséricorde un homme que vous n'avez jamais vu, et à qui vous n'avez rien à reprocher, voilà qui est admirable!... — Il me serait difficile, reprit le vieillard d'un air soucieux, de vous dire aujourd'hui les motifs qui ont guidé mon assassin; j'espère néanmoins les connaître bientôt. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il fièrement, j'ose croire que ma parole doit vous suffire : je vous jure sur l'honneur, capitaine Maximilien de Chanclos, que vous n'aurez jamais à rougir de l'hospitalité que vous m'avez si généreu-

sement accordée. — Je le crois aussi, quoique vous portiez un nom qui n'est guère noble. — Ce nom qui vous offusque tant, capitaine, n'est et n'a jamais été le mien. — Pourquoi donc m'avez-vous dit... — Parce qu'il fallait vous en avouer un, et que celui que je porte réellement ne doit jamais passer mes lèvres... — Il n'est donc pas dans le dictionnaire de la noblesse? demanda naïvement l'officier de Chanclos.

A cette question les yeux du vieillard brillèrent d'un feu extraordinaire; l'orgueil d'un sang historique y parut en traits de flamme, et il aurait probablement éclaté si la prudence ne lui eût fait une loi du silence. — Capitaine, reprit l'étranger quand il se fut rendu maître de son agitation, il n'est pas un mortel qui ne se glorifiât de porter le nom de ma race, et le plus fier de la famille Chanclos tiendrait à grand honneur d'être écuyer d'un homme de mon nom. — Par l'*aigle du Béarn !* s'écria l'officier de Chanclos, les joues brûlantes d'indignation, je vous châtierais, vieillard, si vous n'étiez mon obligé ! — Vous me faites pitié, dit froidement l'étranger... — Corbleu ! maître *Jean Pâqué*... — Paix ! Chanclos ! vous n'êtes pas sage, interrompit le vieillard avec un air de dignité qui paraissait naturel en lui; ne vous mettez pas, par quelque sottise, dans le cas de perdre la protection que je suis dans l'intention de vous accorder. Le service que vous m'avez rendu si noblement a pu effacer d'anciens et de nouveaux torts, mais, croyez-moi, craignez de combler la mesure de l'indulgence. — Ce que j'ai fait n'a été guidé par aucune vue d'intérêt, répondit le capitaine avec une sorte d'embarras dont il ne put se défendre. — C'est parce que je suis persuadé de la bonté de votre cœur et des qualités vraiment estimables qui vous distinguent, que je prétends m'ouvrir à vous autant qu'il m'est possible de le faire. Oui, mon cher de Chanclos, je veux que vous deveniez mon confident. — J'entends, reprit en riant le capitaine, dont l'amour-propre se trouvait agréablement flatté par les louanges de l'étranger, je serai votre confident sous la condition que je ne saurai rien de vos secrets. Bel emploi, vraiment !... C'est comme un

grade sans commandement. — Cela est possible, Chanclos, mais ce ne sera pas du moins un grade sans honoraires. — Qu'entendez-vous par là? s'écria fièrement l'officier de Chanclos, dont l'orgueil se trouva blessé par l'idée d'*honoraires*. Corbleu! quelque noble que vous puissiez être, un Chanclos est trop bon gentilhomme pour se voir à vos gages. — Serez-vous toujours incorrigible, maudit soldat? — Écoutez, monsieur *Jean Pâqué*, car enfin c'est le seul nom sous lequel je vous connais, je ne puis consentir à déshonorer mon écusson. — Qui vous dit qu'on ait l'intention de flétrir votre écusson!... — Cette offre d'honoraires... — Vous m'avez mal compris. Quand j'ai parlé d'honoraires, je me suis servi du premier mot qui m'est venu à l'esprit pour vous apprendre que vous pouviez puiser dans ma bourse aussi souvent qu'il vous fera plaisir... Ne m'interrompez pas; je devine ce que vous pouvez avoir à me dire, et j'y vais répondre: quelque étonnant que cela puisse vous paraître, sachez qu'il vous est permis d'accepter sans honte ce qu'il est de mon devoir de vous offrir. — Mais qui m'assurera, reprit le capitaine, qui flottait entre la crainte de déshonorer le nom de Chanclos et l'envie d'améliorer son sort, qui m'assurera que je puis en bonne conscience... — Moi, s'écria le vieillard; moi, qui vous le jure sur l'honneur et par le *grand Henri* que nous avons servi tous deux... — N'ajoutez rien de plus; je vous crois, et je suis prêt à tout accepter de votre main; le nom de l'*aigle du Béarn, mon invincible maître*, lève tous mes scrupules; ce nom illustre ne peut servir d'appui au mensonge. — Très-bien, mon ami de Chanclos, voilà comme je vous veux...

L'étranger commença à communiquer au capitaine les vues qu'il avait sur lui; c'est-à-dire, il lui expliqua ce qu'il attendait de son amitié, sans toutefois lui donner la clef de ses projets ultérieurs.

Les deux amis furent interrompus par la voix aigre de Jeanne Cabirolle, qui cria à son maître, du bas de l'escalier, qu'un courrier du comte de Morvan demandait à lui être présenté. Le capitaine descendit promptement pour

s'informer de la cause d'un message aussi extraordinaire.— Ah ! ah ! c'est toi, Christophe ? — Moi-même, monsieur le capitaine, le propre fils de ma mère. — Qu'y a-t-il de nouveau, mon garçon ?... — Monsieur le capitaine, monseigneur m'envoie pour vous prévenir qu'il arrivera ici demain soir avec mesdemoiselles Aloïse et Anna. — Diable ! diable ! dit le capitaine en se grattant la tête, je ne suis guère préparé à cette visite ; mais n'importe, Christophe, *mon gendre* et ma petite-fille n'en seront pas moins les bienvenus... Holà ! hé ! maîtresse Cabirolle, courez au village, louez douze femmes, et mettez-vous à nettoyer la maison ; ce n'est pas pour dire, mais elle en a bon besoin. Toi, Christophe, retourne vers *mon gendre*, et dis-lui qu'il sera bien reçu sous le toit de mes pères.

Jeanne exécuta les ordres de son maître avec promptitude et une demi-heure au plus après le départ de Christophe, la plus grande activité régnait parmi les habitants de Chanclos. Le capitaine allait çà et là donnant des ordres nombreux, qui malheureusement ne pouvaient suppléer à l'extrême pénurie des ressources. En vain le seigneur de Chanclos s'avisa-t-il de faire deux lits d'un ; en vain dépouilla-t-il sa chambre pour meubler celle de son noble gendre... toute cette industrie fut superflue ; il ne put jamais parvenir à compléter l'ameublement strictement indispensable. Comme le pauvre capitaine se désolait en songeant à l'affront que la maison de Chanclos allait recevoir, l'étranger parut devant lui. — Eh bien ! qu'est-ce, mon ami de Chanclos, vous paraissez soucieux ? — J'ai sujet de l'être, répondit le capitaine : figurez-vous, vieillard, que mon *gendre le comte*, ma petite-fille Aloïse, et une suite, sans doute nombreuse, arrivent demain soir ici, et rien n'est préparé pour les recevoir, ajouta-t-il en jetant un regard de confusion sur tout ce qui l'entourait. — Je comprends votre embarras, capitaine, et j'y veux remédier. — Comment cela ?... — En vous offrant ma bourse. — Vieillard !... vieillard !... qu'osez-vous dire ?... — Est-ce là ce que vous m'avez promis, capitaine ? d'ailleurs, n'est-il pas juste que je vous dédommage des dépenses que je vous ai

causées jusqu'à présent, et que je vous occasionnerai encore par l'intention où je suis, si vous le permettez, capitaine, de fixer en quelque sorte ma demeure chez vous? Enfin, avez-vous oublié ce que je vous ai dit, et ce dont nous sommes convenus? — Un Chanclos n'a que sa parole, reprit le capitaine, intérieurement charmé de pouvoir accepter, sans compromettre l'honneur de son écusson, les secours dont il avait le plus grand besoin; vieillard, j'accomplirai mes promesses... — C'est parler en homme d'honneur...

A ces mots, l'étranger, ayant remis dans les mains de l'officier de Chanclos la longue bourse remplie d'or qui avait excité si vivement la convoitise du docteur Spatulin et de Jeanne Cabirolle, s'éloigna, afin d'éviter au capitaine l'embarras que devait lui causer la circonstance présente. — *Ventre-saint-gris!* s'écria le fier de Chanclos en faisant sauter la bourse avec l'air de la résignation la plus parfaite, l'*aigle du Béarn* m'est témoin que c'est pour ne pas manquer à ma parole que j'accepte ce maudit or. — Holà!... hé!... Jeanne Cabirolle, venez ici, ma vieille... Ah çà! dites-moi un peu quelles sont les provisions que vous avez faites?... — Hélas! mon cher maître! on a rassemblé tout ce qu'il a été possible; mais c'est bien peu, monsieur, pour de si grands seigneurs. D'abord, je suis descendue à la cave, où, à l'aide de notre piquette, j'ai fait vingt bouteilles de vin, de huit qui nous restaient; ensuite, j'ai envoyé mon fils Barnabé tuer les deux lapins que nous avons lâchés dans le bosquet il y a quinze jours, afin d'en faire des lapins de garenne; après cela, j'ai coupé le cou à notre vieux coq : il sera peut-être un peu coriace, mais l'appétit fait passer tout, enfin... — Enfin, ma bonne Cabirolle, tout cela est bon pour vous et votre fils, je vous l'abandonne de grand cœur; quant à ce qui est nécessaire à la réception de *mon gendre* et de sa suite, voilà de quoi y subvenir d'une manière digne d'un Chanclos.

Le capitaine remit alors à la vieille Jeanne un assez bon nombre de pièces d'or, en lui enjoignant de ne lésiner sur rien. Notre brave Chanclos avait paré à un inconvénient; mais il en existait un autre auquel il était bien plus difficile

de remédier. L'argent pouvait procurer, dans un très-court espace de temps, les comestibles destinés aux nobles estomacs attendus ; mais son secours devenait impuissant pour réparer aussi promptement les dégradations du manoir des Chanclos. Dans cette conjoncture délicate, le capitaine trouva un admirable expédient. Ne pouvant montrer à *son gendre* un château décemment entretenu, il résolut de le recevoir au milieu d'ouvriers de toute espèce qui devaient lui donner l'air d'un riche seigneur réparant sa demeure héréditaire.

Aussitôt que l'orgueil de notre gentilhomme eut trouvé le palliatif de sa misère, il dépêcha Barnabé à Autun, avec ordre de ramener le plus d'ouvriers qu'il lui serait possible.

Cette mission fut fidèlement remplie : dès le matin de l'arrivée du comte, le manoir de Chanclos fut bouleversé de fond en comble. Le capitaine, regardant avec complaisance le désordre qui régnait chez lui, attendit de pied ferme, en sifflant la fanfare d'Henri IV, la noble compagnie dont il était menacé.

Elle arriva enfin, et avec elle commença le triomphe du capitaine; il jouissait de l'inquiétude d'Anna et des regards curieux de son *gendre* et d'Aloïse. — Soyez le bienvenu, comte Mathieu, *mon gendre*, et toi aussi, ma chère Aloïse... Finis donc, Anna, ou dis-moi, je te prie, ce que les coups d'œil mystérieux que tu me jettes signifient ?... Vous me voyez, *mon gendre*, dans un grand boulevari ; il y a de quoi ; je fais restaurer le château de mes pères, et je n'épargnerai rien pour qu'il réponde à l'ancienneté de ma race. — Je vous félicite, capitaine, et de vos plans d'améliorations, et des heureux événements qui paraissent vous être arrivés. Vous savez qu'il n'a pas dépendu de moi...— Oui, comte *Mathieu, mon gendre*, interrompit le capitaine... Mais, Anna, je t'ai déjà dit de lâcher le pan de mon habit... Elle ouvre des yeux comme si tout ce qui arrive ici était étonnant... Oui, *mon gendre*, je sais que vous m'avez offert vingt fois votre bourse, mais vous devez vous rappeler que je l'ai refusée autant de fois... — Un peu brusque-

ment même !... — Ça été à cause de votre femme, mon impertinente fille. Quant à vous, comte Mathieu *mon gendre*, j'ai toujours eu pour votre caractère l'estime particulière qu'il mérite ; je... mais je bavarde pendant que le souper se refroidit ; mes enfants, faites-moi le plaisir de me suivre.

Le capitaine introduisit le comte et ses enfants dans la pièce la moins délabrée du château, où un souper aussi délicat qu'abondant était servi. — Comte Mathieu, si je vous traite un peu sans façon, vous devez excuser un pauvre gentilhomme campagnard... une autre fois je ferai mieux.

En prononçant ces mots, un *pauvre gentilhomme campagnard*, la figure de Chanclos peignait un orgueil qui démentait hautement ses paroles. Le comte regarda Anna et sa fille en souriant, et l'importance comique de son beau-père parvint, pendant quelques instants, à éloigner les sombres idées qui le tourmentaient presque sans relâche.

Le lendemain de l'arrivée du comte, Anna et Aloïse, se promenant hors des murs de Chanclos, furent aperçues par *Jean Pâqué*, qui s'arrêta pour les voir rire et folâtrer. Ayant quelque temps examiné leurs jeux, il s'approcha d'elles. — Heureuses jeunes filles, leur dit-il avec une sorte d'attendrissement, vous n'imaginez pas que le calme de votre vie puisse jamais être troublé !... — Ah ! bon vieillard, répondit Aloïse, parfois il existe des chagrins que toute la gaieté de notre âge peut à peine atténuer. Pourquoi avez-vous parlé de l'avenir ? — Pauvre enfant ! s'écria l'inconnu avec compassion, serais-tu destinée à racheter du repos de ta vie le malheur d'avoir reçu le jour de la coupable Mathilde ?... — Vieillard, je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ma mère...

Aloïse fut loin de prononcer ces paroles avec toute la chaleur qu'elle aurait pu y mettre. Elle n'éprouvait point la noble indignation qui brûle l'âme d'une jeune fille lorsque sa mère est calomniée devant elle. Cependant Aloïse avait le cœur le plus reconnaissant et le plus tendre ; sa conduite en pareil cas était la satire la plus cruelle de la *comtesse*. — Paix ! paix ! jeune fille, reprit l'étranger ; il

ne t'appartient pas de m'adresser des reproches. Puis, prenant un ton plus grave, il ajouta : Mon enfant, le temps des épreuves arrive; arme-toi de courage, et, quelque malheur dont tu sois menacée, n'oublie pas qu'*un être invisible, puissant et indomptable veille sur tes destinées.* — C'est le juge du bal ! s'écria Aloïse avec un effroi involontaire : Oh ! monsieur, daignez !...

L'étranger était déjà disparu ; un bois voisin le déroba promptement à tous les regards. La rencontre du vieillard chassa les ris et les jeux ; il ne fut plus possible de penser à autre chose qu'aux dernières paroles qu'il avait prononcées. Elles étaient rassurantes; car, tout en annonçant l'approche du danger, elles promettaient les moyens de s'y soustraire. Anna et Aloïse rentrèrent à Chanclos avec un air soucieux qui n'échappa point au comte, il jeta un regard perçant sur les jeunes filles, et il crut reconnaître sur leurs visages les traces d'une émotion extraordinaire. Tremblant pour le bonheur de sa fille, Mathieu renferma ses craintes dans son cœur ; mais il se promit d'épier les actions des deux amies. Les premiers jours qui suivirent la rencontre de l'étranger, Anna et Aloïse ne quittèrent point leur appartement; le comte ne put ainsi trouver les occasions de s'instruire de ce qu'il désirait, et tremblait en même temps de savoir. Le soir du quatrième jour, Anna et Aloïse sortirent enfin de leur retraite, et furent se promener dans le bosquet que le capitaine avait tenté vingt fois, mais inutilement, de décorer du nom pompeux de parc. Le comte résolut de profiter du crépuscule pour suivre les promeneuses sans pouvoir en être aperçu.

Il se glissa donc, à la faveur des arbres et de la nuit, assez près de la tonnelle où elles étaient assises pour ne rien perdre de leur conversation. Le titre et l'inquiétude d'un père pouvaient seuls excuser une conduite que le comte eût été néanmoins mortifié de savoir connue de sa fille.

Il y avait déjà quelque temps que Mathieu écoutait l'entretien d'Anna et d'Aloïse sans y avoir encore rien découvert qui pût motiver ses craintes, lorsqu'un léger bruit se

fit entendre ; le comte prêta l'oreille, et aperçut un homme, couvert d'un grand manteau brun, qui s'avançait avec précaution, en regardant derrière lui. Aussitôt que l'inconnu se fut assuré qu'il n'était pas suivi, il hâta sa marche, et entra brusquement sous la tonnelle où se trouvaient Anna et Aloïse. — Jeune fille, dit-il à cette dernière, ne manque pas de te trouver ici dès que minuit sonnera ; ton amie peut t'accompagner. Adieu ; du courage, du courage, de la confiance, ou tu es perdue sans ressource.

L'apparition du vieillard avait causé la plus grande surprise au comte et aux deux jeunes filles. Mathieu, lorsqu'il revint à lui, ne fut pas fâché, en y réfléchissant, d'avoir laissé échapper l'inconnu, d'autant mieux qu'il lui aurait été impossible de s'assurer de sa personne sans paraître devant sa fille et Anna, chose qu'il voulait éviter. Enfin, il venait de former un plan dont il attendait le résultat le plus complet ; il laissa donc les deux amies s'éloigner tranquillement ; et, aussitôt que la retraite d'Anna et d'Aloïse lui permit de sortir de son réduit, il se rendit en toute hâte auprès du capitaine, et lui demanda un moment d'entretien particulier. — Capitaine, lui dit-il avec une agitation dont il ne put se rendre entièrement le maître, connaissez-vous un homme d'un âge avancé, portant un large bandeau sur la moitié de la figure ? — Ah, ah ! *mon gendre*, je vois que vous avez rencontré mon ami l'Ours. — Est-il votre ami ? dit le comte rassuré ; d'où vient-il, capitaine ?... — Je l'ignore... — Que fait-il ?... — Je n'en sais rien. — Quel est son état, son rang ? — Il ne me l'a pas dit. — Son nom enfin ?... — C'est son secret... — Quoi ! vous ignorez le nom d'un homme que vous dites votre ami ? — Oui, *mon gendre*... — Et c'est votre ami ?... — Il me l'a prouvé... Vous êtes stupéfait, *mon gendre* ? Je conviens qu'il y a de quoi ; et moi-même qui vous parle, j'ai eu beaucoup de peine à m'habituer au mystère qui environne mon hôte; mais, ajouta le bon gentilhomme en jetant un coup d'œil de satisfaction sur l'habit neuf qui le couvrait, je me suis résigné à mon sort. Au surplus, comme vous paraissez avoir intérêt à connaître *mon ami l'Ours*, je vous ap-

prendrai que le sobriquet qu'il porte en ce moment est celui de *Jean Pâqué*. — *Jean Pâqué !* répéta le comte... — Vous voyez, *mon gendre*, qu'il ne pouvait choisir un plus mauvais patron... Cependant il l'a fait, et c'est ce qui me fâche, car j'aime malgré moi ce diable d'homme. — Croyez-vous, capitaine, qu'Aloïse et lui se connaissent ?... — Je jurerais le contraire. L'étranger n'est pas sorti de son appartement depuis votre arrivée ici. — Je l'ai pourtant vu ce soir au jardin donner un rendez-vous pour minuit à ma fille et à la vôtre.. — Corbleu ! *mon gendre*, prenez garde à ce que vous dites... Pardon ; je ne savais pas qu'il fût question d'un homme de soixante-dix ans : voyez-vous, ce mot scabreux de *rendez-vous* m'avait chiffonné l'oreille... Ah çà, vous dites donc, *mon gendre*, que le vieillard attend nos folles à minuit ! — Oui, capitaine. — Qui nous empêche de nous y trouver secrètement ? — C'est mon intention ; mais je veux qu'Aloïse ne puisse s'y rendre ; il ne convient pas, capitaine... — Très-bien pensé, *mon gendre*... Mais chut ; voici nos enfants...

L'officier de Chanclos continua la conversation comme s'il entretenait le comte de choses indifférentes, et parla jusqu'au moment du souper. Le repas fut assez triste, et personne, à l'exception du capitaine, ne fit honneur à la cuisine de maîtresse Jeanne Cabirolle. Quand chacun se retira, le capitaine, suivant Aloïse et sa fille, les enferma adroitement dans leur appartement, puis il redescendit trouver le comte d'un air triomphant. — Par l'*aigle du Béarn, mon gendre*, dit-il, en abordant Mathieu, je jure que nos petites espiègles ne courront pas les champs cette nuit. Les oiseaux sont renfermés, et je tiens la clef de la volière.

Le comte approuva la précaution de son beau-père, et ils convinrent ensemble de la manière dont ils allaient se conduire. Mathieu, qui avait de fortes raisons pour désirer que personne ne fût témoin de la conversation qu'il se proposait d'avoir avec l'inconnu mystérieux, qui paraissait connaître les secrets de sa famille, pria le capitaine de le laisser pénétrer seul au jardin.

L'officier de Chanclos consentit à cet arrangement, sous la condition expresse qu'il se tiendrait à la porte, prêt à y pénétrer au moindre bruit. — Ce n'est pas, *mon gendre*, ajouta le bon de Chanclos, que je soupçonne *mon ami l'Ours* d'une intention coupable ; mais qui sait si l'on ne se sert pas de son déguisement pour tenter quelque noir dessein?... Dans tous les cas, mon *henriette* et moi ne pouvons gâter aucune affaire.

Ce qui fut convenu fut exécuté. Avant minuit, le comte se rendit sous la tonnelle indiquée, et de Chanclos se plaça en sentinelle à la porte du jardin.

Le comte, plongé dans les plus tristes réflexions, attendit l'étranger vainement près d'une heure. Il commençait à craindre que le capitaine n'eût fait quelque coup de sa tête, et il allait s'éloigner en maudissant la vivacité de son beau-père, lorsqu'il aperçut l'homme au manteau brun s'avancer précipitamment vers le lieu où il se trouvait. — Je vous ai fait attendre, mes enfants, dit le vieillard en entrant dans la tonnelle; vous avez prudemment agi en ne vous décourageant point. Aloïse, ajouta-t-il en s'approchant du comte, qui, favorisé par l'obscurité de la nuit et du manteau qui le couvrait, pouvait passer pour sa fille Aloïse, je viens te sauver; tu ne dois point répondre des crimes de Mathilde et de...

Le comte ne permit pas à l'étranger d'achever, il se jeta sur lui, et, le saisissant par le bras : — Fourbe insigne, lui cria-t-il, tu vas payer de ton sang tes audacieuses calomnies.

A l'action, à l'aspect du comte, l'inconnu parut éprouver une agitation extraordinaire; mais, se remettant bientôt, il s'écria : — Misérable! éloigne-toi !... — Tu sais mon secret, dit le comte en menaçant l'étranger de son poignard... qu'il soit enseveli...

En ce moment, la cloche fêlée du village voisin sonna une heure. — Entends-tu? dit le vieillard, entends-tu?...

La foudre éclatant aux pieds du comte ne lui eût pas causé une plus grande terreur. Il lâcha le bras de l'étranger, et tomba sans connaissance... Le poignard du comte

s'échappa de ses mains ; le vieillard s'en saisit et s'éloigna avec précipitation. . . . .

— Par la corbleu ! mon gendre me fait monter une rude faction, dit l'officier de Chanclos en agitant violemment ses pieds et ses bras engourdis ; où diable a-t-il été s'imaginer que *mon ami l'Ours* ait eu la fantaisie de se morfondre à pareille heure?... Le bonhomme compte ses écus sans doute, car je vois encore de la lumière dans sa chambre. Tout en parlant ainsi, le capitaine abrégeait l'ennui de la faction par les fréquentes accolades dont il honorait sa gourde... A la fin, impatienté de ne rien entendre, il se décida à entrer dans le jardin. Le premier objet qui s'offrit à ses regards fut son gendre étendu par terre. Le froid l'aura saisi, se dit-il en le relevant ; aussi quelle folie de s'exposer à l'humidité sans une bonne gourde pleine d'eau-de-vie ! ça ne m'est jamais arrivé depuis que j'ai l'honneur de porter le casque.

Ces réflexions n'empêchaient pas le capitaine de secourir son gendre ; il lui frappa dans les mains, lui fit avaler deux grands verres d'eau-de-vie, et parvint enfin à le faire sortir de sa profonde léthargie. — J'aurais dû vous prévenir, *mon gendre*, de ne point braver le froid de la nuit sans une gourde comme la mienne ; j'espère qu'une autre fois... Mathieu ne répondait rien. Ses yeux fixes, ses membres roides, et le claquement de ses dents, annonçaient une stupeur horrible. Enfin il sortit de cet état affreux, et, se dégageant brusquement des bras de son beau-père, il courut à l'écurie, où sellant lui-même un des chevaux, il s'éloigna à toutes brides de Chanclos. — *Comte Mathieu, mon gendre!* s'écria le capitaine qui arrivait alors, écoutez donc ce que j'ai à vous dire ; un cavalier prudent ne doit jamais monter à cheval ayant l'estomac vide ; c'était un des principes de l'*aigle du Béarn, mon invincible maître,* jamais je ne m'en suis écarté... Mais, bah !... il ne m'écoute pas... *Ventre-saint-gris!* j'ai grand' peur que le *comte Mathieu mon gendre* ne soit devenu fou.

En prononçant ces paroles, le vieux gentilhomme, les

mains croisées derrière le dos, s'achemina philosophiquement vers la salle à manger.

CHAPITRE VIII

> Le cœur d'un criminel ne fut jamais tranquille.
> Des soucis devorants c'est l'éternel asile.
>
> ROTROU, *Tragédie.*

Le cheval du comte l'emportait avec une effrayante rapidité : au bruit de sa course, que Mathieu trouvait encore trop lente, on eût dit qu'il partageait la terreur de son maître. Celui-ci, osant à peine jeter un regard furtif sur la campagne, semblait craindre de rencontrer des témoins de son désordre et de son épouvante. En effet, son riche manteau vert était froissé et terni par la terre humide... et sa fraise chiffonnée d'un seul côté; la main qui tenait la bride n'avait pas de gant; ses croix d'ordres, brisées par sa chute, montraient à quoi tiennent les grandeurs humaines; enfin, son cordon bleu se trouvait bizarrement passé au cou de son cheval : la chronique observe que ce ne fut pas la première bête décorée... Les serfs qui travaillaient n'en saluèrent pas moins, en osant à peine regarder leur maître; mais nous n'avons jamais pu déterminer qui, du cheval ou de l'homme, reçut ces respects. Malgré leur profonde humilité, ces mainmortables eurent la hardiesse de former des conjectures sur cette course matinale; car il était à naître qu'un grand seigneur éveillé ait passé à une heure si roturière et dans un pareil état.

Enfin, le comte est dans la longue avenue de son château; il fuit, il court, il vole; moins il reste d'espace à parcourir, plus il voudrait être à Birague, tant est grande sa frayeur!... Ses écuyers et sa suite étaient semés çà et là sur la route, mais à une très-grande distance de leur suzerain. Christophe ramassa le grand collier de l'ordre de Saint-Michel, et Robert a soutenu jusqu'à sa mort qu'il l'avait essayé... Oh! si Robert XIV vivait de nos jours, et qu'il vît tant de vilains décorés à juste titre, di-

sent-ils, il n'est pas imprudent de présumer qu'il mourrait de chagrin en s'écriant : — O Mathieu XLIV ! le ver a levé la tête !... il n'y avait peut-être pas une minute que le pont-levis du château était abaissé, lorsque le comte y entra à bride abattue... Il s'arrête au grand escalier... A ce bruit insolite, le palefrenier, à peine levé, sort des écuries, et reste stupéfait en voyant le cheval de bataille du comte arriver seul, sans escorte, et couvert d'écume. Le comte en était déjà descendu, et montait rapidement les marches de marbre : il parcourt à grands pas les galeries, frappe brusquement à la porte de l'appartement de Mathilde : elle était ouverte ; il poursuit sans y prendre garde... Il entre... Les fenêtres de la chambre étaient fermées ; une lampe prête à s'éteindre éclairait faiblement ; la comtesse au lit achevait un rêve pénible. Qu'on se représente son effroi quand, éveillée en sursaut, elle aperçut son mari pâle, égaré, hors d'haleine, et dans un désordre que le reflet de la lumière mourante rendait plus effrayant encore...

Elle le reconnut trop bien dans cet état, qui lui rappelait une époque fatale !... Elle s'y croit encore, et, comme terminant son rêve, elle lui dit d'une voix sourde en lui tendant la main : — Eh bien ! est-ce fait ? m'avez-vous méritée ?... Le comte se promenait à pas précipités ; il s'arrête devant le lit. — Mathilde ! .. Mathilde !... — Qu'avez-vous, monsieur le comte ? répondit la comtesse en reprenant le cours de ses idées. — Mathilde, nous sommes perdus !... — Que dites-vous ?... — Il existe un témoin redoutable qui possède notre fatal secret !... en un instant il peut nous accuser, nous traîner devant nos juges, flétrir notre réputation et l'honneur précieux de ma race !... Que deviendrai-je alors ?... mon crédit à la cour s'écroulera devant le seul soupçon d'un tel crime, et mes amis... s'il m'en reste... Ah ! comment nous soustraire à cette honte inévitable ?... — En s'emparant de cet homme, en s'assurant de sa discrétion. — Par quels moyens ?... — La tombe est profonde !... elle est silencieuse ! — Toujours du sang ! dit le comte. — La première goutte en attire un

fleuve... Mais quel est cet homme? quel est son nom? ajouta-t-elle vivement. — Je l'ignore. — L'avez-vous vu? — Sa figure était voilée. C'est chez votre père que je l'ai rencontré... cette nuit!... — Mon père serait-il donc instruit? — Non. — Ce mystère!..: vous me faites frémir!... Sur qui peuvent tomber nos soupçons?... — Écoutez, Mathilde, dit le comte en saisissant fortement le bras de la comtesse, ce ne peut être la victime, ma main ne porta que des coups trop assurés!... Ici Morvan couvrit son visage de ses deux mains, pour cacher ses pleurs. — Oui, continua-t-il, nous l'avons vu exhaler son dernier soupir sans aucune pitié!... — Allez-vous retomber dans vos sombres rêveries? elles sont inutiles; vos regrets ne nous sauveront pas; examinons plutôt sur qui peuvent se fixer nos soupçons... Serait-ce le duc de Chauny?... il habitait Birague à cette époque... — Il en partit subitement, dit le comte; et, autant que je me le rappelle, il était triste et silencieux. — Mais encore, quel indice, quelle preuve?... — Que sais-je, Mathilde? il peut avoir soupçonné notre crime; le meurtrier porte sur son front un signe ineffaçable!... il peut avoir fouillé la tombe et reconnu le corps de son ami... N'est-ce pas toi qui l'as traîné vers sa fosse?... — Moi!... s'écria la comtesse avec une espèce d'horreur; c'était la tâche du meurtrier!... — Malheureuse! vas-tu nier ta part du forfait?... dit le comte en délire et d'une voix menaçante. — Je le prendrais plutôt à moi seule, répliqua-t-elle froidement, si je pouvais par ce moyen vous ôter vos remords!... Ce que nous avons fait, ne devions-nous pas le faire? Si je m'étonne d'une chose, c'est que ce soit vous qui vous en repentiez?... — Oui, je m'en repens; et quand ce ne serait pas par vertu, je pleurerais encore un pareil crime!... Madame, quels fruits en ai-je recueillis?... de bien amers. — Que vos reproches, monsieur le comte ne s'adressent point à moi : je saurai, s'il le faut, sauver cet honneur des Morvans, en me déclarant l'auteur du forfait; et puisque je ne suis plus pour vous cette Mathilde de Chanclos si tendrement aimée, je vous montrerai du moins que je sais avoir le

courage d'une comtesse de Morvan. — Mathilde!... — Allez, reprit-elle fièrement, allez, monsieur le comte, allez verser des larmes inutiles; et moi, que ce crime regarde seule, je vais en assurer l'impunité... Si, malgré mes efforts, je trouve la honte et le trépas, vous vivrez, vous!.. et ce ne sera pas vous qui aurez recueilli les fruits les plus amers!... — Mathilde, dit le comte fortement ému, ces reproches, tout cruels qu'ils sont, pourraient racheter bien des torts, si le cœur les dictait... mais il ne s'agit pas de tout ceci; songeons à ce qu'il faut... — Il faut, reprit la comtesse, s'assurer de cet homme mystérieux; et je croirais assez que c'est notre ancien chapelain, dont le frère est maintenant si puissant auprès du cardinal, sous le nom du père Joseph. Nous ne l'avons pas vu depuis dix-sept ans; cet inconnu du bal lui ressemblait par la démarche, la voix, la taille... Cependant, dit-elle, en se rappelant ce que Villani lui avait promis, je m'étonne qu'il puisse être à Chanclos... Mais enfin, que ce soit le chapelain, le duc de Chauny, ou quelque autre plus puissant encore, soyez sûr que dans peu j'en serai maîtresse; et pour nous convaincre que la victime fut ensevelie, j'irai moi-même, si vous craignez d'interroger son tombeau, j'irai voir sa cendre et disperser cette poussière accusatrice!... — La disperser, Mathilde! la disperser!...

Le comte sortit, et se retira dans son appartement, plus troublé, plus sombre que jamais. Aux cris éternels de son cœur se joignit dès lors la crainte de la justice humaine; et s'il voyait d'un côté l'échafaud, le parlement assemblé, sa famille déshonorée; de l'autre se découvrait le tableau sans cesse présent de la profondeur de l'enfer et de la vengeance divine... Entendant un grand bruit de chevaux dans les cours, il s'avança vers sa croisée, croyant déjà que les archers venaient le saisir; mais c'étaient les gens de sa suite, et sa fille Aloïse qui descendit légèrement de cheval, appuyée sur Robert, qui regardait avec satisfaction ce qu'il appelait la fleur et l'ornement de son intendance... La comtesse, consternée de ce que son noble époux lui avait appris, se leva précipitamment sans soi-

gner sa parure, et, saisissant l'instant du déjeuner où elle fut seule avec Villani, elle lui dit avec un air indifférent :

— Cher marquis, avez-vous vu votre Géronimo ? Voici bien du temps qu'il est absent de Birague ? — J'ai grand'-peur, comtesse, que le drôle n'ait été mené loin par cet inconnu ! mais il n'aura pas pu le manquer. — L'inconnu, marquis ! il est à Chanclos...

En laissant échapper ces paroles, elle se mordit les lèvres de dépit, comme un joueur qui fait une faute. — Ah ! vous vous trompez, sans doute, car alors Géronimo serait revenu... En achevant ces mots, l'Italien épiait en souriant le visage de la comtesse, pour y découvrir les sentiments qui la faisaient parler. Mathilde affecta un air de légèreté, et, pour détourner la conversation, elle lui offrit quelque chose. Mais Villani reprit : — N'ai-je pas aperçu le comte rentrer ce matin ? — Il était en désordre et sans suite ; qui donc lui a fait quitter Chanclos si précipitamment et d'une telle manière ? Il ne m'en a rien dit. — Ne vous a-t-il pas vue ? La comtesse embarrassée répondit : — Vous connaissez l'humeur brusque du capitaine ; je présume qu'ils auront eu... quelque... querelle. — Ne disiez-vous pas, charmante comtesse, que l'inconnu se trouvait à Chanclos ? — Eh bien ? — Ah ! je voulais être sûr qu'il vous en eût instruit, pour y diriger Géronimo, car cet homme paraît connaître les secrets de bien du monde. — Vous me semblez curieux de vous en emparer ; je suis enchantée qu'il ne soit pas hors de nos domaines ; vous pourriez satisfaire vos désirs. — Mon seul désir est de vous venger !...

Mathilde se leva mécontente de sa tentative, et Villani lui donna le bras. Pensifs tous les deux, ils s'arrêtèrent par distraction, en sortant de l'antique salle des gardes, sur le vaste et magnifique perron qui se trouvait au milieu de la façade intérieure du château... Or, le lecteur saura qu'il y avait dans le domaine de Birague plusieurs succursales dont l'aumônier du comte se trouvait être le métropolitain en forme d'évêque. En effet, les grands supports de la féodalité avaient bien soin de la religion, sans trop en ratiquer les belles maximes. Dans ces temps d'heureuse

et de sainte mémoire, le haut et puissant seigneur s'asseyait à l'église dans un fauteuil de velours avec des coussins à glands d'or, placé juste en face de celui qu'occupe le prêtre pendant les armistices du saint sacrifice. Là, le messire, séparé du contact roturier de la chrétienté, adressait ses nobles et fastueuses prières à l'Éternel, qui sans doute se levait pour les écouter, comme cela se pratique de potentat à potentat; jusque-là rien de mieux... Mais ce n'est pas tout : lorsque l'on encensait, on faisait une part d'encens bien fumant, bien bleuâtre, bien odorant, pour l'humble créature qui crevait d'orgueil et de contentement d'être en piquenique avec Dieu. Savez-vous, cher lecteur, que c'est un bien friand régal que de l'encens? en avez-vous goûté?... Hélas! c'est une denrée bien rare, c'est un mets du bon vieux temps, un plat de nos ancêtres; on ne sait plus l'accommoder, on préfère la cuisine ministérielle à celle de l'église!... O temps!... ô mœurs!... espérons qu'on y reviendra.

Vu la bonté, le goût exquis de ce mets divin, ne vous étonnez pas d'apprendre que Robert allait tous les dimanches faire la recette des coups d'encensoir de succursale en succursale, remplir le beau fauteuil doré, s'y carrer, et regarder avec dédain les corvéables, en aspirant, par représentation, cette jolie fumée. Robert avait raison; n'est-ce pas un revenu bien clair et bien palpable? De plus, il s'assurait de la piété des vassaux; il insistait particulièrement pour que les curés les retinssent dans une honnête servitude, et qu'on leur inculquât dès l'enfance qu'un mainmortable n'était rien. Cependant le digne intendant ne les tyrannisait pas; il avait pour eux cette pitié qu'inspirent les êtres faibles.

N'oubliez pas, lecteur, que la comtesse et Villani sont au perron, s'examinant l'un l'autre comme deux armées en présence, ou comme deux fourbes qui s'essayent, pendant que le serviteur des Morvans, en grand costume d'intendant, revient par l'avenue du château en récapitulant ses coups d'encensoir, car il en avait vraiment bien plus que son maître. Les curés, voulant se concilier l'amitié de

Robert qui les payait, n'épargnaient pas l'encens, et priaient *propter Robertum quarto-decimum intendantem Mathei XLVI, comitis Morvani.* Ce qui le mettait aux anges, c'étaient les seuls mots latins qu'il se fût fait expliquer. Robert donc cheminait en badinant avec son bâton d'ébène et d'ivoire aux armes des Morvans, et suivi de Christophe, qui portait le Paroissien de son chef, lorsqu'il entend un chariot derrière lui.

— Ah! ah! te voilà, bonne pâte d'Italie? — Si, signor. — Eh bien! qu'as-tu donc, roturier d'en deçà les monts? comme te voilà pâle et défait! — Mon bon signor, dit Géronimo d'un ton patelin, j'ai été attaqué par un brigand. — Comment! des brigands? apprenez, monsieur Jéronimo, que depuis mon intendance il n'y a eu que trois voleurs sur les terres de monseigneur, et c'était si je m'en souviens, sous Mathieu XLV : je les fis pendre de concert avec mon prévôt; c'était ma première exécution juridique. Depuis, rien de pareil n'est arrivé dans la comté... On a bien pendu des vilains par-ci par-là, afin qu'ils n'en perdissent pas l'habitude... Mais des brigands! par saint Mathieu, les vassaux sont trop heureux, et la religion, la morale et le bon sens dominent trop ici... Je viens d'en avoir la preuve!... Allez compter à d'autres vos fariboles; vous croyez-vous en Italie? est-ce qu'on flétrit comme ça un pays que j'administre? — Mon bon signor Robert, je n'en ai pas moins reçu un coup d'épée, et je serais mort sans les braves gens qui m'ont secouru. — Oh! je l'avons trouvé, monsieu' *de* Robert, quasiment tout pendu à un arbre. — Pendu, mon brave! dit Robert en lançant une œillade de satisfaction au charretier pour son *de* Robert; est-ce bien vrai?

Géronimo, tout confus, se plaignit de ses souffrances, et cria d'un ton si dolent, que l'intendant s'arrêta par compassion. Pendu! pendu! répéta-t-il tout bas; un coup d'épée! c'est un gentilhomme qui l'aura châtié; car jamais un vilain n'osa porter d'épée... Mais, reprit-il tout haut, que faisais-tu donc pour avoir été traité de cette manière?

— Signor... je... aye... aye... — Au surplus, tu n'es pas noble, tu n'es pas de France, tu n'es pas de la comté, tu n'es pas mort... tu ne peux te plaindre.

En devisant ainsi, le convoi entrait dans la cour, et l'arrivée de Géronimo mit fin aux regards d'observation et aux mots à double entente que le marquis et Mathilde se lançaient : ils se devinèrent l'un l'autre. — Géronimo n'a pas été heureux, car il paraît blessé, dit la comtesse en s'en allant à sa toilette.

Ces mots, prononcés avec une intention trop marquée, augmentèrent les soupçons de Villani.

— Holà, fainéants! s'écria Robert en entrant, venez donc, au lieu de rester les bras croisés, transporter ce vaurien-là... Allons, Christophe, regarde bien la corde qui l'a pendu...

Le marquis suivit Géronimo à sa chambre, et quand ils furent seuls : — Eh bien! maladroit, tu as manqué ton coup? — Nenni, signor; n'ayant pas jugé à propos de savoir ce qu'était cet honnête homme, puisqu'il connaissait nos gants parfumés, je l'ai poignardé; mais il m'en a coûté bien cher... — Imbécile; il est à Chanclos : au surplus, tu as bien fait. — Comment cela? — Oui, il y a du mystère ici, je présume que cet étranger les tracasse plus que nous. Il est heureux que tu ne l'aies pas tué; d'ailleurs je ne te l'avais pas dit. — Ah! par saint Janvier! j'ai la conception facile, et vous me l'avez bien à peu près ordonné. — Quoi qu'il en soit, il faut être rétabli promptement. Je te donne trois choses à observer : 1° épier le comte et tâcher d'entendre ce qu'il se dit à lui même, car il n'a pas des vapeurs pour rien. — Le vieux Robert, monseigneur, paraît en être instruit : si vous saviez, comme il plaint son maître, et comme il le regarde avec des yeux qui semblent dire : Je connais ton mal!... — Ah! bah! c'est un radoteur qui a perdu la tête. — Signor, c'est un fin renard; il est toujours sur mes épaules. — Bref, Géronimo, tu auras en second lieu à t'en aller bien déguisé à Chanclos. — Oui, pour m'y faire éventrer par ce diable

incarné. — Eh bien! j'irai moi-même pour surprendre le bonhomme et connaître adroitement ce qu'il sait en m'insinuant dans sa confiance; mais tu auras soin désormais de me servir à table pour m'éviter la peine d'examiner le visage du comte et de la comtesse quand je leur lancerai des demi-mots jetés au hasard. Il faut en finir, épouser au plus tôt la dona, et surtout la cassette et les honneurs qui me reviendront de cette alliance. — Oui, c'est là l'essentiel. — La découverte de ce mystère pourra nous être fort utile : on ne cache que des choses honteuses et criminelles: une fois maître de leur secret, la jeune héritière sera le prix de mon silence. — Qu'y a-t-il donc de nouveau, pour vous faire soupçonner tout cela? — Le comte est revenu ce matin de Chanclos tout effrayé, il a couru éveiller la comtesse; je les ai entendus se parler très-haut, et Mathilde vient de m'assurer qu'ils ne se sont rien dit. Elle paraissait vouloir me sonder, me confier quelque chose, et n'avait pas le regard franc... Alerte, alerte, Géronimo ! tu m'as découvert des choses plus cachées, et dans cette affaire il s'agit de toute notre fortune; c'est notre espoir... car, si dans un mois je ne suis pas à l'autel... adieu...

En disant ces derniers mots, le marquis sortit du comble où était logé son digne confident, et comme il descendait le grand escalier de marbre pour gagner le magnifique salon où les sons harmonieux d'une harpe annonçaient la présence d'Aloïse, il fut témoin de l'arrivée de son rival, et put juger de la difficulté qu'il aurait à triompher de l'amour de la jeune fille, en contemplant l'air noble, ouvert, et les manières du chevalier d'Olbreuse.

Adolphe avait dix-huit ans; sa figure gracieuse, et d'une forme très-régulière, annonçait une âme franche et loyale; ses grands yeux noirs brillaient de tout le feu du jeune âge ; il était monté sur un cheval superbe, qu'il maniait avec adresse; son costume relevait encore sa bonne mine. L'ample collerette, d'une blancheur éclatante, qui tombait sur ses épaules en laissant voir son cou, était un ornement alors en usage; elle cachait la naissance d'un manteau court richement brodé qui descendait aux genoux. Son

justaucorps bien serré, boutonné par le milieu, faisait paraître sa belle taille. Une écharpe brodée par Aloïse lui servait de ceinture ; enfin, son haut-de-chausse, taillé à l'espagnole, avec les bouffants et les enjolivements voulus par le bon goût, complétait une parure qui certainement n'eût pas été ridicule sans la pointe élancée qui s'avançait en se recourbant du bout de ses bottes. Les courbes de fer que décrivent les patins de nos jours ne sont rien en comparaison de celles des souliers que portait Villani, qui voulait renchérir sur la mode, mais nous devons convenir que les pointes de d'Olbreuse étaient dans les justes bornes que tout homme sage met à l'extravagance des modes.

Adolphe avait au menton, selon la coutume du temps, un petit bouquet que nos lecteurs appelleront une *impériale* ou une *royale*, suivant les opinions personnelle, déclarant ici que nous nous servons du terme qui ne blessera point la trop chatouilleuse oreille du ministère de nos jours. Deux belles plumes blanches flottaient sur le chapeau du jeune chevalier, et le montrèrent de loin au fidèle intendant, qui l'aida à de descendre cheval, en admirant l'espoir de la famille et le futur Mathieu XLVIII — Merci, mon bon Robert ; qu'y a-t-il de nouveau ? Où est Aloïse ?... mon oncle ? Et, sans attendre la réponse de l'intendant qui ouvrait déjà la bouche, il s'élança vers le perron, car les sons de la harpe de son amie avaient déjà frappé son oreille.

CHAPITRE IX

Il s'approche de lui d'un air civil et tendre.
Nommez-moi votre fils, que je sois votre gendre.
Ancienne ballade.

Arrivé à la porte du salon, d'Olbreuse l'entr'ouvrit doucement, et aperçut sa jeune cousine, le dos tourné et la tête penchée sur sa harpe, dont elle tirait négligemment quelques sons plaintifs qui se mouraient en vibrant. A l'aspect de cet ensemble noble et si touchant, il allait

laisser échapper une exclamation d'admiration et d'amour, lorsque Aloïse, relevant sa tête, se mit à préluder ; puis, d'une voix douce et tremblante, elle chanta une romance que d'Olbreuse n'oublia jamais; bien qu'elle ne soit pas un chef-d'œuvre, nous promettons d'en donner un jour copie à nos lecteurs. Une chanson, même mauvaise, lorsqu'elle est composée pour un gentilhomme, devient un monument très-curieux.

— Ciel ! d'Olbreuse ici ! s'écria Aloïse... Elle se leva vivement. — Que tu arrives à propos !... — Pour rassurer ta jalousie... n'est-ce pas ?... — Curieux !... méchant !... Mais il n'est plus temps de plaisanter... Mon ami, de graves malheurs nous menacent. — Comment cela? — Villani m'aime. — L'aimes-tu ? — Je le déteste. — Alors que me fait son amour ? — Mais, Adolphe, ma mère en est engouée. — Qu'elle l'épouse... — La bonne folie !... En attendant, la comtesse lui a promis ma main. — J'ai la parole du comte. — Mon père lui-même ne peut-il pas changer ? La comtesse est si adroite et a tant d'empire sur lui !... — Pas plus que l'honneur, j'espère. — Mon Dieu, Adolphe, comme vous êtes tranquille ! on dirait que vous vous inquiétez peu de me perdre. — C'est que j'ai un excellent moyen pour empêcher ce malheur. — Lequel, mon ami ? — D'abord, j'irai trouver le comte ; je lui rappellerai notre amour, sa parole; enfin ce que je suis, et ce qu'est l'Italien Villani. — Ensuite ?... — Ensuite... je l'attendrirai, et il nous unira. — Mais s'il résiste à tes prières, s'il veut que j'épouse un autre que toi ?... — Alors je monte à cheval, je te prends dans mes bras, et je te conduis chez mon père. — Comment ! vous oseriez m'enlever ?... — Oui mon amie. — Et ma réputation, monsieur? — Et notre amour, et le bonheur, Aloïse ? — Non monsieur, je ne veux pas qu'on m'enlève. — Soit, mademoiselle... Je vais donc trouver le marquis de Villani, lui plonger mon épée dans le cœur, ou mourir de sa main. — Adolphe !... Adolphe !... — Ne m'arrêtez pas, ingrate !... — Tu me fais frémir... Aller te battre avec ce vilain Italien !... Adolphe !... mon ami, je t'en supplie... — Eh bien ! que me voulez-vous ?...

— Mon Dieu, Adolphe, que vous êtes devenu méchant depuis que vous portez un uniforme de lieutenant des gardes ! Il y a deux ans, vous ne m'eussiez pas ainsi résisté. — Il y a deux ans, tu ne m'aurais pas dit que tu aimais mieux épouser Villani que de te laisser enlever par moi. — C'est qu'alors j'étais une jeune fille si novice, si ignorante! mais aujourd'hui j'ai seize ans, monsieur! — J'en ai dix-huit, et je suis gentilhomme, mademoiselle... Je vais trouver Villani... — Adolphe!... il ne m'entend plus... En vérité, je ne croyais pas qu'un uniforme bleu rendît un homme aussi brave.

Aloïse, en achevant ces mots, s'achemine vers l'appartement de la comtesse; elle pensait qu'Adolphe y avait couru dans l'espoir d'y rencontrer Villani. Aloïse n'était point coquette; mais elle était femme et jolie, et un secret instinct lui disait tout bas que la présence d'une jeune et jolie personne avait partout beaucoup d'empire. Aloïse ne se trompa pas dans ses conjectures. Le chevalier d'Olbreuse, en la quittant, s'était effectivement rendu chez la comtesse, et lorsque sa jeune cousine entra il s'efforçait, par mille railleries piquantes, de se faire une querelle avec Villani. L'aspect d'Aloïse, et surtout l'air extrêmement froid avec lequel elle salua le marquis, rendirent un peu de calme au jeune chevalier. Il se promit d'éviter une scène publique, puisqu'elle paraissait déplaire à sa cousine, qui, selon toutes les apparences, n'aurait pas manqué, dans ce cas, de supporter le poids de la mauvaise humeur de la comtesse; mais il se promit également de ne point perdre l'occasion de s'expliquer avec Villani aussitôt qu'il pourrait la saisir. Ces déterminations prises, il quitta l'appartement de Mathilde, et il se rendit à celui de son oncle, qu'il ne trouva pas...

— Sur mon honneur, s'écria le marquis lorsque d'Olbreuse eut quitté l'appartement, voilà un jeune écervelé d'une pétulance insupportable... Qu'en dites-vous, comtesse?... — Il a été fort mal élevé par son père, le sénéchal de Bourgogne, qui lui-même ne le fut pas mieux... Le père est d'une rudesse... d'une pruderie d'honneur... —

Le fils est d'un orgueil, d'une impertinence!... — Qui révoltent, n'est-il pas vrai, marquis ? — Qui sautent aux yeux, vous en conviendrez, comtesse... Qu'en pense mademoiselle?... — Monsieur le marquis, répondit Aloïse, mon père m'a recommandé de respecter mon oncle et d'aimer mon cousin, et je vous avouerai que ce devoir est un plaisir pour moi. — Fort bien, mademoiselle : *père et mère honoreras;* c'est écrit... et vous êtes dans les bons principes... J'ose donc espérer que vous aurez pour les ordres de madame la comtesse la même déférence que pour ceux de votre père.

Aloïse ne répondit à la recommandation jésuitique du marquis que par un salut très-cérémonieux; puis elle quitta l'appartement.

— Cette créature, dit la comtesse en suivant sa fille des yeux, a un fonds d'obstination que l'arrivée de son cousin et la faiblesse impardonnable de son père redoublent; mais, je le jure, je saurai bien dompter ce caractère altier. — Je compte sur vos promesses, comtesse, car je ne vous cache pas que j'aurai besoin de toute votre protection auprès de votre noble époux... Je ne sais pourquoi, mais le comte paraît éprouver pour moi un éloignement invincible. — Rassurez-vous, marquis. Le comte, tout entier à sa mélancolie qui le dévore, n'a peut-être pas eu pour vous tous les égards que vous méritez; mais soyez certain qu'il est loin de s'être formé sur votre compte une opinion désavantageuse. D'ailleurs, je puis facilement ramener son esprit. Quant au petit cousin, le tendre chevalier de ma fille... — Je m'en charge, comtesse, et je vous promets qu'avant peu j'aurai appris à vivre à ce jeune page. — Marquis, point d'imprudence; songez que le sénéchal est puissant, de plus, frère du comte, mon époux. — Ne craignez rien, comtesse; la leçon que je me propose de donner à ce jeune fou ne sera pas d'un genre sérieux.

En achevant ces derniers mots, qu'il prononça en laissant échapper un sourire amer, Villani prit congé de la comtesse et descendit dans le parc. Son bon destin le

guidait sans doute, car la première personne qu'il y rencontra fut ce jeune homme sorti des pages, auquel il venait de promettre de donner une leçon de savoir-vivre. — Salut au nouveau lieutenant des gardes, dit-il en abordant d'Olbreuse; salut à l'aimable cavalier qui tourne toutes les têtes féminines de la cour!

L'ironie la plus amère était l'expression dont Villani aurait voulu certainement assaisonner son compliment; néanmoins sa politesse ou sa prudence prirent tellement le dessus, que d'Olbreuse, tout pointilleux et tout jaloux qu'il était, ne put y voir que l'urbanité du courtisan le plus aimable.

—Salut au noble marquis de Villani, répondit Adolphe; salut au cavalier le plus adroit et le plus délicat de la cour!

Ce salut fut loin d'être prononcé du même ton que celui du marquis; Adolphe y mit naïvement toute l'ironie que Villani avait eu l'envie de placer dans le sien. Son rival ne jugea pas à propos de s'en apercevoir et il reprit du même air louangeur : — Mauvais sujet! qui ne parle de vos folies! La petite marquise a quitté la cour en même temps que vous, et la pauvre duchesse est tombée malade le lendemain de votre départ... Heureux fripon! comment fais-tu pour fixer ainsi ce qu'il y a de plus léger au monde? Chevalier, au nom de l'amitié, donne-moi ton secret. — En auriez-vous besoin? — Le plus grand besoin, mon ami. Figure-toi que je suis fou d'une jeune personne charmante au point d'en perdre la tête. Rien n'est plus vrai; j'humilie ma fierté, ma raison : j'offre d'épouser enfin. — C'est exemplaire. Et peut-on savoir, marquis, de quel œil vos offres sont accueillies? — A te parler sans feinte, je crois que je ne déplais pas. — J'en suis enchanté. — Chevalier, tu me brises la main. — C'est que je prends part à votre bonheur... Ah çà, marquis, votre confidence m'honore, et je veux y répondre par une autre du même genre. — Ah! ah! dit Villani avec embarras, toi aussi!... — Comme vous, j'aime une jeune personne charmante; comme vous, j'humilie ma fierté et ma raison; comme

vous, j'épouse; enfin, comme vous, je crois être aimé. De plus, je suis certain que ma maîtresse n'aime que moi; et je déclare devant vous, marquis, que quiconque osera dire qu'Aloïse de Morvan, ma cousine et ma bien-aimée, est sensible à ses feux, est un vassal et un imposteur. — Mais, chevalier... — Mais, marquis...

Le ton ferme et l'air déterminé d'Adolphe ôtèrent au marquis l'envie de se fâcher. Il crut voir qu'il n'obtiendrait rien par la force, et il abandonna la peau du lion, dont il avait été tenté un moment de se couvrir, pour reprendre celle du renard, sa fourrure habituelle. — Quoi, chevalier, tu aimerais cette petite folle d'Aloïse? — Je l'adore. Parlez avec plus de respect d'une fille de ce rang. — Et tu voudrais l'épouser? — J'y suis déterminé. — Tu ignores donc que la comtesse Mathilde a d'autres vues sur sa fille? — Non; mais j'ai la parole de mon oncle. — Franchement, chevalier, Aloïse ne te convient pas. — Pourquoi cela? — Elle est si jeune!... — Je ne suis pas vieux. — Si folle! — Je ne suis pas triste. — Sa fortune est immense, et la tienne... — Je suis bon gentilhomme, et je n'ai jamais compté. — Aloïse n'a aucune expérience de la cour. — Nous l'acquerrons ensemble. — Il faut à la jeune héritière de Morvan un mari en faveur auprès du prince. — Il lui faut un mari qu'elle puisse aimer. — Tu te crois donc le seul homme aimable au monde? — Je suis loin d'avoir cette prétention ridicule. Je sais qu'il existe un grand nombre de cavaliers qui valent mieux que moi; mais je sais aussi qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre le chevalier d'Olbreuse, de la maison de Morvan, et certains marquis sans marquisats qui, venus de je ne sais où, tombent amoureux de toutes les riches héritières qu'ils rencontrent, et s'abaissent, pour s'élever jusqu'à elles, à toutes sortes de déguisements et de bassesses. — Chevalier, ces ironiques allusions prononcées si haut pourraient déplaire, et leur auteur... — Est prêt à rendre raison à quiconque s'en trouvera offensé, s'écria d'Olbreuse en mettant la main sur son épée, qu'il tira à moitié. — J'aime à voir ce bouillant courage, reprit le marquis en s'effor-

çant de sourire, il annonce un cœur fier et incapable de détour. Mais croyez-moi, mon cher chevalier, modérez les transports qui vous animent; leur éclat pourrait vous nuire; la comtesse, j'en suis sûr, craindra de donner à sa fille un époux d'un caractère aussi fougueux, et, d'un autre côté, il est des esprits que les menaces n'effrayent point... Au revoir, chevalier d'Olbreuse. — Marquis de Villani, au revoir.

— Misérable lâche! s'écria Adolphe en le suivant des yeux, rampant comme les serpents de ton pays, et plus dangereux encore... O Aloïse! voilà donc l'homme à qui l'on veut te sacrifier!... Mère indigne!... Ne souffrons point qu'un pareil attentat s'accomplisse : allons trouver le comte et réclamons sa parole... S'il refuse de l'accomplir, courons aux pieds du roi... Mais si le prince lui-même, trompé par de faux rapports, protége l'amour de cet Italien... O rage? ô supplice! Non, quoi qu'il en puisse arriver, cet horrible hymen ne s'accomplira pas, dussé-je percer le cœur du misérable qui refuse l'honneur de se mesurer avec un Morvan... Non, je le jure par Dieu et sur les mânes de mes ancêtres, jamais Aloïse ne sera pressée dans d'autres bras que les miens.

Notre fougueux officier ne se donna pas le temps de réfléchir. Il traversa les jardins avec la rapidité d'une flèche et se rendit à l'appartement du comte, où il entra brusquement.

Mathieu était plongé dans ses rêveries habituelles; cependant, la présence de son neveu fit briller un éclair de plaisir sur ses traits décolorés. Ainsi, dans une nuit sombre et orageuse, le feu qui s'échappe des nues éclaire et rassure le voyageur, ainsi l'air de satisfaction du comte encouragea d'Olbreuse. — Que j'ai de plaisir à te revoir, mon cher Adolphe, dit le comte en courant au-devant de son neveu; viens, mon ami, viens, que je te presse dans mes bras. — Ah! mon oncle, étouffez-m'y ou rendez-moi le bonheur. — Qu'as-tu, mon ami? — Aloïse!... la comtesse!... Villani!.. — Je comprends, dit le comte en fronçant le sourcil, on veut vous désunir. — Ce serait

nous donner la mort. — Quelles sont tes espérances? — Elles sont toutes en vous. Si vous m'abandonnez, je n'ai plus que le désespoir pour refuge, et je m'y livre tout entier... Mon cher oncle, ne souffrez pas qu'on m'enlève Aloïse; elle est à moi, vous me l'avez promise... Craignez les suites terribles où peut me porter la perte de mes espérances de bonheur... Je deviendrai capable de tout, oui, plutôt que de voir Aloïse à un autre. Je poignarderai Villani! je poignarderai Aloïse elle-même! Ah! pardon! pardon! l'amour, la fureur m'égarent!... O terrible empire des passions! s'écria le comte avec effroi et en se tordant les mains, je reconnais votre voix redoutable!... Malheureux! ajouta-t-il à voix basse et en attirant son neveu dans le fond de son appartement, sais-tu de quels remords cruels se paye un crime?... connais-tu la vie d'un meurtrier?... Écoute, la voici : Il ne peut supporter l'éclat bruyant du jour ni le sombre calme de la nuit. Le sommeil le fuit... Accablé de fatigue, si ses paupières s'appesantissent, il ne repose pas, mais il rêve péniblement. Ses songes sont des songes de sang. Il se réveille en sursaut; il porte sur lui ses mains égarées; la sueur qui inonde son corps lui paraît le sang de sa victime. Il se trouble, il s'écrie : Vengeance! vengeance! Et la cloche qui tinte alors lui paraît être le signal du supplice... Voilà, voilà le sort d'un meurtrier!... Veux-tu commettre un crime pour vivre ainsi? — Ah! mon oncle! mon oncle! quel spectacle vous présentez à mes yeux! malheureux! qu'ai-je osé penser? qu'ai-je dit? Ah! je me fais horreur à moi-même!... — Rassure-toi, jeune insensé; je veux, je puis t'arracher au malheur et au crime. J'ai donné ma foi à ton père, et je la tiendrai. Je te le jure encore devant un Dieu vengeur, la main d'Aloïse est à toi! Puisse l'Éternel me punir si jamais je me parjure!... Viens, mon fils, je vais te présenter à ton épouse. — Par quels transports, par quels respects reconnaître?... Jamais... — Viens, te dis-je, l'heure s'écoule, et tu te dérobes toi-même à ton bonheur. — Mais la comtesse, mon oncle? — Elle obéira, et j'ai des droits à sa déférence.

Le comte prit la main de son neveu et l'entraîna vers

l'appartement de la comtesse. En traversant une antichambre, il aperçut le vieux Robert, qui le fixa d'abord avec son air accoutumé de compassion. Mathieu intercepta et comprit l'expression de ce regard. Il fixa sur son intendant un œil investigateur, et alors il se rappela-que souvent Robert avait laissé échapper des soupirs et des mots qui pouvaient faire croire qu'il était instruit de ses tourments secrets. Le comte résolut d'avoir avant peu une explication sérieuse avec son intendant. Quant à Robert, qui était loin de se douter de l'orage qui grondait sur sa tête, nous le laisserons balançant sa chaîne d'or avec satisfaction en chantant :

Oncle et neveu se tenant par la main,
C'est preuve que mariage est certain.

Nous croyons de notre devoir d'apprendre au lecteur que ces deux vers, chantés par Robert d'une voix chevrotante, étaient la fin de l'épithalame que l'on chanta sous Charles IX, au mariage de Mathieu XLIV. Du reste, les savants peuvent consulter le cinquante-cinquième volume de l'*Histoire de la Famille des Morvans ;* ils sont à Autun, ou du moins ils y étaient avant notre révolution, d'affreuse mémoire !...

CHAPITRE X

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
RACINE, *Athalie.*

— Mademoiselle Marie ! mademoiselle Marie !... arrêtez-vous donc !... La jeune fille courait toujours. — Arrêtez-vous ; j'ai quelque chose d'intéressant à vous dire. — Eh bien ! qu'est-ce, Christophe ?... Vous le savez, dit le piqueur en la regardant avec la finesse dont l'œil d'un vilain est susceptible, et en passant son bras autour de sa taille. — Toujours le même, Christophe ! — Toujours le même ! ah ! mon Dieu oui ! toujours !... Ce n'est pas comme vous...

Géronimo vous plaît?... Qui te le fait soupçonner?... — Laissons cela... Tenez... mademoiselle Marie, dites-moi plutôt où est M. Robert. Le valet de chambre de monseigneur m'a donné l'ordre de le chercher : c'est très-pressé... — Ah! c'est pressé! dit-elle d'un petit air fin : eh bien! je ne sais où il est. — J'ai été à l'intendance, à l'office, dans les cuisines, aux écuries, partout, mais inutilement... — Crois-tu que je le trouverai mieux que toi?... — Ah! c'est que quelquefois il vous cherche; il vous attire toujours dans de petits coins pour vous donner ses ordres. — C'est pour n'être pas troublé; serais-tu jaloux des marques de confiance qu'il m'accorde?... Au surplus, tiens, le voici qui revient de la vieille tour abandonnée... Comme il a l'air pensif!... Adieu, Christophe : j'entends la sonnette de mademoiselle.

L'amante du piqueur s'esquiva légèrement, et le respectueux Christophe la suivit de l'œil en laissant échapper un soupir qui n'avait rien de romantique. — Monsieur Robert, monseigneur vous demande. — Allons, c'est bon, drôle; pourquoi t'amuser à causer avec les femmes de notre noble demoiselle?... Monseigneur le chevalier va rentrer de la chasse; tiens-toi prêt; cours à l'écurie, et restes-y... Allons, va, ajouta-t-il d'un ton plus doux. — Il est grognon aujourd'hui, le père Robert; ce n'est pas étonnant, il revient de sa vieille tour, murmura Christophe, pendant que l'intendant montait le grand escalier d'un pas lourd et tardif. — Que diable me veut-il, monseigneur?... disait Robert en lui-même; c'est sans doute pour les comptes que je lui ai remis il y a trois jours avec ce mémoire sur l'état de ses domaines?... c'était accompagné d'une foule de vues utiles et d'améliorations nécessaires... Il veut me féliciter... Malgré ses chagrins... il est bon au fond; en général, tous les Mathieu l'étaient, excepté Mathieu le Rouge... Cependant monseigneur va donc me complimenter... il est vrai que, sans me flatter, je suis un intendant rare et discret!...

Satisfait de son panégyrique, Robert s'arrêta un moment, puis il reprit sa marche en écoutant avec complaisance le

craquement de ses souliers; circonstance dont il était très-curieux; le brave homme trouvait qu'elle lui donnait de l'importance, et inspirait le respect aux gens à son arrivée. Arrivé à la porte du comte, le vieillard frappa trois coups avant d'entrer dans le sanctuaire des Morvans; il trouva son maître qui se promenait à grands pas. — Fermez la porte, tirez le rideau, et voyez s'il n'y a personne dans la galerie... Sommes-nous seuls?... — Oui, monseigneur. — Suivez-moi, dit le comte en marchant vers son cabinet. Alors Mathieu ôta lui-même avec précaution la clef et la mit en dedans; il rejoignit Robert, et s'assit. Après un moment de silence, il prit le mémoire que lui avait remis l'intendant, et ajouta avec une négligence qui faisait voir que ce n'était que pour entrer en conversation : — Je suis très-content de ce que vous avez exécuté pendant le dernier exercice; quant à vos comptes, je m'en rapporte entièrement à vous; je ne les ai point examinés, les voici arrêtés!...

A cet éloge flatteur sorti d'une bouche *morvéenne*, Robert, debout devant son maître, la tête nue et presque chauve, agita de droite à gauche le bonnet de velours noir qu'il avait à la main, et se remuant en son pourpoint brun, il répliqua d'un air consultatif : — Monseigneur me connaît depuis longtemps!... Nous avons cependant bien des choses à faire encore! J'ai des projets... — Ils me paraissent fort utiles... — Monseigneur, votre grand-père et Mathieu XLV les trouvèrent ainsi. Les plantations que vous admirez tant furent dirigées par moi... monseigneur... L'intendant, enchanté, fit un pas d'approximation, et tendit la main vers son maître en hochant la tête. — Oui, Robert je me plais à croire que votre dévouement pour ma maison est sans bornes. — Comme mon intelligence... monseigneur... Le comte sourit tristement de la naïveté du vieillard... — Et j'ose dire même, continua le bonhomme, que vous ne connaissez pas jusqu'où va ma fidélité et mon dévouement. — Qu'entendez-vous par là?... — Qu'ils sont sans bornes, reprit l'intendant embarrassé... Au surplus, monseigneur... vous devez vous en être aperçu, car *nos*

richesses s'accumulent, *nos* terres doublent de valeur, et les redevances sont exactement payées par *nos* fidèles vassaux... Enfin chacun rit, vous aime et est heureux... vous seul, monseigneur... — Mais qui vous dit que je ne suis pas heureux ? — Ah ! très-heureux, monseigneur.

Le vieux serviteur donna un accent ironique à ses paroles, en séparant ses mains par un geste demi-circulaire... Les yeux du comte s'animèrent; il prit un ton grave : — Robert, c'est pour m'expliquer avec vous sur tout cela que je vous ai mandé; votre langage et votre air me disent beaucoup... trop peut-être ; souvent vos regards semblent m'interroger... on dirait que vous me soupçonnez quelque chagrin secret... vous êtes un serviteur fidèle ; faites-moi part de vos soupçons : que pensez-vous?... — Moi, monseigneur ! rien... en vérité!... — Robert... — Il serait difficile de ne point s'apercevoir... — Ma foi, monseigneur, vous ne prenez point de peine pour cacher vôtre état ; il est évident que vous souffrez... et si ce n'est pas de l'âme, c'est du corps... je vous plains sans connaître la cause de votre mélancolie... je voudrais vous voir gai, chassant, buvant, rossant vos vassaux, enfin comme faisaient vos nobles ancêtres... — Quels sont vos motifs?... — Monseigneur... je crois... nous ne sommes pas maîtres de nos pensées... Voyez-vous, monseigneur... la pensée... Ah ! c'est une grande calamité... — Vous croyez, dites-vous?... vous n'êtes pas homme à le faire sans motifs..., Robert!... Robert ! s'écria le comte d'un ton menaçant, vous êtes devant un maître dont on doit craindre la colère... Répondez ; connaissez-vous, oui ou non, la cause de mes douleurs?...

A cette vive interpellation, le vieillard resta immobile, il froissait son bonnet entre ses doigts, flottant qu'il était entre le devoir, ses serments et le désir de soulager son seigneur ; aussi sa figure indiquait-elle une violente agitation... — Je crois, monseigneur, qu'il ne m'appartient pas de porter mes regards sur vous et de juger d'où peuvent venir les chagrins d'un Morvan ; je suis au monde pour les honorer, les servir, et non pour scruter le fond de leurs cœurs! — Artificieux valet, répondras-tu? — Puisque

monseigneur veut connaître ce que pense son valet, son valet lui répondra franchement qu'il a soupçonné que les chagrins de son noble suzerain étaient causés par madame la comtesse. — La comtesse !... qui te l'a dit ?... Parle, vieillard, parle, achève;... que sais-tu?... — Voilà tout, monseigneur. — Serviteur insidieux ! tout me porte à croire que vous en savez davantage .. Tremblez; si vous êtes chargé des secrets de votre maître, prenez-y bien garde !... Entre votre vie et l'honneur des Morvans !... — Il n'y aurait pas à balancer, monseigneur !...

Le comte ému répliqua : — Robert, avouez-moi toute votre pensée ! Ingrat ! moi qui vous suis bon maître, chez qui votre vie entière s'est passée sans orage, iriez-vous me trahir !... — Moi, vous trahir !... moi qui vous ai vu naître ! moi qui vous ai tenu enfant dans mes bras, promené, bercé !... etc... moi qui passerais dans les flammes pour vos intérêts et votre honneur !... Monsieur le comte, quand je serai indigne de vos bontés, le Morvan n'existera plus, et le nom de Mathieu sera éteint. — Prouve-le moi donc, astucieux vieillard ; jure-moi sur l'honneur que tu ne connais rien, rien qui puisse me dés... déshonorer... — Monseigneur, voyez ces cheveux blanchis au service de votre maison ; ils jurent pour moi... est-ce à mon âge que vous devez craindre une indiscrétion?... — Une indiscrétion !... malheureux ! tu as donc mon secret ?... Il le sait !... il le sait !... oui... Le comte se lève avec fureur ; ses yeux égarés parcourent l'intendant tout entier... il cherche son poignard ; il croit l'avoir saisi, le suspend imaginairement sur le cœur de Robert, qui reste calme et regarde son maître avec un attendrissement mêlé d'effroi... L'idée de massacrer ce vieillard à tête blanchie, de voir jaillir son sang, effraya le comte... tout à coup il frissonne; il fuit à grands pas vers l'extrémité de son cabinet, et revient sur-le-champ tout en pleurs ; il place sa main gauche sur l'épaule de Robert, et appuyant fortement l'autre contre la poitrine du vieux serviteur... — Pardonne, mon ami, pardonne !... je suis bien malheureux !...

A ces mots, le comte l'embrasse... Cette voix attendrie,

ce retour, firent sangloter l'intendant. — Calmez-vous, monseigneur, le temps fermera votre plaie ; aussi bien n'est-il pas convenable qu'un Mathieu s'afflige sans mesure... — Quoi qu'il en soit, Robert, s'écria le comte avec noblesse et fermeté, songez que, bien que je me fie en vous, mon œil vous suivra sans cesse : vous connaissez les Morvans... gardez donc le plus profond silence sur cette aberration d'un moment ; ne m'en parlez jamais... plaignez-moi, j'y consens ; votre âge et vos longs services sont une excuse... Robert, vous pouvez sortir... Le comte dit ces derniers mots avec une bonté gracieuse ; Robert s'en alla en s'essuyant les yeux, et ses comptes sous le bras !...

En traversant la galerie, et comme l'intendant cherchait quelle joue avait embrassée son maître, il entendit des pleurs... étonné, il s'arrête bientôt ; le bruit léger des pas d'une jeune fille arrive à son oreille. Il remit préliminairement son bonnet de velours noir, et se retourna avec toute la dignité qu'il put rassembler. — Ah ! noble demoiselle ! quel sujet peut exciter vos larmes ? — Hélas ! mon bon Robert ! — Qu'y a-t-il ? pourquoi cette tristesse ? — Ma mère vient de me mander secrètement dans son appartement, et, désespérée des ordres que mon père lui a intimés relativement à mon mariage, elle m'a déclaré que, quant à elle, elle n'y consentirait jamais, qu'il fallait désormais renoncer à... au... — A M. le chevalier ? — Le pauvre Adolphe ! — Le fils de monseigneur le sénéchal, le baron d'Olbreuse, le second fief de la famille ?... — Oui... — Votre parent, un cousin-germain, presque un Mathieu ?... — Oui... — Enfin un Morvan ?... — Oui... — Lieutenant dans les gardes... du roi Louis XIII, le cinquième roi que je vois ? — Oui... — Que de convenances oubliées !... sans y compter l'amour !... — Hélas !... — Que ne peut l'adresse d'une femme !... J'aurais bien à vous indiquer un moyen... un moyen très-efficace... utile pour vous. Je suis sûr qu'il vous en arrivera d'heureuses consolations, et qu'il fortifierait vos espérances !... Mais ! que vous dit encore madame la comtesse ?... Chut !... chut... dit le prudent vieillard, on peut nous entendre... venez chez moi...

Quand ils furent assis, Aloïse, les yeux rouges, dit tout bas à Robert : — Elle m'a signifié, de la manière la plus impérative, qu'elle voulait que Villani fût mon époux ; que c'était en vain que mon père protégeait l'amour d'Adolphe ; que, malgré lui, malgré tout le monde, elle disposerait seule de moi... Qu'enfin elle était l'unique maîtresse du château. — Mademoiselle, répliqua gravement l'intendant, prenez une autre idée du noble caractère de monseigneur : il ne transigera jamais avec l'honneur ; je vois que vous ne connaissez pas encore les Mathieu... je vous réponds... — Mais enfin, Robert, quel est le conseil que vous vouliez me donner ? — A dire vrai, la comtesse est adroite !... et la ruse pourrait... mais, bah !... nous saurons empêcher... — Au nom du ciel, comment ?... — Épouser un Villani ! une Morvan ! l'héritière de tous les domaines que j'ai administrés, embellis, agrandis !... — Robert, Robert !... mon ami...

Le rusé serviteur, voyant la jeune fille arrivée au dernier degré du thermomètre de la curiosité féminine, lui dit : — Noble demoiselle, il faut aller vous recueillir, offrir vos souffrances à Dieu, l'implorer avec ferveur, mon enfant... Ce moyen vous paraît simple ? eh bien ! je ne l'employai jamais sans succès : ce n'est pas tout, il faut le faire aux heures solennelles, la nuit, par exemple... mais que ce ne soit pas à la paroisse du village, où Dieu n'entend que des prières roturières et communes... qu'il n'a pas le temps d'écouter : allez plutôt à l'antique et sainte chapelle des Morvans ; il ne peut vous entendre décemment que là ; surtout que ce soit à l'autel de saint Mathieu... Ça me rappelle que je n'ai pas fait raccommoder la deuxième marche de marbre ; j'y poserai moi-même un coussin. — Vous voulez que je sorte à minuit pour prier ? vous avez soixante-dix-huit ans, Robert ? — Effectivement, mademoiselle, en me rappelant mon âge, vous me faites songer que dans ces soixante-dix-huit ans, il n'y a pas une heure qui n'ait été consacrée aux Morvans ; j'en trouve la récompense en ce moment, puisque je puis encore servir à sauver l'honneur de la famille... j'espère même vivre assez pour le voir

resplendir... Au reste, croyez bien que les avis d'une tête en cheveux blancs cachent toujours un sens profond...

Le pointilleux Robert sortit à ces mots, laissant Aloïse confuse de son innocente plaisanterie, et interdite de l'air mystérieux qui accompagnait la dernière phrase; Robert rentra et lui dit : — Noble demoiselle, croyez-moi, il est utile de prier l'Éternel. Cette nouvelle parole détermina Aloïse... — J'irai, dit-elle... Mais ne peut-il pas m'arriver?... Tout le monde dormira, qu'ai-je à craindre!... Le bonhomme avait un air de mystère. J'irai...

Elle descendit toute rêveuse, attendant la nuit avec impatience; comme elle passait au salon, elle entendit d'Olbreuse s'écrier : — Il sortira d'ici mort ou vif. — Ne tuez personne, répondit Robert, et pour cause... — Mais le misérable veut épouser Aloïse... — Il veut!... L'homme propose et Dieu dispose... — Cependant... — Écoutez, noble chevalier, il faut attendre... — Attendre qu'il ait épousé, peut-être?... — Ne craignez rien!... ce mariage n'aura pas lieu, dit Robert en coulant sa voix. — Et comment? — Cela ne se peut pas. Chut! Géronimo nous voit; il est sans cesse aux écoutes. — Je vais lui en ôter l'envie... — Christophe! — Me voici, monseigneur. — Je te donne la charge de grand *bâtonneur*, et toutes les fois que tu rencontreras quelqu'un écouter aux portes, tu rempliras ton devoir. Aloïse se prit à rire, et sa gaieté trahit sa présence. — Comment, jolie cousine, tu te mêles d'épier?... — Oui, monsieur le lieutenant de police... — Robert t'a-t-il dit?... — Ah! mon Dieu, oui... — Qu'allons-nous faire?... — Monseigneur le chevalier, dit Robert, il faut... L'intendant n'acheva pas sa phrase; il jugea à propos de disparaître en se grattant le menton et en grommelant entre ses dents : Chut, ma langue! tout doux... La jeunesse ne comporte pas plus de prudence que l'amour...

Nos jeunes gens, restés seuls, au lieu d'aviser aux moyens de parer aux dangers qui les menaçaient, ne s'occupèrent qu'à causer de leurs amours. Ils furent interrompus, à la centième protestation, par l'arrivée de la comtesse et de Villani. La vue de son rival échauffa tellement le sang or-

gueilleux d'Adolphe, qu'il jura de saisir la première occasion de se couper la gorge avec l'Italien; mais la prudence de ce dernier fut si grande, que la soirée se passa sans que d'Olbreuse pût réussir à lui faire une querelle même d'Allemand...

Aloïse, retirée dans son appartement, se laissa déshabiller et mettre au lit, comme à l'ordinaire, par Marie, sa femme de chambre; toutefois, elle ne put dormir : les paroles de l'étranger et le conseil de Robert occupaient vivement son imagination. Elle compta les heures avec impatience, et quand minuit sonna, elle fut s'assurer du sommeil de Marie; puis, s'habillant à la hâte, elle traversa la galerie. Ses pas légers sont répétés par les angles sonores. Aloïse éprouve une sorte de frayeur de ce silence solennel. La pâle lumière de la lune projette les objets d'une manière faible et incertaine; la jeune fille s'arrête un instant; elle admire en tremblant la majesté des énormes voûtes et des ombres dont le gigantesque ensemble s'offre à ses regards; la lueur vacillante de sa lampe, son attitude, son vêtement, donnent une vie à ce tableau; il semble que du fond d'une vaste tombe quelque ombre se réveille!... Aloïse est émue; elle se persuade à peine que la galerie qu'elle parcourt en ce moment soit cette galerie tant connue. Enfin elle descend à pas lents le vaste escalier qui conduit dans les cours; une autre décoration frappe alors son imagination mobile : cette vaste cour, entourée de bâtiments et de murailles trois fois centenaires, le noir ombrage des arbres, l'aspect pittoresque de la chapelle, les endroits ruinés, les bruyères qui croissent sur les murs, les vastes nuages qui roulent en silence dans l'immensité des cieux, tout concourt à ébranler son âme par la multiplicité des sensations... Elle s'avance vers le temple, dix fois plus religieuse et pénétrée de cette sainte horreur qu'éprouve la petitesse humaine, lorsque la présence d'un Dieu se manifeste par le spectacle de ses œuvres immortelles.

La porte, en se tournant sur ses gonds, fit retentir les dernières voix des échos de la chapelle... Aloïse sent une fraîcheur qui la saisit; elle frémit en voyant les vieux

piliers éclairés par la lueur rougeâtre de sa lampe. Les vitraux sont colorés par la lune, et ses rayons produisent des reflets comme matériels, auxquels l'imagination peut donner un corps; la voûte sombre, le silence immuable, et surtout l'idée de la présence immédiate de l'Éternel, mettent le comble à son trouble, préparé par tant de majestueuses circonstances. Tout est calme!... elle aperçoit l'autel dégradé de Saint-Mathieu; elle s'agenouille, dépose sa lampe et prononce ces paroles, qui se perdent dans l'espace.

« O mon Dieu, toi qui lis dans nos cœurs et qui en diriges les sentiments, prête l'appui de ta puissance à la jeunesse et au malheur! Je n'ai point attendu le temps de l'infortune pour invoquer ton saint nom. Tous les jours, tu le sais, mon âme s'est élevée vers toi; seconde-moi, ô mon Dieu! et prends pitié des peines de mon père. »

A peine cette prière est-elle achevée, qu'un bruit subit se fait entendre; la voûte de la chapelle en est ébranlée. Aloïse, tremblante de frayeur, n'ose ni se retourner ni regarder; immobile et glacée, elle retient sa respiration... Le bruit augmente et s'approche. La pauvre enfant, semblable au mouton pendant l'orage, se serre et se ramasse; une sueur froide coule péniblement, un tressaillement involontaire agite tous ses membres; on dirait la cruelle mort présente et inévitable... Cependant, une espèce de fantôme monte à l'autel; sa démarche est grave, et la robe blanche qui le couvre rend plus imposante encore la majesté de cet être mystérieux. Se retournant alors, il imposa ses mains sur la tête de la jeune fille, et dit d'une voix solennelle: — Je te bénis!... L'accent de bonté qui accompagnait ces paroles encouragea tellement Aloïse, qu'elle se hasarda à lever les yeux vers l'inconnu. En ce moment un rayon de la lune argentait les cheveux blanchis du vieillard, et formait une espèce d'auréole qui adoucissait la fierté de ses traits impérieux. Après un instant de silence qu'Aloïse n'osait interrompre, l'étranger prononça ces mots en jetant sur elle un regard empreint d'une douce mélancolie... — Mon enfant, tu seras heureuse!...

Cependant l'heure de l'affliction peut arriver... Écoute, lorsque le malheur descendra sur toi, comme le vautour fond sur la colombe... que je sois ton refuge!... Voici un précieux rosaire... prends-le... Dix grains jetés dans la citerne du château m'annonceront ton infortune, et sur-le-champ elle disparaîtra!... — Ah! soulagez plutôt celle de mon père... — Jamais!...

A cet arrêt, prononcé d'une voix terrible, les voûtes de la chapelle retentirent; et les vitraux tremblèrent... Aloïse, épouvantée, croit entendre la trompette céleste... ses forces l'abandonnent; elle se prosterne... L'inconnu se penche; ses mains glacées effleurent le cou d'albâtre de la jeune vierge, un soupir s'échappe de son sein... A cette chaste caresse, l'œil curieux d'Aloïse cherche le vieillard... Il avait disparu : léger comme l'air, prompt comme la foudre, nulle trace... nul bruit! Le temple a repris sa tranquillité; le rosaire est sur l'autel. Elle s'en saisit, et sort en courant comme si tous les spectres des Mathieu, soulevant les marbres de leur tombe, étaient à sa poursuite.

CHAPITRE XI

> Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
> Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.
> Mais...
>
> VOLTAIRE, *Mahomet*.

Au point du jour, Robert fut aperçu par Géronimo traversant la grande avenue. Le bonhomme semblait se faire des objections embarrassantes; ce fut du moins ce que l'Italien augura d'après les hochements de tête du vieillard. Les inquiétudes dont l'intendant paraissait tourmenté ne l'empêchèrent pas de veiller à ce que le déjeuner des nobles maîtres du château fût servi de la manière convenable. En effet, Robert n'eût pas trouvé décent qu'un Mathieu fît maigre chère devant les quarante bustes représentant les chefs illustres de la famille, depuis Mathieu VII inclusivement, lesquels chefs, à l'exception de Ma-

thieu XXIII, dit le Ladre, avaient tous vécu royalement, c'est-à-dire aux dépens de qui il appartient. Soit hasard, soit calcul, le comte vint se réunir aux autres habitants du château. Cette démarche aurait pu faire croire que la santé du seigneur de Birague s'améliorait; cependant il était plus sombre qu'à l'ordinaire. Aloïse semblait partager la tristesse de son père ; pensive, pâle et les yeux fatigués, elle assistait, sans y prendre part, au repas du matin. D'Olbreuse, inquiet, interrogea de l'œil sa jeune cousine ; un regard dans lequel était peinte une expression singulière et inaccoutumée fut la seule réponse qu'il put obtenir. Quant à Villani, il jouissait de l'air peiné d'Aloïse. Il attribuait cet état de mélancolie aux remontrances de la comtesse, qu'il remerciait par des gestes de triomphe et d'intelligence.

Pendant que chacun se livrait à ses craintes et à ses espérances, Mathilde, entièrement maîtresse d'elle-même, ne s'occupait que d'une seule pensée. Toutes ses attentions se portaient sur son noble époux, et cela à la grande surprise du marquis italien. — Monsieur le comte, avez-vous bien dormi cette nuit?...

A cette question, Morvan leva les yeux sur Mathilde, et Aloïse, qui ne perdait aucun des mouvements de son père, devint rouge et tremblante. — Dormir ! s'écria le comte? vous savez bien, Mathilde... — Oui ! reprit la comtesse, je sais que les insomnies auxquelles vous êtes sujet le permettent rarement; au reste, ces insomnies ne sont pas les seules causes qui vous privent de repos : l'outrage impuni de l'étranger du bal que mon père garde chez lui suffit pour tourmenter un Morvan. — Sait-on enfin quel est cet homme ? demanda le comte avec une anxiété qu'il ne put entièrement cacher à l'œil observateur de Villani... — Il me serait difficile de vous l'apprendre, monsieur le comte, c'est un oiseau de passage qui n'est pas vu de tout le monde... Mon intention est de vous en reparler plus tard. — Comment se fait-il, dit alors le marquis, que le brave capitaine ait pu recevoir à Chanclos un être inconnu qui s'est clandestinement introduit chez sa fille, et dont la

conduite impertimente mérite une sévère cerrection?... — Oubliez-vous, marquis de Villani, répliqua d'Olbreuse, que le capitaine est le maître chez lui, et n'a de compte à rendre de sa conduite à personne?... — Je puis, sans l'oublier, mon cher chevalier, reprit l'Italien avec une douceur affectée, m'étonner que le beau-père du noble comte Mathieu accueille un vagabond qui vient de je ne sais quel pays, avec l'espérance, sans doute, de vivre aux dépens de ceux qui seront dupes de ses discours. — Une pareille conduite, reprit aigrement d'Olbreuse, ne doit point étonner un homme qui a autant d'expérience que le marquis de Villani. Il doit savoir que l'étranger de Chanclos n'est pas le premier aventurier qui, dans le siècle où nous vivons, se soit impatronisé dans de nobles et riches familles. — Cette connaissance ne remédie point au mal, dit la comtesse en se levant et voulant éviter à Villani l'embarras d'une réponse difficile à faire. Elle rompit la conversation, et emmena le comte dans l'embrasure d'une croisée. — Monsieur le comte, lui dit-elle à voix basse, vous devez sentir à quel point la présence de l'étranger du bal peut compromettre ma tranquillité; veuillez, je vous prie, m'autoriser à faire les démarches nécessaires pour... Quel est votre dessein, Mathilde?... — D'écrire au sénéchal, afin qu'il fasse mettre en lieu sûr l'homme dangereux qui peut me perdre... Confiez-moi votre sceau... — Non, Mathilde, non, reprit le comte avec embarras, je ne puis... je ne veux... Envoyez-moi vos lettres, je les scellerai moi-même. — Il suffit, dit la comtesse en s'efforçant de retenir un sourire de mépris.

A ces mots, Morvan prit d'Olbreuse et Aloïse par la main, et descendit avec eux dans les jardins. La comtesse et Villani, restés seuls, haussèrent les épaules en le suivant des yeux. — Vous avouerez, belle Mathilde, que les manières de votre noble époux sont on ne peut plus impertinentes. — C'est votre faute, marquis; le moyen de plaire au comte était de faire disparaître ce maudit inconnu. — Mes espérances sont donc entièrement ruinées?... — Non, marquis, car je vous suis et vous serai toujours

fidèle. — Vous le devez si vous ne voulez être la plus ingrate de toutes les femmes. — Vous adorez cependant ma fille, dit la comtesse en minaudant. — Cette accusation est sans doute une plaisanterie ; car vous ne pouvez ignorer, ma belle amie, que le seul motif de ma recherche est le désir de m'attacher à vous par les seuls liens auxquels il me soit permis maintenant d'aspirer. — Oui, marquis, et soyez sûr que je n'oublierai jamais... Il est difficile de savoir ce que Mathilde aurait ajouté, si la présence de Géronimo ne l'eût pas interrompue. Elle salua Villani, et s'éloigna. — Tu viens à propos, dit le marquis à son confident; cette maison renferme un mystère qu'il est important de découvrir... Sais-tu quelque chose de nouveau ! — Rien encore ; mais j'espère bientôt savoir le but des promenades nocturnes du vieux Robert. Je l'ai aperçu ce matin qui revenait tout pensif... *Patientia*, *signor*, et dans peu... — Géronimo, tout est perdu si nous ne frappons un grand coup. — J'entends... vous croyez qu'il ne serait pas mal que je me mêlasse d'apprêter une tasse de chocolat pour le jeune chevalier ? — Il n'y faut pas penser, Géronimo ; cet écervelé est trop bien apparenté. — En ce cas, signor, j'en reviens à ma première idée. Je vais guetter ce vieux renard de Robert ; et deux jours ne se passeront pas, je vous le jure, sans que je n'aie découvert ce qu'on prétend nous cacher... Il faut que ce soit très-important, signor. — Très-important, Géronimo ; car je n'ai jamais rien appris de la comtesse, pas même dans des moments où une femme n'a point de secret pour nous... Alerte, Géronimo, veille, furète, observe ; notre fortune est dans tes mains. — Soyez tranquille, signor. — On vient ; séparons-nous.

La sonnette de la comtesse venait de se faire entendre; et le prudent marquis, ne voulant pas être aperçu causant mystérieurement avec Géronimo, s'esquiva au moment où Christophe, mandé par Mathilde, traversa la salle à manger pour se rendre auprès de sa maîtresse. Le premier piqueur entra chez la comtesse avec un air d'assurance qu'aucun des gens n'osait se permettre. Christophe avait été élevé à Chanclos. — Cabirolle, dit la comtesse en fai-

sant un signe de tête amical au piqueur... tu es intelligent ?

Assurément, l'air de négligence qu'elle mit dans cet éloge ne devait pas causer à Christophe la joie qu'il manifesta par un : Oui, madame, prononcé avec un orgueil digne de Robert. — Écoute bien ce dont je vais te charger. — Oui, madame la comtesse ! — Tu vas seller un bon cheval, et courir pour arriver à Dijon à l'audience du sénéchal, car tu risquerais de ne plus le trouver après une heure. — Oui, madame la comtesse. — Tu lui remettras cette lettre. — Oui, madame la comtesse. — Ce n'est pas tout, Christophe, prends ces cinquante louis, et tâche de parler à son secrétaire Jackal ; tu lui donneras cette autre lettre, avec ordre d'en exécuter le contenu en la brûlant devant toi : les cinquante louis sont pour lui, et voilà dix pistoles pour ta peine; songe qu'une maladresse t'enverrait loin... Je compte sur ta diligence et ton secret ; il a fallu que je te connusse bien pour te confier des missions importantes... — Oui, madame la comtesse...

Christophe, tout gonflé d'orgueil, s'en fut faire sceller ses lettres, mettre ses bottes, prendre son fouet, son chapeau à trois cornes, son épée courte, sa ceinture, ses gants et la plaque où étaient gravées les armes de son seigneur. Il passa fièrement devant Robert, en lui faisant voir le cachet de ses lettres qu'il tenait entre l'index et le pouce gauche; l'intendant fronça le sourcil, et Géronimo, dans un coin, examinait tout. — Christophe, mon ami, ta commission n'est pas bonne !... En disant cela, Robert se haussa, par un mouvement imperceptible, sur la pointe de ses pieds, en faisant craquer ses souliers, et en détachant une des mains qu'il avait derrière son dos, pour se gratter le menton. — Et pourquoi, monsieur l'intendant ? parce qu'on ne se sert pas de vous ? — Insolent !... gare le prévôt ! tu ne sais pas à qui tu te joues ! ne vois-tu pas qu'on n'emploie un homme de rien que dans des circonstances patibulaires ?... — Si madame vous entendait !... Vieux jaloux ! murmura le piqueur. Là-dessus, Christophe fit claquer son fouet, et partit au grand galop. — Il est in-

corrigible... dit Robert en remuant la tête; les honneurs le gâtent... j'en voulais faire un intendant, c'est impossible... Comment ose-t-on confier une lettre scellée des grands sceaux à un premier piqueur ? Madame perdra sa maison.... Au moins si elle m'avait appelé pour me prier de choisir !... Le rusé vieillard, tout en grommelant, trottina du côté de la vieille tour ; Géronimo le suivit à pas de loup, se rangeant contre les murs, et manœuvrant comme un chat. Robert le conduisit jusqu'à la citerne ; et au moment où l'Italien détournait, l'intendant lui appliqua un coup de son bâton d'ébène en lui disant : — Ah ! drôle ! tu m'espionnes ; je t'ai mené jusque-là pour m'en convaincre, j'en instruirai tout le monde, et tu ne resteras pas longtemps ici... Espionner un Robert !... qu'ai-je donc de secret ?... — Écoutez, *monsignor intendente*, je saurai prendre ma revanche, déjà ce matin, nous vous avons vu revenir, et cette nuit... — Infâme !... Ah ! tu as un système interprétatif !... Robert se met à rire pour déguiser son embarras, puis s'en fut en menaçant l'Italien et son maître de la colère de Mathieu le XLVIe.

Géronimo n'en fut qne plus ardent à poursuivre le vieux serviteur dont les yeux avaient annoncé de l'inquiétude ; il l'aperçut regarder la tour abandonnée... Alors Géronimo, quand Robert fut disparu, s'y glissa sans être vu. Il y pénétra, s'y cacha et résolut d'attendre là jusqu'à ce qu'il eût découvert quelque chose. Longtemps avant le dîner, Robert s'y présenta ; l'Italien tressaillit de joie quand il le vit frapper deux coups mystérieux, et... aussitôt Géronimo cherche son maître ; il court de tous côtés. Malheureusement Villani était allé à un château voisin. Géronimo se place sar le pont-levis, et l'attend avec impatience. Craignant d'être remarqué, il monte à son donjon pour guetter le retour du marquis. Cependant Christophe courait à toutes brides ; il sautait les fossés et prenait à travers champs pour couper au plus court ; il arriva suant, haletant à Dijon, en faisant claquer son fouet par les rues et en éclaboussant les passants sans crier gare ! Si Christophe était petit devant ses maîtres, il se trouvait un grand

personnage en face du reste des gens. Christophe, attaché à la maison de Birague, produisait l'équation suivante : Christophe — dix vilains, — neuf roturiers, — trois bourgeois affranchis.

Une foule de monde à la porte de l'hôtel du sénéchal lui indiqua que l'audience n'était pas finie ; un suisse avec une canne à pomme d'argent mettait l'ordre. Christophe piqua des deux dans la foule, qui murmura, chose que Christophe, habitué aux manières de Robert, trouva fort étrange. Son cheval renversa quelqu'un, et le suisse, reconnaissant les couleurs de Morvan, rudoya le drôle qui, disait-il, arrêtait les gens de monseigneur. Les deux battants de la sénéchaussée étaient ouverts. Cinq baillis rangés autour d'un tapis jugeaient d'une manière très-expéditive. Le siége vide du sénéchal fit trembler Christophe ; mais le bailli du bailliage de Chanclos, devinant son intention, lui montra la porte du cabinet que cachait un rideau de tapisserie. Le sénéchal écoutait d'un air sévère une pauvre femme qui pleurait, et que Jackal, son secrétaire, regardait avec des yeux malins. C'était un petit homme d'une tournure louche et équivoque, dont les manières contrastaient avec la noblesse du grand-sénéchal. Là, Christophe, devant le chef de la noblesse et de la justice seigneuriale, perdit sa fierté. Il remit la lettre de la comtesse que Mathieu, baron d'Olbreuse (le deuxième fief de sa famille), déposa sur son bureau sans la lire, attendant que la pauvre femme eût fini. Son visage parut s'animer d'une expression de bonté au récit qu'elle faisait... Pendant ce temps, Christophe épuisait son art gesticulatif pour indiquer au secrétaire qu'ils avaient à se parler sans que le sénéchal s'en doutât. Jackal, fait à de tels mystères, comprit bien vite. Le sénéchal condamna la pauvre vieille, mais il lui remit en même temps une somme pour adoucir son arrêt. Elle sortit en le bénissant, et Jackal la regarda de travers.

— C'est important, dit le sénéchal, car c'est scellé. Asseyez-vous, Christophe.

D'Olbreuse lut ce qui suit :

« Je réclame de vous, mon cher frère, une galanterie

judiciaire. Il y a sur nos terres un homme sans aveu qui s'est permis d'assassiner un des gens du marquis en pleine forêt : c'est de plus un insigne vagabond, et vous me devez, j'espère, des remerciements pour le soulagement que j'apporte dans vos fonctions en vous indiquant les malfaiteurs et le lieu où ils se retirent. Faites-les pendre, je vous prie, pour l'amour de moi. Votre sœur affectionnée.

« *P. S.* Morvan est toujours triste ; nous avons le bonheur de posséder Adolphe et nous vous attendons. »

— La chère sœur est expéditive... Au surplus, tenez, Jackal, voilà ce qui vous regarde. — Si monseigneur allait à l'audience! Je crois qu'en ce moment on appelle la cause dont il veut prendre connaissance. — Jackal, voici trois affaires dont vous me ferez le rapport.

Le sénéchal sortit pour siéger. Jackal l'accompagna en criant : Voici monseigneur! Les huissiers le précédèrent; les baillis et l'assemblée se levèrent. Jackal, en rentrant, dit à Christophe : — Qu'est-ce? — Une lettre de madame! — Donnez. — Non; j'ai l'ordre de vous la faire lire et de la brûler. — Ils sont tous comme ça... On met tout sur le dos de Jackal, on veut qu'il rende service, et n'avoir rien à craindre... Oh! les grands! les grands! — Chut, monsieur Jackal, voici ce que madame la comtesse de Morvan m'a dit de vous remettre pour donner des joujoux à vos enfants... Lisez.

Le clerc malin lut des yeux ce qui suit :

« L'homme dont il s'agit est à Chanclos; il porte un bandeau sur la figure. Il faut le juger et servir le roi en pendant au plus tôt un tel malfaiteur. Madame de Morvan saura reconnaître ce service d'une manière plus efficace; elle s'en remet sur le zèle de M. Jackal, qu'elle installera sénéchal particulier des fiefs de sa maison s'il réussit. De la célérité surtout, et rendre compte des moindres circonstances et des moindres paroles de ce brigand : il se nomme Jean Pâqué. »

— Brûle! brûle! Christophe! Dis à ta maîtresse que je *suis son* humble serviteur. Veux-tu un verre de vin? —

Très-volontiers. — Va m'attendre chez le concierge; je te prendrai en passant.

Jackal appelle un bailli et lui dit d'expédier un ordre pour arrêter Jean Pâqué, malfaiteur, vagabond, assassin, etc., etc. — Monsieur le bailli, dit-il, signez l'ordre en bas; je me charge d'y apposer le sceau de la sénéchaussée, et je vous prendrai moi-même sur la route de Chanclos pour aller m'assurer de cet homme. Le bailli s'inclina et sortit.

L'orage qui devait fondre sur le château de Chanclos n'y était guère prévu. Le brave capitaine prenait des airs d'importance en montrant à son ami Jean Pâqué, qui venait d'arriver tout couvert de sueur et de poussière, un petit barbouilleur qui, monté sur une échelle, peignait, sur les piliers de la porte rebâtie, les armes de Chanclos. L'air indifférent avec lequel Jean Pâqué les regardait chiffonna le capitaine.

— Corbleu! dit-il, ces armes sont belles, et l'Aigle du Béarn m'autorisa à y mettre un *H* au-dessus de la tour brisée. Qu'en dites-vous? Eh! mon ami, à quoi pensez-vous? — Cette pauvre Anna qui se promène dans le parc, songeant à ses amours. — Monsieur Jean Pâqué, prenez garde à ce que vous lâchez là! En disant cela, le capitaine tira son henriette à moitié. — Là... là, capitaine, habituez-vous donc à moi! — Mais les Chanclos femelles n'aiment jamais sans les ordres de leurs pères, croyez-le bien. — Capitaine, Anna peut aimer l'objet de ses feux sans crainte, c'est un gentilhomme. — Ah! dit Chanclos en renfonçant d'un pouce sa fidèle henriette. — Marquis : encore un autre pouce. Militaire : l'épée était tout à fait tranquille. — Et il se nomme? — De Montbard... Le compagnon de l'aigle du Béarn abandonna la poignée qu'il caressait encore. — Vous voyez, capitaine, que je sais tout. Ah çà, pensez-vous à marier votre fille? Voici votre demeure rebâtie, réparée, meublée. — Ah! mon vieux camarade, les fonds baissent, mais jamais l'honneur. — J'entends. Mon cher capitaine, connaissez-vous votre futur gendre? — Oui, je l'ai entrevu : c'est un garçon qu'il

nous faudra éprouver. Les sires de Chanclos n'ont jamais donné leurs filles sans examiner si les gendres étaient dignes. On le dit capitaine comme moi? — Il aura un régiment : j'en fais mon affaire. — Ah! ah! se dit en lui-même Chanclos en riant, le coup de poignard de l'Italien lui a plus dérangé la tête que la poitrine. — Oui, continua Jean Pâqué, vous m'avez sauvé la vie, j'ai le droit de me mêler de ce mariage. Anna est jolie, bonne, douce, aimable.

Le capitaine justifiait chacune de ces épithètes par un signe de tête. Néanmoins il s'arrêta quand son ami ajouta : — Mais elle est pauvre. Pour présent de noces je lui donne cent mille francs!... — Cent mille francs! reprit Chanclos en ouvrant la bouche et les yeux, et reculant de trois pas. — Cent mille francs, reprit Jean Pâqué sans affectation. — Allons, il a du bon, mon ami; et comme ce n'est pas à moi qu'il les donne, l'honneur est sauvé..... C'est l'affaire d'Anna, grommela le capitaine. — Tenez, reprit Jean Pâqué, voici votre ami, le sire de Vieille-Roche, qui vient dîner.

En effet, depuis que le compagnon de l'aigle du Béarn avait restauré ses affaires par la présence lucrative de Jean Pâqué, Vieille-Roche venait assez constamment tenir compagnie, boire et causer bataille avec son vieux camarade. Il s'était chargé de l'approvisionnement des liquides, et la vérité historique nous force à dire qu'une bonne partie de l'argent y passa. Le capitaine eut le soin de recruter parmi ses vassaux un ancien homme d'armes qui devint sommelier, page, piqueur, valet de chambre, et qu'il décora du nom de majordome. Vieille-Roche amenait un superbe cheval qu'il avait acheté selon les désirs de son ami. En passant sous le portail restauré, il en loua le goût, admira les armes et prodigua tellement les éloges, que le bon Chanclos manqua lui casser les doigts en lui disant bonjour. — Voilà ton cheval, mon ami. — Vieille-Roche, tout magnifique qu'il est, ce sera pour mes gens : je ne veux pas abandonner mon pauvre *Henri*, le cheval de notre invincible maître; ce serait un crime. — Chanclos, l'heure du

dîner approche, et la route m'a donné une soif... — Allons boire au plus tôt... En êtes-vous, monsieur? — Non, répliqua brusquement Jean Pâqué. — Il a de l'humeur, mon ami l'Ours; il ne fait rien comme un autre.

En entrant, il vit Anna et lui dit d'un ton grave : — Mademoiselle de Chanclos, apprenez qu'avant de confier leurs secrets à des étrangers, les anciennes Chanclos les disaient à leur père. — Je n'ai point de secrets pour vous, mon père. — Vois-tu comme ça ment, de Vieille-Roche? Oh! les femmes! — Sont femmes, dit de Vieille-Roche. — Et le marquis de Montbard, mademoiselle? — Quoi! mon père, il m'aimerait! quel bonheur! Anna rougit en disant cela, et ses yeux, qu'elle s'empressa de baisser, brillèrent d'un feu divin. — Pas encore, mademoiselle, pas encore, reprit le capitaine... Mais l'as-tu vu, Vieille-Roche? — Oui. — L'on dit que c'est un bon garçon? — On le dit. — Qu'il monte bien à cheval? — Bien. — Il est capitaine? — Capitaine. — Vieille-Roche, il faudra le tâter, savoir s'il mérite... — Tâtons-le. — Mademoiselle, reprit brusquement Chanclos en s'adressant à sa fille, vous en avez parlé à l'étranger? — Non, mon père, je vous assure. — C'est donc un diable? Il sait tout, voit tout, fait tout, donne tout. Par l'aigle du Béarn! je n'y conçois rien. — L'on doit convenir, Chanclos, que ton château est bien arrangé. — Pas mal. — Bien meublé. — Assez. — Que tu as une bonne cave. — Buvons donc, Vieille-Roche, dit le capitaine à voix basse. — Hein? — Remarques-tu comme Anna nous regarde? Elle croit que nous parlons de Montbard. — Oui, oui. — En effet, depuis quelque temps elle est distraite, rêveuse. — Ça aime comme nous autres dans notre jeune temps. — Nous la marierons, Vieille-Roche, nous la marierons.

Le capitaine était ivre de joie, en pensant qu'il allait établir sa fille, ce qu'il n'osait plus espérer. Anna rougit, car elle entendit les derniers mots que prononça son père. Alors Jean Pâqué parut, et l'on se mit à table. De Vieille-Roche avait déjà cinq bouteilles de vin de Bourgogne dans l'estomac en forme de préface dînatoire. Au bout de dix

comte de Morvan, baron de Birague, pair de France, commandant des ordres du roi, gouverneur de la province de Berry, grand-veneur. — Mon gendre! ajouta Chanclos, sans y mettre cet air d'importance qui accompagnait ordinairement ces deux mots. — Grand Dieu! s'écria le vieillard. Et son œil enflammé s'éleva vers le ciel. Cette violente exclamamation frappa tous les assistants. La tête de Jean Pâqué prit une expression sublime d'horreur et de crainte. Chacun ému attendait en silence.

— Il me suffirait d'un mot pour écraser l'orgueil de tous; je devrais le prononcer peut-être... Adieu, bon et brave gentilhomme, dit-il à Chanclos, dont la fureur renaquit par ces deux épithètes; ne tirez pas l'épée; je me soumets; l'honneur le veut. Que ne m'a-t-il pas fait faire? Quant à vous, vils instruments d'iniquité, je vous briserai comme un verre! Allez, je vous suis. Il prit Chanclos par la main et lui dit en la lui serrant : — La comtesse de Morvan est votre fille? — C'est une impertinente. — Je pourrais la punir cruellement de son orgueil; mais je causerais de trop grands malheurs. En achevant ces mots, il frappa amicalement sur le cœur de Chanclos. — Vous pourriez, continua-t-il, avoir besoin d'argent? — Ah! mon ami, finissez donc. — Allons, allons, Chanclos, point de plaisanteries; vous m'avez sauvé la vie, et entre nous... — Ah! c'est différent. — Je ne resterai pas longtemps en prison; ne faites même pas de démarches pour m'en faire sortir. Cependant il se pourrait... Tenez, allez à Birague; voyez le vieux Robert; vous pourrez lui demander jusqu'à deux mille pistoles.

Le capitaine ouvrit de grands yeux... — Mais comment?... — Ah j'oubliais, reprit le vieillard. Il alla vers la table, prit une plume, et dessina sur un carré de papier certaines lignes qui produisirent la lettre de change suivante :

§ I — II W 6 4.

Chanclos, en avisant cela, resta stupéfait; l'étranger s'enveloppa dans un manteau; enfonça sa toque, et baissa

davantage son bandeau, ce qui le rendait méconnaissable. Il tendit sa main au compagnon de l'aigle du Béarn, qui la saisit pour exprimer toute son amitié et ses regrets. Jean Pâqué suivit les sbires, et le capitaine le conduisit jusqu'à la porte, en retenant avec peine l'envie de sabrer cette nuée de corbeaux. Chanclos regarda le vieillard d'un œil attendri, chose bien rare ; il le vit s'éloigner avec douleur : — Il n'a pas dîné ! s'écria-t-il.

De Vieille-Roche suivait en chancelant, et Anna se sentait émue ; le geste et l'exclamation du vieillard l'avaient étonnée. — Par la corbleu ! dit le capitaine en se rasseyant, tout cela n'est pas catégorique. — Ça n'est pas catégorique, répéta de Vieille-Roche. — Mais, puisque c'est son affaire, dînons... — Dînons, mon ami. — Mon père, j'ai peur que ce bon vieillard, qui n'a pas voulu vous donner d'inquiétude, ne périsse !... — C'est possible, observa Vieille-Roche, il a l'air aimable, ce bonhomme... Par saint Hubert ! si j'avais un ami prisonnier... — Que ferais-tu ?... — Attends que j'aie bu... je ferais le diable pour le sauver. — Il est si intéressant, mon père !... il est malheureux ! — Tu as raison, Vieille-Roche !... — Certainement... — Par l'aigle du Béarn ! dit Chanclos en frappant un coup de poing sur la table, ce qui fit sauter les plats et les bouteilles ; je veux le venger... et lui rendre des services à ma manière, corbleu !... il m'en rend de si grands !...

Vieille-Roche était occupé à ramasser les bouteilles cassées, afin de sauver quelque chose, quand le capitaine en colère se leva : ce mouvement fit tomber Vieille-Roche... Le capitaine n'y prit pas garde, et siffla sa fanfare de colère... puis il se promena en se grattant la tête, pendant que Vieille-Roche, cherchant à se relever, retombait toujours. . . . .

CHAPITRE XII

De branca in brancam degringolat at que fecit *pouf!*
Pièce de Michel Morin.

L'officier de Chanclos, furieux de l'arrestation de son ami, jura de remuer ciel et terre pour sa délivrance. Il ordonna à son écuyer (car, depuis la restauration de ses finances, le fier gentilhomme avait pris à son service un pauvre mendiant qui se trouvait décoré de ce nom pompeux), il ordonna à son écuyer, disons-nous, de seller ce fidèle Henri, et de se tenir prêt à le suivre. L'intention du capitaine était de se rendre au château de Birague, et de reprocher amèrement à sa fille Mathilde l'abus qu'elle faisait du pouvoir que le nom et le titre de comtesse de Morvan lui donnaient. Robert, qui se piquait de connaître les hommes, a toujours soutenu que le seigneur de Chanclos avait principalement été déterminé à cette démarche par l'appât des mille pistoles qu'il devait lui compter. Comme rien dans les mémoires autographes que nous possédons n'annonce la véracité d'une pareille supposition, tout à fait injurieuse pour le capitaine, nous nous contenterons d'en faire part au lecteur, en l'invitant à n'y donner que l'importance qu'il jugera convenable. Quoi qu'il en soit, l'officier de Chanclos arpentait au grand tort de son cheval le chemin que la nation tenait de la munificence de ses princes, qui avaient permis aux communes de se ruiner pour faire une route royale. Le capitaine, avant de quitter son manoir, s'était fortifié l'estomac d'un déjeuner substantiel arrosé de deux excellentes bouteilles de vin du meilleur crû. Vous jugez, lecteur, s'il se sentait en louables dispositions pour bien quereller sa fille, son gendre et sa petite-fille au besoin; aussi entra-t-il dans les cours du château de Birague avec la fierté d'un général d'armée qui prend possession d'une ville conquise.

Géronimo, qui, de son grenier, avait l'oreille aux écoutes, et qui depuis la nuit dernière, attendait impatiemment

le retour du marquis pour lui faire part des importants secrets qu'il avait découverts, crut que le bruit des chevaux qu'il entendait annonçait l'arrivée de son maître. Il se mit à la lucarne de sa chambre, et aperçut effectivement le marquis qui entrait dans les cours accompagné de plusieurs cavaliers; en conséquence, il descendit précipitamment l'escalier pour courir au-devant de lui. Comme il enjambait les marches quatre à quatre, il se trouva vis-à-vis le capitaine, qui, malheureusement pour l'Italien, ayant bonne mémoire, reconnut de suite la figure patibulaire du drôle qu'il croyait avoir châtié sévèrement. — Ho ho! s'écria l'officier de Chanclos en saisissant l'Italien par l'oreille, voilà, sur mon honneur, le coquin qui joua des couteaux avec le vieillard balafré... Ah çà, coquin, comment se fait-il que tu te sois dépendu?...

Aux gestes militaires du capitaine, et plus encore à cette interrogation foudroyante, Géronimo reconnut de suite l'impitoyable soldat de la forêt. Plein de trouble et d'effroi, il jeta un cri terrible; et, faisant un soubresaut violent, il s'élança au travers des appartements, en laissant toutefois dans les mains nerveuses du capitaine l'oreille droite, que celui-ci avait saisie comme pièce de conviction. — Ne crois pas m'échapper, drôle, dit le capitaine en mettant l'épée à la main; par mon henriette, je jure que tu ne te dépendras pas cette fois!

En achevant ces paroles, l'irritable gentilhomme se mit sur les traces du fuyard, et le poursuivit si vivement, qu'il entra en même temps que lui dans l'appartement de la comtesse. Une fenêtre était ouverte, et Géronimo, sans trop calculer la hauteur qui la séparait de la terre, aima mieux la franchir, au risque de se rompre un bras, que d'attendre l'implacable ennemi qui le poursuivait. Apercevant son maître, il se précipite en s'écriant : — J'ai le secret! j'ai le secret! — Que dit ce pendard? s'écria le capitaine en s'approchant vivement de la fenêtre... Beau secret, ma foi! ajouta-t-il en regardant l'Italien étendu sur le pavé, que celui de se fracasser le crâne. Effectivement, Géronimo était tombé si malheureusement, que la

tête avait porté tout le poids de la chute, et il paraissait en ce moment sur le point de rendre le dernier soupir.

A l'aspect du capitaine, à ses menaces, aux cris et à la chute de Géronimo, la comtesse et son époux, pâles et tremblants, se regardaient avec anxiété : le marquis était accouru auprès du corps de son domestique, et le reste des spectateurs attendait en silence l'issue de cette scène extraordinaire. — Eh bien ! Géronimo, dit Villani en essayant de relever son domestique, quel secret as-tu donc découvert? — Le secret de la famille, monseigneur, répondit l'Italien d'une voix faible; mais je crains bien qu'il ne me serve de rien d'avoir eu tant d'adresse : je sens mes esprits s'évanouir et ma vue se troubler : tout m'annonce que je vais aller rendre visite à Lucifer. Croyez-vous que je sois damné, monseigneur? — Imbécile ! laisse-là tes sottes questions, et apprends-moi promptement... — Monseigneur, le vieillard inconnu... Ah ! saints du paradis, ayez pitié de moi, ou je me donne au diable... Géronimo parut en ce moment éprouver une douleur aiguë. Sa souffrance fut longue et terrible; il poussa enfin un profond soupir comme s'il se sentait soulagé, et expira.

— Le misérable ! s'écria Villani furieux, il meurt avant d'avoir parlé !... — Avant d'avoir parlé ! répéta le comte d'un air égaré ; avait-il donc connaissance... — Monsieur le comte, reprit vivement Mathilde en interrompant son époux, devez-vous vous occuper du sort d'un scélérat qu'une prompte mort a ravi au glaive de la justice? Et vous, mon père, que signifient ces cris menaçants et cette arme que vous tenez à la main?... Etes-vous l'exécuteur des hautes-œuvres?... — Ventre-saint-gris, péronnelle ! s'écria l'officier de Chanclos furieux, prenez-le sur un ton plus convenable... Comte Mathieu, mon gendre, je viens ici pour m'expliquer avec vous. M'apprendrez-vous, monsieur, de quel droit vous avez envoyé une bande de suppôts de justice à mon château, avec ordre d'enlever ce bon Jean Pâqué, mon ami, pour le conduire dans un château fort?... — Moi ! reprit le comte embarrassé. — Vous-même, mon gendre... le trait est noir, je vous le dis en

face. Quoi! pour plaire à votre impertinente femme et à ses courtisans, mille fois plus impertinents encore, vous ne craignez pas de manquer essentiellement à votre beau-père, à un gentilhomme recommandable, en faisant arracher de chez lui un original, j'en conviens, mais un parfait honnête homme, et un bon ami, dont le cœur et la bourse sont ouverts... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; qu'avez-vous à reprocher à Jean Pâqué?... — Rien personnellement, reprit le comte ; il n'a dû être arrêté que comme homme sans aveu et sans asile, et errant de caverne en caverne. — De caverne en caverne, mon gendre!... Eh! pour quoi prenez-vous donc le château de Chanclos?... On voit bien que vous n'avez pas vu les nouveaux embellissements que je viens d'y faire faire, et que vous ignorez également ceux que je projette encore... Mais patience! patience!...

L'expansif capitaine aurait parlé bien plus longtemps sur un sujet qui lui était aussi agréable, si la vue du marquis Villani, qui entrait alors dans l'appartement, n'eût changé le cours de ses idées. Il reconnut de suite Villani pour le cavalier qui avait essayé de recueillir les dernières paroles du bandit Géronimo. — Me ferez-vous l'honneur de me dire, demanda-t-il brusquement en s'adressant au marquis, quel rapport il peut y avoir entre un coquin fieffé comme celui qui est étendu sous les fenêtres de ce salon, et un cavalier qui est reçu chez le comte Mathieu de Morvan, mon gendre? — Quel rapport, capitaine! répondit l'Italien sans s'émouvoir. — Oui, monsieur, quel rapport, reprit fièrement Chanclos en caressant doucement la poignée de son henriette. — Ceux qui peuvent seuls exister entre un homme de ma qualité et un être aussi obscur... L'homme étendu mort ici près faisait partie de ma maison. — Jolie maison, ma foi, vous pouvez vous en flatter! Ventre-saint-gris! si je juge du reste par l'échantillon que j'ai sous les yeux, cela doit être un repaire de brigands. — Que voulez-vous dire par là, monsieur de Chanclos? — Je veux dire que l'*honnête partie* de votre maison qui est couchée là au frais était le plus grand scé-

lérat du monde. Je le rencontrai le lendemain de l'insipide bal donné ici par madame ma fille. J'étais à me rafraîchir avec l'ami de Vieille-Roche, lorsque ce drôle entra dans l'auberge où nous nous trouvions. Peu de temps après son arrivée, un vieillard couvert d'un grand manteau brun, une balafre sur l'œil, s'arrêta devant la porte de l'auberge; le bandit voulut lier conversation avec le vieillard, et lâcha quelques mots qui me déplurent. Je mets la main sur mon henriette pour châtier l'insolent : le pendard prend la fuite, et disparaît. Deux ou trois heures après, je le surprends au coin d'un bois jouant du couteau sur la peau du vieillard. Pour le coup il ne put m'échapper : je fais une boutonnière de dix-huit pouces au ventre de mon coquin, et le pends à un arbre. Je croyais bonnement avoir débarrassé les chemins du promeneur le plus désagréable, lorsque je rencontre aujourd'hui mon spadassin dans le château du comte Mathieu mon gendre. A ma vue, l'*honnête partie* de la maison de monsieur se récrie avec effroi : je reconnais mon gibier de potence, et le saisis par l'oreille; il me la laisse dans la main; je le poursuis l'épée dans les reins; il saute par la fenêtre, et se casse la tête sur le pavé des cours. De tout cela, je conclus, 1o que monsieur a eu un grand tort en recevant un misérable de cette espèce à son service : 2o que ma fille la comtesse a eu deux grands torts : le premier, de se charger de la vengeance d'un coquin d'Italien ; le second, de faire arrêter un honnête homme qui ne lui avait fait aucun mal, et qui, de plus, était l'ami de son père; 3o que le comte Mathieu mon gendre a eu trois grands torts : le premier, de se mêler d'une affaire qu'il n'entendait pas ; le second, de manquer essentiellement à son beau-père ; et le troisième, d'avoir cru sa femme sur parole; 4o enfin que moi seul ai eu raison. En conséquence, je demande que Géronimo soit jeté à la voirie, et que Jean Pâqué soit mis de suite en liberté.

Le recit du capitaine avait été écouté avec la plus grande attention; les uns (le marquis était de ce nombre) espéraient y découvrir la trace de ce qu'ils cherchaient ; les

autres attendaient en tremblant l'affreuse lumière qu'ils redoutaient. — Eh bien! comte, demanda le capitaine en s'adressant à son gendre, qui paraissait plongé dans la rêverie la plus profonde, me rendrez-vous mon ami?... — Je ne puis, cher capitaine, entraver la marche de la justice : si votre ami est honnête homme, comme j'aime à le penser, n'en doutez pas, il sortira sous peu de prison. — C'est bien ce qu'il m'a promis, reprit Chanclos, et même, si j'avais voulu l'en croire, je me serais dispensé de solliciter pour lui. Ce diable d'homme prétend être libre dès qu'il lui conviendra, et avoir de plus le pouvoir de faire trembler ses plus fiers ennemis. Comtesse ma fille, il m'a promis de rabaisser sous peu votre orgueil; Dieu le veuille! quant à moi, je renonce à cette tâche difficile. En achevant ces mots, le capitaine sortit du salon, et descendit l'escalier en sifflant la fanfare d'Henri IV et en appelant Robert de toute la force de ses poumons. — Quel homme! s'écria la comtesse en le voyant sortir; faut-il, hélas! que je sois sa fille!... Cette phrase mélancolique lui servit à déguiser le trouble que les paroles de son père avaient fait naître dans son esprit. Villani fut le seul qui ne fût pas la dupe de cette ruse féminine. Il avait remarqué l'inquiétude de Mathilde pendant le récit du capitaine, et son effroi visible lors de sa dernière menace. Enfin, le peu de mots que prononça Géronimo mourant confirmaient les soupçons qu'il avait toujours nourris jusqu'alors; il était maintenant convaincu que la vie du comte et de sa femme cachaient un mystère terrible, épouvantable. A en juger par les angoisses que les deux époux éprouvaient, il ne doutait pas que la possession de leur secret ne le rendît l'arbitre de leur destinée, en un mot, l'époux d'Aloïse et l'héritier des immenses domaines de la puissante maison de Morvan. Mais ce secret important, il fallait le découvrir! aussi se promit-il de ne rien négliger pour y parvenir; et, comme le vieillard, Jean Pâqué lui paraissait connaître le mystère qu'on voulait dérober à sa connaissance, il forma le projet de lui faire rendre la liberté, pourvu qu'il voulût dévoiler tout ce qu'il savait sur la famille des *Morvan.*

Tandis que le marquis, tout en accablant la comtesse de flatteries outrées. cherchait dans son esprit les moyens d'arriver à ses fins ambitieuses aux dépens même de celle qui lui montrait tant de prédilection, le capitaine parcourait le château en s'égosillant à crier après Robert, qui ne paraissait pas, et en rudoyaut tous les domestiques qu'il rencontrait. Impatienté de l'inutilité de ses recherches, l'officier de Chanclos sortit de l'intérieur du château, et se rendit dans le parc. Il y avait près d'un quart d'heure qu'il était assis sous un massif d'arbres, lorsqu'une marche lui annonça l'approche de quelqu'un. Il lève la tête, et reconnaît Robert, qu'il avait si longuement et si vainement cherché.

— Par l'*aigle du Béarn!* s'écria-t-il, je serais curieux de savoir, monsieur Robert ce qui a pu retenir si lontemps hors du château un intendant aussi zélé que vous? — Ce qui m'a retenu, monsieur de Chanclos, reprit gravement Robert, ça été ce qui m'a occupé toute ma vie, le service des Morvan. — Peste soit de vous et de vos Morvan! vous êtes cause qu'un Chanclos s'est morfondu pendant trois quarts d'heure. — Quand il s'agit du service des Morvan, reprit Robert avec emphase, les Chanclos peuvent attendre. Savez-vous, monsieur le capitaine, qu'avant que la gentilhommière de Chanclos existât, les tours de Birague s'élevaient majestueusement dans les airs? La noblesse des Morvan ne date point d'un jour comme celle des Chanclos. — La noblesse des Chanclos date d'un jour! s'écria le capitaine tout bouffi de colère : par l'aigle de Béarn, mon invincible maître!... — Oui d'un jour, monsieur le capitaine, interrompit Robert; j'en suis fâché pour vous, mais je n'y peux que faire. Votre maison ne compte guère que cent cinquante ans de noblesse, tandis que les Mathieu de Morvan... Ah! ceux-là n'ont jamais été anoblis, ils sont nés Morvan. — Cent cinquante ans de noblesse! reprit le capitaine un peu adouci par le siècle et demi d'antiquité que Robert accordait à sa race; savez-vous, monsieur Robert... — Mon Dieu, je sais tout cela. Je sais que sous Mathieu XXVIII et sous Robert Ier, son intendant, il n'était pas encore question des

Chanclos dans la comté : les registres de mon intendance en font foi. Je sais de plus que les Chanclos ne furent anoblis qu'en l'an 14.., sous le règne du roi ***, et cela à la recommandation de Mathieu XXXI, comte de Morvan, lequel, du temps des croisades, fut six mois roi de Bethléem. Bethléem est en Judée, capitaine ; lequel Mathieu XXXI voulut récompenser, dans la personne de Jean-Nicolas-Barnabé Rousson, les services d'un bon et fidèle maître d'hôtel... Ce que je vous dis là, capitaine, est au vu et au su de tout le monde. — Ventre-saint-gris ! j'espère bien que non, se dit l'officier de Chanclos en lui-même... Ah çà, monsieur Robert, reprit-il tout haut avec une douceur que la science profonde du vieil intendant lui avait inspirée subitement, il ne s'agit pas ici de disputer sur le rang des Morvan et des Chanclos ; ce sont deux familles glorieuses, dont chacun tient à grand honneur d'être allié, et qui ont droit à vos respects, aujourd'hui surtout qu'elles sont confondues en une seule ! Je suis venu à Birague pour une affaire qui ne vous regarde pas et pourtant qui vous regarde ; c'est pourquoi je désirerais avoir avec vous un moment d'entretien particulier. — Eh bien ! monsieur le capitaine, nous sommes seuls, parlez. Qu'avez-vous à me dire ? — Connaissez-vous, mon vieux Robert, un certain Jean Pâqué ? — Jean Pâqué ! dit Robert en fixant ses deux petit yeux gris et brillants sur le capitaine ; je crois effectivement avoir entendu parler... N'est-ce pas le nom d'un vieillard que vous avez retiré à Chanclos ? — Précisément, mon camarade. Il y était encore ce matin lorsque la justice est venue l'y arrêter en vertu d'un ordre obtenu par le crédit du comte Mathieu, mon gendre, et délivré par le sénéchal de Bourgogne. — O honte ! ô infamie ! s'écria Robert en se tordant les mains ; ô noble maison de Morvan ! ô intègre intendance des Robert ? vous êtes flétries pour jamais ! — Là, là, mon vieux camarade, dit le capitaine, calmez un peu ce flux d'exclamations. Ah çà, vous vous intéressez prodigieusement, à ce qu'il me paraît, à mon ami Jean Pâqué ? — Moi ? reprit Robert, point du tout ; je ne m'inquiète que de l'honneur des Morvan. —

Quel rapport y a-t-il entre les Morvan et mon ami Jean Pâqué? — Quel rapport, monsieur le capitaine? Écoutez: ce Jean Pâqué, que vous honorez du nom de votre ami, est un honnête homme. — Ventre-saint-gris! j'en jurerais. — Eh bien! monsieur le capitaine, on l'arrête chez vous; on se sert du noble nom de Morvan pour commettre une injustice; on fait passer mon maître pour un seigneur dur et cruel, et l'on flétrit ainsi l'antique renom de vertu des Morvan, et par contre-coup celui des Robert, leurs intendants nés. Mais cette trame odieuse ne s'accomplira pas. Je cours trouver monseigneur, et... — Arrêtez, monsieur Robert, arrêtez, dit l'officier de Chanclos en retenant par le bras le malin intendant, qui riait sous cape en voyant le capitaine prendre le change; j'ai déjà parlé au comte Mathieu mon gendre, et tout ce que vous pourriez dire à ce sujet serait inutile. Venons donc à ce que j'ai à vous confier. Mon ami Jean Pâqué m'a donné un billet doux pour vous : le voici.

En prononçant ces paroles, le capitaine remit à Robert le papier empreint du signe mystérieux qu'y avait apposé l'inconnu. L'intendant, apercevant cette marque, s'inclina devant le capitaine et lui demanda ses ordres. — C'est une lettre de change, mon camarade, reprit le capitaine en riant, une lettre de change de mille pistoles d'or. Y ferez-vous honneur? — A l'heure même; mais cependant à une condition, capitaine. — Laquelle, monsieur Robert? — Le secret. — Je le promets au nom de l'aigle du Béarn, mon invincible maître. — Cela suffit, mon capitaine; suivez-moi je vais vous compter votre argent... Mais non, ne me suivez pas; on pourrait nous surprendre ensemble, et il ne faut pas que cela arrive. Trouvez-vous cette nuit à minuit près de la tour du Nord; là je vous remettrai vos mille pistoles en belle monnaie royale. — Eh bien! soit, Robert, à minuit, au pied de la tour du Nord. — A minuit, monsieur le capitaine; c'est entendu.

Robert alors salua le capitaine et regagna le château à grands pas. L'officier de Chanclos le suivit quelque temps des yeux, puis il prit, en se promenant, le chemin des écu-

ries pour s'assurer : 1° si son fidèle Henri ne manquait ni d'avoine, ni de litière; 2° pour le seller, car le bon capitaine roulait en sa tête des desseins que, selon sa manière de voir, il croyait très-importants. Comme il traversait les premières cours; il se sentit saisir et embrasser étroitement. — Ventre-saint-gris! s'écria notre vieux gentilhomme, quel est donc le fou ou l'ami qui me serre ainsi? — C'est moi, capitaine : c'est Adolphe d'Olbreuse. — Mon petit chevalier! Eh! embrasse-moi encore, cher enfant... Corbleu! jeune homme, comme vous voilà fringant! — Je suis lieutenant aux gardes, mon ami. — Lieutenant aux gardes à dix-huit ans! Par l'aigle du Béarn, nous n'avancions pas si vite au service de mon invincible maître, et cependant nous nous battions aussi bien et un peu plus souvent que vous ne le faites aujourd'hui! Quoi qu'il en soit, j'aime à te voir ce brillant uniforme; par mon henriette, cela te donne un air cavalier. Ah çà, mon petit chevalier, que viens-tu faire ici? — Je viens pour rendre visite à mon oncle, réclamer sa parole au nom de mon père, qui ne tardera pas à arriver et épouser ma cousine Aloïse. — C'est fort bien fait à toi. Comment t'a reçu la comtesse? — Comme un étranger. — Le comte? — Comme un fils. — Aloïse? —Comme un amant. — Alors nous épouserons, s'écria le bon capitaine en se frottant les mains avec un air de satisfaction et en sifflant la fanfare d'Henri IV, fanfare inévitable dans toutes les occasions de joie. — La comtesse cependant s'oppose à mon mariage. — Tu épouseras malgré elle. — C'est bien mon intention. Elle me préfère ce maudit Italien de Villani. — Va te battre avec lui. — Je ne demande pas mieux; j'y cours. — Un moment. Je réfléchis qu'il n'est pas décent qu'un jeune homme ait l'air de forcer une famille, l'épée sous la gorge, de lui accorder leur enfant en mariage. J'irai trouver Villani, moi! — Vous, capitaine? — Moi-même. Ne suis-je pas le grand-père d'Aloïse? Je signifierai à ce courtisan ultramontain que, s'il ose prétendre à la petite-fille d'un Chanclos je lui clouerai l'oreille de son coquin de valet sur le nez. — Mais le comte? — Est un rêveur. — Mais la comtesse? — Est

une impertinente. — Mais Aloïse ? — Est un aussi jolie fille que mon Anna. Patience, patience, j'ai des projets, et dans peu on entendra le bruit des violons dans le manoir des Chanclos.

En prononçant ces mots, le capitaine embrassa le chevalier d'Olbreuse, et entra dans l'écurie de son Henri en fredonnant l'air d'une contredanse.

CHAPITRE XIII

Quiconque ne sait pas vider une futaille,
Ni d'un joli minois houspiller la candeur,
N'est pas digne de moi... Qu'il s'écarte, qu'il aille
Chercher en d'autres lieux ce qu'il croit le bonheur...
Il n'aura point ma fille !...

H..., *comédies inédites.*

Pendant que l'officier de Chanclos, en caressant son Henri, s'occupait avec complaisance du projet qu'il avait communiqué à d'Olbreuse pour le débarrasser de la rivalité de l'Italien Villani, et plus encore des affaires importantes qu'il avait à traiter de concert avec le sire de Vieille-Roche, son digne ami, l'honnête Jackal et son escorte noire conduisaient Jean Pâqué dans les prisons d'Autun. Le vieillard avait conservé le plus grand calme pendant toute la route, et il ne paraissait nullement s'inquiéter des suites que son arrestation pouvait avoir. Sa sérénité ne fut point altérée en voyant les guichets s'ouvrir et se fermer sur lui. Il se plaça devant la table chargée du pain noir et de l'eau pure destinés à ses repas du même air qu'il se serait assis à un banquet somptueux. Il resta vingt-quatre heures sans entendre parler de rien et sans apercevoir ni juge ni guichetier. Sur le soir du second jour de sa captivité, il vit la porte s'ouvrir et paraître le geôlier de la prison un grand panier couvert sous le bras. Le geôlier découvrit le panier et en tire ce qu'il contenait : c'étaient une bouteille de vin vieux, une volaille, du jambon, des liqueurs et de la pâtis serie.

— Voilà bien des cérémonies pour un pauvre prisonnier! dit le vieillard en s'adressant au guichetier. — C'est l'habitude de la maison, reprit celui-ci; allons, camarade, profitez du temps qui vous reste; mangez, buvez, donnez-vous en; demain à cinq heures du matin vous n'aurez plus besoin de rien. — Que voulez-vous dire?... — Parbleu! cela est assez clair. Ce repas est *celui du paradis;* c'est celui que nous sommes dans l'habitude de donner aux prisonniers condamnés à mort. — Aux prisonniers condamnés à mort! Dites-moi, mon ami, mon arrêt serait-il déjà prononcé?... — C'est une affaire faite, reprit le geôlier tout naturellement, et il en faut prendre votre parti. — Je vois effectivement, dit le vieillard en souriant, que c'est la seule chose qui me reste à faire... Le grand sénéchal de Bourgogne est-il dans cette ville? — Il y est arrivé cette après-dînée, et il s'occupera ce soir de signer les différents arrêts; ainsi, soyez tranquille, vous ne languirez pas. — C'est bien mon espérance... Ah çà, parlez-moi franchement, geôlier, aimeriez-vous à être pendu?... — Quelle demande! reprit le guichetier étonné: en a-t-on jamais fait une pareille à un honnête homme? — C'est qu'il dépend de vous de l'être demain matin, ou de gagner cent pistoles. — Cent pistoles!... Que signifie?.. — Je m'explique... Si dans une heure le billet que voici est remis en mains propres au grand sénéchal, cent pistoles d'or vous seront comptées. Dans le cas contraire, votre corps fera crier sous son poids la potence que les garçons du bourreau élèvent en ce moment. — Et qu'est-ce qui me donnera les cent pistoles d'or si j'obéis? — Moi. — Et qu'est-ce qui me fera pendre si je n'obéis pas?... — Moi. — Allons donc... vous êtes fou, camarade, dit le geôlier brusquement. — C'est ce que vous saurez demain matin, reprit le vieillard de l'air du monde le plus calme; encore une fois, voulez-vous la corde ou cent pistoles?... choisissez...

Le geôlier fixa avec attention l'étrange personnage qui lui parlait ainsi; l'air et le ton calme du vieillard lui en imposèrent tellement, qu'il prit la lettre qui lui était offerte. — Me promettez-vous qu'il n'y a rien là-dedans qui puisse

me compromettre? demanda-t-il en tournant en tous sens le papier qu'il tenait entre ses doigts. — Je vous le promets... Il n'intéresse que le grand sénéchal et moi... Mais séparons-nous, j'ai besoin d'être seul. N'oubliez pas surtout que la corde ou cent pistoles sont à votre choix... Je vous tiendrai parole... comptez-y...

En disant ces mots, le vieillard tourna le dos au geôlier, et fut se rasseoir d'un air indifférent sur l'unique siége qui se trouvait dans sa prison. Le guichetier ferma la porte et sortit en grommelant entre ses dents. Une demi-heure après, il rentra, l'étonnement peint sur la figure, et s'approchant du vieillard, il lui dit respectueusement : — Maître, le grand sénéchal me suit. — Voici les cent pistoles promises. — Grand merci... En ce moment, des pas nombreux se firent entendre dans le corridor qui conduisait à la prison de Jean Pâqué, et le grand sénéchal parut à la porte avec la suite nombreuse qui l'accompagnait; sur un geste de l'inconnu, il ordonna à ses gens de s'éloigner, et entra seul dans la chambre du vieillard, dont il fit refermer la porte sur lui. Le sénéchal fit quelques pas en regardant silencieusement le vieillard, qui, plongé dans une profonde rêverie dont il nous serait difficile d'indiquer la cause, paraissait ne pas s'apercevoir de la présence du premier magistrat de la province. Est-ce vous qui vous nommez Jean Pâqué? demanda le sénéchal. — C'est le nom que me donne le vulgaire; mon véritable nom n'est connu que du cardinal et de Dieu. — Vieillard, vous êtes accusé d'un crime qui, s'il était prouvé, ferait tomber sur vous tout le poids de la vengeance des hommes. Votre air vénérable, votre ton n'annoncent point un vil scélérat. Peut-être êtes-vous victime de quelque calomnieuse accusation?... c'est du moins ce que la lettre que vous m'avez fait remettre m'a laissé entrevoir. Parlez sans crainte, je suis prêt à vous faire rendre la justice qui vous est due. — Vous ne pouvez rien pour moi, sénéchal, répondit l'étranger d'un ton de voix adouci; non, vous ne pouvez rien. — Si vous êtes innocent, comme j'aime à me le persuader, je puis vous sauver, car je le dois. Justifiez-vous, vous dis-je, et je vous

jure sur l'honneur que la sentence qui vous condamne ne sera point exécutée. — Il suffit de ma volonté, sénéchal, pour qu'elle ne le soit pas. — Vieillard, vous êtes fou. — Voilà bien l'orgueil humain! ce qu'il ne conçoit point est erreur ou folie... Mais je veux vous convaincre de la véracité de mes discours. Approchez, sénéchal, et jetez les yeux sur cet écrit. — Que vois-je!... un ordre secret tout entier de la main du cardinal-ministre! — Prenez-en connaissance.

Le sénéchal lut à voix basse ce qui suit : . . . .

— Vous le voyez, sénéchal, dit le vieillard quand le baron d'Olbreuse eut achevé la lecture de l'important papier, loin d'être un aventurier et un vil assassin, il n'est en France aucune famille qui ne s'honorât de mon amitié, et aucun homme, tel puissant qu'il soit, qui puisse m'offenser impunément. Quant à mon nom, je le tais; le contenu de ces lettres doit vous suffire pour me faire sortir de prison. — Il suffit, monsieur, reprit le sénéchal, et je vais ordonner de suite votre mise en liberté; ce n'est pas tout, je vous donne ma parole que des informations vont être faites afin de connaître et punir les auteurs du complot dont vous avez failli être victime. — Vous savez ce qu'il vous reste à faire, sénéchal, et je n'ai pas la prétention de vous tracer la ligne de vos devoirs. Toutefois, si les conseils de l'ami particulier du cardinal-ministre ont quelque poids à vos yeux, je vous prierai d'assoupir une affaire qui ne peut produire qu'un scandale sans résultat... Adieu, sénéchal; je n'oublierai jamais votre intégrité et votre bienfaisance... Soyez sûr que le prince en sera instruit... Adieu... En prononçant ces paroles, le vieillard avait saisi la main du sénéchal, et la pressait amicalement dans les siennes. Une sensation extraordinaire paraissait l'agiter. Il s'abandonna pendant quelques instants à des pensées qui sans doute avaient des charmes pour lui; mais, triomphant bientôt de cette espèce d'attendrissement dont il parut honteux, il reprit l'air austère qui le quittait rarement, et dit au sénéchal : — Appelez vos gens; je suis prêt à partir. A la voix du sénéchal, l'escorte

noire qui l'attendait se précipita dans la chambre du vieillard; elle crut qu'il s'agissait de punir, et dans ce dernier cas elle montrait toujours beaucoup de zèle. — Geôlier, dit le sénéchal, levez l'écrou du prisonnier, et vous, Jackal, faites-lui-en délivrer copie. — Mais, monseigneur, reprit le secrétaire, il y a jugement et condamnation à mort. — Tant pis pour les juges, s'écria le sénéchal d'une voix terrible, car le gentilhomme est innocent... Messieurs, j'éclaircirai cette affaire. En parlant ainsi, il salua le vieillard et sortit de la prison. Toute sa suite trembla, car il ne se commettait pas une injustice qu'elle n'en fût complice ou auteur. — Eh bien! dit le vieillard en se tournant vers le geôlier, te repens-tu maintenant d'avoir été trouver le sénéchal? — Oh! monsieur, bien m'en a pris, répondit le guichetier en mettant une de ses mains sur son cou, et faisant sauter de l'autre les cent pistoles d'or... Mais, par saint Pierre, le geôlier du paradis, qui pouvait penser que Votre Excellence fût un honnête homme à poches bien garnies?.. tout le monde y aurait été trompé... et là-dessus je vous dirai, monseigneur... — Assez, vassal, assez... exécute les ordres du sénéchal, et mets-moi promptement à la porte de ta triste demeure. Le geôlier ne se fit pas répéter deux fois l'ordre que le vieillard lui intima; il courut, il agit, et un quart d'heure après la sortie du sénéchal, l'hôte inconnu de l'officier de Chanclos traversait la grande rue de Dijon...

Laissons le vieillard jouir de la liberté qui vient de lui être rendue, et retournons au capitaine, qui, la tête pleine d'importants projets, s'empressa de les mettre à exécution. Monté sur le fidèle Henri, il galopa jusqu'au cabaret où nous l'avons déjà vu boire avec le sire de Vieille-Roche. Comme Chanclos descendait de cheval, et qu'il le conduisait lui-même à l'écurie en caressant sa croupe, il se sentit frapper sur l'épaule. — Eh bien? mon ami, me voici exact au rendez-vous? — Bon, bon, de Vieille-Roche... Mais que veut cette jeune et jolie demoiselle? — Chut! mon camarade... c'est ma nièce... — As-tu beaucoup de *nièces* comme ça?.. — Hé... hé! dit en riant Vieille-Roche,

tant que j'en veux... Puis il tira à part le capitaine, et ajouta tout bas : — C'est pour notre jeune homme. — Comment ça ?.. — Oui-dà ! ne faut-il pas l'éprouver de toutes les manières?.. — Vieille-Roche !.. Vieille-Roche ! mon gendre n'est pas un étalon... — Fi donc ! mon ami, c'est seulement pour examiner si... ce... enfin ce qu'il dira. — Vieux Satan, tu as toujours été le plus égrillard de nous deux. Vieille-Roche sourit avec autant de grâce que purent le permettre sa trogne rouge et ses yeux verrons toujours un peu troublés. — Maître Jean, s'écria Chanclos en entrant dans le cabaret, du vin et de votre meilleur. — Du meilleur, répéta Vieille-Roche. Comme ils allaient choquer leurs verres, ils entendirent le galop d'un cheval. — Par saint Hubert ! ton gendre est un fort bon écuyer, dit Vieille-Roche, qui se mit sur le pas de la porte... Tudieu, comme il caracole ! il est à cinq cents pas... Maître Jean, mon cheval...

Vieille-Roche se hâta de monter sur son coursier, et s'élançant contre le marquis de Montbard, il le heurta si fortement par malice, que ce dernier faillit tomber. — Les chemins ne sont pas assez larges, maladroit ! s'écria le querelleur de Vieille-Roche. — Bonhomme, mesurez vos paroles... — Ne parlez pas si haut, blanc-bec ;quand vous aurez servi sous un général comme l'aigle du Béarn, je vous permettrai de venir vous frotter à une vieille lame. — Je n'attendrai pas cela... — Bien, bien ! dit en lui-même Chanclos caché derrière un arbre, en voyant l'impétuosité du jeune marquis et la rougeur qui colorait son visage. — Vous voulez donc mourir ? repartit Vieille-Roche avec un air de vérité qui aurait fait croire à la dispute réelle. — Je ne dis plus rien, répliqua Montbard, en garde !...

Leurs épées se croisèrent, et Vieille-Roche se plut à déployer toute sa science pour rendre vaine la fureur croissante du jeune homme; mais lorsqu'il vit que Montbard l'avait presque touché : — Bravo ! bravo ! s'écria-t-il en jetant sa rouillarde; mon ami, c'est moi qui ai tort; embrassons-nous et venez vous rafraîchir. — Monsieur, cela est impossible..., une affaire importante m'appelle à Bira-

gue. — Vous y cherchez, je parie, mon digne ami de Chanclos? — Qui peut vous en avoir instruit?... — Entrez, il est ici...

Montbard étonné trouva en effet le capitaine achevant de siffler sa joyeuse fanfare. — Monsieur, dit avec respect le jeune marquis, je vous cherchais pour une affaire d'où dépend le bonheur de ma vie; mon ami le chevalier d'Olbreuse m'écrit qu'il est sur le point d'épouser sa charmante cousine, et son père doit se rendre en ce moment à Birague pour en fixer le jour... — Nous savons tout cela, monsieur, interrompit le capitaine. — Mais ce que vous ignorez, monsieur de Chanclos, c'est que j'adore Anna. — Je le sais, monsieur... mais, avant de parler de tout ceci, buvons... — Monsieur, il ne dépendrait que de vous... — De faire deux noces en une, interrompit Vieille-Roche en versant à boire. — Mais, monsieur, ma fille vous aime-t-elle ?... — Monsieur !... je crois... — Vous l'a-t-elle dit?... — Non, monsieur. — D'où le savez-vous? — Buvez donc, reprit Vieille-Roche... buvez donc... Maître Jean, six bouteilles de plus... Et vous, jeune homme, répondez... d'où... savez-vous ?... — Ah ! monsieur, si vous l'aviez vue me dire adieu !...

La nièce du pudique sire de Vieille-Roche, mettant à exécution ses instructions, lançait de vives œillades au jeune Monthard, qui, au grand désespoir du vieux buveur, ne la regardait nullement. — Monsieur le capitaine, reprit le marquis, je n'ignore pas que mademoiselle de Chanclos est mal partagée du côté de la fortune, et très-bien du côté de l'honneur; ceci doit vous prouver que je l'aime, et... — Après douze bouteilles bues, parler comme cela ! dit tout bas Vieille-Roche... quel homme ! Mais, mon ami, ses yeux ne brillent pas en voyant la jeune fille...

L'honnête capitaine ne savait auquel répondre; la tête commençait à lui tourner. L'intrépide de Vieille-Roche s'écria : — Maître Jean, six autres bouteilles. Lorsqu'elles furent entamées, l'officier de Chanclos mit avec quelque peine son chapeau sur sa tête, et regardant son gendre futur, il lui dit : Jeune homme, levons-nous, et sortons. Il

se leva, et marcha sans chanceler comme les deux amis. — Qu'as-tu donc, Chanclos, tu vas de côté? — Vous vous trompez, sire de Vieille-Roche, M. le capitaine marche très-droit.

Ce dernier trait gagna le cœur de Chanclos : —Monsieur, dit-il avec gravité... nous sommes honnêtes gens, et entre honnêtes gens il n'y a que des honnêtes gens; néanmoins, je vous donne l'assurance que ma fille, qui vous a dit adieu, et qui a beaucoup d'honneur, ne sera jamais qu'à... Vieille-Roche. — Que dites-vous, monsieur? — Vieille-Roche... Oui! sois témoin qu'elle ne sera qu'à M. le marquis de Montbard ici présent...

L'honnête capitaine ne pouvait, en prononçant ces paroles, mettre le pied dans l'étrier... En cet instant, un grand bruit de chevaux se fit entendre, et l'on aperçut le grand sénéchal de Bourgogne accompagné de quelques-uns de ses parents. Alarmé par la dernière lettre que son fils lui avait écrite, il venait réclamer la parole de son frère, et fixer le jour du mariage du chevalier avec Aloïse. — Ah! ah! vous voilà, sénéchal? s'écria Chanclos; vous allez à Birague, nous vous y accompagnerons mon gendre et moi, honnête garçon que voici. Le sénéchal sourit en regardant le visage rouge de l'officier : le marquis de Montbard s'approcha pour le saluer avec politesse, et il se joignit avec son beau-père à la troupe du baron d'Olbreuse. On ignora toujours ce que devinrent l'égrillard de Vieille-Roche et sa nièce... restèrent-ils au cabaret, s'en allèrent-ils à la tour en ruines qu'habitait l'ami du capitaine ; l'histoire offre ici une vaste lacune.

Mathilde et son époux, instruits par un courrier de l'arrivée de leur frère, se promenaient dans l'avenue du château... Ils paraissaient joyeux l'un et l'autre. En effet, le courrier avait apporté une lettre de Jackal, qui mandait à la comtesse que Jean Pâqué serait pendu à l'heure qu'elle recevrait le billet. Villani, Aloïse et son cousin suivaient les nobles époux ; le marquis en les observant, et les deux amants en se donnant le bras. Ils s'arrêtèrent en apercevant la troupe annoncée par un nuage de poussière, et

s'assirent sur les bords du fossé qui régnait autour des murs du château de Birague. En voyant son frère, le comte de Morvan fut à sa rencontre. Le sénéchal mit pied à terre, et dit à haute voix en présence de l'assemblée : — Mon cher frère, avant d'entrer dans votre château je désire que vous me déclariez si vous êtes toujours dans l'intention de remplir fidèlement la parole que vous m'avez donnée de marier nos enfants ? — En douter, serait me faire une cruelle injure !

A ces paroles, la comtesse et Villani tremblèrent, tandis qu'Olbreuse serrait avec amour le bras de sa cousine. — Eh bien ! mon frère ! fixons le jour de leur union. — Volontiers... dans trois jours !... Le sénéchal se jeta dans les bras de son frère, et... il s'arrêta.

La comtesse était évanouie, et le comte de Morvan stupéfait en voyant à dix pas d'eux Jean Pâquó causer avec le sire de Chanclos, qui le priait d'envoyer Anna au plus tôt. Le vieillard disparut, porté par un coursier magnifique, en s'écriant : — S'il en est ainsi, ma tâche est remplie ; je rentre d'où je sors !... Cette voix fit revenir la comtesse : elle attribua sa faiblesse à des douleurs que nos Mémoires authentiques ne spécifient pas ; elle prit le bras de Villani, et tout le monde entra au château en faisant des réflexions aussi diverses que les intérêts qui en étaient la source. Le bruit des deux mariages se répandit partout... et le lendemain, mademoiselle de Chanclos arriva sous la garde de Jeanne Cabirolle.

CHAPITRE XIV

. . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.
VOLTAIRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore...
RACINE.

... Les crimes secrets ont les dieux pour témoins!
VOLTAIRE.

La présence imposante des deux frères forçait au silence l'impatiente Mathilde, qui voyait arriver avec peine le jour où d'Olbreuse allait s'unir à sa fille. Le touchant spectacle de leur amour, loin d'attendrir son cœur, la rendait triste, parce que son orgueil était blessé dans ce qu'il avait de plus cher... Les projets qu'elle conçut jadis, et dans lesquels elle se complaisait, échouaient devant le sénéchal, son fils et le comte de Morvan. On était à la veille du jour du mariage. La comtesse, tourmentée par mille idées confuses, n'avait plus ce visage de hauteur qui lui servait à cacher ses soucis cruels. La délivrance de Jean Pâqué lui causait un mortel chagrin ; les rudoiements de son père ajoutaient à sa mauvaise humeur, et ses yeux fuyaient ceux de Villani, par la honte qu'elle ressentait d'y voir son impuissance écrite. Villani attribuait cet état à la délivrance miraculeuse de l'inconnu. La scène Robert, les mots surpris, tout le lui faisait soupçonner ; et, voyant sa fortune évanouie, il forma le dessein de tenter un dernier effort en parcourant tout le château, espérant découvrir ce que Géronimo mourant fut prêt à dévoiler. Mathilde eut un entretien avec son époux ; elle essaya vainement d'ébranler ses résolutions : ils parlèrent longtemps de leurs craintes... et restèrent enfermés une bonne partie de la journée... Villani remarqua cette séance extraordinaire, et surtout l'air atterré de la comtesse.

Ces trois personnages sombres et rêveurs formaient un

singulier contraste avec les figures joyeuses de ceux qui habitaient le château. Le sénéchal oubliait volontiers sa gravité au milieu de sa famille; d'Olbreuse et Aloïse, Montbard et Anna, et par-dessus tout Chanclos, ne faisaient entendre que l'expression de la joie et du bonheur. Cependant le brave capitaine se trouvait gêné; cette magnificence, ce ton, ne lui convenaient point; de Vieille-Roche lui manquait pour boire : aussi se promit-il de le faire venir aux noces du lendemain et aux fêtes des jours suivants. La prompte détermination des deux frères et le mariage expéditif d'Anna nécessitèrent à Robert bien de l'embarras, et lui firent faire bien des conjectures sur la précipitation d'un mariage qui, chez les Morvans, ne devait se faire qu'avec poids et mesure. Christophe, les écuyers et les piqueurs suffirent à peine pour porter cette nouvelle de châteaux en châteaux, avec les invitations pour toute la haute, basse et moyenne noblesse d'Autun et de Dijon, et aux grands alliés de la famille qui se trouvaient en cour; c'est Robert qui dépêcha à Paris le courrier extraordinaire.

— Depuis bien longtemps pareille chose n'est arrivée : j'aurai vu trois mariages durant mon intendance, dit-il au premier écuyer en lui remettant le paquet scellé du sceau ordinaire de la famille...

Lorsque, à l'exception du courrier extraordinaire, chacun des gens fut à son poste dans le château; que le chef manœuvrait dans les cuisines comme un général d'armée entouré de ses marmitons, aides de camp, etc. : que les valets nettoyaient les cours, la chapelle, le château; que l'on sortait du trésor de la famille tout ce qu'il y avait de beau et de resplendissant, Robert revêtit tous les insignes de sa dignité, mit sa médaille extraordinaire, ses souliers à la poulaine, craquant dix fois plus que les autres, etc. Il marcha d'un pas grave vers le salon où toute la famille était assemblée, et il rumina un commencement de harangue. Il trouva les deux futurs examinant d'un visage riant les parures étalées sur deux meubles; d'Olbreuse et Montbard recevaient leurs compliments d'un air enchanté;

le comte de Morvan n'avait plus de tristesse : ce doux spectacle le tira de sa mélancolie : le sénéchal et la comtesse causaient, et Chanclos, au moment où Robert entra, s'écriait : — Avouez, mes gendres, que je suis...

L'aspect de la figure diplomatique de l'intendant, son balancement cérémonieux, interrompirent Chanclos, qui se mit à rire, ainsi que le comte et le sénéchal : heureusement Robert ne s'en aperçut pas. Arrivé à dix pas du comte, il le salua : le comte s'assit dans un fauteuil ; la maligne comtesse se mit sur une chaise à ses côtés ; le sénéchal, et le reste de la famille, se groupa d'une telle manière, qu'on aurait cru voir un grand prince donner audience. — Digne héritier des Morvans, dit Robert sans se déconcerter, je viens, selon l'usage antique établi depuis Mathieu XIX (car vous savez qu'il est impossible de lire les chartes précédentes), vous complimenter sur l'événement heureux que... qui... dont ce jour est l'aurore !... Robert sur cette figure, s'arrêta : — Oui, monseigneur, honoré de votre confiance, je vous apporte l'hommage de tous les sujets du petit empire que vous m'avez donné à gouverner ; et je viens réclamer de vos bontés l'autorisation d'accorder des gratifications, et de faire les promotions d'usage. On a toujours eu soin dans la famille d'en agir ainsi à chaque grand événement ; témoin lorsque Henri IV... — Dites l'aigle du Béarn, s'écria Chanclos en caressant Henriette. — Ce titre n'est pas consigné dans les annales de mon intendance.

Jusque-là, Robert s'était tenu légèrement incliné, et ses gestes se réduisaient à un mouvement périodique de sa main droite, qu'il conduisait vers le comte en la faisant partir du cœur. Mais, la péroraison exigeant de plus grands développements, il dit, en regardant l'assemblée, et en balançant ses deux bras : — Quant aux vassaux, je laisse à monseigneur à décider ce qu'il fera pour eux, en observant toutefois que, sous Robert VII, ils furent, en semblable circonstance, exemptés de leurs redevances pour une année : j'ajouterai que le trésor est dans un état satisfaisant, que nos serfs sont soumis et obéissants, et qu'ils restent

dans l'ignorance que Mathieu XLIV, un de vos plus glorieux ancêtres, a toujours exigée.

Le premier mouvement de l'assemblée avait été de rire de la comique ambassade de l'intendant ; mais ses cheveux blancs, le désintéressement qu'il montra en ne demandant rien pour lui ; enfin, sa bonhomie, intéressèrent. Le comte se leva, et dit avec un accent de dignité qu'il savait prendre à propos : — Retirez-vous, monsieur Robert ; je vais en délibérer.

Le comte savait le faible de son vieil intendant, et chacun chercha un titre nouveau dont on put le décorer. — Le sénéchal proposa de le faire écuyer ; la comtesse, de le créer chancelier de la maison de Morvan ; le comte observa qu'il n'y en avait jamais eu. — Mais, dit le sénéchal, mon grand-père nous disait qu'il exista des conseillers privés de la maison de Morvan ; et je me rappelle avoir vu dans les registres de la sénéchaussée qu'ils ont droit de présence aux élections des députés aux états généraux. — Oui, dit le comte ; tenons-nous-en là.

Robert ne se contenait pas de joie en voyant la majesté que son maître déployait en une telle circonstance. Il trouva Christophe dans le salon des ancêtres, et il lui dit en l'embrassant : — Jamais Mathieu n'a présidé mieux que cela sa famille... *Retirez-vous, monsieur Robert, je vais en délibérer*. Sens-tu, Christophe, sens-tu cette noblesse, cette dignité convenable à l'égard d'un intendant ? Mathieu XLIV était plus sévère ; Mathieu le Grand, je ne l'ai pas connu... Mais celui-ci, quelle intendance !... Christophe...

Chanclos vint dire à Robert d'un air comiquement majestueux : Le comte, *mon gendre*, vous mande. — Vois-tu, Christophe ?... Robert entra. — Monsieur Robert, nous vous laissons le maître d'agir comme vous l'entendrez pour nos vassaux. Quant à vous... nous avons pris le conseil de notre frère, afin de récompenser dignement vos services et votre désintéressement ; dès ce jour, vous quitterez le rôle d'intendant, et nous vous nommons conseiller privé de la maison de Morvan, en y comprenant toutes les préro-

gatives qui s'y rattachent : ce titre vous enlève toute tache de roture et vous fait faire un premier pas vers l'anoblissement. Vous avez droit aux élections, et celui de présence à notre sénéchaussée particulière; nous vous installerons au plus tôt.

Robert pâlissait, rougissait, tortillait son bonnet de velours noir, serrait les coudes, et ne savait pas s'il faisait jour ou nuit. Il balbutia : — Mon... seigneur... c'est... beaucoup... d'hon... neur... Je... La comtesse lui présenta sa main à baiser, ainsi que les jeunes mariées. Quand le conseiller s'en fut, il voulut à toute force sortir par une armoire. Chanclos lui montra son chemin et lui ouvrit la porte.

— Ah! Christophe, mon fils, mon garçon, viens à l'intendance. Ce mot *mon fils* fit tressaillir l'enfant de la chaste Cabirolle. Robert se jeta dans son fauteuil pour respirer. — Sonne la cloche pour faire venir toute la maison de monseigneur! Chacun accourut. En les voyant, le conseiller prit une attitude semi-majestueuse. Il se pencha dans son fauteuil, croisa ses jambes en balançant la supérieure, et mit une main sur le bras de son siége et, de l'autre, se gratta le menton, le front, la joue. On fit tourner sa médaille selon ses discours.

— Je vous mande pour distribuer à notre gré les grâces dont Mathieu XLVI, comte de Morvan, m'a laissé la distribution. Toi, Christophe, je te nomme secrétaire de l'intendance : tu as des moyens, mais sois moins insolent envers tes camarades et double ton respect à mon égard. Il ne s'agit plus d'un intendant : belle dignité sans doute; mais monseigneur m'a promu à la place éminente de conseiller privé de la maison de Morvan, chose qui ne s'est pas vue depuis deux cents ans. — Vous autres, pages, postillons, laquais, suisses, chefs, courriers, cochers, cusiniers, palefreniers, portiers, écuyers, véneurs, piqueurs, frotteurs, sonneurs, valets de pied, de chambre, de cour, de de ville, de campagne, d'écurie, concierges, aides de cuisine, majordome, femmes de charge, de chambre de madame, de mademoiselle, de château, marmitons, laveuses,

blanchisseuses, etc., il vous est accordé un an de gages pour gratification ; mais songez à l'avenir à ne pas lever des yeux aussi hardis sur le conseiller que sur l'intendant. Allez!

L'intendance retentit des cris : Vive monseigneur! vive son conseiller! Robert fut enchanté et dit tout bas : — Ce sont de bons sujets, au total. Restez, Christophe. Vous sentez, jeune homme, qu'il faudra maintenant garder un décorum, avoir un costume de secrétaire; modèle-toi sur moi, mon enfant. Je t'apprendrai à lire les registres des Morvan, à faire l'addition et la soustraction, mais surtout la multiplication ; ensuite comment on pèse les monnaies; à tenir les registres; ce que c'est qu'actif et passif, quittances ; et dans trente ans je pourrai t'initier aux derniers secrets : te montrer, par exemple, l'enveloppe de la fameuse quittance des quatre cents marcs, le trésor, etc., etc. Pour le présent, sois docile, et cela ira bien. En disant cela, Robert lui tape légèrement sur la joue. — Tu prendras provisoirement une chaîne d'argent et une très-petite médaille; nous l'augmenterons selon tes mérites.

Christophe ne fut pas plutôt sorti que Robert dressa dans les annales robertiniennes le procès-verbal de ce jour. La joie l'empêcha de penser à la promptitude du mariage, et lorsqu'il fit les honneurs au dîner, l'air respectueux des officiers l'enchanta. Il leur parla du ton affectueux de la grandeur; et un marmiton, plus fier que les autres, l'ayant appelé *monsieur Robert*, il fut sur-le-champ promu au grade de valet de pied. Cependant, la comtesse, troublée par la terreur que la délivance de Jean Pâqué avait excitée, s'accusa du retard qu'elle mit à exécuter ce dont elle était convenue; alors elle résolut courageusement de se rendre le soir même à l'endroit où la victime avait succombé, pour s'assurer de l'absence de la plus énergique des preuves... Son mari, forcé de découvrir les secrets que chaque Morvan possédait de l'existence d'un souterrain dont l'entrée était inconnue, donne à la comtesse tous les renseignements nécessaires pour arriver à ce lieu redoutable par ses souvenirs. Le soir, chacun se réunit au salon pour jouer aux insipides *jeux du temps* : la comtesse hâta le moment de la sépara-

tion en feignant un violent mal de tête; elle renvoya ses femmes, et ne se déshabilla point; elle garda sa robe blanche et son corset noir enrichi d'une ganse d'or : une simple mousseline était jetée sur ses épaules blanches comme l'albâtre, un peigne retenait ses cheveux noirs... Elle attendit avec anxiété que le sommeil eût envahi le château pour sortir... Nulle lumière n'éclairait sa chambre, si ce n'est un rayon parti de sa lanterne sourde mal fermée...

Mathilde debout, appelant son courage, tenant une torche, son voile précieux et sa lanterne, se disposait à marcher... Mais déjà Villani parcourait le château d'un pas léger. Il a visité les combles, les longs corridors, les salles abandonnées; il traverse les galeries pour se rendre à la tour où va souvent Robert. Il est dans la vaste cour, près de la citerne, et caché par un angle de la muraille, où l'intendant donna le coup sur le nez de feu Géronimo; il examina la beauté de cette masse pittoresque, lorsqu'au perron se montre tout à coup un blanc fantôme portant une torche qui répandit une soudaine lumière... c'était la comtesse indécise... Sa marche silencieuse au milieu de la nuit et de cette vaste cour produisait un effet digne de Rembrandt. Villani suit ses mouvements avec joie... il va donc l'instruire de ce secret important. Mais il frémit quand il voit la pâle Mathilde se diriger vers la citerne, et marcher droit à lui. Elle arrive, elle se place entre la citerne et lui et disparaît au milieu d'un bruit traînant semblable au mugissement d'une porte massive... Le marquis se décide à la suivre; il tremble en apercevant la longueur d'un vaste souterrain qui se prolongeait au-dela de Birague. Il voit la comtesse, qui semble voler avec rapidité, les fentes du rocher laissent passer de faibles rayons de la lune, qui ne servent qu'à faire paraître la nuit éternelle de ce lieu plus sombre et plus horrible : le passage est souvent intercepté par l'amas de pierres tombées de la voûte, les pieds de la comtesse sont froissés par leurs pointes aiguës et mouillés par les eaux qui découlent goutte à goutte des parois humides... Fatiguée, elle s'arrête, et s'assied sur une pierre

froide; Villani n'ose en faire autant; il retient son haleine, reste dans la même position; et, malgré son épée, il tremble devant une femme. Au milieu de ce silence le plus extrême, les gouttes d'eau tombent, et font un bruit répété par intervalles égaux : cette espèce d'avertissement du temps qui s'écoule inspirerait la mélancolie à une âme vertueuse : à la comtesse et à Villani, il dépeint le remords qui frappe sans cesse un cœur coupable. Elle frémit, et de cette idée lugubre, et du chemin qui reste à parcourir, et des obstacles qu'il reste à surmonter. Les pointes triangulaires des pierres, les herbes qui croissent, les redans et les enfoncements rocailleux du souterrain, sont diversement éclairés par de rares interstices qui produisent des effets nocturnes très-imposants. Cette voûte basse l'attriste. Elle tourne alors ses regards vers la route qu'elle vient d'achever; elle croit apercevoir dans le lointain, faiblement coloré, un témoin, un démon, ou plutôt l'ombre de la victime qui la poursuit : ses cheveux, en se dressant, chassent le peigne qui les retient; il se brise en tombant. La comtesse est en proie à une violente stupeur, et ses yeux égarés se fatiguent à chercher un être dans les formes fantastiques que l'obscurité prête à Villani. Mathilde a froid et tremble; ses cheveux sont épars; à la voir de loin dans sa robe blanche, et dessinée dans ses contours par la lumière tremblante qui fait briller l'or de son corset, on la prendrait pour le génie des ruines effrayé de ses propres destructions. Elle a l'audace de continuer sa route avec ardeur, poussée par sa nécessité cruelle, et Villani la suit, poussé par l'avarice et l'ambition.

Enfin, elle voit une grotte plus sombre et plus spacieuse formée par la fin du souterrain... Cette espèce de grotte se trouvait placée sous la chapelle antique du château de Birague, et recevait son jour par les fortifications. — C'est là, dit-elle. Elle prend sa torche, ouvre sa lanterne et l'allume; la torche petille d'un feu noirâtre, et la comtesse est saisie de l'horreur la plus profonde en apercevant, sur une pierre couverte de sang, le squelette accusateur de la victime. Les os blanchis se tiennent encore... A l'instant,

en surmontant sa terreur, elle approche, la tête se détache, et retentit en roulant à ses pieds... Elle jette un cri et tombe; la torche est à terre, et brûle toujours en répandant une fumée sulfureuse.

Villani saisit ce moment pour se placer dans un enfonfoncement d'où il pouvait tout voir sans être vu. Un sentiment invincible de pitié sa glissa dans son âme, en voyant la belle Mathilde terrassée par le remords, pâle, étendue, les cheveux en désordre et l'œil éteint; elle se relève péniblement en disant : — Grand Dieu! qu'un crime dure longtemps! Elle regarde avec compassion ces côtes circulaires et vides, les bras et les jambes qui indiquent la trahison par leurs dispositions. Son imagination frappée les revêt de ce qui leur manque : elle anime ces débris et voit sa victime se relever en criant : — Vengeance! d'une voix éclatante... Toutes les conséquences du crime se déroulent... Alors elle se baisse, ramasse tous ces ossements de ses mains désespérées, en forme un bûcher; cette femme, curieuse de sa parure, les enveloppe de son voile et de riche mousseline, et met le feu avec sa torche, et ses yeux brillent de joie en voyant la flamme petiller; elle l'attise, le feu colore son pâle visage d'une teinte rougeâtre; la grotte est éclairée, et Villani tressaille d'horreur à l'aspect de cette femme échevelée, le sein nu, qui semble apprêter un festin de cannibales. En s'acharnant à ce travail, le feu cessa par degrés avec les derniers vestiges d'un être qui pense. Une faible lueur s'échappe à peine par moments du bûcher mortuaire. La lanterne donne une masse de lumière plus pure; alors Mathilde disperse les cendres, gratte les traces du sang et du feu ; elle jette des regards inquiets pour voir si tout est naturel : elle dispose des pierres, en détache de la grotte, et couvre cette place de débris de ciment..... Son visage est défiguré par l'espèce de convulsion causée par l'empire qu'elle veut prendre sur les sensations qui l'accablent... Et c'est la veille de l'union de sa fille, Aloïse dort du sommeil de l'innocence, et la mère veille pour achever un crime de vingt ans!... Après un dernier regard : — Plus de traces, dit-elle; le crime est impossible à prou-

ver!... Et elle s'échappe avec rapidité, les mains souillées, les yeux pleins de larmes, le cœur bourrelé, et les cheveux en désordre; elle court sur les pierres pointues ; elle s'enfuit de ces lieux, en aspirant après le repos de son lit. Sa robe flottante est accrochée par l'épée de Villani; une sueur froide s'empare de Mathilde ; elle reste immobile, et ne reprend ses sens qu'après une angoisse cruelle. Elle continue sa route en écoutant d'une oreille attentive, et semblable à la vengeance céleste, Villani la suit d'un pas tardif. Enfin elle respire en plein air, et la porte est refermée sur l'Italien curieux.

Mathilde court, et bientôt elle a regagné son appartement; elle s'applaudit d'avoir assuré son impunité, et de ne point avoir eu de témoin : la fatigue, ses émotions, tout contribue à lui procurer un sommeil assez tranquille. Villani se désespérait, et maudissait son imprudence, il voyait déjà la pâle mort et la faim s'approcher; il retourne sur ses pas, et va prendre les morceaux du peigne de la comtesse; il examine si le souterrain n'a pas d'autres issues; il erre, revient à l'entrée, et s'assied sur une pierre pour attendre le jour. Il entend des pas au-dessus de lui; il prête l'oreille, et se dirige du côté du bruit, en bronchant contre une marche; alors il monte, et se trouve, après une dizaine de degrés, contre une porte entr'ouverte; il la pousse, elle se referme sur lui. Il marche sans faire le moindre bruit, et traverse plusieurs appartements dont les meubles et les draperies tombent en lambeaux; il reconnaît l'aile gauche du château, et se dispose à chercher l'escalier qui doit le mener dans la cour. En arrivant dans la dernière pièce, il entend parler, il s'arrête. — ... Il ne viendra pas!... j'ai cru pourtant que la porte s'est refermée... Ciel!... faut-il qu'ici demain la joie va régner, tandis que, si je parlais... un seul mot y ferait dominer la douleur et le désespoir! Fatal honneur qui me fais ensevelir tout vivant!

A ces derniers mots, Villani se glisse et passe la tête dans l'appartement; il contemple, aux rayons blafards de la lune, un vieillard vénérable couvert d'un manteau de

velours bleu ; il ne ressemble en rien au juge du bal, ni à Jean-Pâqué ; il est appuyé sur la cheminée, la tête dans sa main droite. Il est pensif ; sa taille était moyenne ; mais ses mouvements et sa tenue indiquent un homme grave. Et l'on entendit Rachel qui pleurait ses enfants!... — C'est un ecclésiastique, dit Villani en lui-même.

Le marquis avait à la main tous les morceaux du peigne de la comtesse ; il en laissa par mégarde tomber un seul. A ce bruit insolite, le vieillard lève subitement les yeux, et voyant l'Italien blessé, il fond sur lui, l'entraîne, le serre avec rapidité, et s'écrie : — Malheureux! infâme! que viens-tu faire en ces lieux?... rends compte à Dieu de tes crimes, ou plutôt songe, dit-il en le remuant fortement par la gorge, qu'il tenait serrée au point d'étouffer Villani, songe à garder le silence sur ta venue ici ; ta mort suivrait une indiscrétion, ou plutôt meurs sur-le-champ. — A ces mots, le vieillard lâche Villani pour tirer un poignard. L'Italien, saisi de frayeur, s'élance dans l'escalier, et roule avec fracas jusqu'à la dernière marche. Son épée se brise, et il reste évanoui sous le portique dans la cour du château. — Comment diable! s'écria Robert, la porte est fermée!... et je n'en connais pas le secret : il ne doit pas venir... Allons-nous-en... Quel diable de tapage!... Ah! c'est le chien d'Italien!... il est mort! il l'aura tué!

L'intendant s'approcha à petits pas, et remua avec son pied le corps du marquis. . . . .

— Il y aura du nouveau, dit le fidèle serviteur des Morvans en voyant que le marquis respirait... la mauvaise herbe croît toujours.

CHAPITRE XV

Il print son haut-de-chausse ; il emboita son casque,
Pui but. Le Parpayllotz n'attendant la bourasque,
Ribaudayt en laschant maintes joyeusetés...

XIII ballade d'Alain Chartier,
Recueil du Louvre.

Le vieux Robert, plongé dans les plus graves méditations, contemplait depuis un quart d'heure le marquis de

Villani étendu sans connaissance à ses pieds. Plusieurs pensées opposées se combattaient dans l'âme du sévère intendant. L'humanité lui ordonnait de secourir l'Italien; la prudence lui faisait craindre d'avoir à se repentir du service qu'il allait lui rendre, et un motif plus puissant à ses yeux que l'humanité et la prudence le portait à désirer que le sommeil du marquis fût éternel. Cependant, comme les inconvénients de l'existence de l'Italien ne lui étaient pas encore clairement démontrés, l'humanité l'emporta sur la prudence, sa vertu favorite, et sur le motif secret dont il ne nous est pas permis encore de donner connaissance au lecteur. L'intendant des Mathieu se mit donc en devoir de porter du secours à Villani ; mais il résolut, en même temps qu'il le rappelait à la vie, de lui infliger la correction que ses nombreux méfaits avaient méritée. En conséquence il le gratifia de cinq ou six coups de son bâton d'ivoire vertement appliqués.

— Ouais! dit Robert en voyant l'immobilité du marquis, il me paraît que cet homme est accoutumé aux coups de bâton. J'aurais dû m'en douter, et ne pas avoir recours à un remède dont la vertu n'est point efficace. Voyons si quelque autre nous réussira mieux.

Comme le malin vieillard se disposait à faire usage d'une nouvelle ressource tout aussi agréable pour le malade, des cris éloignés parvinrent jusqu'à lui : il crut distinguer son nom, et l'inquiétude s'empara de son esprit. Le bonhomme, pour plusieurs raisons, n'aurait point aimé à être vu près de la vieille tour abandonnée, surtout dans la position où il se trouvait devant le marquis évanoui. Il tenta donc de nouveaux efforts pour faire reprendre connaissance à ce dernier. En conséquence, il lui frappa dans les mains, lui jeta de l'eau au visage et lui secoua fortement les jambes. Inutiles ressources! Villani ne donnait aucun signe de vie. Cependant les cris augmentaient et paraissaient partir d'une distance moins éloignée. Il fallait prendre un parti. Robert s'empara donc de la moustache du marquis et lui en arracha quelques poils, espérant que la petite douleur que cette opération devait causer parvien-

drait à le tirer de l'assoupissement dans lequel il paraissait plongé. Son attente ne fut pas déçue; et, soit que le remède de Robert eût opéré, chose que l'intendant n'a jamais pu bien éclaircir, soit que la fraîcheur du matin eût contribué à ranimer les esprits abattus du marquis, il ouvrit les yeux en ce moment, à la grande satisfaction du vieillard. — Enfin, se dit Robert, le voilà qui revient à lui! — Où suis-je? demanda Villani en jetant un regard effrayé autour de lui. — Monsieur le marquis, reprit l'intendant d'un ton ironique, se trouve en ce moment près de la citerne, et j'ai lieu de croire, par l'état où il est, que le serein a incommodé Son Excellence. — Le serein, méchant vieillard!... Ne serait-ce pas plutôt... Mais que faites-vous en ces lieux? — Le marquis Villani ne peut ignorer que le commandement et la sûreté du château sont confiés à mon zèle, et qu'il est de mon devoir de faire des espèces de rondes, ainsi que cela se pratique dans une place menacée par l'ennemi.

En prononçant ces derniers mots, Robert fixe sur Villani ses deux petits yeux gris et ardents comme pour lui faire sentir que c'était à lui que cette dernière phrase s'adressait. Le marquis aurait sans doute saisi l'occasion que cette satire lui offrait pour se venger sur le vieux serviteur des Morvans des mésaventures de la nuit, si les cris plus rapprochés des domestiques qui cherchaient Robert ne fussent venus fixer son attention. — Monsieur le marquis, pour plusieurs raisons dont il sent probablement la force, dit Robert, doit désirer ne pas être rencontré en ces lieux et dans le désordre actuel de sa parure. S'il veut m'en croire, il s'acheminera vers le château et me fera même l'honneur d'accepter mon bras, afin d'y arriver plus vite.

Villani sentit apparemment la force de la logique de Robert, car il se rendit sans proférer une parole, et s'appuya sur le bras de l'intendant, comme s'il ne lui eût pas porté la haine la plus cordiale. — Nous aurons à causer longtemps ensemble, mon cher Robert, dit le marquis d'un ton insidieux en s'acheminant vers le château, et j'espère que

je trouverai en vous la franchise qui doit caractériser un homme d'honneur. De mon côté, je vous ouvrirai naïvement mon cœur, et peut-être parviendrons-nous à arranger les choses de manière à ce que tout le monde soit content... Qu'en pensez-vous, mon vieux camarade?... — Ce que j'en pense? expliqua le rusé vieillard; mais, monsieur le marquis, je pense que les choses se sont assez bien arrangées d'elles-mêmes pour que chacun doive être content. Monseigneur le comte est moins triste qu'à l'ordinaire; la comtesse semble se résigner à voir de bonne grâce le bonheur de nos jeunes maîtres, et mademoiselle Aloïse et le beau chevalier Adolphe n'ont plus rien à désirer au monde. Quant au capitaine Chanclos, il est plus à l'aise que jamais, et il marie fort bien sa jeune demoiselle. Ainsi donc, je crois que personne n'a que faire de s'inquiéter; les choses vont bien, fort bien; qu'en pense monsieur le marquis?

A cette question, accompagnée d'un sourire moqueur, le marquis fut sur le point d'éclater. Toutefois il se tut, persuadé que le vieux Robert était un renard que jamais chasseur n'avait pu mettre en défaut. Le marquis et Robert cheminèrent en silence, s'observant comme deux chiens d'égale force qui ont un os à se disputer, ou comme deux braves coqs qui combattent pour une jeune poulette, et qui n'attendent que la première faute de l'ennemi pour lui enlever l'objet de la querelle. Tous deux furent enchantés de la rencontre du sire de Vieille-Roche, qui se trouva nez à nez devant eux. Le loyal ami du capitaine de Chanclos avait suivi les recommandations du disciple de l'aigle du Béarn; car, lorsqu'il parut aux yeux de Villani et de Robert, il avait pris, crainte de la rosée, la précaution d'avaler deux bouteilles de l'excellent vin du comte, lesquelles bouteilles, jointes à l'espérance d'en vider plusieurs autres dans le même jour, avaient mis l'honnête gentilhomme de la meilleure humeur du monde. Aussi, contre son ordinaire, il advint qu'il adressa à Robert trois mots de suite qui, au premier abord, eurent l'air de quelque chose qui eût le sens commun. L'intendant, autant surpris de cette merveille que de l'espèce de recherche qui éclatait dans la

mise de l'officier de Vieille-Roche, s'arêta un moment pour s'assurer si ses oreilles et ses yeux ne le trompaient pas. — Eh ! où allez-vous donc ainsi, monsieur de Vieille-Roche ? demanda Robert... — où je vais, l'ami ?... Je n'en sais rien, ma foi, rien. Qui sait où il va?...

Et lon, lan, la, buvons, chantons;
Dépensons bien l'heure qui sonne;
Et lon, lan, la, buvons, sautons;
L'heure qui suit n'est à personne.

— Mais vous êtes en toilette... vous avez donc des projets, monsieur de Vieille-Roche?... — Eh ! qui n'en aurait pas dans ce jour, et ici ?... Ah ! ici comme ailleurs, du reste... *et lon*, *lan*, *la*, monsieur Robert :

Nargue du temps et de sa faux !
Nargue de l'amour, de ses ailes !
Rions, buvons frais, mangeons chaud ;
Être ou non, sont deux bagatelles.

Que dites-vous de ma morale, monsieur le marquis d'Italie ? dit de Vieille-Roche en tendant amicalement la main à Villani... — Je dis, reprit fièrement Villani, que... — Vous dites que... Ah çà, aimez-vous à boire ?... — Non. — En ce cas, vous ne savez pas ce que vous dites; demandez plutôt à mon ami de Chanclos qui s'avance vers nous avec son bel habit d'ordonnance ; n'est-il pas vrai, mon ami, que j'ai raison ? — Oui, mon ami : de quoi s'agit-il ? répondit le capitaine en s'approchant. — Il s'agit d'une chanson, vois-tu... De l'*heure qui sonne; de l'amour qui n'est à personne ; du temps ; de la vie ; du néant ; de ses ailes*, *et de deux bagatelles*... Ah çà, tu comprends, n'est-ce pas? dit finement Vieille-Roche en louchant du côté de Chanclos en forme de souris d'intelligence... — Je veux, reprit Chanclos, que le diable m'emporte... — Le diable !... il est question de cet individu-là dans le troisième couplet.

Et lon, lan, la, le diable est l'eau...

— Ah! j'y suis, Vieille-Roche, dit l'officier de Chanclos en fredonnant le second vers du troisième couplet, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, et que, pour cette raison, nous nous dispenserons de transcrire ici... Mais, mon cher Robert, instruisez-moi de ce dont il est question, car, sans cela, j'ai tout lieu d'ignorer longtemps... — Monsieur le capitaine, vous n'ignorez pas, répondit le malicieux vieillard, que votre ami soutenait à M. le marquis, qu'il ne savait ce qu'il disait... — Il a eu raison, Robert... De plus, j'ajoute que le signor Villani n'a jamais su ce qu'il faisait. — Capitaine! s'écria le marquis, cette provocation adressée à un homme hors d'état de se servir en ce moment de ses armes est loin de prouver le courage dont vous vous vantez d'être rempli. — Ai-je attendu jusqu'ici, Italien cauteleux, pour te dire la vérité en face?... Ventre-saint-gris! un Chanclos n'est pas fait pour se dédire, et je suis prêt, dès que tu l'exigeras, à te rendre raison les armes à la main! Tu m'entends, signor marquis?... Au revoir donc; et rends grâces au ciel que je sois de bonne humeur aujourd'hui, car, sans cela, je jure par l'aigle du Béarn que j'aurais ajouté une nouvelle correction à celle que tu m'as tout l'air de venir de recevoir. — Pas mal deviné, dit Robert en lui-même, pas mal pour un soldat sans connaissance des mystères de cette vie!... Allons, monsieur le marquis, reprenez mon bras, ajouta-t-il tout haut et gagnons votre appartement; aussi bien avez-vous besoin de repos, et vois-je là-bas plusieurs physionomies qui me cherchent.

Le marquis ne croyant pas nécessaire de tenir pour lors tête au capitaine, dont il espérait tirer une vengeance plus tard, jugea à propos de suivre le conseil de Robert, et se remit en marche, appuyé sur son guide. — Ah çà, de Vieille-Roche, dit Chanclos quand il fut seul avec son ami, je suis bien aise de causer un peu à l'écart avec toi, car j'ai plus d'une chose à te dire, et surtout plus d'une recommandation à te faire. D'abord, reçois mon compliment sur le goût de ta parure; je vois que tu es en position de paraître d'une manière convenable à la solennité qui se prépare. — Oui, mon ami, j'ai pensé qu'un mariage doit

marcher de pair avec un enterrement, puisque ces deux cérémonies finissent par un repas, *et lon, lan, la...* — Bons principes, Vieille-Roche; mais il s'agit maintenant d'autre chose. Je te disais que j'avais plusieurs recommandations à te faire. — Parle, mon ami. — La première est de ne pas boire.

Vieille-Roche ne put en entendre davantage, et ses forces l'abandonnèrent ; il se laissa tomber sur son ami, qui heureusement le retint dans ses bras, et l'empêcha ainsi de mesurer la terre et de souiller la parure qu'il avait endossée. — Ne pas boire ! bégaya l'altéré gentilhomme avec effroi... — C'est-à-dire, se hâta d'ajouter Chanclos, ne pas boire plus de vin qu'on n'en peut supporter décemment.

A ce complément de phrase, la vieille éponge parut se ranimer. — Ne pas boire plus de vin qu'on n'en peut supporter décemment ? répéta-t-il, à la bonne heure... Tu sais, mon ami, que j'ai toujours été pour la décence, à telles enseignes que j'en ai donné plus d'un exemple remarquable, notamment lorsque nous rencontrâmes ces deux jolies donzelles espagnoles dans un bois, hé, hé, hé !

Et lon, lan, là, l'amour parlait...

T'en souviens-tu, Chanclos ?... — Parfaitement, mon ami... mais, ventre-saint-gris, que signifie ce bruit de cloches ? La cérémonie commencerait-elle déjà ?... et sans nous ?... Allons, de Vieille-Roche, mon compagnon, allons voir et boire, ajouta de Vieille-Roche.

Nos deux amis arrivèrent dans la cour du château, qui était alors remplie d'une foule de gens de toute espèce, gentilshommes, vassaux, domestiques, chiens, chevaux, etc., etc. Tous les rangs étaient confondus, au grand déplaisir de Robert, qui faisait d'inutiles efforts pour maintenir l'ordre et la décence convenable dans le château des comtes de Morvan. — Eh bien, maître Robert, dit Chanclos en arrivant tout essoufflé, que signifie ce tintamarre ? — Cela signifie, monsieur le capitaine, qu'il n'y a pas d'ordre si bien établi que parfois il ne soit interverti. Mais, patience,

tout n'a qu'un temps... Allons, drôles que vous êtes, ajouta-t-il en s'adressant aux domestiques et aux vassaux, efforcez-vous de reprendre la contenance respectueuse qui est votre apanage ; monseigneur va bientôt traverser les cours. — Quelle heure est-il donc, maître Robert ? — Dix heures, monsieur le capitaine. — Eh ! vite, de Vieille-Roche, il faut faire prévenir Aloïse et Anna. Elles ne se sont pas fait tirer l'oreille pour se lever aujourd'hui, n'est-ce pas, Marie ?... O monsieur le capitaine ! je vous promets que le jour d'un mariage on ne dort guère... — C'est naturel, jeune fille... — C'est très-naturel, ajouta de Vieille-Roche, *et lon, lan, la...* — Ah çà, que chacun fasse silence, reprit le capitaine, et écoute les dernières instructions que je crois utile de donner. Vous, maître Robert, je vous investis, au nom du comte Mathieu, mon gendre, de toute l'autorité des seigneurs de Morvan ; ainsi donc parlez, commandez, battez même, s'il le faut, mais faites en sorte que les vassaux de mon gendre poussent des cris de joie, Vous, jeunes filles, retournez vers vos maîtresses ; et toi, de Vieille-Roche, cours au salon. Quant à moi, je vais me présenter chez la comtesse, et hâter les apprêts d'une toilette qui doit se résigner à embellir les charmants mariages qui se préparent. Allons, tous à vos postes...

A ces mots, l'actif capitaine poussa devant lui tout ce qui gênait sa marche, et s'achemina vers l'appartement de sa noble fille; mais, s'apercevant qu'il avait répandu, au grand désespoir de Vieille-Roche, un demi-verre de vin sur sa fraise, il remonta chez lui pour en changer. Robert le suivit des yeux, et marmota entre ses dents... — Que de bruit ! que de fracas ! Hélas ! il est bien à craindre que j'aie distribué en pure perte quinze cents pintes de vin et plus de deux cents coups de bâton : nos jeunes seigneurs ne sont pas encore mariés... j'ai trouvé le marquis italien près de la citerne, et dans un état... Maintenant il est chez madame... Jeunesse, nous ne dansons pas encore... Ces réflexions mélancoliques n'empêchèrent pas Robert d'administrer aux vassaux assemblés autant de rebuffades qu'il en fallait pour les bien pénétrer de l'importance de sa

charge, et du pouvoir qu'elle lui rapportait. Le subtil intendant, en outre, organisa la gaieté à l'aide des estafiers du comte, et la foule attendit la vue de ses maîtres dans la plus respectueuse allégresse.

(Ceci est tiré du *Journal des Morvan's*, nº 57850, le 30 mai, tome 1636.)

CHAPITRE XVI

Pluris est oculatus unus, quam auriti decem.
PLAUTUS, *Violent*, sc. IV, act. II.
Témoin irrécusable, un œil vaut dix oreilles.

La comtesse venait de s'éveiller au bruit des cloches, que, selon les ordres du fastueux intendant, l'on devait sonner jusqu'à ce qu'elles fussent cassées. Il n'était pas décent, disait Robert, qu'elles pussent servir à quelque chose après avoir annoncé le mariage de Morvan.

Plongée dans cette sorte de réflexion qui suit le réveil, Mathilde, en se rappelant les événements de la nuit, jouissait de la seule satisfaction que peut éprouver un criminel, celle de se croire certain d'échapper à la justice : elle était tellement perdue dans cette contemplation de l'avenir où l'on se complaît volontiers, qu'elle ne remarquait pas le désordre qui régnait dans sa chambre : d'un côté, les rideaux de damas vert étaient tirés ; et, de l'autre, ils interceptaient le jour ; les vêtements de la veille, épars sur le dos historié des fauteuils, sa chaussure gâtée par les pierres, son corps souillé par le ciment humide du souterrain, ses meubles çà et là, sa lampe expirante, sa robe déchirée en quelques endroits par les ronces qui y étaient encore, auraient bien pu trahir la course nocturne de la comtesse. Elle s'assit devant une table d'ébène sculptée, sur laquelle un miroir encadré dans un ouvrage en filigrane se tenait par le moyen d'une languette de bois travaillée à jour ; elle se regarda assez longtemps avec complaisance, et mit entre ses lèvres un sifflet d'argent ; les sons aigus qu'elle en tira firent venir deux de ses femmes ; l'une d'elles était

Chalyne, sa sœur de lait, celle qui fut toujours sa confidente, et qui chérissait sa maîtresse, dont les défauts semblaient cachés pour elle.

— Chalyne, voilà bien du bruit ! — Ils vous ont sans doute éveillée, madame, avec leurs maudites cloches ? on aurait pu attendre votre lever. — *Maudites* est bien le mot ; jamais journée ne sera si fatigante et si désagréable pour moi. Ma fille est sacrifiée aux convenances, et c'est un cruel spectacle pour une mère. — Madame, je vous assure, mademoiselle paraît bien contente, interrompit Marie. Et tandis que je l'habillais, elle m'a dit : — Qui vous demande quelque chose, sotte que vous êtes ? chaussez-moi, vous ferez mieux.

Pendant que Chalyne tressait les cheveux noirs de sa maîtresse avec un soin qui marquait sa sollicitude, elle lui dit à voix basse : — Si vous êtes certaine que ce mariage est un malheur pour mademoiselle, pourquoi ne l'empêchez-vous pas ? une mère est maîtresse de sa fille ; et si vous le vouliez bien, je vous ai vue mettre à fin des entreprises plus difficiles. — Ah ! ma pauvre Chalyne ! le ciel m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la rendre marquise de Villani ; il n'y a pas de doute que si la parole de M. le comte n'eût été engagée, j'en serais venue à bout !... pourvu que le marquis ne me reproche rien, et ne m'en veuille point, malgré mes efforts en sa faveur !... Vous en vouloir, madame ! qui peut avoir à se plaindre de vous ? — Ah ! Chalyne !... il doit être bien triste aujourd'hui, en voyant ses espérances évanouies : j'aurais eu du plaisir à le nommer mon fils ; mais enfin il faut se résigner à la nécessité, et tu peux croire que j'en souffre assez. — En effet, ma bonne maîtresse, je vous ai trouvée changée : vous n'aurez pas dormi cette nuit, en pensant à tout cela.

Le silence avec lequel Marie remplissait ses fonctions, et l'air libre de Chalyne, faisaient voir et le despotisme de la comtesse sur ses femmes, et l'étrange amitié qu'elle avait pour sa sœur de lait. On lui passa une robe de moire blanche ; et à peine sa toilette était-elle achevée, que Villani entra d'un air préoccupé, la figure pâle, et couvrant de ses mains,

par un mouvement bien naturel, les endroits de son corps les plus endommagés par sa chute. L'altération de sa figure contrastait singulièrement avec son habillement et l'air de joie qui se répandait sur le visage de la comtesse, plutôt par le souvenir de l'utilité de ses actions nocturnes que par l'approche de la fête. Aussitôt qu'il fut entré, les deux femmes s'en allèrent, sans même attendre le signe de leur maîtresse, ce qui suppose une dose assez forte de perspicacité, ou plutôt une habitude que la comtesse leur avait fait prendre.

— Eh bien ! mon pauvre marquis ! voici un bien triste jour pour vous et pour moi. Le marquis ne répondit rien. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait embarrassé, malgré la rare impudence dont il était doué. Ses yeux, attachés au parquet, y cherchaient une réponse. Le secret qu'il avait découvert l'étonnait en quelque sorte par son importance, et il hésitait sur la manière dont il devait s'y prendre pour en instruire la comtesse. Cette révélation devait amener de grands changements dans le château, au moins selon les idées de Villani, dont le dessein était de faire rompre sur-le-champ le mariage prêt à s'accomplir.

Il s'assit en silence, et, regardant tout à coup la comtesse, il lui demanda brusquement : — Comment avez-vous passé la nuit ? — Très-bien, marquis. — Très-bien ! répéta Villani avec affectation, et en dirigeant sur elle les rayons obliques de ses yeux ; vous n'avez point été agitée ?... — Marquis, il paraît que ma santé vous intéresse beaucoup ce matin ? en vérité l'on n'est pas plus galant... — Vous éludez la réponse... — Et pourquoi ?... ai-je des secrets pour vous ?... — Maintenant, non... En prononçant cette terrible syllabe, l'Italien jeta sur la comtesse un regard plein d'une joie maligne. — Que signifie ?... — Cela signifie, Mathilde, que l'œil de la prudence perce tous les voiles, et que, pour elle, la nuit n'a pas de mystères. — Depuis quand parlez-vous par énigmes ? dit la comtesse en s'efforçant de cacher le trouble qui s'emparait de ses sens. — Depuis que la cendre des morts a rendu des oracles... Au surplus, ma belle amie, si les énigmes vous embarrassent,

je vais vous en donner le mot. — Je suis curieuse de le savoir, reprit la comtesse en déguisant son effroi par un gracieux sourire. — Avant de contenter vos désirs, permettez-moi de vous faire quelques questions... Dois-je croire sincères les protestations de dévouement que vous m'avez prodiguées? — Ingrat, pourriez-vous douter... — Le comte est donc le seul qui s'oppose à mon union avec Aloïse? — Oui, le seul... — Ainsi vous combleriez mes vœux si vous étiez maîtresse du sort de votre fille ! — Faut-il vous le répéter encore?... — Eh bien, comtesse, je m'en vais vous donner le moyen de me prouver votre tendre amitié ?

En ce moment, les cloches de la chapelle, sonnant avec force, rappelèrent á Villani le peu de temps qui lui restait pour agir. — Pardon, marquis! dit la comtesse en se levant ; mais ce bruit m'annonce qu'il faut nous quitter... — Restez... restez, Mathilde ; c'est en vain que le bruit des cloches fait retentir les airs... L'hymen qu'il annonce n'aura pas lieu. — Que dites-vous, lorsque tout est prêt pour la cérémonie!... que l'on n'attend plus que moi peut-être?... — Cet hymen n'aura pas lieu, vous dis-je. — Qui pourra donc l'empêcher?... — Moi!... — Vous?... — Jugez si je m'abuse.

A ces mots, le marquis tira brusquement de son sein les débris du peigne que la comtesse avait perdus dans le souterrain, et les lui présenta froidement. Mathilde, immobile, regarda les morceaux d'écaille avec une expression stupide : la tête de Méduse n'aurait pas produit tant d'effet. — Ma chère comtesse, dit l'Italien avec un ton affectueux, je ne vous adresserai qu'un seul reproche,... c'est que vous ayez pu me cacher quelque chose, et douter ainsi de mon amitié : je pouvais, dans les circonstances actuelles, vous rendre de grands services,... je le puis encore,... vous sentez que je ne négligerai rien pour assurer l'honneur de la famille dans laquelle j'entrerai... Villani aurait pu continuer longtemps. La comtesse, les yeux toujours fixés sur le peigne que le marquis remuait dans sa main, paraissait plongée dans un abîme de réflexions, et sa stupeur

était si grande, et la préoccupation de Villani si forte, qu'ils ne firent pas attention au léger craquement des souliers de Robert, qui dut entendre les paroles du marquis. — Je suppose, ma belle amie que vous me comprenez ?

Un *oui* prononcé d'un ton de voix altéré, mais avec l'indifférence que donne l'égarement, fut la seule réponse de Mathilde. — Je n'userai pas avec vous de la dissimulation que vous avez eue à mon égard, et je vous apprendrai que j'ai découvert dans ma promenade une circonstance qui vous est échappée dans la vôtre... Sachez que j'ai failli perdre la vie dans ce pavillon septentrional que j'ai parcouru, fort heureusement pour vous. En effet, j'ai trouvé un homme à tête vénérable, à cheveux blancs, et d'une assez belle taille ; il ne ressemble cependant en rien à ce Jean Pâqué que nous soupçonnions connaître *notre* secret... Je l'entendis parler de vous dans le langage figuré des prophètes de la sainte Écriture; aussitôt qu'il m'aperçut, il s'élança sur moi ; je fus précipité du haut de l'appartement, avant d'avoir pu me reconnaître, et sans Robert, qui me trouva presque mort, je ne sais ce que je serais devenu. — C'est le chapelain, s'écria la comtesse ; c'est le frère du père Joseph !... — C'est le chapelain ! répéta Villani en appuyant sur chacune des syllabes qui composent ces mots... mais n'en craignez rien, j'assurerai votre tranquillité : bien qu'il soit l'homme le plus puissant à la cour, vous verrez de quoi peut me rendre capable l'espoir de vous appartenir, et de m'attacher à vous par des liens que je chérirai... Une fois votre fils, je le serai d'amour...

En prononçant ces mots, il embrassa tendrement le cou de la comtesse. Passive comme un marbre, elle reçut ce baiser sans émotion... et cette grande épouvante, ce silence n'était pas tout à fait ce que le marquis attendait de son amie. Mais la comtesse, malgré sa grandeur et sa force d'âme, fut atterrée par la violence du coup qui l'assaillait... Elle se leva, fit quelques pas, et tomba comme une massue sur son lit. L'Italien la crut morte, car la blanche toile de la frise ne se distinguait plus du pâle visage de Mathilde.

Sur-le-champ, le marquis se jette à ses pieds, en lui prodiguant avec feu les noms les plus doux ; il s'accuse de barbarie, cherche à la faire revenir, et cependant il n'ose appeler, de peur de laisser échapper un moment si précieux pour rompre le mariage prêt à s'achever. En ce moment, le capitaine de Chanclos, en habit neuf, et le visage un peu rouge, entra brusquement. On ignore toujours quel motif il eut de venir chez sa fille : on croit assez communément que le malicieux Robert XIV lui lâcha quelques paroles qui lui donnèrent l'envie d'éclaircir ce que le marquis faisait avec Mathilde; car il est vrai de dire que, depuis sa fortune, le brave capitaine se croyait appelé à régenter tout le monde. Cependant d'autres pensent que Chanclos, ivre de... de joie du mariage de sa fille, venait presser la comtesse de se rendre au salon, pour qu'elle fût témoin de son opulence. Comme ces deux opinions se fondent sur l'amour-propre et l'orgueil, elles sont également probables. Il y a bien une troisième opinion; mais nous ne l'énoncerons point; elle ne nous paraît pas digne du loyal serviteur de Henri IV.

— Ventre-saint-gris! ou plutôt par les cent combats gagnés par l'aigle du Béarn, s'écria d'une voix colérique le capitaine en contemplant le spectacle équivoque qu'offraient sa fille et Villani... je jure que jamais henriette ne sortira pour venger une si grande offense... En garde, chien d'Italien!... Villani, se détournant, lui dit alors : — Point de bruit, monsieur le capitaine, si vous voulez éviter de grands malheurs. — Point de bruit, scélérat! point de bruit! je réveillerais les mânes de mon invincible maître!... A moi, Vieille-Roche! à moi! viens m'aider à jeter par la fenêtre un homme qui insulte toute la race des Chanclos!... Le capitaine criait à tue-tête, et Vieille-Roche répondit d'en bas avec son bégayement ordinaire...—On y va... et lon, lan, la... le vin... on y va... — En garde, soldat à la paix, courtisan à la guerre; en garde, reprit Chanclos le poing en l'air, et henriette tendue vers l'Italien. — Si vous avancez d'une ligne, s'écria Villani effrayé de la pointe scintillante, la famille des Morvans payera cher votre impru-

dence... un mot peut la désh... — Bélître! maroufle!... Le capitaine, suffoqué de colère et prenant le change, n'en pouvait dire davantage; mais il retira à lui henriette comme pour l'enfoncer dans le thorax du marquis.

Alors ce tapage réveilla Mathilde de son profond évanouissement; elle dit à Chanclos : — Mon père, arrêtez! — Non, répliqua l'enragé capitaine... Et son épée prit une direction fatale à l'Italien. — Capitaine, je suis sans armes, et c'est une honte pour vous que d'attaquer un homme qui ne peut se défendre, et ce... je ne sais pour quel motif. — Pour quel motif! répéta le capitaine qui, par pudeur, n'osait dire le motif. — Oui, pour quel motif, bégaya de Vieille-Roche survenant; il faut s'expliquer. — S'expliquer! reprit le capitaine. — S'expliquer, répondit Vieille-Roche. — Il y a trop d'explications; mon ami, ensevelissons au plus tôt, avec cet infâme, la honte de tant de nobles maisons. A ces mots, il donna un grand coup de plat d'épée sur la figure pâle de l'Italien. Mathilde, rougissant de la grossière méprise du capitaine, lui dit avec colère : — Monsieur!... vous oubliez... — Péronnelle, qu'oses-tu proférer?... Et il continua de menacer le marquis, en approchant de son cœur la pointe de henriette. — Ah! Chanclos, mon ami! dit Vieille-Roche, il n'a qu'un fourreau sans épée; attends, je vais lui donner ma gabrielle.

Mais la vieille éponge la tendit au marquis de si loin, et en chancelant tellement, que ce dernier n'hésita pas à faire un geste pour la prendre. — En vérité, dit-il, je ne comprends pas ce que le sire de Chanclos prétend et de quel droit il entre ici au milieu d'affaires plus sérieuses qu'il ne pense. — Enfin, reprit Mathilde, depuis quand, messieurs, pénètre-t-on chez moi sans se faire annoncer!... Vous feriez croire, ajouta-t-elle en s'adressant à son père, qu'il n'y a rien de commun entre nous... Ici Vieille-Roche battit en retraite, et ne s'arrêta que dans la galerie pour soutenir, en cas de besoin, Chanclos, qui s'écria : — Par l'aigle du Béarn, mon invincible maître, vous avez raison de dire qu'il n'y a rien de commun entre nous, car vous êtes une impudente postérité qui ne me fait pas honneur,

Au reste.., c'est vrai... ceci ne me regarde pas... Et le comte Mathieu, mon gendre... Comme il se retournait l'épée nue et le visage enflammé, le comte de Morvan, attiré par le bruit, se présenta brusquement.

Les émotions violentes que Mathilde venait de subir avaient tellement dérangé ses esprits, que le peu de présence d'esprit qu'elle montra en cette occurrence s'explique facilement. Elle était debout, les yeux errants, et pâle comme la mort; Villani éloigné le plus possible du capitaine, montrait, à l'arrivée du comte, un front cuirassé d'assurance et brillant de joie. Chanclos, embarrassé, se faisait intérieurement des reproches qu'il serait trop long de détailler; ils prouvent, au surplus, la bonté de son âme. Il n'osait ni remettre son épée dans le fourreau ni la remuer. Le comte, étonné d'une pareille scène, en examinait tour à tour les personnages, jusqu'au sire de Vieille-Roche, qui se trouvait rangé contre la rampe de la galerie comme une plante parasite : il s'y était appuyé avec beaucoup de respect, pour laisser le passage libre à l'amphitryon du jour. Alors le comte, s'adressant à Mathilde, lui dit d'un ton sévère : — Madame que signifie tout ceci?... — Je vous instruirai, monsieur le comte, lorsque nous serons seuls; nos honorables hôtes devraient sentir que si nous leur devons des égards, ils nous en doivent également.

Ici la comtesse avait retrouvé toute sa dignité; son audace et le ton qu'elle mit dans ses paroles, en imposèrent au capitaine. Il saisit l'occasion de se retirer, en disant : — En effet, comte Mathieu, mon gendre, ceci vous regarde seul. Et il tourna vers la porte, tout en menaçant l'Italien. Celui-ci, sans se déconcerter, affecta une démarche assurée pour s'en aller. — Songez, madame, s'écria-t-il, que je vais prendre à l'instant mes mesures pour rendre ma vie indépendante de vos résolutions, et faire en sorte que ma mort soit le signal de votre ruine, si elle arrivait par votre faute...

Il salua le comte avec dédain, et regardant Mathilde, il lui lança un coup d'œil, dans lequel il mit l'expression de

la tendresse nécessaire pour qu'elle comprît que ces paroles ennemies n'étaient pas pour elle. Resté seul, le comte, étonné, demanda à sa noble épouse ce que signifiaient les étranges paroles que le marquis venait de prononcer? — Cela veut dire, monsieur le comte, que le mariage d'Aloïse ne peut plus avoir lieu, si nous voulons conserver notre... Le comte ne lui laissa pas le temps d'achever. — Mathilde! s'écria-t-il en la regardant avec des yeux enflammés de colère, ceci me paraît un jeu concérté... Vous me trompez!... ce mariage vous a toujours déplu; vous espérez le rompre au moment même où nous l'accomplissons... Mordieu! je suis homme et votre maître; je vous le ferai sentir; vos ruses ne m'en imposeront plus... et qu'est-ce que cela? Depuis quand, une comtesse de Morvan prend-elle dans la famille un ascendant tel que le vôtre?... Il ne vous manque plus que d'aller à la cour pour moi?... Voulez-vous exercer mes charges, tenir l'étrier du roi, ordonner ses chases et des relais?... faudra-t-il que je vous rappelle sans cesse ce que vous êtes?... Posez bien, du reste, en votre tête, que j'ai bien résolu dans la mienne de donner ma fille à son cousin: il est l'héritier de nos titres... Outre ces raisons de famille qui sont péremptoires, ces enfants s'aiment, et je ne suis pas d'humeur à rendre Aloïse malheureuse pour je ne sais quelles raisons aussi changeantes que vos fantaisies féminines... — Avez-vous fini? dit froidement Mathilde. — Si j'ai fini? reprit le comte dont la fureur s'augmenta par le sang-froid de sa femme; si je voulais vous faire sentir la moitié des sujets de mécontement que vous me donnez, sans ceux que je ne connais point, je n'aurais pas fini demain; et si j'agissais comme mes ancêtres, pour punir votre insolence envers votre maître et seignêur, vous ne me verriez d'un an tout entier...— Vos ancêtres ne se connaissaient guère en punition. — Madame!... s'écria le comte en saisissant le bras de Mathilde avec tant de force que ses doigts y restèrent imprimés par-dessus le gant... madame!... — Vous semblez oublier, monsieur le comte, les liens indissolubles qui nous unissent... — Mathilde, il y a longtemps que l'amour... —

Eh! monsieur! ce n'est ni l'amour ni même le mariage. — Quoi donc, perfide?... — Le crime!...

Il y eut dans l'accent de la comtesse impatientée quelque chose qui fit tressaillir Morvan. — Eh bien! va, monstre, dit le comte d'une voix étouffée, perds-toi pour avoir le plaisir de me perdre... cours t'accuser toi-même; révèle nos crimes, va;.... mais prends garde de trouver mon poignard en chemin!... Hélas! je ne connais rien de plus horrible que notre forfait, si ce n'est de me le voir reprocher par celle qui en est l'auteur, qui en profite, qui en jouit... Ai-je épousé l'enfer?...

En prononçant ces paroles avec la volubilité de la colère, le comte marchait à grands pas vers la porte : lorsqu'il se retourna, il aperçut le visage de la comtesse sillonné par des pleurs de commande... Puissamment ému par ce spectacle, il se tut et s'arrêta. — Monsieur, dit Mathilde en employant un ton de douceur qu'elle prenait bien rarement, s'il vous avait plu de me laisser achever ce que j'avais à dire, vous ne m'auriez pas donné lieu de rougir pour vous-même, et je n'aurais pas eu le mortel chagrin de voir que j'ai perdu le prix de tous nos sacrifices, et l'amour de mon époux, dont j'honorerai toujours les vertus et le caractère, tel inégal qu'il soit : je sais que je suis cause de cette mélancolie; je ne cesserai jamais de vous donner des preuves de ma tendresse; et dans ce moment même j'oublie que le comte de Morvan, ici présent, n'est pas celui que j'épousai... Voici le reste de l'explication des paroles que vous avez si brusquement interrompues : — Je devais, la nuit dernière, vous le savez, aller détruire les traces apparentes de notre crime... elles le sont; mais Villani m'a-perçut et m'a suivie; il vient de m'en apporter une preuve irrécusable; ce sont les débris de ce peigne qui tomba de mes cheveux dans le souterrain... Vous sentez les conséquences de cette découverte... Quant à lui, il en connaît bien la valeur, car il vient de m'ordonner de rompre le mariage d'Aloïse, dont il exige la main pour prix de sa discrétion... Voilà la cause de cette scène!...

Le comte resta stupéfait. Un moment de silence eut lieu,

pendant lequel la comtesse retrouva toute son énergie, qui l'avait abandonnée dans le premier instant. Elle saisit alors le bras de son époux, et l'emmena dans l'embrasure de la croisée d'où Géronimo s'était précipité ; elle lui dit à voix basse et d'un ton ferme ; — Pour vous prouver que ce n'est pas un jeu concerté, une fantaisie féminine, voulez-vous que nous nous défassions du marquis, avant qu'il ait pris aucune des précautions dont il nous a menacés ?... Vos projets sur Aloïse auront toujours lieu... Parlez ?... Le comte recula en pâlissant; et malgré l'accent de vérité qui distinguait les paroles de Mathilde, il doutait encore de la sincérité de sa femme. — Mais, ajouta-t-elle, il ne faut pas d'incertitude : dans une heure il ne sera plus temps; ne nous dissimulons plus les dangers qui nous environnent. Le marquis a vu dans le pavillon septentrional notre chapelain, le frère du père Joseph... Au reste, rien ne m'effraye alors qu'il s'agit de vous... Décidez, et Villani, le chapelain, Jean Pâqué ne vous inquiéteront plus...

Le comte, violemment agité, se promenait à grands pas en froissant ses vêtements, tandis que Mathilde, se rasseyant devant son miroir encadré, se mit à passer négligemment ses doigts mignons entre ses cheveux, pour leur donner plus de grâce. — Eh bien ! monsieur le comte, dit-elle de l'air le plus simple, faites comme vous l'entendrez; je vous laisse le maître. A ces mots, le comte quitta précipitamment la chambre, dont il ferma la porte avec fracas et il s'enfuit dans son appartement, en donnant l'ordre que personne n'en approchât...

CHAPITRE XVII

On n'exécute pas tout ce qu'on se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.
MOLIÈRE, *Tartuffe*, acte III, sc. I.

Lorsque Villani sortit de chez la comtesse, il s'en fut à son appartement. Quant à Chanclos et au sire de Vieille-Roche, honteux de leur action, ils étaient descendus au

perron, et là, sans mot dire, ils écoutaient les instructions que le conseiller privé des Morvan donnait à Christophe comme à l'héritier de l'intendance : — Tu vois, Christophe, quelle foule inonde les cours du château. Je ne puis être partout; voilà pour toi l'occasion de te distinguer en m'imitant, s'il est possible. Aïe donc l'œil à tout; distribue toujours les coups en proportion des largesses; qu'il n'y ait pas de pillage, car, si tu veux mon avis, je crains bien que tout ce que nous faisons ne soit... Il remua la tête en ajoutant : Tiens, je pressèns quelque malheur... — Comment des malheurs! dit Chanclos; vous en parlez bien à votre aise pour en savoir si long; êtes-vous un Morvan? — Presque, monsieur le capitaine. Et se retournant vers le respectueux Christophe, qui ne cessait de remuer sa médaille, l'intendant ajouta : — Enfin, mon enfant, quand quelque chose t'embarrassera, viens me trouver sur-le-champ, ou, si je n'y suis pas, consulte à l'intendance les ordres que j'ai laissés par écrit, comme je le fais toujours dans les grandes occasions. Aie soin que le vin... — N'y manquez pas, maître Robert, dit Vieille-Roche en l'interrompant : c'est l'aliment de la joie comme le bois est l'aliment du feu.

En cet endroit des instructions, Robert fut appelé par des voix confuses, et il accourut avec une légèreté qu'il savait retrouver au besoin. A chaque instant la foule devenait plus considérable : tous les vassaux endimanchés regardaient d'un air satisfait la demeure héréditaire de leurs maîtres, ils croyaient en quelque sorte participer à leur noblesse, parcourant l'espace qu'ils parcouraient et respirant là où ils respiraient. C'était un honneur que d'entrer; et le concierge, malgré l'ordre de laisser passer tout le monde, s'en faisait un mérite auprès de ses connaissances en refusant quelques malheureux pour exercer son autorité. On visitait avec un saint respect la chapelle et les tombeaux des Morvan, et sur tous les visages il régnait une attente et une impatience qui auraient pu faire croire que tous ces braves gens allaient jouir du plus grand des *plaisirs*. Il fallait bien que c'en fût un que de voir un peu

de cette cérémonie, car ils recevaient les rebuffades des gens du comte en se contentant de s'entretenir sur eux. — Tiens, Marion, le plus fier de tout cela, c'est le fils à Jeanne Cabirolle : il ne ressemble guère à son bonhomme de père. Qu'est-ce qui lui pend donc au cou? — Va, répondit la vieille, c'est le successeur de M. Robert, et pour cause. J'ai connu le vieux Robert quand il était jeune; et comme la femme Cabirolle est ma cousine-germaine, je sais bien ce qui fait que Christophe deviendra intendant. Lorsque Cabirolle s'est marié, le comte était absent, et c'est Robert qui a eu les droits sur l'épousée.

Christophe, entendant cela, leva son petit bâton d'ivoire en criant : — Allons, rangez-vous, canaille; les deux mariés vont se rendre au salon. Toute la livrée se mit en devoir de faire reculer la foule, ce qui amusa beaucoup Chanclos et Vieille-Roche, qui ne riait que lorsque son digne ami riait. — Allons, vieillard, dit Christophe, retirez-vous. — Qu'oses-tu dire, serf? répliqua un homme en manteau brun. Christophe allait le pousser; mais, réfléchissant qu'il compromettait sa dignité, il fit signe aux domestiques, qui s'écrièrent :—Eh! mon vieux, quelle lubie vous passe par la tête? Allons, levez-vous de dessus ce banc; il est juste à la porte par où sortiront nos jeunes maîtresses. — C'est pour cela que j'y reste. — Eh bien, Jacques, as-tu jamais vu un vieux fou de cette espèce-là? Et ils se mirent en devoir de le prendre par les épaules pour le faire sortir de sa place.

Alors le vieillard tira une petite dague assez pointue et les en menaça sans rien dire. — Ah! ah! s'écria Vieille-Roche, voici un vieux soudard qui joue du couteau. — Comment! reprit le capitaine, il me semble que je connais ce manteau-là. Et Chanclos, courant vers le vieillard : — Par l'aigle du Béarn, cria-t-il, si vous touchez à mon ami... L'inconnu fit un signe impératif à Chanclos, qui ajouta pourtant : — Songez, marauds, que, si on ne le laisse pas tranquille, je vous coupe les oreilles aussitôt pour en faire un hors-d'œuvre. — Il le ferait, dit Vieille-Roche, tout mauvais que doit être un ragoût d'oreilles roturières.

Le capitaine perdit son orgueil. A côté de l'inconnu, il paraissait gêné. Robert accourut aussi, et pour cause; mais, voyant tant de monde, le malin vieillard s'écria : — Comment, monsieur Robert, vous ne le connaissez pas? dit Chanclos étonné. — Moi? jamais je ne l'ai vu. — Oh! oh! répondit le capitaine.

A ce moment, Aloïse, s'appuyant sur le bras de son jeune cousin, et suivie du sénéchal, d'Anna et du marquis de Montbard, parut auprès du banc. La jeune héritière était vêtue tout en blanc, et sa parure, presque éclipsée par celle d'Anna, faisait honneur à sa modestie. Les deux jeunes filles avaient sur la tête une couronne virginale qui leur donnait une grâce de plus, celle qu'ont toutes les mariées. Chanclos offrit son bras à sa fille, et Vieille-Roche se mit respectueusement derrière son camarade. Alors l'inconnu jetta à Aloïse un coup d'œil observateur et perçant dont elle fut très-émue. Elle rougit, ce que l'on attribua à l'idée d'être en spectacle. En effet, chacun, les yeux fixés sur ce groupe, y confondait des regards d'enthousiasme. On y voyait toutes les espérances de la vie; de plus, Aloïse et Anna n'étaient connues que par des actions de bonté, et le sénéchal avait une réputation méritée de justice et de bienfaisance. Ce fut en ce moment que l'inconnu et Robert, se voyant oubliés, échangèrent un regard et eurent un instant de conversation; après quoi, le vieillard s'élança dans la foule et disparut, n'étant aperçu de personne. Le seul Robert le suivit des yeux et s'éloigna sur-le-champ de cette place pour ôter toute idée de soupçon.

Les acclamations ne cessèrent de se faire entendre et retentirent encore dans le salon lorsque chacun y entra. Chanclos, d'Olbreuse et Montbard se tinrent debout devant la cheminée, pendant qu'Anna et Aloïse causaient à voix basse dans une des embrasures de croisée. Quant à de Vieille-Roche, il se promenait avec une circonspection qui ne lui était pas ordinaire, et que l'on pourrait attribuer à la gêne que lui causaient ses habits et l'obligation de se tenir avec décence. — Sénéchal, dit le capitaine avec un

air de grandeur comique qui fit sourire celui-ci, il y a longtemps que je me proposais de vous parler de l'insulte que l'on m'a faite en arrêtant un de mes meilleurs amis. Vous auriez dû penser qu'un homme reçu à Chanclos n'était pas un vagabond.—Capitaine, j'ignorais qu'il fût votre ami, et quand même je l'aurais su, le devoir ne connaît pas les égards, et vous sentez que... Au surplus, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre ; je ne fais qu'exécuter les lois, et... — Au reste, sénéchal, il a fait voir du chemin à vos corbeaux : ce n'est pas que je veuille dire que...

Vieille-Roche, voyant que son ami s'embarrassait, se hâta d'ajouter pour tout pallier : — Ce n'est pas que mon ami veuille dire que... certainement... — Ah ! çà, marquis de Montbard, mon gendre, reprit Chanclos en changeant le sujet de la conversation, et vous d'Olbreuse, mon cher petit-fils, je trouve bien singulier que vous soyez là à nous écouter. Ventre-saint-gris ! retournez à côté de vos gentilles maîtresses. Cependant, je suis content de vous, et j'avoue franchement que vos unions me plaisent. Vous, marquis, vous avez toutes les qualités requises pour être mon gendre, et je vous estime. La pauvreté prétendue de la fille d'un gentilhomme d'honneur ne vous a pas arrêté, et vous vous en trouverez bien ; vous avez apprécié son âme franche et délicate. Oui, monsieur le sénéchal, Anna est une perle... — Une perle fine, répéta l'écho du capitaine. — Mon père, vous oubliez qu'Aloïse est ici. A ces mots, un laquais annonça maître Écrivard, notaire d'Autun. On l'avait envoyé chercher avec les contrats préparés, et il devait probablement s'en retourner à pied après être venu sur un des chevaux du comte. Le notaire royal entra doucement et s'en fut dans un coin, tout près des deux demoiselles. Il avait l'air de craindre de faire du bruit, tant il mit de précautions à dérouler ses papiers, à poser son chapeau, à s'asseoir, à tirer ses plumes et son encre d'un petit sac roulé : il était comme honteux de se trouver avec les honnêtes gens de l'époque. Aloïse et Anna voyaient tous ces apprêts avec joie, et leurs charmants visages souriaient avec une pudeur virginale à leurs futurs toutes les fois que

leurs regards se rencontraient, et ce hasard arrivait continuellement.

— Monsieur le garde-note, dit le capitaine, vous avez préparé le contrat de mademoiselle de Chanclos? — Oui, monseigneur. — Vous n'avez pas oublié mon titre de capitaine d'ordonnance de l'aigle du Béarn? — De Béarn? répéta Vieille-Roche. — Non, monseigneur, répondit le notaire. — Bien, maître tabellion; mais quelle est la dot que vous donnez à ma fille? — A ces mots toute l'assistance, et Vieille-Roche tout le premier, jeta un œil étonné sur le capitaine, qui se balançait d'un air d'importance.— Vous avez beau me regarder, maître Écrivard, cela ne m'empêchera pas de vous dire que, lorsqu'on fait un contrat, on consulte ceux... — Monseigneur le sénéchal ne m'avait pas averti. — Allons donc! est-ce monsieur le sénéchal qui est mon intendant? — Monseigneur... — Vite, que l'on stipule cent mille francs comptant de dot à ma chère Anna. — Tu veux donc les devoir toute la vie? bégaya Vieille-Roche. — Capitaine, dit Montbard, j'épouse mademoiselle sans aucune vue d'intérêt, et je vous supplie de ne vous priver de rien, j'en souffrirais beaucoup; la plus belle dot d'Anna, c'est son amour et sa douceur. Votre épée vous a suffi, capitaine; la mienne n'est pas moins vive a sortir du fourreau.

Ils étaient tous les deux se tenant par la main devant Chanclos, que ce trait de désintéressement émut singulièrement; quant au notaire, il resta stupéfait; le sénéchal souriait avec son fils et Aloïse, de ce qu'ils croyaient une ruse de capitaine, et Vieille-Roche le tirait par l'habit, en disant : — Mon ami, songes-tu que... la dot est un peu forte, que tu n'as que douze feuillettes dans ta cave, et qu'il y a trois fois plus d'amour chez eux que de vin chez nous. — Chanclos, après avoir serré avec force de Montbard, s'écria avec l'accent du cœur : — Tu es un galant homme! Il embrassa Anna, et se retournant vers le couple moqueur comme pour le railler à son tour, le capitaine dit en sortant une liasse de billets à ordre et payables à vue sur le trésor de l'épargne : — Croyez-vous, marquis de

Montbard, mon gendre, que les paroles d'un soldat soient sans effet? J'ai dit : Je donne cent mille francs à ma fille; les voici, maître notaire. — Et vous, marquis, sachez que je puis encore bien plus pour vous; c'est ce que je prouverai plns tard, ajouta Chanclos, embarrassé de cette dernière promesse.

Anna ne savait quelle contenance tenir : elle qui, toujours élevée modestement, avait vu rarement le nécessaire à Chanclos, n'osait approfondir les moyens que son père dut employer pour posséder une somme si considérable. Le notaire salua Chanclos avec respect: chose qu'il n'avait pas faite en entrant. — Que signifie cette stupéfaction, mon digne ami, dit ce dernier à Vieille-Roche, toi qui connais plus que personne ma fortune? — Ta fortune!. . Et il ouvre de grands yeux étonnés. — Oui, monsieur le sénéchal, apprenez que le grand-père d'Aloïse ne pouvait pas être beau-père d'un comte de Morvan sans avoir quelque mérite, et... — Monsieur, dit le sénéchal, j'espère que vous vous êtes aperçu que j'ai toujours eu pour vous les égards que mérite un homme d'honneur. — Je le sais, sénéchal; vous êtes un digne gentilhomme comme moi, et pour un juge vous êtes réputé beaucoup trop humain et généreux.

A cet instant, Robert entra revêtu d'une simarre noire que le valet de chambre d'un président lui avait prêtée en attendant la sienne; et le conseiller, tout glorieux de son hermine nouvelle, remit à Chanclos un paquet qui semblait fraîchement scellé.—Qu'est-ce que cela, monsieur Robert? — Je l'ignore, monsieur le capitaine. — Le capitaine lut à haute voix : — A monsieur l'intendant général de la maison de Morvan, pour être remis sur l'heure à messire de Chanclos, officier d'ordonnance de feu Sa Majesté le roi Henri IV, à Birague en ce moment. —Tel embarrassé qu'il fût, le capitaine prit le parti de sourire malignement à chacun. — Il trouva une seconde enveloppe, sur laquelle étaient écrits les mots suivants : — « Monsieur le capitaine, je m'empresse de vous envoyer ce que je vous ai promis il y a quelque temps. » Et il n'y avait aucune signature. — Ici l'officier, soupçonnant quelque mystification, commen-

çait à regarder de travers le conseiller, qui n'en était pas plus ému, lorspu'il lut : A messire *Jean Pâqué*, de la part du cardinal-ministre. — Ces mots éveillèrent l'attention générale. — Et en apostille : « Nous désirons que cette dépêche parvienne avec la plus grande célérité à notre ami, en quelque lieu qu'il se trouve, et le courrier est autorisé à requérir aide et protection, lui promettant une récompense s'il arrive en douze heures. »

Après avoir rompu le cachet du cardinal, en soufflant quelques soupirs d'orgueil, l'officier d'ordonnance s'écria: — Une lettre du cardinal! Et chacun s'approcha. Le sénéchal seul resta debout devant la cheminée. Ce sénéchal n'était pas un homme ordinaire. « Messire mon cousin, nous vous expédions, aussitôt que vous l'avez demandé, le brevet de colonel du régiment de Bourgogne, au nom du marquis de Montbard. Nous sommes curieux de vous voir, car il s'agite en ce moment une affaire de la plus grande importance, pour laquelle vos lumières nous sont nécessaires. Songez que nous ne pouvons pas oublier les éminents services que vous nous avez rendus, et dont nous serons toujours reconnaissant. Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde. — *Signé* ARMAND. »

— Elle est tout entière de la main du cardinal, s'écria Chanclos... Eh bien, mon gendre, avons-nous du crédit ?... — Cher beau-père, tout cet argent et ces honneurs sont beaucoup, mais ne valent pas le trésor de grâce et d'amour que vous m'avez accordé. — Çà ne sait pas vivre, dit Vieille-Roche. — Allons, mes enfants, de la joie, et commençons toujours à lire les contrats; M. le tabellion a fini... — Un moment, Chanclos, reprit le sénéchal, il faut attendre mon frère. — Et ma tante! dit d'Olbreuse, qui n'avait pas cessé de chuchoter avec Aloïse, dont le cœur était tout épanoui de bonheur. — Robert s'approcha d'eux, les regarda d'un air de compassion. — Eh bien, mon bon Robert, qu'avez-vons? — Ah! monseigneur le chevalier! je voudrais vous voir à l'autel, mais... — Eh! de quoi vous alarmez-vous?... dit Aloïse étonnée...—Alors, la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et la comtesse, ayant

changé d'habillements et donnant la main à Villani, entra la tête haute. Elle fit quelques pas d'un air majestueux ; et apercevant le notaire, elle lui dit d'un air triomphateur : — Monsieur, vous pouvez vous en aller; votre présence est inutile. — Et pourquoi cela, ma sœur ? dit le sénéchal. Il est, au contraire, très-important que les conventions que nous avons faites pour les substitutions... — Mon frère, le mariage entre ma fille et son cousin n'aura pas lieu.

Pendant que tous les visages exprimaient la plus grande surprise, celui du notaire le chagrin, puisqu'il voyait le contrat lui échapper; qu'Aloïse pâlissait, que le sénéchal, hors de lui, serrait la main de son fils avec colère, l'altière Mathilde, prête à conjurer l'orage, semblait dire à Villani par son regard : Es-tu content? — Pourquoi mon frère ne vient-il pas de lui-même nous expliquer le... — Ne suffit-il pas, mon frère, que je vous le dise? Quant aux explications, elles ne me regardent pas. — Elle aperçut alors sa fille, qui ne pouvant retenir ses larmes, faisait, la main dans celles de son cousin, les plus tendres adieux à l'amant dont on la séparait. — Mademoiselle, rentrez sur-le-champ dans vos appartements. La pauvre Aloïse devint pâle, et resta sur un pliant sans bouger. — Madame, s'écria d'Olbreuse, en s'élançant jusqu'à la comtesse comme un aigle fond sur sa proie, songez bien à votre résolution, car je songe à la mienne. Je jure que jamais Aloïse n'aura d'autre époux que moi ; et tous ceux qu'on voudra lui imposer, je les briserai comme ce fragile bijou. En disant cela, il arracha brusquement à Mathilde l'éventail qu'elle tenait, et le jeta avec une telle force, qu'il fut réduit en poussière. — Bien dit, répliqua Chanclos; et si tu péris, voici qui te remplacera; et si je meurs, Vieille-Roche me succédera. — Oui, voilà ! répéta énergiquement le vieux soldat buveur. Et les yeux enflammés des trois champions se dirigèrent sur Villani, tremblant au milieu de son triomphe. Quant à Montbard, il avait depuis longtemps serré la main de son ami avec un geste significatif. Alors, le sénéchal s'avance gravement, et, contenant sa colère avec le sang-froid d'un magistrat, il dit : — Madame, j'ai peine à croire que mon

frère soit le complice de cette félonie; je connais l'âme sincère et loyale du comte de Morvan, et, le jugeant d'après moi-même, je suis persuadé qu'un instant de réflexion va vous remettre dans l'esprit ses instructions : vous vous êtes trompée, ou l'on vous a mal comprise. — Non, monsieur; telle doit être son intention. Aloïse, rentrez chez vous.

Elle obéit lentement, en regardant toujours avec tendresse son cousin, dont la figure irritée peignait tout son amour pour elle. Anna l'accompagnait avec l'expression de la douleur, en la tenant par la main. — Mon père, sortons, dit le bouillant jeune homme au sénéchal. — Il abandonne la place, bégaya Vieille-Roche... — Je vous avais bien averti, dit à voix basse Robert à d'Olbreuse. — Tais-toi, vieux sorcier. Le conseiller ne s'émut pas; sa contenance indiquait un homme qui connaît les ressorts d'une machine, et la voit jouer, en riant de l'étonnement des ignorants. — Ah! un instant, un instant, monsieur le *griffonneur*; restez en place, cria Chanclos; il faut que je tue cet Italien par-devant notaire. Eh! l'ami, avez-vous oublié que, si j'ai une fille fantasque, l'autre ne l'est pas? Si Aloïse ne se marie pas, est-ce une raison pour qu'Anna reste fille et n'épouse pas un homme... — Qui boit bien, dit Vieille-Roche en lui-même. En ce moment Robert sortit à pas comptés pour aller faire cesser les apprêts et la joie, sur un ordre que la comtesse lui donna à voix basse. Elle s'était assise à côté de Villani de l'air le plus tranquille. Le sénéchal et son fils s'en furent sans le saluer et sans proférer une parole; seulement Adolphe jeta un dernier regard à sa tendre amie, prête à se trouver mal, et ferma la porte de manière à faire trembler les vitres. — Allons, vieux légiste, lis-nous ton barbouillage, et que l'on signe le contrat de ma fille; le prêtre attend.

Le contrat se lut en silence, et fut signé de même. Chanclos prit le bras de sa fille, et, suivi de Montbard et de Vieille-Roche, il se mit en devoir de sortir, en disant à la comtesse : — Bonsoir, madame, nous vous laissons avec votre marquis. Comme nous allons l'expédier au retour, il est juste qu'il vous fasse ses adieux. Alors, Aloïse

demanda d'une voix faible à sa mère si elle lui permettait d'être témoin du bonheur de sa tante. La comtesse, ayant froncé le sourcil à ce mot de bonheur, y consentit par un léger mouvement de tête. Montbard lui offrit son bras, qu'elle accepta. Cette action de la part d'Aloïse était d'une grande générosité, et de plus, pleine du sentiment délicat des convenances qui semble l'apanage des femmes. Il y avait dans ce dévouement une fermeté d'âme que le caractère de la jeune fille n'annonçait pas. Elle s'achemina donc vers l'autel où elle devait être unie, et en passant par le salon des ancêtres, elle vit dans le parc d'Olbreuse et son père qui se promenaient en faisant des gestes très-animés. Quand on fut au perron, rien ne parut morne comme ces cours vides naguère si remplies de groupes riants, et qui faisaient retentir l'air de leurs cris; ce n'étaient plus les mêmes murs, le même château; la cloche muette, la chapelle fermée et le silence attestaient le zèle de Robert, qui s'en venait d'un air presque indifférent, et qui semblait dire : — Tout n'est pas fini... — Eh bien! mon cher ami, dit Chanclos, pourquoi faire éteindre les cierges?—Quand une demoiselle de Morvan ne se marie pas, personne ne se marie ici. — Ouvre vite les portes, sonne les cloches, et rappelle ton chapelain, ou, par l'aigle de Béarn... — Notre invincible maître, interrompit Vieille-Roche. — Nous enfonçons les portes, et j'amène le sacristain par les oreilles, dit Chanclos. Robert y fut en secouant la tête, grommelant, et drapant sa simarre de président.

Rien n'eut moins l'air d'un mariage que cette triste cérémonie. Le prêtre se hâta de prononcer les paroles lorsqu'il en fut temps, et Aloïse ne put retenir quelques larmes qui percèrent le cœur d'Anna et empoisonnèrent sa joie. La cloche fut sonnée faiblement, et ses sons fugitifs arrivèrent jusqu'au comte de Morvan, qui tressaillit et leva la tête, croyant entendre les derniers accents de l'église, quand elle conduit un homme à sa céleste destination. Le seul capitaine sifflait très-bas sa fanfare, et regardait Vieille-Roche, qui s'était attristé en pensant, en ce lieu solennel, que l'heure qui suit n'est à personne.

CHAPITRE XVIII

> Et le caporal Trim entra fièrement, tenant à la main la paire de bottes transformée en deux mortiers qui devaient servir pour assiéger Dunkerque.
> STERNE, *Tristram Shandy*.

Le sénéchal, furieux du renversement de ses projets de famille, quitta son fils, dont il s'efforçait de calmer la colère, pour se rendre à l'appartement de son frère. L'entrée ne lui en fut point accordée, et, malgré ses vives instances, Christophe vint lui annoncer que le comte était hors d'état de recevoir qui que ce fût. Le sénéchal jura alors, au nom de Thémis et de ses nobles aïeux, que jamais il n'oublierait ce double affront. Plein de ressentiment, il descendit dans les cours du château, et ordonna à ses gens de se tenir prêts à quitter Birague dans deux heures. Pendant que le sénéchal se livrait à sa colère autant qu'un homme de robe pouvait décemment le faire, le capitaine de Chanclos s'était emparé de d'Olbreuse, et s'efforçait, depuis une demi-heure, de calmer les transports violents qui l'agitaient. Ses efforts furent infructueux. Il semblait, au contraire, que la colère du chevalier augmentait en raison des obstacles qu'on voulait mettre à la vengeance qu'il prétendait tirer de Villani. L'ami de Vieille-Roche, qui avait parfois du bon sens, et cela n'arrivait jamais que lorsqu'il était entre deux vins, conseilla à l'officier de Chanclos d'avoir l'air de servir les projets du jeune gentilhomme, et de se rendre ainsi maître d'en diriger le cours. Le capitaine trouva cet avis fort raisonnable, et résolut d'en profiter. En conséquence, il se mit à crier et à menacer Villani vingt fois plus haut que d'Olbreuse, et il fut le premier à engager ce dernier à monter à l'appartement du marquis italien, se promettant bien de ne laisser pousser les choses que jusqu'au point où elles devaient aller. D'Olbreuse, se voyant libre, arriva en deux bonds à la porte du marquis : il fut suivi de l'officier de Chanclos, qui marchait à sa suite avec toute la gravité

d'un médiateur. Pour de Vieille-Roche, il resta un peu en arrière, s'occupant des moyens qui pouvaient contribuer à la réussite des desseins de ses amis.

Arrivé à la porte de l'appartement du marquis, d'Olbreuse y frappa violemment. — Un peu de sang-froid, mon petit chevalier, dit le capitaine. Et il se mit à frapper lui-même avec une modération remarquable pour la circonstance. Le calme du capitaine n'amena pas un résultat plus satisfaisant que la turbulence d'Adolphe, et la porte du marquis de Villani ne s'ouvrit toujours point. D'Olbreuse, irrité par la conduite de son rival, redoubla le bruit qu'il faisait. L'officier de Chanclos ne fut pas longtemps sans partager l'indignation de son jeune ami, et il finit par s'irriter autant et même plus que lui de ce qu'il appelait l'impertinence italienne. Il s'empare donc du bouton de la porte, et la secoue si vigoureusement, qu'elle eût certainement sauté hors de ses gonds, si, par les soins de Robert, toutes les portes et armoires du château n'eussent été à l'épreuve de l'effraction. De Vieille-Roche, de l'arrière-garde où il était placé, entendant le vacarme causé par l'attaque furibonde d'Adolphe et du capitaine, se douta que les confédérés avaient besoin de secours, et il se mit en devoir de leur en porter. En guerrier habile, il ne voulut point s'avancer sans être assuré de ses derrières, et sans avoir créé des magasins remplis de munitions de guerre et de bouche. En conséquence, il plaça en sentinelle avancée l'animal à deux pieds, deux mains et figure humaine, que le capitaine avait décoré du titre pompeux de son piqueur; puis, ayant eu le soin de se munir de deux excellentes bouteilles de vin et d'un énorme bâton, il s'avança résolûment au secours de ses alliés. — Eh! de par saint Henri, patron de mon invincible maître, s'écria l'officier de Chanclos en s'adressant à de Vieille-Roche, que signifie l'équipage où je te vois?... — Cela signifie, mon ami, répondit le prudent gentilhomme, que jamais siége n'a pu être conduit sans munitions de guerre et de bouche. — Voilà donc pour toi et ton jeune parent, dit-il en remettant dans les mains de Chanclos l'énorme

bûche dont il s'était chargé ; et voici pour moi, ajouta-t-il en montrant les deux flacons qu'il tenait embrassés... Allons, allons, mes amis, que chacun fasse son devoir, et en avant...

En achevant cette énergique exhortation, de Vieille-Roche porta à ses lèvres un des deux flacons, et but à longs traits la liqueur vermeille dont la vertu est de donner du courage aux poltrons, de l'esprit aux sots, de la tendresse aux égoïstes, de la douceur aux dévots, de la générosité aux avares, et aux femmes ce qui ne tarde pas à leur manquer. Chanclos et d'Olbreuse, pendant que de Vieille-Roche prenait ainsi des forces pour eux, avaient porté tous leurs soins à forcer l'entrée de l'appartement du marquis, auquel ils se promettaient bien de faire un mauvais parti. De Vieille-Roche les encourageait, leur disant que toutes les précautions étaient prises pour que personne ne pût venir les troubler dans le siége qu'ils entreprenaient. — Courage, mes amis, leur disait-il; bientôt nous tiendrons ce marquis d'Italie, et nous le condamnerons, en vertu de ce qu'il vous plaira lui imposer pour votre satisfaction personnelle, à ne boire que de l'eau pendant six mois... Quel bon tour si nous l'attrapons! mais aussi quelle honte et quelle nuée de brocards tomberont sur nous si nous le laissons échapper!...

D'Olbreuse, brûlant d'amour et de jalousie, fut tout à fait insensible aux considérations que de Vieille-Roche ne présentait pas aussi naïvement qu'on aurait pu le croire; l'honnête messire y entendait malice. Quant à Chanclos, pointilleux et soldat, le ridicule et le point d'honneur avaient beaucoup d'empire sur son âme ; aussi les paroles de son ami lui firent-elles mettre de l'amour-propre à n'avoir pas le démenti de l'entreprise. Ainsi donc d'Olbreuse, par amour et par jalousie, le capitaine, par point d'honneur, et de Vieille-Roche, par compagnie, travaillaient de concert à pénétrer dans l'appartement où, selon toutes les apparences, le marquis se tenait caché. La porte céda enfin à tant d'efforts réunis, et les vainqueurs entrèrent chez Villani en poussant des cris de triomphe. Maîtres du fort

de l'ennemi, les confédérés s'avancèrent en bon ordre. De Vieille-Roche continua de faire l'arrière-garde, non qu'il eût peur, mais parce que sa plus grande affaire n'était pas de se battre avec Villani, mais bien de garder un juste équilibre, chose plus difficile qu'on ne pense, quand on a bu huit bouteilles de vin dans sa matinée. Une fois maître de la place, il fallait s'emparer de la garnison; c'est de quoi s'occupèrent d'Olbreuse et le capitaine : ils firent une perquisition exacte dans toutes les pièces, et eurent le désappointement de ne rien trouver; une échelle posée à l'une des fenêtres de l'appartement leur prouva clairement que le marquis s'était évadé par là, à l'aide d'intelligences qu'il avait formées au dehors. C'était le cas, ou jamais, de tenir un conseil de guerre; il s'assembla donc, et la parole fut à Chanclos, qui s'en empara. — Il est évident, dit gravement le bon capitaine, que le marquis s'est échappé. — Cela est évident, répéta de Vieille-Roche.

L'évidence de la fuite de Villani ainsi démontrée, Adolphe se mit à jurer comme un mahométan ; et vous savez qu'un mahométan jure davantage et plus longtemps que ne le peut faire un chrétien catholique, apostolique et romain, et cela par trois raisons : la première, parce qu'un mahométan n'est pas un chrétien catholique, etc.; la seconde parce qu'un mahométan a l'âme plus dure que celle d'un chrétien romain ; et la troisième enfin, la meilleure, parce qu'un mahométan a les organes bien plus propres aux jurements qu'un chrétien apostolique, etc. — Un peu de modération, ventre-saint-gris, dit Chanclos en s'efforçant de calmer l'exaspération du jeune amant; tout n'est pas encore perdu, et il reste peut-être quelque espoir... — Oui, il reste peut-être quelque espoir, répéta de Vieille-Roche en portant à ses lèvres, et l'un après l'autre, les flacons auxquels il avait parlé trop souvent durant le siége pour pouvoir en obtenir une réponse satisfaite en ce moment... Non, mon ami, ajouta-t-il en regardant piteusement le capitaine, il n'y en a plus. — Par saint Henri, de Vieille-Roche, ne dis donc pas ce que tu dis... — Il est certain que cela est cruel à entendre. Cependant, comme un homme

d'honneur ne transige point avec la vérité, je dois déclarer hautement que tout est fini. — Pour d'Olbreuse!... — Pour d'Olbreuse comme pour toi, mon cher Chanclos, car les deux bouteilles sont vides. — Que le diable t'emporte avec tes deux bouteilles; il s'agit bien de cela, vraiment!... — De quoi peut-il donc être question? demanda de Vieille-Roche avec l'air de l'effroi le plus visible... — Des moyens, reprit le capitaine, qui peuvent nous conduire à rejoindre cette couleuvre d'Italie qui glisse toujours des mains au moment où l'on croit la saisir... Je vous disais donc, mes amis, que j'avais l'espoir... En ce moment, la sentinelle placée par le prudent de Vieille-Roche poussa le cri d'alarme, et se replia sur le gros de l'armée; elle ne tarda pas à être suivie de deux guerriers dans les personnes desquelles le capitaine reconnut son gendre Montbard et le sénéchal de Bourgogne. — Eh bien! qu'y a-t-il, mon gendre? l'ennemi manœuvrerait-il sur nos derrières?... — Précisément, capitaine; car le marquis Villani est en ce moment chez la comtesse. Je puis même ajouter que c'est à sa considération qu'elle a chargé d'une commission fort désagréable pour vous un domestique qui s'en serait déjà acquitté, si je n'eusse réclamé l'honneur de l'ambassade, afin de ne pas rendre publiques les dissensions qui séparent les membres d'une même famille. — Parlez, mon gendre, que chante ma fille? — Elle ne chante pas, capitaine; elle vous prie seulement de sortir de son château le plus tôt possible, vous, d'Olbreuse et M. de Vieille-Roche. — Par l'aigle du Béarn, l'impudente aurait osé... — Rien n'est plus vrai, capitaine, reprit le sénéchal. Votre fille vous donne une heure pour sortir de ses domaines; et je crois même que si la chose avait été possible, elle m'aurait prié de quitter le château de mes pères. Quoi qu'il en soit, j'en sortirai bientôt, mais volontairement, ajouta-t-il avec toute la fierté des Morvan. — Par l'aigle du Béarn, s'écria Chanclos, transporté de colère, je jure que je vais laver comme il convient la tête de mon insolente fille... — Croyez-moi, mon cher capitaine, dit Montbard en retenant son beau-père, il vaut mieux quitter ces lieux

sans donner à la valetaille du château la comédie à nos dépens. — Oui, cela vaut beaucoup mieux, ajouta le sénéchal. — Cela vaut beaucoup mieux! répéta de Vieille-Roche en poussant un soupir qu'il accordait à la cave de Birague; cela vaut beaucoup mieux... Le capitaine, qui avait beaucoup d'estime et d'amitié pour son gendre, et une grande considération pour la personne du sénéchal, se décida à se conduire par leurs conseils. Il ordonna donc à son domestique de seller le fidèle Henri, et annonça à Montbard qu'il allait quitter le château à l'instant. — Je vous suivrai bientôt, capitaine; car vous sentez parfaitement qu'après la conduite de la comtesse envers vous et d'Olbreuse, je ne puis consentir à prolonger mon séjour en ces lieux. Le capitaine approuva beaucoup le plan de conduite de son gendre. Il l'embrassa en lui jurant énergiquement qu'il le trouvait le plus brave gentilhomme de l'Europe; puis, ayant salué le sénéchal et serré la main d'Olbreuse, il descendit l'escalier en sifflant à tue-tête la fanfare de son invincible maître. Henri, tout bridé, attendait son inséparable cavalier; l'officier de Chanclos l'enjamba lestement, et traversa fièrement les cours de Birague au trot de son vieux destrier. De Vieille-Roche suivait l'oreille basse; il réfléchissait en lui-même à la fatalité qui, le poursuivant toujours, ne lui avait jamais permis de prendre racine dans une maison riche et décente.

Tandis que Chanclos quittait Birague, le sénéchal, d'Olbreuse et Montbard étaient encore dans l'appartement du marquis. Le sénéchal, dont la fierté était tempérée par la prudence, avait laissé Chanclos, et surtout Vieille-Roche, s'éloigner avant de faire part à son fils des exhortations qu'il croyait devoir lui adresser. Aussitôt qu'il se vit seul avec Montbard et lui, il se tourne vers le chevalier, et lui dit d'un ton presque solennel : — Mon fils, il m'est impossible d'approuver votre conduite d'aujourd'hui, surtout en ce qui concerne l'espèce d'association que vous aviez pour ainsi dire formée avec le capitaine de Chanclos et son ami de Vieille-Roche. Adolphe, est-ce ainsi que l'héritier de mon nom, le futur comte de Morvan, devrait se

conduire?... — Mais, mon père, je devais et je dois encore... — Vous devez m'écouter, monsieur... Croyez-vous, jeune tête légère, connaître mieux que moi la conduite qu'il faut tenir en cette circonstance?... Convient-il au rejeton des Mathieu de compromettre son rang et son honneur en se mesurant avec un obscur étranger sans rang et sans honneur?... Monsieur, je vous défends, au nom de toute l'autorité que le ciel m'a donnée sur vous, et de toute l'amitié que vous devez à un père qui a toujours été plus votre ami que votre père, de vous compromettre davantage avec le vil intrigant qu'on vous préfère... Renoncez, en un mot, et pour toujours, ou à votre père, ou à la fille de Mathilde de Chanclos. — Mon père... — Choisissez... — J'en mourrai peut-être, mais je n'hésite pas. Mon père, je suis prêt à vous suivre. — Bien, d'Olbreuse, bien, mon cher fils... Partons donc... Marquis de Montbard, recevez nos adieux... J'espère vous posséder, vous et votre charmante femme, quelques jours à Dijon et à mon château d'Olbreuse.

A ces mots, le sénéchal tendit la main à Montbard, et lui renouvela son amicale invitation. Pour d'Olbreuse et Montbard, ils s'embrassèrent plusieurs fois, et à la vue même de Robert, qui parut en ce moment au bas de l'escalier. Le jeune chevalier, en serrant son ami dans ses bras, lui fit promettre tout bas de ne pas le laisser manquer de nouvelles d'Aloïse. Cette dernière prière faite, le sénéchal et son fils quittèrent l'heureux époux d'Anna, et descendirent dans les cours, où leurs chevaux les attendaient. Quand ils passèrent devant Robert, qui était placé au bas de l'escalier, le vieux serviteur des Morvan s'inclina en silence; et, après avoir jeté autour de lui un regard de défiance, il s'empara des mains du sénéchal et de d'Olbreuse, les porta à ses lèvres, et y déposa même une larme. — Brave homme, dit le sénéchal attendri par l'action du bon intendant, puisses-tu vivre longtemps et heureux dans la demeure de mes pères! — O monseigneur! répondit Robert, si telle est votre volonté, que le ciel l'accomplisse : cependant j'ose assurer monsieur le baron que

si je n'avais pas quelque espérance de voir le calme renaître dans ce château je formerais des vœux contraires à ceux qu'il a la bonté de faire pour moi. Oui, monseigneur, j'aurai trop vécu du moment que mes pauvres yeux verront le malheur d'un Morvan... Courage, mon jeune maître, ajouta-t-il en s'adressant à Adolphe; il y a une providence dans le ciel pour tous les hommes, et il y en a de plus une pour vous seul sur la terre.

En achevant ces mots, Robert s'éloigna aussi rapidement que pouvait le permettre la dignité de la charge dont il était revêtu.

— Mon père, dit Adolphe, avez-vous entendu les paroles du vieux Robert? — Oui, mon ami... — Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans tout ce qu'il a dit une sagesse vraiment étonnante?... — Jeune fou, reprit le sénéchal en montant à cheval, les passions, si je n'y prenais garde, t'entraîneraient aussi vite que nos coursiers... Adieu, tours de Birague, ajouta-t-il en élevant la voix : vous ne reverrez jamais le sénéchal de Bourgogne dans vos murs tant qu'ils seront souillés par la présence de cette Mathilde... — Fasse que le vent emporte ce serment! dit d'Olbreuse tout bas, et fasse qu'Aloïse m'aime toujours! ajouta-t-il encore plus bas.

Pressant alors son coursier, il se mit sur les traces de son père et perdit bientôt de vue les masses romantiques de Birague.

Le capitaine avait bien quitté le château de son gendre, mais non les environs. Il aperçut le sénéchal, d'Olbreuse et leur suite traverser la campagne au grand galop de leurs montures. — Ah çà! de Vieille-Roche, attention!... — Attention, mon ami! — Veux-tu me servir? — Oui, mon ami. — Mais tu ne connais pas mes projets? — C'est égal, mon ami, je les approuve. — Apprends donc que je veux tenir le château de Birague étroitement bloqué. — Ah! ah! mon ami! bloqué! — On nous a chassés du dedans; eh bien! investissons les dehors. — Oh! oh! les dehors!... — Pour cela, campons ici jusqu'à ce que Villani tombe dans nos mains, et soit étrillé de manière à perdre

le goût du mariage. — Eh! eh! le goût du mariage!... Mais, mon cher Chanclos, je pense à une chose importante. Tu sais par expérience, et je te l'ai même prouvé tout à l'heure au siége de l'appartement du marquis, on ne prend point une place sans munitions de bouche. — Je t'entends... Du pain, des jambons et deux cents bouteilles de vin seront mis à la disposition de l'armée assiégeante. — Deux cents bouteilles! ce n'est guère!... N'importe; il n'est aucune privation que je ne consente à m'imposer pour te rendre service... Etablissons donc notre quartier-général dans le premier cabaret; et vienne l'ennemi quand il voudra, je l'attends de pied ferme. — De pied ferme! cela est important, de Vieille-Roche. — Sois tranquille; il n'y a que deux cents bouteilles.

CHAPITRE XIX

> **Qui croirait, en effet, qu'une telle entreprise**
> **Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise?**
> RACINE, *Andromaque*.

Tout le temps que la jeune marquise de Montbard demeura à Birague, Aloïse ne fut point aussi malheureuse qu'elle s'attendait à l'être. Mais, aussitôt que sa tante et son époux eurent quitté le château, le présent devint bien pénible, et l'avenir fut sans espérance. La comtesse entoura sa fille d'une foule d'espions, et le marquis Villani obséda sans cesse la victime qu'on lui sacrifiait. Ce n'est pas que Mathilde n'eût voulu dans les commencements essayer de la douceur pour amener sa fille à suivre Villani à l'autel; mais, s'étant promptement aperçue de la violente antipathie d'Aloïse, antipathie que la franchise de la jeune fille laissait éclater dans toute sa force, la comtesse mit bas toute feinte, et parut devant sa, fille armée de cette volonté ferme et égoïste qui annonce l'irrévocable arrêt de l'injustice qui veut se satisfaire. Elle ordonna à la douce créature de regarder Villani comme l'homme auquel nulle puissance au monde ne pouvait l'em-

pêcher d'être unie. Pour comble de tourments, Aloïse, qui dans son malheur avait tourné les yeux vers son père, n'avait réussi dans aucune des tentatives qu'elle avait faites pour le voir. Le comte se levait au point du jour, et, acompagné de quelques piqueurs, il parcourait les bois en poursuivant avec une ardeur infatigable le daim timide ou le féroce sanglier. Les plus hardis chasseurs étaient étonnés de l'intrépidité et de la force de leur maître. En effet, le comte descendait les montagnes à bride abattue, franchissant les fossés les plus profonds, et traversait les rivières les plus dangereuses, pour suivre et chercher les animaux les plus cruels. Et cependant ce n'était pas la passion de la chasse qui le transportait, et encore moins l'envie de détruire, car il ne se servait jamais de ses armes. Il se jetait avec le plus aveugle courage au-devant des dangers de tout genre, et ce n'était que lorsqu'il se trouvait couvert de sueur et harassé de fatigue que, plus tranquille, il se décidait à rentrer au château. Alors il s'ensevelissait dans la retraite la plus sévère jusqu'au nouveau point du jour, qu'il recommençait ses longues et pénibles excursions.

Ce fut donc vainement que la pauvre Aloïse se présenta plusieurs fois à la porte de l'appartement de son père. Le jour il était absent, et le soir les ordres les plus sévères commandaient à ses gens de ne laisser penétrer qui que ce soit jusqu'à lui. Dans ce vaste château, où tout parlait de la grandeur et de la puissance de sa famille, l'héritière de Birague se trouvait dans le plus cruel isolement. Orpheline dans la maison de son père, aucun cœur ne s'ouvrait pour partager ses peines, aucune bouche pour l'adoucir. Nous nous trompons ; Robert, cet ancien et fidèle serviteur de la race morvéenne, ne passait pas une heure sans penser à sa jeune maîtresse, et un jour sans lui donner quelques preuves de son inviolable attachement. Cependant, comme la plus grande prudence était nécessaire, le vieil intendant ne pouvait que rarement, et en passant encore, encourager sa jeune maîtresse et de l'œil et de la parole. Ces consolations, insuffisantes et passagères, ne pouvaient soula-

ger les peines de la jeune héritière : Aloïse résolut donc d'écrire à sa tante, et de verser dans son sein tous les chagrins qui l'accablaient. La lettre faite, il fallait trouver un moyen de la faire tenir à Anna ; qui charger de cette commision ?... Robert était bon, mais si vieux, qu'il devait être insensible à l'amour, et par conséquent il refuserait peut-être de se charger de l'épître sentimentale... D'ailleurs, elle pouvait compromettre l'honnête intendant, et lui faire perdre un jour le fruit de ses longs services. Un autre motif encore ajoutait à la répugnance qu'Aloïse avait de confier à Robert la lettre destinée à sa tante. Cette lettre parlait d'Adolphe, et un instinct de délicatesse faisait désirer à la jeune fille que les tendres secrets du cœur ne passassent point par les mains d'aucun homme. Elle préféra s'adresser à Marie, sur le dévouement et la discrétion de laquelle elle comptait. Elle lui remit donc sa lettre, et lui recommanda toute la prudence nécessaire en pareille circonstance. — Si le malheur veut cependant qu'on apprenne ta mission, lui dit-elle, et que tu perdes ta place pour l'amour de moi, tu iras trouver Anna, qui te prendra à son service. jusqu'à ce que des temps plus heureux me permettent de nous réunir.

Marie, bien endoctrinée, profita du premier dimanche pour courir à Chanclos, et s'acquitter de la comission de sa jeune maîtresse. Elle sortit heureusement de Birague, et, pleine d'espérance et de joie, elle s'achemina vers la gentilhommière du capitaine. Celui-ci battait l'estrade en ce moment, et la fraîche messagère tomba au milieu de ses avant-postes. — Bonjour, monsieur le capitaine, dit Marie en passant devant le compagnon d'Henri IV, et en lui adressant une de ses plus belles révérences. — Bonjour, jeune fille... Mais où allez-vous comme cela, ma poulette ? — Oui, où allez-vous comme cela ? répéta de Vieille-Roche. — Promener ?... de quel côté, mon bijou ? — Du côté de votre beau château, monsieur le capitaine, du côté de la demeure des braves gens. — Attention, de Vieille-Roche, s'écria le capitaine, la petite bohémienne veut nous séduire. — Attention ! répéta de Vieille-Roche. — Et qu'allez-vous

faire du côté des braves gens ? reprit le capitaine en passant deux doigts sous le menton de Marie... Voyons, jeune fille, contez-moi ça ?... — Je vais faire une bonne action, monsieur de Chanclos. — C'est très-beau ; mais comme un chef militaire ne doit croire personne sur parole, je vous prierai d'entrer dans le détail de la belle action qui vous attire à Chanclos. — Ah, monsieur le capitaine ! il m'a été bien recommandé de ne parler à personne de la lettre... — Une lettre !... Allons, de Vieille-Roche, entourons la prisonnière, et emparons-nous des dépêches de l'ennemi... décemment, de Vieille-Roche... De Vieille-Roche, pas si bas... Ventre-saint-gris ! quel égrillard !... — Je la tiens, je la tiens, dit Vieille-Roche. — Quoi donc, vieux lansquenet ? — Le... le paquet... le voici mon ami. Lis.

Le capitaine prit, et lut l'adresse suivante : *A madame, madame la marquise* de Montbard, *au château de Chanclos*. — Eh ! je ne me trompe pas, ajouta-t-il, c'est l'écriture de ma petite-fille Aloïse ? — Oui, monsieur le capitaine. — Que ne le disais-tu donc de suite, friponne !... — Dame, monsieur le capitaine, vous autres militaires vous allez si vite en besogne, qu'une pauvre fille n'a jamais le temps de parler assez vite... — eh !... eh ! eh ! dit Vieille-Roche, elle est drôlette ! — Ah çà, reprit Chanclos, comment se porte votre jeune maîtresse ?... — Bien tristement, monsieur le capitaine, oh ! bien tristement ! et c'est naturel ; je le dis de bonne foi, je ne serais pas plus gaie qu'elle, si on voulait m'empêcher d'épouser Christophe... — C'est donc Christophe qui... — Oui, monsieur le capitaine, interrompit Marie en faisant la révérence. — Honnête garçon... — Oui, monsieur le capitaine. Et Marie ajouta une nouvelle révérence. — Bien tourné. — Oh ! oui, monsieur le capitaine. Et Marie ajouta une nouvelle révérence aux deux premières. — Ce n'est pas tout, jeune fille ; que dit la comtesse ? — Elle gronde. — Villani ?... — Il miaule, comme dit Christophe. — Et mon gendre ? — Monseigneur ne voit et ne parle à personne ; il part le matin pour la chasse, et... — Il ne revient que le soir, je sais cela, car je le rencontre deux fois par jour. Ainsi donc, ma pauvre

Aloïse n'a aucun protecteur ; par l'aigle du Béarn, je lui en tiendrai lieu... Écoute, Marie ; tu vas aller à Chanclos comme tu en avais l'intention ; tu remettras à ma fille la marquise de Montbard la lettre de sa nièce, et tu y joindras un bout d'écrit que je vais te remettre. — Oui, monsieur le capitaine. Le voici... Écoute encore ; ma fille te chargera sans doute d'une réponse pour sa nièce, remets-la fidèlement ce soir à Aloïse, et sur toutes choses ne dis à personne, pas même à Christophe, que tu as été à Chanclos, et que tu m'as parlé... Adieu jeune fille. Tiens, voilà pour ta course : prends ta volée... Un moment : de retour à Birague, souviens-toi de m'avertir de suite si ma petite-fille était menacée d'un nouveau malheur... tu me trouveras toujours ici... voilà tout ce que j'ai à te dire .. pars, et que le ciel te conduise...

Marie arriva sans mauvaise rencontre à Chanclos, et remit à Anna la lettre d'Aloïse et le billet du capitaine. Celui-ci recommandait à la marquise de Montbard d'offrir en son nom et au sien un refuge à leur jeune parente, Montbard approuva cette offre, et Anna écrivit en conséquence à sa nièce, que la demeure d'un grand-père et d'une tante était un asile qu'une noble demoiselle pouvait accepter sans rougir. Toutefois, la marquise ne lui conseilla d'avoir recours à ce moyen extrême que lorsqu'il ne lui resterait plus d'espérance de salut. Cette lettre écrite, Marie reprit en toute hâte le chemin de Birague, où elle était attendue impatiemment par sa jeune maîtresse. Pendant que Marie faisait le double trajet de Birague à Chanclos et de Chanclos à Birague, le capitaine, aidé des conseils de son ami de Vieille-Roche, avait tracé une épître dont il attendait le plus grand effet. Cette épître était un cartel adressé à Villani, et en termes si méprisants et si clairs, que le compagnon de l'aigle du Béarn ne pensait point qu'il fût possible à un homme qui n'est pas entièrement dépouillé d'honneur et de courage d'éluder le combat qu'il proposait. A ce cartel pour l'Italien Chanclos, joignait une lettre pour la comtesse, et une autre pour le comte Mathieu XLVI[e] : la lettre à Mathilde était écrite à peu près du même style et

avec la même franche énergie que celle destinée à Villani. Pour être bien sûr que ces importantes missives ne pussent pas s'égarer, le capitaine chargea son ami de les porter lui-même au château, et lui enjoignit surtout de n'en sortir qu'avec deux réponses claires et catégoriques. De Vieille-Roche jura, par tous les vins du monde, qu'il s'acquitterait fidèlement et bravement de sa mission, et le capitaine et lui décidèrent, en déjeunant, la manière dont il devrait se conduire dans tel ou tel cas prévu par leur prudence.

De Vieille-Roche, bien lesté, et n'ayant bu que raisonnablement, se mit donc en route pour Birague. Arrivé aux portes du château, il s'annonça comme porteur de dépêches de la plus haute importance pour Mathilde, le marquis et le comte lui-même. La comtesse n'était pas alors encore levée; le comte chassait; Villani seul était visible; de Vieille-Roche fut donc conduit à son appartement, et lui remit le cartel du capitaine. Jugeant à propos de soutenir cette présentation de tout le poids de son éloquence, il entama le discours suivant : — Monsieur le marquis, dans le cas où vous seriez bon gentilhomme, drôle dans le cas où tu ne serais qu'un fripon et un aventurier, je viens, moi, César-Alexandre-Athanase, sire de Vieille-Roche et autres lieux, pour avoir l'honneur de vous prévenir, monsieur le marquis, pour te déclarer, bélître, que tu es, que mon ami Maximilien de Chanclos vous prie de renoncer à vos vues sur Aloïse de Morvan, sa petite-fille, t'ordonne de rentrer dans ta vile coque! faute de quoi, monsieur le marquis, il vous prévient qu'il vous combattra à pied et à cheval, jusqu'à ce que mort s'ensuive ; et à ton refus d'obtempérer à cet ordre, vagabond d'Italie, le capitaine de Chanclos jure, par l'aigle du Béarn, son invincible maître, qu'il viendra jusque dans ce château te couper les oreilles et le nez. Ainsi donc, monsieur le marquis, ou, canaille que tu es, il dépend de vous et de toi de vivre ou de mourir. J'ai dit...

Le discours de Vieille-Roche avait été plus d'une fois interrompu par le marquis, mais en vain, car l'obstiné gentilhomme n'en avait pas retranché un mot ni crié moins

fort. Villani, instruit par une pareille harangue de l'original auquel il avait affaire, résolut de mettre adroitement à profit le goût bien connu du négociateur pour le vin, afin d'arracher quelques indiscrétions qui pussent l'éclairer sur les véritables projets de ses adversaires. En conséquence, il annonça gravement à de Vieille-Roche qu'il allait s'occuper de lui faire une réponse claire et catégorique, et qu'il la lui remettrait aussitôt après le déjeuner. Ayant alors sonné ses gens, plusieurs domestiques entrèrent et chargèrent une table d'une profusion de mets et de vins dont la saveur et le bouquet montèrent promptement au nez de Vieille-Roche. Villani, s'apercevant que la vue et l'odorat de l'ambassadeur du capitaine étaient agréablement chatouillés, lui proposa joliment de prendre part au modeste déjeuner qui venait d'être servi. De Vieille-Roche, qui, dans le long cours d'une honorable carrière, n'avait jamais eu à se reprocher la dureté d'un refus, aurait peut-être résisté à la tentation qui lui était offerte si son discours n'eût été prononcé ; mais, comme heureusement il venait de le débiter avec toute l'éloquence imaginable, il crut pouvoir sans danger accepter l'offre séduisante de Villani. Le bon gentilhomme n'avait jamais lu Virgile, et par conséquent il ignorait le *Timeo Danaos et dona ferentes* de cet auteur.

Quoi qu'il en soit de l'ignorance latine de Vieille-Roche, Villani n'en tira pas tout le parti qu'il en espérait. Le chargé d'affaires du capitaine accepta toutes les santés, en proposa le double et but enfin comme trois templiers. Mais, hélas ! il ne parla guère plus qu'un trappiste. En vain le marquis mit-il en usage toutes les ressources de son esprit ; en vain offrit-il à de Vieille-Roche des vins les plus capiteux, le prudent convive but et se tut. A la fin cependant, Vieille-Roche, ayant levé le coude avec trop de complaisance, parut s'écarter des règles de conduite qu'il s'était imposées, et il commençait à se déboutonner, lorsqu'un valet de chambre de la comtesse entra, annonçant que sa noble maîtresse était visible. Villani envoya vingt fois au diable la noble maîtresse ; car quelque chose qu'il pût

faire, de Vieille-Roche voulut absolument se rendre de suite à l'audience qui lui était acordée. Le marquis résolut au moins d'accompagner son hôte chez Mathilde, et de faire son possible pour éclaircir les soupçons qu'il venait de concevoir sur l'intelligence secrète qu'il supposait exister entre Aloïse, Adolphe et ses amis. Il introduisit l'ami du capitaine chez la comtesse, et, à sa grande surprise, il la trouva en compagnie du comte.

Aussitôt qu'il aperçut de Vieille-Roche, Mathieu se tourna vers lui et dit : — Ne m'a-t-on pas trompé, monsieur de Vieille-Roche? Parlez : est-il vrai que vous avez quelques nouvelles à m'apprendre? — Rien n'est plus vrai, monsieur le comte, répondit de Vieille-Roche en balbutiant. Ce que j'ai à vous confier est de la plus haute importance ; c'est un secret qui... un secret dont... un secret enfin... Vous comprenez? A cette interpellation, le comte se troubla ; et, jetant sur de Vieille-Roche un regard terrible, il lui demanda impérativement qui l'avait envoyé vers lui. — Qui, monsieur le comte?... Un galant homme, ma foi, qui veut vous épargner bien des tribulations ; car enfin, si ce qu'il m'a dit est vrai, vous avez plus d'une... plus d'une chose à vous reprocher... — Tremblez! s'écria le comte la main sur son épée. — Ah! bien oui, moi trembler! vous badinez, je pense... Mais pour en revenir à celui qui m'envoie vers vous, sachez donc qu'il vous accuse de barbarie... Un père... — Un père!... — Oui un père, dit-il, ne doit pas sacrifier son enfant comme une futaille vide ; la nature, la raison, le... la... Enfin, lisez sa lettre, et vous verrez ce qu'il vous écrit : c'est touchant, sur mon honneur. Quant à vous, madame la comtesse, voilà votre paquet ; mon ami m'a bien recommandé de vous le remettre en mains propres. Ah çà, monsieur le comte, madame la comtesse, monsieur le marquis, ou bien vagabond d'Italien, voilà ma mission remplie ; il ne vous reste plus qu'à me donner un petit mot de réponse. Songez, je vous prie, que j'ai juré de ne pas sortir d'ici sans cela... Que dirai-je de votre part à mon ami Chanclos?... Commençons par vous, monsieur le comte : à tout

seigneur tout honneur. — Dites à l'écuyer de Chanclos que les comtes de Morvan ont toujours été les maîtres chez eux, et que je ne souffrirai pas que personne au monde dirige ma conduite et mes actions. — C'est clair et catégorique cela... A vous, madame la comtesse ? — Reportez à votre ami ce que vous me voyez faire.

A ces mots-là, Mathilde jeta au feu la lettre de son père. — Les expressions outrageantes dont cette lettre est remplie, ajouta-t-elle, me dispensent des égards que je crois devoir au capitaine de Chanclos. — Cela est encore clair et catégorique. — Ah çà ! à vous, monsieur le marquis, ou bien drô... — Annoncez de ma part au capitaine, interrompit promptement Villani, que je serai demain au rendez-vous qu'il m'assigne, et que je soutiendrai, l'épée à la main, mes droits sur Aloïse de Morvan et l'honneur de mon nom. — Cela est encore clair et catégorique... Par ma foi, j'en suis content, car voilà toute ma mission remplie de point en point. Adieu, messieurs et madame ; puissiez-vous n'avoir jamais soif... Sur ce, je vous offre ma très humble révérence... Mille lances ! voilà ce qui s'appelle se tirer joliment d'affaire !

Quand la comtesse et Villani furent seuls : —Marquis, dit Mathilde, votre intention serait-elle de vous rendre au rendez-vous indiqué par mon père ? — Pouvez-vous me supposer cette folie-là, comtesse ? — C'est très-bien, marquis ; mais je vous préviens que le capitaine de Chanclos n'aura ni paix ni trêve qu'il n'ait tenu son serment ; ainsi, prenez garde à vous. — Je suis parfaitement tranquille à son égard. Avant qu'il soit peu, le vieux tapageur de Chanclos ne sera plus à craindre pour moi. La comtesse fit semblant de ne pas entendre cette dernière phrase. — Qu'avez-vous appris de cet imbécile de Vieille-Roche ? dit-elle en changeant de conversation. — Fort peu de chose. Je soupçonne seulement qu'il existe entre Aloïse et Adolphe une correspondance qu'il serait important d'intercepter. — Reposez-vous sur moi de ce soin. J'ai conçu pareillement quelques soupçons, et je ne tarderai pas à les éclaircir. Ce soir ma sentimentale fille recevra mes derniers ordres et

devra s'y conformer. A ce soir, marquis, vos doutes seront résolus. — A ce soir.

Tandis que Mathilde confiait à Villani le projet qu'elle voulait mettre à exécution contre sa fille, de Vieille-Roche avait gagné le quartier-général de l'armée d'observation, et rendait compte à Chanclos du succès de son ambassade. Le bouillant capitaine jeta feu et flamme et fit les plus terribles serments de vengeance. Une seule chose le consola : ce fut l'espérance de combattre Villani l'épée à la main et de lui infliger la punition la plus exemplaire. Pendant que la comtesse pensait à décider à jamais du sort de sa fille, que Chanclos rêvait à la vengeance qu'il allait tirer du marquis italien, et que de Vieille-Roche buvait, la pauvre Aloïse était loin de s'attendre à l'orage qui allait fondre sur elle. Elle n'y songea que lorsque Chalyne vint lui ordonner de se rendre à l'appartement de sa mère. La jeune fille y fut en tremblant. — Asseyez-vous, Aloïse, dit la comtesse d'un ton ferme et glacial, et prêtez-moi toute votre attention. Des motifs puissants, et que je dois vous taire, motifs d'où dépendent le bonheur et la fortune de vos parents, exigent que vous donniez votre main au marquis de Villani. C'est en vain que vous voudriez résister; votre sort est décidé irrévocablement, et nulle puissance ne peut vous y soutraire... Vous pleurez, fille indigne! Eh quoi! ne suffit-il pas de vous dire que le bonheur ou le malheur de vos parents est dans vos mains pour vous faire consentir avec joie à l'hymen que l'on vous propose?... Qu'a donc cet hymen de si effrayant? Vous allez épouser un des plus beaux cavaliers de la cour, un homme capable d'arriver aux plus hautes dignités. Ce sort est-il si affreux qu'il faille en gémir?... Mais je devine les pensées qui vous agitent : le nom d'Adolphe est sans cesse sur vos lèvres; vous ne pensez qu'à lui... vous l'aimez... vous lui écrivez... Moi, madame? — Vous-même, fille coupable... Démentez, si vous l'osez, cette lettre que j'aperçois dans votre sein. — O ciel!... Je vous jure, madame... — Quelle est cette lettre?... répondez... — C'est une lettre de ma tante Anna. — Donnez-la moi. —Ah! par pitié! madame, n'exigez pas

cela. — Donnez-la moi, vous dis-je... — O madame! cette lettre est... Vous ne pouvez la voir... — Pourquoi? — Elle contient contre vous des inculpations que mon cœur désapprouve, Anna ne vous aime point, et vous juge si injustement, que je crains... — Vous avez tort; je suis curieuse de voir le style de ma sœur la marquise... Donnez... — Oh! par pitié! ma mère, ne lisez pas... — Que signifie cette résistance?... Je le vois, cette lettre, que vous me refusez si opiniâtrement, n'est pas d'Anna; elle est d'Adolphe... Indigne fille!... — Je vous jure... — Je ne vous crois pas...

En prononçant ces mots, la comtesse se jeta sur sa fille, et lui arracha avec violence le papier qu'elle cachait dans son sein. La confusion de Mathilde fut égale à sa colère quand elle eut jeté les yeux sur cette lettre, si ardemment désirée : elle était réellement d'Anna, et la pudeur filiale l'avait seule refusée. — Fort bien! mademoiselle, dit la comtesse, qui ne cherchait qu'un prétexte de quereller, fort bien! On vous donne là d'excellents conseils! Une fille qui en reçoit de pareils ne tarde point à les suivre. Mais j'aurai l'œil sur vous. En attendant, je vous déclare que vous devez vous préparer à épouser dans trois jours le marquis Villani. — Dans trois jours, madame. — Telle est ma résolution, que rien ne pourra changer. — Ah! ma chère mère, prenez pitié de votre malheureuse fille... Vous le savez, hélas! je déteste le marquis, et ce serait me donner la mort que de m'unir à lui. — Vaines paroles!... — Eh bien! madame, puisque votre cruauté me force de sortir du respect que je vous dois, craignez que je ne m'affranchisse de la servitude que vous m'avez imposée. Réduite par vous au désespoir, je puis... — Qu'osez-vous dire, fille criminelle?... Tremblez que je n'appelle sur votre tête les vengeances d'un Dieu terrible... Oui, puisse ma malédiction s'appesantir sur vous!... Si vous... — Ma mère! ô ma mère! épargnez-moi, s'écria Aloïse pleine d'effroi. — Promettez d'épouser le marquis dans trois jours. — Ma mère!... — Promets-le, ou je te maudis!... — Ma mère, je jure... A ces mots, Aloïse tomba dans un profond évanouissement;

et la cruelle comtesse, la regardant froidement, s'écria : — Puisses-tu mourir plutôt que de t'opposer à mes desseins! Mathilde s'éloigna en ordonnant à Chalyne et à Marie de transporter Aloïse dans son appartement.

CHAPITRE XX

Le crime de ton père est un pesant fardeau,
RACINE, *Phèdre*.

Aloïse resta plongée dans une profonde douleur; toute la nuit se consuma sans qu'elle dormît, et Marie l'entendit pleurer et gémir. Elle sentait que jamais elle ne pourrait vivre sans son cousin; mais les terribles paroles de sa mère, retentissant toujours dans son oreille, épouvantaient son jeune cœur par l'impossibilité qu'elle voyait à ce que cette union eût lieu. Comme elle était pleine de sens, elle s'apercevait bien qu'on lui cachait les motifs de son mariage avec Villani ; la conduite extraordinaire de son père le lui prouvait. Elle le connaissait assez pour savoir que ce n'étaient point les déceptions de sa mère qui lui avaient fait changer de résolution. Cependant, ignorant cette raison suprême, elle ne la crut pas aussi décisive, et le résultat des réflexions de la nuit fut d'obtenir absolument une audience de son père, ne pouvant s'imaginer qu'elle en fût tout à fait abandonnée. L'aurore la vit assise sur un fauteuil dans la méditation de cette entreprise, sa jolie tête supportée par sa main et l'autre faisant des gestes d'un discours imaginaire. Au milieu de ce silence, elle entendit trois petits coups, qu'on aurait dit frappés par la prudence. Ayant répondu, elle vit entrer à pas lents le vieux Robert, qu'elle reconnut à peine dans une simarre neuve aux armes des Morvan, et portant sur sa tête une espèce de mortier, qu'il se hâta d'ôter par respect pour la fille de ses maîtres. — Eh bien! vous pleurez, jeune fille, et vous vous désespérez. Il est vrai que chaque jour votre position devient de plus en plus critique. — Ah! Robert, j'ai formé un projet. — Et quel est votre prejet, ma noble demoiselle? — Je

veux voir mon père et lui demander sa protection : savoir enfin s'il a l'intention de me sacrifier...—Bien ! Mais comment ferez-vous? Madame vous fait garder à vue ; chacun de vos pas est soumis à son influence, et monseigneur est invisible. Savez-vous pourquoi?... Je le sais, moi, continua le vieillard sur un geste d'Aloïse : il ne dépend plus de lui... Chut!... Et le prudent Robert mit un doigt sur ses lèvres. — N'importe! Conduisez-moi vous-même puisque je suis surveillée; conduisez-moi vers l'entrée du château : j'ai veillé pour pouvoir m'y trouver au départ matinal de mon père; je veux le voir. — Eh bien ! sachons ce que cela produira. En disant ces mots, le conseiller prudent retint les consolations qu'il apportait à la jeune fille, les réservant si son chagrin augmentait. Il lui donna son bras, et la guida par des détours et sans passer dans les cours, pour éviter les regards, vers le pont-levis du château. La tête vénérable de Robert, ses cheveux blancs, ses petits yeux expressifs et son pas tardif constrastaient singulièrement avec la figure douce de l'héritière, sa taille svelte, son marcher bondissant et ses formes délicieuses. On aurait dit un des anciens dieux prenant des formes humaines, guidant une de ses progénitures mortelles à travers des obtacles créés par une déesse jalouse.

Tous les apprêts d'une grande chasse se faisaient dans la cour du château de Birague; les chiens aboyaient; on entendait essayer les cors ; les piqueurs, à pied et à cheval, les écuyers, les valets, préparaient les armes, et les gardes rendaient compte des traces des bêtes sauvages au capitaine des chasses. Le coursier du comte hennissait en attendant son maître; enfin les traqueurs venaient d'arriver, et une assez grande quantité de monde était dans la cour. Le comte parut au perron en habit de chasse, triste, pâle, et marchant à pas lents. Néanmoins, aussitôt qu'il fut au milieu de ses gens, il écouta les récits des gardes, donna des ordres, parla et se mêla de tout comme un homme qui voudrait encore plus de soins et d'embarras pour se défaire d'une idée dominante dont le souvenir le poursuit malgré lui. La chasse se mit en route pour le rendez-vous,

où plusieurs seigneurs des environs devaient se trouver, et le comte sortit en dernier, accompagné de son premier écuyer. Comme il passait le pont-levis du château, Aloïse regardait d'un air craintif dans la cour, et n'y voyant personne, elle se mit à courir après son père, en criant : — Arrêtez!... arrêtez!... mon père!... Le comte reconnaît la voix de sa fille, et mesure d'une seule pensée l'étendue de ce qu'elle pouvait avoir à lui dire; mais, redoutant cet entretien, il feint de ne pas entendre, et rejoint le gros de sa troupe; cependant son cœur lui reprochait énergiquement cette cruauté... — Arrêtez! arrêtez! criait toujours la jeune fille en courant de toutes ses forces, et animée par l'amour et la douleur. Alors tous les gens, reconnaissant la voix de la jeune Aloïse, se retournèrent spontanément. Le comte, bien qu'il continuât d'avancer, fut contraint de les imiter; et, voyant Aloïse pâle et tremblante, il mit pied à terre. Aloïse se jeta à genoux, et s'écria : — Mon père, je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez accordé une demande, c'est la plus simple que l'on vous aura jamais faite...

Le comte, surpris de cette action inattendue, rougit de voir sa fille chérie dans cette posture devant tous ses gens: — Relève-toi, mon Aloïse. — Non, mon père bien-aimé; rendez-vous à mon désir. — Eh bien, soit! quel est-il? — Rentrez sur-le-champ avec moi, et permettez-moi de vous entretenir. Le front du comte se plissa; et après un instant de réflexion bien pénible, il aida sa fille à se relever, et lui donnant son bras, ils regagnèrent ensemble son appartement. — C'est, dit-il en lui-même, un des mille tourments qui m'assaillent sans cesse. Il y avait déjà dans la cour plusieurs personnes qui cherchaient Aloïse de la part de sa mère. — Voyez-vous, mon père, sous quelle active surveillance je suis? les moindres écrits, les pas, les regards de votre fille sont soumis à vos gens. — Le premier, s'écria le comte, qui déplaira à mon Aloïse ira faire un tour plus loin qu'il ne le voudra. — Monseigneur, répondit Chalyne, les ordres de la comtesse...— Ne sont rien, vieille sotte, dit le comte en colère; songez aux miens, et malheur à vous si ma fille n'est pas libre! Je veux qu'on lui obéisse

comme à moi. Christophe, vous l'entendez? ayez soin que cela soit ainsi, et je vous charge de me prévenir des moindres choses.

En passant dans la galerie, la comtesse, qui avait été instruite de ce qu'elle appelait l'évasion de sa fille, sortit exprès pour lui dire : — Je voudrais bien savoir, mademoiselle, pourquoi les ordres de votre mère ne sont plus écoutés? — Pourquoi, madame? répliqua le comte, parce qu'ils sont sans doute outre-passés; et alors ce ne sont plus ceux d'une mère : ne me forcez pas de vous dire quelque chose qui pût altérer le respect que vous doit votre fille; vous en faites assez pour cela, ajouta-t-il d'une manière à ce qu'Aloïse n'entendit pas les derniers mots. Le regard sévère du comte fit rentrer Mathilde, et Mathieu XLVI conduisit sa fille dans son grand cabinet : il s'assit, posa son coude sur le bras de son fauteuil, sa main reçut son front encore rouge de colère, et, sans inviter sa fille à s'asseoir, il lui dit : — Parlez. Interdite par l'espèce de majesté déployée par le comte, Aloïse le regarda; mais bientôt les larmes inondèrent son visage; elle se mit à genoux en baisant les mains de son père; elle s'écria : — Ah! votre fille est bien malheureuse... — Eh! qu'as-tu? parle; explique-toi... — Oh! mon père! je ne puis douter de votre amour; j'implore donc avec confiance votre protection. Vous savez que dès mon jeune âge je fus destinée à mon cousin... Eh! quoi! vous ne m'écoutez pas avec plaisir? N'avez-vous pas encouragé notre amour? Aujourd'hui l'on veut nous séparer... Hélas! nous le sommes. On veut plus; on exige que je fasse taire mon cœur, que j'anéantisse un sentiment que vous y avez fait naître, un sentiment invincible; et pourquoi? pour me donner à un Villani, un lâche, un homme sans nom et sans fortune, encore plus indigne de vous que de moi; répondez, mon père bien aimé, le voulez-vous?

L'accent que la jeune amante mit dans ces paroles remua le cœur du comte. — Ma fille, ô ma chère fille! le ciel m'est témoin que je t'aime... que je veux ton bonheur... — Eh bien! comment se fait-il qu'on ait ignominieusement

chassé mon cousin du château, que l'on ait rompu notre mariage, que l'on me défende de lui écrire, que... — Aloïse! Le comte se leva, parut agité, fit quelques pas, et revint vers sa fille, qu'il regarda avec douleur. — Mon père, est-ce qu'il y aurait un obstacle? — Un obstacle? Grand Dieu! dit le comte, un obstacle! oui, un bien grand.

Les yeux d'Aloïse se remplirent de larmes qui roulèrent sur ses joues pâlies, et ils se fixèrent mutuellement, chacun en proie à un combat intérieur, dont le plus cruel était celui du comte. — Alors, mon père, reprit Aloïse, voyez jusqu'à quel point la vie de votre fille vous est chère : je sens que l'hymen de Villani est un arrêt de mort pour moi; laissez-moi finir en paix, et sans subir un tel supplice; votre bien chérie descendra dans la tombe avec moins de douleur. — Tu me perces l'âme, Aloïse, ma fille; viens, que je te presse contre mon sein pour chasser l'amertume qui le remplit.. Hélas! pauvre enfant, ajouta-t-il en l'embrassant sur le front, je connais tes chagrins, et je les souffre encore plus cruels que toi : ils sont un surcroît aux miens — Mon père, vous qui avez tant de pouvoir, comment se fait-il que mon mariage vous cause tant de peine? pourquoi Villani seul... — N'en parle pas; je le hais plus que toi. — Eh bien! bannissez-le donc de ces lieux. — Si je le pouvais sans m'égarer de nouveau, dit le comte... — Mon père, songez que chaque jour cet hymen s'approche; ma mère en a fixé le terme fatal. — Je le retarderai. — Empêchez-le plutôt. — Je ne le puis, ô mon enfant! telle malheureuse que tu sois, ton père est mille fois plus infortuné, quand il n'aurait même pour chagrin que de ne pouvoir faire ton bonheur; mais pense que tu tiens en tes mains plus que ma vie; c'est moi qui te supplie. Alors le comte embrassa les genoux de sa fille, et Aloïse fut stupéfaite de voir l'action de son père. — Oui, ma fille, l'honneur de ton père, ta sûreté, sa vie, la tienne même, exigent que tu sois soumise. — Je le serai, mon père, dit Aloïse avec effroi. — Songe que la splendeur de notre maison, notre renommée, tout s'évanouirait... Ma fille, toi seule peux jeter un peu de consolation dans mon âme : tu es le

prix de ma tranquillité; contente-moi, prolonge ma vie, toute triste qu'elle est.

Aloïse embrassait son père, et leurs larmes se confondaient: — J'obéirai, mon père, répéta-t-elle; cessez, vous m'effrayez; calmez-vous, je l'épouserai s'il le faut. Et ses pleurs redoublaient. Une voix énergique partit du fond du cœur de Morvan; il se releva, et saisissant le bras de sa fille : — Mon Aloïse, ne pleure pas; tu es vertueuse, ton dévouement est sublime; mais écoute-moi toujours, car je suis cruellement déchiré : pardonne-moi de bon cœur; jure-moi! oui, jure-moi-le... Le comte était si troublé, qu'il croyait avoir achevé sa phrase. — Mon père, que voulez-vous de moi? — Ah! malheureux que je suis! dit le comte en se promenant à grands pas; bourreau de ma fille!... et pourquoi? pour un instant... Si je mourais, tout ne cesserait-il pas?... — Ma fille, reprit-il en lui prenant les deux mains et les caressant doucement, promets-moi donc de ne jamais maudire ton pauvre père, de toujours l'aimer, comme s'il n'était pas cruel envers toi. — Vous ne le fûtes jamais. — Je suis la cause de ton malheur, de ta peine; va, crois-moi, je sais ce que c'est que l'amour, oui, je le sais... Enfin, ma chère, s'il ne s'agissait que de ma mort, je ne balancerais pas de t'unir à ton cousin; mais... Ici, le comte, ému par toute cette scène et le désespoir de sa fille, s'écria comme égaré : — Pardonne-moi donc; pardonne, ne me maudis pas; que je conserve l'amour de quelqu'un... — Mon père, calmez-vous: je me retire. — Te retirer! reste, mon enfant, parle-moi. Et il la serrait contre son cœur avec force.

Jamais Aloïse n'avait vu son père ému par tant de sentiments divers; mais il est vrai de dire que jamais homme n'eut un si violent combat à soutenir. — Prends courage, ma fille; si je puis, j'empêcherai ton malheur... mais non, il le faut... n'importe! dussé-je périr, je verrai Villani... hélas! Le comte s'assit, laissa aller sa fille, hors d'elle-même, et se mit à regarder sur son bureau une pendule qui marquait les jours. — Et c'est hier, s'écria-t-il, c'est hier! Et sa figure se contracta; il resta immobile... en

fixant les airs comme s'il voyait un effrayant tableau. Aloïse épouvantée se retira doucement, et fut se remettre de cette fatigue morale en restant tranquille dans sa chambre une bonne partie de la journée. Comme elle descendait pour dîner, Robert trouva moyen de lui demander le résultat de son entretien. — Ah! Robert! il faut épouser ce Villani? — Patience, patience! noble demoiselle; nous avons les yeux sur lui; et fiez-vous à moi seul pour garantir la maison de Morvan d'un pareil affront. — Il paraît, Robert, qu'il n'est pas au pouvoir de mon père de l'écarter. — Je devine pourquoi; mais soyez tranquille; cette bête venimeuse ne pourra rien contre notre honneur : je sais où il a caché son poison, et l'on pendra plutôt Robert pour avoir tué Villani que... Le reste est trop long à vous expliquer; qu'il vous suffise d'espérer. — Et ma mère : — Souffrez en silence : la mesure se remplit!... — Qu'osez-vous dire! — Rien qui puisse vous alarmer : écoutez-moi encore un peu; loin de rebuter Villani, je vous conseillerais de ne plus vous offenser de ses hommages, de les recevoir avec froideur, mais poliment : d'abord, votre mère sera moins sévère, et vous y gagnerez cela; après l'on ne vous tourmentera plus; enfin, ayez l'air d'y consentir. — Il le faut bien, puisque la vie de mon père y est attachée.. Mais, Robert, si je vous dis ce secret, soyez prudent.

Le vieillard se mit à rire de cette recommandation et s'enfuit comme une ombre, en entendant les pas de la comtesse. Quant à Aloïse, elle ne concevait pas l'assurance de Robert; et pendant tout le dîner elle réfléchit au sens des paroles de ce serviteur, qui parlait toujours du ton des oracles. Sans cesse Villani redoublait de soins auprès d'elle, et en agissant comme un homme qui fait la cour après un contrat signé. En effet, la comtesse avait déjà écrit au notaire d'Autun pour rédiger celui d'Aloïse et le tenir prêt. Le comte de Morvan, pâle comme un cadavre, assista au dîner, chose qui était devenue rare depuis quelque temps; l'air soumis et résigné avec lequel sa fille reçut les soins du marquis renouvelèrent ses tourments, enchantèrent la comtesse et satisfirent Villani. Depuis longtemps le marquis

et la comtesse, malgré leur intelligence, étaient dans une espèce de guerre; la comtesse ne pouvait oublier sa froide ironie le jour du mariage de mademoiselle de Chanclos; et, voyant combien un pareil homme pouvait être dangereux, elle le comblait de prévenances, d'attentions et de témoignages de tendresse; plusieurs fois, elle chercha à connaître jusqu'à quel point il se trouvait initié dans le secret des crimes; enfin son enjouement avait passé, et faisait place à un sentiment contraire, qui tous les jours augmentait par les défiances, et par la pente qu'ont les femmes à grandir leurs affections. Villani était toujours galant, mais non pas d'une galanterie soumise; il sentait trop l'avantage de sa position; il songeait à paraître redoutable.

Le soir on parla du jour du mariage, et Villani nagea dans la joie en arrivant ainsi au succès, car il ne désirait rien tant que de s'enter sur une des premières maisons de France : il regardait ce mariage comme une absolution, et il comptait bien reparaître à la cour dans sa splendeur, oubliant et le bouillant d'Olbreuse, et le sévère sénéchal, et les deux croiseurs qui avaient juré sa mort. La jeune Aloïse dormit, encore tout agitée des émotions de la journée et des rayons d'espérance que Robert avait fait reluire. Elle eut un sommeil pénible, pendant lequel elle fut livrée aux angoisses d'un songe terrible. Elle rêva qu'après une longue course elle arrivait enfin à la ruelle du château; que là une énorme pierre se soulevait par les efforts d'un homme qui sortait de la tombe et l'embrassait; mais son baiser avait la froideur du marbre; et de l'assemblage d'une foule de ruines, de portraits de famille, sortait le vieux Robert, haletant et criant : « Sauvez l'honneur de mon intendance, sauvez... » Un long silence suivit, qui fut interrompu par des gémissements, et du fond de son cœur s'élevait un effroi qui, la saisissant, la faisait évanouir sur l'autel; et, malgré l'absence de ses esprits, elle entendit une voix tonnante qui la fit trembler, en disant : « Lorsque le pouvoir des hommes finira, songe qu'il est un autre pouvoir. » Aloïse se réveilla tout en sueur, et par un mouve-

ment machinal elle porta la main à son cou, et y trouva le rosaire donné par l'inconnu. Cette circonstance l'étonna; elle ne se rappellait nullement l'avoir mis à cette place; alors elle se souvint des paroles de l'inconnu de la chapelle et de la citerne; elle résolut d'y jeter un grain de son rosaire, conformément aux ordres de l'être mystérieux qui lui avait parlé.

Le lendemain matin, jamais Aloïse n'avait été si gaie et si aimable : elle parut se soumettre à son sort avec bonne grâce; elle chanta, en s'accompagnant sur la harpe, devant Villani, se promena avec lui et la comtesse dans le parc, puis vêtit une parure assez brillante ; et souffrit que Marie l'entretînt assez longtemps de ses amours avec Christophe; elle parut enfin si résignée, qu'un piqueur de d'Olbreuse, qui était resté à Birague, partit pour aller annoncer à son maître le changement qui s'était opéré. Vers le milieu du jour, elle s'approcha de la citerne, tremblante comme la feuille, et comme si elle accomplissait l'action la plus importante et la plus solennelle de sa vie; mais elle trouva malheureusement la comtesse et Villani dissertant sur le jour de son union. — Après-demain, ma chère, les présents que j'ai demandés seront arrivés. — Cela ne se peut pas; il nous faut le temps de faire nos invitations ; je veux célébrer dignement ce mariage. — Eh bien ! dans trois jours ; mais non; je pense, chère comtesse, que nous ferons mal de donner tant d'éclat à cette cérémonie. — Alors à demain, puisque M. Écrivard doit venir : vos présents arriveront ce soir ou demain matin... On vous achète cher, marquis, ajouta la comtesse. — Beaucoup plus que je ne vaux, car Aloïse est d'un prix inestimable; mais aussi ce que nous savons pèse autant qu'elle dans la balance.

Aloïse fut surprise venant à pas légers, et la comtesse, la voyant dans un lieu aussi désert, soupçonna qu'elle avait quelque projet; elle se fit donc un malin plaisir de l'empêcher, bien qu'elle ne le connût pas. — Ma chère Aloïse, viens avec nous chez moi ; j'ai mille choses à te dire. La comtesse la retint très-longtemps, et, remarquant la pré-

occupation de sa fille, elle l'attacha, pour ainsi dire, à ses côtés toute la journée. Le soir, la pauvre Aloïse fut enfermée dans sa chambre par sa mère, qui la coucha elle-même ; alors elle pleura amèrement ; car les mille choses que sa mère lui avait dites était l'ordre de se préparer à épouser le marquis le lendemain à midi. Robert fut prévenu de même, et quand la comtesse l'instruisit, le vieillard hocha la tête d'une manière assez dubitative. Le lendemain arriva, et à huit heures Aloïse était encore retenue par Chalyne, qui procédait avec une lenteur incroyable à sa toilette, tandis que Marie avait été écartée par la comtesse. En effet, Mathilde soupçonnait à sa fille le projet de s'évader, et sa sollicitude maternelle avait redoublé de soins pour empêcher ce malheur. Enfin, Aloïse, consternée, vit arriver neuf heures ; alors elle sortit de sa chambre, traversa rapidement la galerie, l'escalier, le salon des ancêtres, la cour, et arrivant tout essoufflée elle jeta la croix de son rosaire dans la citerne ; elle n'entendit qu'un léger bruit, et elle douta plus que jamais de sa délivrance ; il n'entrait pas dans sa jeune tête qu'en une heure un homme pût savoir qu'elle était en danger, qu'il vînt, qu'elle en fût secourue, et par quels moyens.

Elle s'assit sur la margelle de la citerne, pâle et tremblante, épouvantée de l'approche de son malheur, qui s'avançait à grands pas, car elle aperçut le chapelain et ses sacristains préparer la chapelle ; et le son de la cloche retentissait à son oreille d'une manière lugubre. Cette jeune beauté, parée de tout l'éclat que l'art peut déployer, assise sur ces vieilles pierres couvertes de mousse, et la tête penchée, une larme sur la joue, et l'œil fixé en terre, aurait fait une profonde impression à qui l'aurait vue. — Plus d'espoir, se dit-elle ; et dans cette pensée elle eut l'envie de se précipiter dans cet abîme sur lequel elle était posée, et d'y noyer l'avenir qu'elle avait devant les yeux.

Pendant qu'Aloïse se complaisait en des sinistres réflexions, Villani, Mathilde et le comte de Morvan, réunis au salon, attendaient la jeune mariée pour lire le contrat ; l'impatience la plus vive se peignait sur le visage de

Villani et de la comtesse, qui commençait à s'inquiéter sur l'absence de sa fille; et le comte, plus triste qu'il n'avait jamais été, lançait des regards d'indignation sur ces deux êtres, et tremblait pour sa fille. On envoya la chercher chez elle; Marie revint disant qu'elle n'était pas dans son appartement. — Je vais la chercher moi-même, répondit la comtesse, rouge de colère. En montant sur le perron, le premier objet qui frappa sa vue fut sa fille penchée sur le précipice.

Il fallait qu'il y eût encore dans son âme un reste de tendresse maternelle indélébile; elle jeta un cri perçant, et, plus prompte que l'éclair, elle arriva près de cette citerne, saisit Aloïse un peu rudement par le bras, et la traîna au salon en silence. Un criminel qui entend sa sentence de mort n'est pas plus atterré que ne le fut la tendre amante de d'Olbreuse : elle prit la plume, que Villani lui présenta galamment, et fit un informe barbouillage dans lequel un bon avocat aurait pu trouver dix causes de nullité. La sueur lui coulait du front, et cependant son œil était sec et morne : elle regarda son père, qui détourna son visage par un sentiment bien naturel. En ce moment dix heures sonnèrent, et lui firent voir qu'il ne lui restait plus que bien peu de temps pour être secourue. Robert vint annoncer le déjeuner : avec un air de curiosité, il s'avança assez loin dans le salon comme cherchant quelque chose, et quand il vit le contrat signé, il fit une grimace et un geste d'humeur réprimé assez tôt pour ôter tout soupçon, et passant près d'Aloïse, il lui dit à voix basse : — Du courage : espérez!...

Le comte, Mathilde et Villani passèrent dans le salon des ancêtres : la jeune Marie se présenta alors à la porte du salon. — Eh bien! Marie, tout est-il prêt pour le sacrifice? — Oui, mademoiselle; il ne manque plus que vous, pauvre chère demoiselle! — Taisez-vous donc, petite sotte; est-ce que vous vous mêlez de prédire le sort des Morvan? — Monsieur Robert, si je voulais, je dirais quelque chose, et vous apprendrais, à vous, que depuis deux heures un grand nombre de cavaliers passent et

repassent devant le château, et qu'un d'eux, qui devait venir de bien loin, ma foi, a laissé son cheval mort de fatigue au milieu du sentier qui traverse l'avenue. — Bon! bon! dit Robert en se frottant les mains; cavalier éreinté, cheval mort, tout va bien. — Ah! que vous êtes méchant! c'était un bien bon animal, et si vous eussiez entendu ce que disait M. de Vieille-Roche en lui versant dans la bouche une bouteille de vin!... Taisez-vous, petite péronnelle, dit Robert en lui passant la main sous le menton. Le conseiller n'ajouta rien, mais il releva la tête, et, regardant sa maîtresse avec satisfaction, il fit un demi-tour à droite sur le talon de la jambe gauche, et disparut en répétant : — Tout va bien.

CHAPITRE XXI

> Fussé-je à l'autel... ma main fût-elle unie à la sienne... il empêcherait bien ce mariage. Une idée d'espoir surnaturel errait dans son esprit...
>
> MATHURIN, *Melmoth* ch. IV.

Le comte, effrayé de la grandeur du sacrifice auquel il condamnait sa fille, voulut tenter auprès de Villani un dernier effort : Mathieu ne se dissimulait pas que l'espoir de posséder un jour les grands biens de la famille était ce qui flattait le plus l'ambition du marquis : Aloïse, charmante et pauvre, n'eût inspiré à ce dernier qu'une fantaisie passagère. S'étant retiré au fond de son appartement, il siffla Christophe, et le chargea d'avertir le marquis qu'il désirait l'entretenir en particulier. Ce message extraordinaire surprit Villani, et il crut devoir prendre certaines précautions qui certainement eussent paru à Robert on ne peut pas plus outrageantes pour un Morvan. Christophe précéda l'Italien avec une importance digne de Robert. Un œil exercé aurait même aperçu dans sa taille et sa démarche certaines ressemblance dont Claude Cabirolle n'avait jamais pu entendre parler de son vivant, sans donner de grands signes d'impatience sur le dos de celui qui lui

écorcha toujours les oreilles du titre de père. — Suivez-moi, monsieur le marquis, dit-il à l'Italien ; mon maître est dans la chambre du repos. — Du repos! reprit l'Italien effrayé : d'où vient ce nom? — C'est le plus éloigné de l'appartement de monseigneur, et c'est là qu'il aime à se reposer. — Est-il seul, mon cher Christophe? — Eh! qui diable autre que monseigneur aurait l'audace d'y pénétrer sans ordre; il serait sûr de n'en pas sortir facilement;... mais nous voici arrivés.

Christophe entra avec précaution; et, ayant annoncé à voix basse le marquis, il le fit entrer presque malgré lui, et laissa retomber une porte pesante qui se ferma d'elle seule. Villani perdit un peu de sa présence d'esprit ordinaire en s'apercevant que cette porte ne pouvait s'ouvrir que par un secret. En s'approchant pour saluer le comte, qui était pensif au fond de la pièce, l'Italien jeta un coup d'œil furtif autour de lui, et la vue de l'ameublement acheva de le déconcerter. Les murs avaient été autrefois couvert d'un cuir richement doré; mais le temps avait donné à cet or une couleur sombre : aucun meuble ne parait cet appartement, à l'exception de deux chaises de forme antique, et d'une espèce de lit-de-camp placé dans un angle, et sur lequel le marquis se promit bien intérieurement de ne pas s'asseoir. De distance en distance, l'écussion des Morvan peint en noir, et offrant, sur un champ d'azur, un rocher roulant du haut d'une montagne, avec cette devise si connue : *Mort à qui m'arrête*, interrompait seul la monotonie de cette teinture. On voyait les armes de chasse du comte appuyées çà et là contre les murs. La seule arme qui fût placée d'une manière ostensible était un superbe poignard enrichi de diamants, suspendu sans fourreau, et au-dessus de la tête du comte.

Le comte sortit de sa rêverie en apercevant Villani. — Vous pouvez vous asseoir, car ce que j'ai à vous dire est assez long, je vous prie surtout de ne pas m'interrompre, et de me répondre, lorsque je vous interrogerai, avec le plus de franchise qu'il se pourra. — Le marquis obéit en silence aux ordres du comte. — La comtesse Mathilde

soutient que vous adorez ma fille. — Le marquis s'inclina... — Le mot est un sacrilége, reprit le comte avec un sourire sardonique, surtout pour un ultramontain; mais, comme nos femmes l'ont mis à la mode, je vous le passe. — Le marquis s'inclina de nouveau. — Savez-vous que ma fille est très-loin de répondre à votre adoration? — Le marquis balbutia les mots employés par les futurs qui ont le sens commun : sa jeunesse, sa timidité, la crainte d'un changement d'état, etc. — Ce n'est pas tout ; non contente d'être insensible à votre mérite, ma fille voit arriver avec l'effroi le plus marqué l'honneur que vous ambitionnez... Êtes-vous décidé à l'épouser malgré les vœux de son cœur? — L'honneur de m'allier aux Morvan; la certitude que j'ai que mes soins pourront un jour... — Tenez, monsieur Villani, laissons ces phrases banales : nous sommes seuls, et la feinte est inutile entre nous. — Vous avez raison, monsieur le comte, et si vous voulez les véritables motifs de ma conduite, je m'en vais vous les dévoiler : j'aime votre fille, mais l'amour n'est pas le seul droit que j'aie sur elle : la comtesse a dû vous apprendre qu'il est peu de choses qu'il soit en votre pouvoir de me refuser. Les dés sont pour moi, j'en profite.

Ici le comte laissa échapper un mouvement convulsif dont il tâcha de déguiser la force : en se levant, il fit quelques pas dans la chambre, et revenant vers Villani, il lui mit la main sur l'épaule, et lui dit avec l'accent de la crainte et de l'hésitation : — Puisque vous prétendez que je ne puis pas avoir d'autre gendre que l'homme que j'ai devant les yeux, vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez déclaré tout ce que vous pouvez soupçonner de ma fatale histoire. — A ces mots, le comte s'éloigna et se couvrit le visage de ses mains, et, tournant le dos à Villani, il lui dit brusquement : — Parlez : et, après une pause, il ajouta d'une voix terrible : — Parlerez-vous enfin? — Villani crut qu'un préambule était nécessaire pour pallier ce qu'il avait à dire : — Songez au moins, monsieur le comte, que si je parle du sang qui a été versé, c'est par votre ordre : faut-il?... — Oui, il le faut, répond le comte

d'une voix sombre. — Eh bien, je vais parler... Sachez donc, qu'à dater de la mort de mon domestique Géronimo, j'appris qu'un mystère fatal enveloppait la destinée de toute votre famille; je suivis Robert, mais le rusé vieillard, qui peut être votre complice... — Villani ajouta : — Ne pouvant rien connaître de Robert, je m'attachai à la comtesse; je la suivis, et une nuit je l'ai vue dans la grotte, se flattant d'anéantir les traces du crime. — Et quel crime? s'écria le comte avec anxiété. — Je suis assez franc pour avouer que je l'ignore encore; voulant m'allier à votre famille je ne devais pas chercher à le connaître; mais ce que je sais suffit pour me conduire, quand je le voudrai, à la connaissance de ce secret; il est facile, en interrogeant votre vie, de savoir quelles ont été vos haines, vos amitiés, en un mot, toutes vos passions. — Serpent! dit le comte avec une rage étouffée, ne crains-tu pas ma fureur? — Non, répondit froidement l'Italien; j'ai deux sauvegardes, votre honneur et les précautions que j'ai prises pour en disposer du fond de ma tombe.

Le comte, anéanti par l'idée que le sort des Morvan était dans les mains d'un homme tel que Villani, garda le silence le plus morne. — Écoute, dit-il en le rompant, je vais répondre à ta franchise par une franchise égale à la tienne; eh bien, oui, j'ai commis un crime... un crime affreux. Tu attaches un prix à ton silence? rien de plus naturel; mais pourquoi y comprendre le malheur de ma fille? une âme comme la tienne ne peut aimer; c'est l'or dont tu as soif; eh bien, je t'en gorgerai; estime ma fille. Que veux-tu? Quelles sommes... deux cent mille francs... quatre cent mille francs?... Le double?... Un million? un million?

L'énormité de la somme causa une espèce d'étourdissement à Villani : il fut sur le point d'accepter des propositions aussi brillantes; cependant il calcula que l'homme qui donnait un million pour racheter sa fille devait posséder davantage; et, comme Aloïse était sa fille unique, il pensa que le *davantage* lui reviendrait infailliblement : il répondit donc d'un ton doucereux : — Quelque grande que soit

cette somme, la main d'Aloïse m'est encore plus chère. — Ah ! traître ! je lis dans ton cœur : dussions-nous périr tous deux, je tromperai tes odieux calculs... Aloïse, tu seras heureuse ! A ces mots, le comte saisissant son poignard, le lève sur Villani, et suspend la mort sur sa tête... — L'honneur l'emporte sur la tendresse paternelle, s'écrie-t-il en jetant le poignard loin de lui : sors d'ici, misérable; cours à l'autel, la victime y est déjà ; va te repaître des larmes de l'innocence et de ma douleur : va, je te suis ; et puisse la foudre d'un Dieu vengeur nous écraser tous deux sur les marches de l'autel que nous allons profaner par notre présence !

Mathieu fut ouvrir la porte, et Villani s'échappa, accablé par les regards du comte. Il entendit, en descendant, la voix de Mathilde qui l'appelait ; il la trouva au salon auprès de sa fille, qui voyait arriver l'heure fatale sans qu'aucun secours parût. Les cloches sonnèrent les derniers coups, et la comtesse fit ses apprêts de départ en mettant sur la tête de sa fille un voile de dentelle ; la pâle victime le reçut sans mot dire. Mathieu XLVI parut alors, prit le bras de sa fille ; la comtesse celui de Villani, et, comme midi sonnait au beffroi, l'on se mit en marche pour aller à l'autel. Aloïse regardait à chaque pas à ses côtés pour voir si quelqu'un ne se présentait pas ; mais elle arriva dans la cour sans rencontrer personne. Le vieux Robert, Christophe, Marie, Chalyne et quelques domestiques privilégiés se joignirent à leurs maîtres. Arrivés à la chapelle, la jeune fille en passa la porte avec un effroi mortel. La nef du temple était composée de cinq piliers énormes d'une construction gothique. La pauvre Aloïse se trouvait encore avec son père, et suivie de ce petit cortége domestique ; elle vit avec une stupeur sans égale qu'il n'y avait rien qui pût la secourir : en vain pâlissait-elle ; son père, occupé d'idées sinistres, ne la regardait pas ; elle s'avança lentement, craignant d'arriver à cet autel redouté ; quand elle fut auprès du troisième pilier, elle s'arrêta en se soutenant sur son père, car les forces l'abandonnaient, en pensant *que dès lors* il était impossible qu'aucune puissance hu-

maine la secourût ; un regard perçant de Robert, qui se trouvait dans un des côtés de la chapelle, la ranima, et glissa encore un peu d'espérance dans son cœur presque flétri. Elle fit donc quelques pas : quand elle arriva au dernier piliers on entendit un bruit confus, et la voix de l'adroit Robert, disputant le droit d'entrer aux baillis de la comté, éclatait par-dessus les humbles remontrances du cette justice roturière. Chacun se retourne spontanément ; mais alors un homme au manteau de velours écarlate doublé de satin blanc, portant le cordon bleu, ayant à la main un chapeau à plumes blanches et bottes salies par la boue et la sueur du cheval, s'avança de manière à se faire voir d'Aloïse ; et, caché par le pilier, il mit ses doigts sur sa bouche pour indiquer le silence.

Pendant ce temps, Robert avait attiré l'attention générale ; il criait au scandale... parlait de l'honneur de la famille compromis... Les pauvres baillis, ayant été invités par lui, ne comprenaient rien à cette scène d'un genre nouveau. Le vieillard avait les plus beaux traits possibles ; une grande noblesse était imprimée sur son visage, et ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules. — Tenez, mon enfant ; lorsque le comte vous demandera votre anneau, donnez-lui celui-ci. La querelle de Robert avait fini, et la comtesse, ayant aperçu l'écarlate d'un manteau qui flottait, accourut avec la vélocité d'un milan. Quel fut son étonnement et celui d'Aloïse de ne plus trouver personne ! On arriva à l'autel ; la comtesse chercha partout, et même scruta le cortége ; elle ne vit personne en écarlate... La jeune fille oublia de s'agenouiller ; stupéfaite de l'apparition, de cette fuite aérienne, elle restait immobile. C'était l'usage dans la maison de Morvan, lorsqu'un mariage avait lieu, de faire les fiançailles le jour même fixé pour le mariage. Le père, prenant l'anneau de sa fille, l'échangeait contre celui du futur, et le prêtre sanctifiait cette union préliminaire.

Aloïse et Villani étaient assis chacun sur un fauteuil de velours ; le prêtre, à l'autel et sans chasuble, tenait le rituel, chacun, arrangé en demi-cercle, et attentif à cette

cérémonie passagère, regardait le comte, qui, debout entre sa fille et son gendre, attendait que le calme le plus grand régnât. La fière comtesse, au comble de la joie, fixait sa fille avec une expression maligne. Mathilde avait mis tous ses diamants; elle brillait d'un éclat extraordinaire; sa beauté éclipsait celle de sa pâle fille : Robert regardait avec douleur le rubis brillant entre les deux seins de sa maîtresse; enfin, le soleil, en passant par les vitraux de la chapelle, répandait mille couleurs diverses qui donnaient à cette scène quelque chose de singulier. Les voûtes redevinrent silencieuses; alors, le malheureux père dit d'une voix faible à sa fille : — Donnez-moi votre anneau. Aloïse obéit... — Grand Dieu! s'écria Mathieu XLVI d'une voix terrible qui fit retentir tous les échos de la chapelle : sortez... sortez tous!... Que ce mariage cesse... sortez... — Monsieur le comte, dit Mathilde... — Madame, emmenez votre fille. Sortez, vous dis-je; cette union ne peut plus avoir lieu. — Je le savais, dit Robert à Christophe. Le comte répéta : Sortirez-vous?

CHAPITRE XXII

. . . . . Levis una mors est virginum culpæ.
HORACE.

. . . . . Et mourir une fois est un léger supplice pour les grands criminels.
ANONYME.

L'étonnement était peint sur tous les visages, mais il fit place à la frayeur lorsqu'on aperçut le comte à demi renversé sur l'autel, et qui, pâle, les cheveux hérissés, promenait son œil noir sur toute l'assemblée, avec le triste sourire d'un homme presque aliéné. Cette attitude convulsive d'un criminel, son regard éloquent de souvenirs, contrastaient avec le flegme du prêtre dont le front vénérable était levé vers les cieux qu'il implorait. Chacun, comme poussé par l'accent terrible qui accompagnait l'ordre du comte, abandonna la chapelle antique des Morvan dans le plus grand silence. La comtesse voulut par-

ler; mais un geste de son mari l'en empêcha; elle sortit; Aloïse la suivit; la jeune fille se trouvait si heureuse d'échapper au supplice d'unir son sort à Villani, que le bonheur présent lui semblait le gage assuré d'une félicité future; tant la jeunesse est oublieuse!... Après le départ de la comtesse, des groupes de gens inquiets se formèrent dans les cours, et l'on s'y entretint de ce qui venait d'arriver. Robert fut le dernier à s'en aller. Le comte, en voyant les cheveux blanchis de son vieux serviteur qui passait entre les piliers comme une ombre légère, conçut les soupçons naturels à un criminel qui croit sa honte connue par tout ce qui l'environne; il s'écria d'une voix sévère : — Restez, Robert, et venez près de moi... Le vieillard chemina à pas lents, comme pour se donner le temps de la réflexion. Le comte quitta l'autel, et regarda Robert avec une expression terrible; il sembla craindre de l'interroger. — Vous êtes toujours sur mes pas, dit-il enfin. Le conseiller privé, voyant l'orage, se contenta de s'incliner. Le comte, se retournant encore, répéta : — Vous êtes à la piste comme un renard... — Monseigneur, je le dois, et... — Taisez-vous!... Morvan, croisant ses bras, le fixa un moment, en cherchant à lire dans son âme : — Puisque vous êtes si savant... Le comte s'arrêta de nouveau, et Robert, fort heureusement, se garda d'expliquer tout ce que ce mot lui suggérait de contentement; car Mathieu XLVI, s'avançant brusquement, lui présenta le fatal anneau, en disant d'une voix altérée : — Savez-vous quel est cet anneau?... — Par saint Mathieu, si je le connais! s'écria Robert avec l'effroi le mieux joué : hélas! comment se fait-il que j'aie été intendant vingt ans, et conseiller trois jours sous un Mathieu qui n'avait pas le véritable anneau des comtes de Morvan?... eh! d'où peut-il venir? ajouta-t-il d'un air ingénu. — Vieux fourbe, c'est ce que je te demande!... Vous avouez donc le connaître, Robert? ajouta le comte d'un ton plus calme. — Oui, monseigneur, et sans le voir je puis dire que la pierre sur laquelle sont gravées les véritables armes des Morvan, a dix lignes de large sur dix-huit de long; que c'est la

plus belle onyx de l'Europe, et que la devise : *Mort à qui m'arrête* est au bas de l'écusson.

Le comte, sans écouter ce que prononçait avec emphase le rusé conseiller, jetait sur lui un regard observateur que la physionomie naïve de Robert mit en défaut... Charmé, malgré sa terreur, d'acquérir une espèce de preuve qu'au moins son intendant ne savait que bien peu de chose de ses secrets, il lui dit avec bonté : — Allons, confrontez donc ces anneaux, afin de découvrir quel est le véritable. Le vieillard, après les avoir examinés en remuant sa tête presque chauve, répondit à son maître : — Monseigneur, le vôtre est mal imité ; il n'a qu'une pierre très-commune ; la devise est en haut!... Monseigneur, je suis perdu ; que deviendra ma probité si mes comptes sont mal scellés?... Si j'osais questionner un Morvan, je demanderais à monseigneur qui a pu le troubler ainsi?... — Robert, répliqua le comte avec assez de douceur, je vais vous l'expliquer... Le serviteur fidèle s'approcha de son maître, en feignant une curiosité qui en aurait imposé au plus fin diplomate. — L'hymen de Villani faisait le malheur de ma fille... Accablé sous le poids des raisons qui le nécessitaient, j'ai pu consentir... Mais, quand je fus prêt à consommer le sacrifice, une voix secrète et la tendresse que j'ai pour Aloïse m'ont arrêté ; alors j'ai saisi pour le rompre la circonstance de la présentation de cet anneau, qui est un problème pour moi comme pour vous!... Ici Robert s'inclina et répondit : — Monseigneur n'a jamais pu posséder l'anneau de son père, puisque le comte Mathieu XLV est mort en mer. — C'est bien pour cela que l'existence de cet anneau m'a surpris!... Enfin l'hymen de ma fille avec un vil intrigant n'aura pas lieu !... — Je reconnais là le sang des Morvan, s'écria Robert avec chaleur. — Hélas! reprit le comte en poussant un profond soupir, fidèle serviteur, notre honneur est menacé!... des étrangers en sont les maîtres!... Tout en prononçant ces douloureuses paroles, Morvan semblait, par ses regards, percer la vieille enveloppe qui cachait les secrètes pensées de son conseiller, qui lui répondit : — Jamais pareille chose n'arrivera

sous Robert XIV : nommez-moi ceux que vous redoutez, et je cours les renfermer dans la tour aux *calvinistes*. Le dévouement du vieillard émut le comte; il s'appuya sur l'épaule de son intendant, et lui dit à voix basse : — Tu connais Villani ?... c'est l'un des deux hommes qui en veulent à nous tous !... — Vous ne le craindrez pas longtemps, monseigneur. Et l'intendant fit, en baissant la main un signe horizontal très-significatif, en répétant tout bas : — La tour!... la tour !... Le comte, n'osant répondre, embrassa son serviteur ; — cette fois-ci Robert n'eut aucune indécision, ce fut la joue gauche qui reçut le visage brûlant de son maître. Le conseiller n'en répéta qu'avec plus d'énergie : — La tour!... la tour ! Alors Mathieu XLVI sortit, et les groupes des vassaux décrivirent des demi-cercles respectueux, et contemplèrent leur maître abattu par la douleur.

Cet incident avait été prôné par la renommée dans tous les coins du château et même au dehors, et chacun commentait dans la cour cette aventure extraordinaire. On se félicitait qu'Aloïse eût échappé à son malheur ; mais les efforts de Christophe et de Marie ne pouvaient empêcher qu'on se livrât aux conjectures les plus absurdes sur l'honorable famille. Christophe n'avait point oublié les paroles de Robert; Marie, de son côté, s'en était souvenue; et ce : *Je le savais*, voltigeant de bouche en bouche, fermentant de tête en tête, produisit un brouhaha général, qui éclata quand le conseiller, enveloppé dans sa simarre et son hermine, parut sous le portique de la chapelle. Il s'avança, et sur-le-champ Christophe et Marie s'écrièrent les premiers : — Il va nous expliquer comment... — Monsieur de Robert nous dira-t-il... — Pourquoi ce mariage ?... — Cette interruption ?... Ces différentes interrogations partirent toutes à la fois; elles étourdirent le conseiller. Il considéra cet attroupement curieux, et, remettant son mortier avec dignité, comme si, nouveau l'Hôpital, il avait à calmer une émeute, il s'écria : — Eh bien! eh bien ! jamais le ver n'a levé la tête si haut ! Que dirait Mathieu XLIV ?... Comment, canaille roturière, serfs, corvéables, vous m'inter-

rogez, je crois, moi, le conseiller privé de la maison de Morvan! — Canaille!... répliqua Chalyne, furieuse du désappointement de la comtesse, et plus encore de la discrétion de Robert, depuis quand la tête du ver se plaint-elle de la queue?... — Ma mie, répondit Robert, abasourdi par l'épigramme, vous m'avez tout l'air de vouloir manger votre pain entre quatre murs, et de compagnie avec les os de cinquante calvinistes que j'ai fait pendre. — Osez le faire! murmura Chalyne. — Vite, reprit le conseiller feignant de ne pas entendre et s'adressant aux vassaux, débarrassez la cour de vos corps. En vérité, ils s'habitueront bientôt à voir les murs de l'intérieur du château, et puis ils voudront se familiariser avec eux... toujours ils empiètent... donnez-leur un pouce, ils en prennent dix!... Christophe le tira par la manche et lui dit : — Monsieur le conseiller, vous nous instruirez de cette aventure, puisque vous la savez?... — Christophe! Christophe! s'écria Robert, tu fais peu de progrès dans la belle carrière que je t'ai ouverte... Est-ce que l'on s'occupe de la haute politique quand on est encore à peine la bête qui fait tourner la machine?... Allons, mon enfant, de l'humilité avec moi... Avec le reste, tu peux être aussi insolent qu'il te plaira.

Là-dessus le conseiller passa sa main sous le menton de Marie et frappa sur l'épaule de Christophe, que ces gestes ne satisfirent qu'à moitié. Enfin, malgré les ordres et les cris de Robert, la foule ne se dissipa que lentement. Comme le parrain de Christophe montait à l'intendance, il fut abordé par Aloïse, qui lui dit avec mystère : — Robert, comment tout cela finira-t-il?... — Bien, noble demoiselle, il faut l'espérer!... mais nous avons encore à briser des épines. Ce Villani nous a retardés; nous devons prendre des précautions. Allez, jeune fille, c'est un rude fardeau que l'honneur d'une famille quand on veut la préserver de toute espèce de tache!... Cela vaut dix intendances! — Mais, Robert, quel était donc ce personnage décoré de tous les ordres de l'Europe, qui... — Eh! le sais-je, noble dame? — Oui, Robert, vous le savez. Quand

je n'aurais pour preuve que le regard que vous m'avez lancé avant qu'il parût... — Il est certain, mademoiselle, que je puis m'en douter. Un Robert XIV ne peut pas, à quatre-vingts ans, manquer de perspicacité et d'expérience. — Dites-moi donc son nom? — Illustre héritière, répliqua le vieillard en remuant la tête, je ne suis qu'une chétive mousse du bel arbre dont vous êtes le gracieux rejeton; comment voulez-vous que je connaisse le cœur de l'arbre? — Il était mis, continua la jeune fille pensive, comme le prince le plus riche : ses ordres en diamants! ses colliers!... Avez-vous vu le roi? — Oui, mademoiselle, j'ai vu plus d'un roi. Charles IX vint en ce château, et Henri IV me dit, à moi parlant, que j'avais l'œil égrillard. Ce fut lorsqu'il me donna cette fameuse lettre à porter à...

Aloïse s'échappa comme un trait et fut se réfugier dans son appartement en entendant la voix de Chalyne qui la cherchait. Sans cette dernière circonstance, on aurait pu présumer que l'histoire de la célèbre lettre qu'elle avait déjà entendue plus de cinquante fois était pour quelque chose dans ce départ précipité. — Pauvre enfant! dit le serviteur octogénaire, ta destinée va se décider bientôt... Il veut assurer ta félicité!... Alors il entra dans l'intendance et se mit à feuilleter les registres de ses exercices; et, pour ne pas prêter une grande attention à cette contemplation périodique de ses travaux, il fallait qu'il fût bien préoccupé. En effet, il pensait à la manière dont cette aventure se débrouillerait. Il aimait trop l'honneur de sa maison pour approuver l'éclat que Jean Pâqué répandait depuis quelque temps... Le vieil intendant, craignant une catastrophe, se promit bien de veiller plus que jamais aux intérêts de la famille, et, semblable au chien généreux, il résolut de périr à son poste, fidèle jusqu'à son dernier soupir. Confirmé par l'aveu du comte dans ce qu'il soupçonnait, c'est-à-dire que Villani avait surpris une partie d'un secret concentré dans le cœur de quatre personnes, il se chargea de surveiller l'animal venimeux qui, sans doute, lancerait le poison funeste à l'honneur des

Mathieu, et par contre-coup des Robert! — Que serait-ce de l'intendance si un Mathieu montait ignominieusement à l'échafaud? Encore si c'était pour un crime d'État! disait le conseiller, pour une belle conspiration, comme en ourdirent Mathieu XXVII et Mathieu XXX, dit le *Mécontent*, passe! L'honneur serait sauvé et même accru, car nous avons sept têtes tranchées dans la famille... Mais un Mathieu assassin!...

Pendant qu'il pesait en sa tête ces graves considérations, Mathilde et Villani, ayant attendu avec impatience le comte Mathieu, le voyaient arriver à grands pas. — M'expliquerez-vous, monsieur le comte, dit Villani, la cause de l'affront que vous me faites? — L'affront!... répliqua le seigneur de Birague en lançant un regard ironique; vous vous trompez, monsieur Villani, je ne crois pas que ce soit vous qui le receviez... — Monsieur, vous m'insultez!... — Demandez-m'en raison, s'écria le comte en tirant son épée avec un visible plaisir. — Je sais, monsieur, que ma mort est ce que vous souhaitez avec le plus d'ardeur; mon intérêt exige que vous viviez, et ceci change nos positions respectives. — Lâche!... traître!...

Et le comte, indigné d'avoir à souffrir une insulte sans vengeance, donna un violent coup à son épée pour la faire rentrer dans le fourreau.

— Pourquoi se quereller au lieu de se réunir? dit Mathilde; il faut terminer ces terreurs renaissantes. Voyons, monsieur le comte, qui donc a pu produire cette brusque interruption et votre étonnante stupeur?... — Madame... Aloïse m'a présenté la preuve irrécusable qu'il existe un être dans le monde qui connaît notre secret tout entier... Cet homme redoutable voltige, pour ainsi dire, au-dessus de nos têtes depuis qu'il fut question de marier notre fille. Il se joue de nos terreurs et se plaît à les exciter... Il est partout, au dehors, au sein de nos réunions; il assiste à ma vie; il semble s'être réveillé d'un sommeil profond, et son doigt terrible trace jusque sur nos murs un arrêt tôt ou tard inévitable à subir... —Eh bien, monsieur le comte? — Eh bien, marquis, vous comprenez, car vous êtes

assez adroit pour cela, qu'il m'est indifférent de périr par vos mains ou par celles d'un autre, et qu'alors ma fille ne doit plus être malheureuse. Elle vivra... déshonorée peut-être, mais elle n'aura pas à joindre à l'infortune que lui léguera son père une autre infortune aussi pesante... — monsieur, reprit l'Italien, n'est-ce que cela qui vous embarrasse?... Je me charge alors de vous délivrer de cet ennemi, quel qu'il soit... A de pareils traits vous reconnaîtrez, je l'espère, le dévouement d'un homme qui désire vous appartenir.

Le comte le regarda d'un air étonné ou plutôt avec horreur. En ce moment, la comtesse, qui jusque-là s'était tenue pensive, prit la main du comte et dit : — mais si Aloïse vous remit cette preuve certaine, elle a dû la recevoir... De qui?... en quel moment?... en quels lieux?... et comment?... Si nous l'interrogions ? Peut-être aurions-nous des renseignements plus positifs sur cet homme mystérieux? — Excellente idée! s'écria Villani. Voilà pourquoi Chalyne était à la recherche de la jeune héritière : elle ne la trouva que dans ses appartements. Aloïse, entrant dans le salon, eut un regard sévère de la comtesse, qu'elle vit assise près de Villani, pendant que le comte se promène les bras croisés avec force. A la vue de sa fille bien-aimée, il s'arrête, et, la prenant par la main, il la fait mettre à ses côtés en lui disant avec douceur : — Aloïse, ma chère enfant, l'anneau que tu m'as remis n'a pu se trouver entre tes mains que par l'intervention du plus cruel de mes ennemis. La jeune fille, naïve et peu habituée à cacher ses pensées, fit un mouvement qui n'échappa à aucun des trois spectateurs de son trouble. — Dis-moi donc, continua le comte, comment il te parvint. Aloïse garda le silence. — Répondrez-vous! lui cria sa mère avec dureté. — Doucement, madame, répliqua le comte... ma fille, j'espère que le repos et l'honneur de ta famille ne trouveront pas en toi une ennemie. Explique-nous ce que tu sais. — Mon père, je ne puis vous dépeindre l'homme qui m'a donné cet anneau. Il m'a paru devoir être un grand personnage... Un de ses gestes m'a commandé le silence, et il ne me dit que

ces simples paroles à voix basse : *Remettez à votre père cet anneau en place du vôtre.* — Mais en quel lieu vous le donna-t-il ? demanda l'impétueuse comtesse. — A la chapelle. — Quand ?... — Tout à l'heure. — Vous nous en imposez ! Je n'ai vu personne vous aborder. — Je jure que j'ai dit la vérité... Et pour la première fois de sa vie le mouvement d'une généreuse colère enflamma la jeune fille. Chacun resta muet d'étonnement. — Il est partout, dit le comte avec un accent de rage et en levant vers le ciel un œil presque accusateur. — Il portait, reprit Aloïse, un manteau de velours rouge enrichi d'une broderie d'or de la plus grande beauté : de belles plumes blanches flottaient sur son chapeau, et tous les ordres de l'Europe brillaient sur son sein. — J'ai cru voir, dit la comtesse en interrompant sa fille ; mais c'est un sylphe, une ombre, car il a disparu comme une fumée qui se dissipe... Sortez, mademoiselle, et restez dans votre appartement.

La jeune héritière se leva doucement ; son père, plongé dans la rêverie, fut réveillé par ce mouvement, et il embrassa sa fille sur le front. Aussitôt qu'elle fut partie, la comtesse s'écria : — Cet être mystérieux est au château ; le marquis l'a vu dans le pavillon septentrional !... — Cherchons-le donc, dirent en même temps le comte et Villani ! — Et sur-le-champ, répondit la comtesse. Aussitôt des ordres extrêmement sévères furent donnés à tous les domestiques. Le comte leur distribua des postes de distance en distance, de manière que le vaste château de Birague se trouvait entouré d'un cordon de gardes, et rien n'en pouvait sortir sans être aperçu. Afin que l'homme qui produisait ces précautions ne pût échapper, le comte, sa femme et Villani, munis des clefs nécessaires que Robert ne donna qu'en rechignant, se partagèrent le château.

Le comte se réserva les souterrains et les galeries secrètes qui lui étaient connues ; la comtesse eut à parcourir l'aile des Morvan ; le marquis, armé de son pouvoir, devait examiner l'aile, qu'à force de manœuvres, l'intendant avait fait nommer le pavillon Robert.

Cette recherche scrupuleuse, dirigée par les maîtres du château, excita bien plus encore le babil des gens.

Le rusé conseiller, au milieu de cet appareil, allait et venait en souriant d'un air goguenard, et parlait de toute autre chose pour donner le change; mais ses deux yeux marquaient parfois une certaine inquiétude. . . . .

. . . .

CHAPITRE XXIII

Pour connaître un mortel, il faut le voir tout nu.
VOLTAIRE, *Éducation d'un prince*.

Pendant qu'à Birague tout était dans cette confusion, l'officier d'ordonnance d'Henri IV et le sire de Vieille-Roche, son digne ami, parcouraient toutes leurs lignes de circonvallation, pour examiner de près cette nouvelle manœuvre des assiégés. Les deux capitaines avaient un prisonnier de guerre : c'était le messager chargé par le marquis d'apporter à Birague les présents somptueux qu'il commanda pour sa riche prétendue. Ce prisonnier fut remis ès-mains du cabaretier Jean. Par humanité, le sire de Vieille-Roche l'avait écroué à la cave. Ce digne gentilhomme revint au grand galop pour tenir conseil de guerre sur la prise et les manœuvres à opposer à celles de l'ennemi. — Ouvrons la séance, dit Chanclos en se raffermissant sur la selle de Henri, et mettant entre lui et la tête du noble animal la corbeille de mariage : Vieille-Roche, ouvrons la séance! —Si nous ouvrions plutôt le carton ?... — Sagement pensé. Le sire de Chanclos fit sauter les ferrures, et déploya cinq ou six robes magnifiques, des voiles, des dentelles, force bijoux, des éventails, des gants parfumés, et un habillement complet pour un homme : il était d'une magnificence rare. — Je crois, dit l'honnête capitaine, que nous pourrions nous appliquer la prise, 1o comme indemnité de nos fatigues; 2o comme inutile au marquis, puisque nous le tuerons; 3o comme prix de la nourriture du prisonnier de guerre; 4o... 5o... continua Vieille-Roche

— Assez, reprit Chanclos; trois raisons suffisent, et comme je me défie des gants, nous les brûlerons; quant à l'habit, prends-le, de Vieille-Roche; prends, mon ami; si tu as quelque fête, quelque gala, il te fera passer pour un duc... Voyons, quel est ton avis? — Mon avis!... ton avis est mon avis... voilà mon avis. — Adopté, dit Chanclos.

En ce moment, ils aperçurent un cavalier s'échappant de Birague; le coursier, galopant à toutes brides, semblait voler. — Attention, Vieille-Roche! — Attention! Ils se mirent en devoir de lui barrer le passage; mais à peine l'officier de Chanclos fut-il au milieu de l'avenue avec son henriette hors du fourreau, qu'il s'écria, en voyant flotter les plumes blanches et un cordon bleu : — Laissez passer!..... c'est..... — Laissez passer!... répéta le sire de Vieille-Roche, sans seulement lever les yeux de dessus l'habit qu'il tenait, en s'extasiant sur sa beauté. — Par l'aigle du Béarn, mon invincible maître, dit Chanclos, il a de bons chevaux, notre féal... Eh! mon ami, votre manteau rouge!... il est tombé!... Bah! il court toujours... on dirait que le diable l'emporte. Ventre-saint-gris! s'écria-t-il de nouveau en ramassant le manteau avec la pointe de son épée, il est de velours doublé de satin et brodé d'or: il vaut au moins une année du revenu de Chanclos!... Vieille-Roche n'entendait rien, tant l'habit qu'il examinait avait fait impression sur lui. Comme le brave de Chanclos suivait de l'œil l'inconnu, qu'il vit prendre le chemin d'Autun, un autre cavalier, accourant avec la même promptitude, s'avançait, rapide comme l'éclair, dans la longue et majestueuse avenue du château.— — Attention, de Vieille-Roche! laisse là ton habit. — Le laisser!... point du tout, il m'ira comme un gant. Le digne capitaine reconnut bientôt le fougueux chevalier d'Olbreuse; son cheval était couvert de sueur, et le mors plein d'écume. Le jeune homme, tout en désordre, avait ses bottes toutes crottées par une multitude d'éclaboussures, et sa figure pâle annonçait la fatigue. — Capitaine!... capitaine!... cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, Aloïse

est-elle mariée?... — Oui!... la place est bloquée, répondit le capitaine, qui n'entendit plus.

D'Olbreuse, trompé par la consonnance, enfonça de rage ses éperons dans le ventre de son cheval, et en une minute fut auprès du général en chef de l'armée assiégeante. — L'infidèle !,.. la perfide!... me trahir!... il mourra, le vil insecte!... Hors d'haleine, le jeune homme, pleurant de fureur, et presque étouffé par ses sanglots, ne pouvait rien dire de plus. — Voilà les femmes!... bégaya Vieille-Roche; le vin ne trompe jamais... Quand sa couleur ne ment pas, on est sûr au moins de ce que l'on boit. — Qu'y a-t-il donc? demanda Chanclos. — Il y a que je veux me venger avant ce soir, tuer Villani, l'écraser, n'importe comment!... — Cela se fera, petit chevalier!...—Et Aloïse? — Tu l'auras! — Oui, déshonorée, dit le lieutenant des gardes avec le sourd accent du désespoir. — Mon ami, reprit Vieille-Roche, je ne crois pas que le vin perde de sa bonté pour être bu par deux!... — Tais-toi, de Vieille-Roche : respect au malheur!... — Et au vin!

La chevalier était immobile, et son cheval seul grattait la terre avec son pied, comme s'il partageait l'indignation de son maître. — Mais, dit Chanclos, les cloches n'ont pas sonné longtemps, et je viens de voir passer un homme qui n'aura pas dû souffrir ce mariage, s'il a eu dans la tête de l'empêcher; et ventre-saint-gris! je ne sais; les manœuvres qui viennent d'avoir lieu me donnent maintenant de l'espoir... J'ai aimé, chevalier, et quoique mon amour n'ait duré que trois jours et deux nuits consécutifs, je connais cette rage-là... Or donc il faut éclaircir ce mystère, et aller au château. — Oui. — Voir ta maîtresse? — Pour l'accabler de dédains!... — T'expliquer? — Lui reprocher sa perfidie!... — Monsieur le chevalier, c'est ma petite fille. — Elle me trompe!... — Croyez bien qu'elle n'est pas perfide, je suis son garant, oui, morbleu!... Allez donc, jeune tête, allez lui écrire pour demander un rendez-vous ce soir, avant... tu m'entends!... — Avant... vous vous entendez? reprit Vieille-Roche. — Ah! capitaine!... — Eh bien! fou, ne m'étrangle pas en m'embrassant, et cours au quartier-

général, chez maître Jean, tu trouveras tout ce qu'il faut pour griffonner là... Le jeune homme y courut. — Vieille-Roche, continua le capitaine; ah çà, mon ami, tu dois savoir ton habit par cœur depuis que tu le tiens... allons, quitte-le, et écoute. — J'écoute. — N'as-tu pas trop bu? — Six bouteilles seulement, et il le fallait, d'honneur, pour faire un compte rond. — Que reste-t-il? — Rien. — Bon, mon ami. Il faut s'introduire chez les assiégés pour porter une lettre à ma petite-fille; et de la prudence! si tu étais reconnu tu courrais de grands risques comme capitaine de l'armée assiégeante!... Couvre-toi de ce manteau, et prends garde qu'on ne t'aperçoive... car tu vas passer pour mon ami l'ours... c'est un secret d'État; et le cardinal-ministre... Je ne peux pas t'en dire plus... mais jure-moi que tu ne parleras à personne... — Mon ami, sois tranquille; je ne parlerai ni me découvrirai... je le jure par les vignes de la Bourgogne, Gascogne, et lieux circonvoisins!

A cet instant le jeune amant apporta la lettre au valeureux de Vieille-Roche, qui descendit de cheval, endossa le manteau, et fut escorté jusqu'au fossé qui bordait le parc. Il sauta bravement dans les fortifications ennemies : quand il y fut : — Mon ami de Chanclos! s'écria-t-il avec effroi. — Qu'as-tu? — J'oublie le principal. — Qu'est-ce?... — Une bouteille, mon ami; je n'entreprends rien sans cela.

Le jeune lieutenant, impatient de voir le buveur entrer dans le parc, galopa jusque chez maître Jean, et rapporta une grosse bouteille de grès que l'on descendit avec les cordes du carton de Villani. De Vieille-Roche, satisfait, remonta péniblement; et après maints hoquets les spectateurs de cette escalade le virent gagner un massif très-touffu, autour duquel, par bonheur, les sentinelles posées par le comte se trouvaient être très-écartées. — Les croiseurs retournèrent à leur poste, et le malin sire de Vieille-Roche se glissa comme une couleuvre de buisson en buisson, d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il fût en face du château. Sûrs que l'homme terrible à la recherche duquel ils s'acharnaient ne pouvait pas être dans le corps du logis que l'on nommait l'aile du Cardinal, parce que c'était le

cardinal de Birague qui l'avait embellie, Mathilde et le comte, se fiant sur la vigilance des piqueurs qu'ils placèrent devant la façade des jardins, avaient délaissé cette partie du château qui contenait les appartements actuellement habités, le salon, la salle des ancêtres, etc. Alors le sire de Vieille-Roche, à force de manœuvres savantes, était parvenu jusqu'à la salle des ancêtres. Il monta rapidement le grand escalier en effleurant de son manteau le dos d'une sentinelle qui regardait dans les cours, et il arriva sain et sauf à l'appartement de la jeune amante du chevalier sans avoir rencontré personne.

Nous avons remarqué que l'honnête acolyte du capitaine était fort pour la décence : il frappa deux énormes coups avec la poignée de sa rapière à la porte de l'héritière de Birague. Marie vint ouvrir. En envisageant ce manteau rouge, signalé comme l'indice d'un brigand et de l'ennemi de monseigneur, elle frémit, et trembla de tous ses membres; mais elle ne trembla pas assez pour ne pas crier et fermer la porte très-brusquement au nom de Vieille-Roche, qui, fort heureusement, avait le nez un peu camus, car sans cela, il en serait résulté de grands malheurs.—Dans cet embarras Vieille-Roche se livra d'abord sans parler à des conjectures très-originales sur l'esprit des soubrettes; puis, rassemblant toutes les forces de son intelligence, il trouva l'expédient de lancer la lettre par le jour qui existait entre la porte et les grandes dalles de pierre de la galerie. Alors il se retira, enchanté de lui-même, et il témoigna cette satisfaction en sifflant. Il avait promis de ne pas parler; mais il pensa que la fanfare de Henri IV n'était pas comptée comme un discours. De concession en concession, de Vieille-Roche crut qu'il pouvait chanter; et, en arrivant au bas de l'escalier, il but une bonne partie de sa bouteille en fredonnant :

> **Et lon, lan, la, buvons, chantons;**
> **L'heure qui suit n'est à personne.**

Il comptait sortir par la grande entrée du château en pliant son manteau, et se faisant reconnaître pour le noble

sire de Vieille-Roche; mais, comme il finissait son fredon, il reçut par derrière un coup de poignard, adressé avec une telle violence, que le pauvre capitaine, renvoyé à quatre pas, n'aurait pas existé ni joui de l'heure qui suivait, si le coup n'eût porté dans l'épaisse broderie du manteau... Comme il avait promis de ne rien dire, il se contenta de rendre grâce en lui-même au tailleur qui fit border le manteau; et sur-le-champ, sans daigner tirer sa longue rapière, il asséna sa bouteille, vide alors, sur le front de l'Italien, en retenant un discours fort éloquent sur les trahisons et les Italiens qui ne frappent que par derrière. — Si Vieille-Roche promit de ne pas parler, il n'en était pas de même du marquis; il mugit en tombant tout couvert de sang. Marie, dont les cris l'avaient attiré, se mit à crier de nouveau en voyant ce fatal résultat. A ces clameurs, le comte et la comtesse accoururent suivis d'une foule de gens, et de Robert, qui pâlit en voyant le danger qui menaçait la maison de Morvan. Vieille-Roche, toujours sans proférer une parole, s'enveloppe de son manteau, en mettant toutefois la broderie salutaire aux endroits les plus clairs de son pourpoint usé, et il s'élança dans la cour, en faisant tournoyer sa longue épée et en regagnant l'entrée du château : il la vit fermée. Alors il rassembla ses forces, et résolut de frotter cette valetaille de la bonne manière. — Tuez-le, disait le comte; que l'on s'empare de lui; je le veux à tel prix que ce soit!... Mille pistoles à celui qui l'amènera mort ou vif. Mathieu XLVI chargea ses pistolets, et le combat s'engagea.

Villani fut laissé sur la place sans que l'on fît attention à son cadavre. Le taciturne Vieille-Roche se défendit comme un lion, et montra que les compagnons de l'aigle du Béarn étaient dignes d'être à ses côtés. Le téméraire Robert déployait devant le comte un courage admirable; il serrait l'ennemi de près, et lui disait à voix basse : — *Fuyez à la chapelle!* Arrêtez le monstre!... *Allez au cinquième pilier!* Scélérat! tu périras... courage, mes enfants! *Vous frapperez la dalle noire!* Mille pistoles, deux mille si on l'arrête, et mille si on le tue! *Elle vous emportera, et*

vous conduira dans un souterrain qui donne sur la campagne. Je le tiens, secondez-moi!... Le rusé vieillard sauta au collet de Vieille-Roche, qu'il feignit de lâcher faute de forces.

Le comte, furieux de le voir échapper à son vieux serviteur, ajusta le compagnon de l'aigle du Béarn; le coup rasa la plume rouge du chapeau et l'abattit; le second coup cassa l'épée du soldat... Alors il se mit à fuir en gémissant sur gabrielle, et dans sa colère il blessa avec le tronçon le chef des cuisines, qui le menaçait avec son tranche-lard; enfin, il gagna la chapelle, suivi d'une foule excitée par le gain que Robert XIV avait attaché à sa prise. — Monseigneur, il est perdu, car il entre dans l'église, où il n'y a point d'issue... on va vous l'amener!... Le comte tressaillit de joie, et il revint au perron avec Mathilde, qui semblait pensive. — En effet, en voyant le marquis de Villani dans l'immobilité de la mort, elle s'écria: — Enfin, il ne vit plus!... l'autre est en notre pouvoir!... nous n'avons plus rien à craindre! Dieu soit loué!... Et, dans l'excès d'une joie véritable, elle embrassa son noble époux avec une volupté et une ardente tendresse disparues depuis longtemps. L'adroite comtesse cherchait sans doute à se ménager encore un heureux avenir avec son époux... — Ciel! continua-t-elle, notre fille est sauvée... Quel jour fortuné!... Personne n'étant témoin de cette scène, le comte embrassa sa femme dans l'ivresse où le plongeaient ces événements.—Couple perfide!.. s'écria Villani en se relevant avec peine, voilà donc l'intérêt que vous portez à un homme généreux, dans l'instant même où il succombait en se dévouant pour votre cause!... Adieu!... craignez ma vengeance! A ces mots, il se retira à son appartement en s'appuyant contre les murs, et laissant le comte et sa femme en proie à de poignantes terreurs. Autant le passage de la tristesse à la joie fut prompt, autant le contraire fut violent. Cependant, la comtesse, impassible, se flatta encore intérieurement de ramener le marquis en lui donnant sa fille; de son côté, Villani pensa que cet événement avancerait son mariage. A cet instant, on vint annoncer

que l'homme au manteau rouge était échappé sans laisser de traces, semblable à l'éclair qui fend la nue.

Le comte eut alors le plus violent accès de rage qui lui eût pris dans le cours d'une vie agitée par de semblables accès. Dans sa fureur, il saisit une des barres de fer qui composaient le balcon du perron ; malgré la force que peut prêter le désespoir, il la trouva aussi inflexible que les arrêts du destin : alors sa fureur se tourna contre ses gens, qu'il maltraita de la pensée et du geste; chose que Robert vit avec plaisir et trouva digne de Mathieu le Rouge, qui rudoyait toujours ses vassaux. Le comte remonta tout égaré, portant à plusieurs reprises son pistolet à son front. Chacun, aux accents de la voix aigre de Robert, retourna en silence à ses travaux, et le conseiller des Morvan se frotta les mains, lorsque Christophe lui apprit le discours du marquis de Villani... — Nous verrons... nous verrons, murmura le vieillard; il est temps d'agir !... il faut terminer cette hésitation...

La nuit vint, et par la même brèche que Vieille-Roche avait escaladée le scrupuleux capitaine de Chanclos accompagna l'amant de sa petite-fille... Elle arriva à l'heure indiquée avec Marie, et Chanclos fut témoin de la réconciliation des deux amants. Tout s'éclaircit : le fougueux jeune homme proposa à sa cousine de l'enlever, et le capitaine eut à louer sa petite-fille de ce qu'elle refusa ; il fut un mentor plus sage qu'on ne l'aurait attendu de son caractère, et il fit entrevoir aux deux amants que leur union n'était pas éloignée, puisqu'un être aussi puissant que le paraissait le protecteur d'Aloïse veillait à leur félicité. Ils se séparèrent, emportant chacun du bonheur et de l'espoir pour longtemps ; leurs adieux émurent le bon capitaine et Marie, qui pensait à Christophe... Le lendemain matin, le marquis de Villani, roulant dans sa tête cauteleuse une foule de projets, se rendit à Autun, pour aller trouver maître Écrivard, le dépositaire de ses papiers.

CHAPITRE XXIV

Doli non doli sunt, nisi astu colas.
PLAUTE, *les Captifs*.
La ruse n'est pas ruse alors qu'elle est grossière.
Traduction de BLASIUS.

Quelque rusé que Villani pût être, Robert ne l'était pas moins; de plus, le vieil intendant possédait certains secrets qui lui donnaient un grand avantage sur celui qu'il regardait comme son antagoniste. Lorsqu'il apprit le départ du marquis, il se décida à le prévenir, et à se rendre avant lui auprès de l'homme qui tenait en ses mains le dépôt précieux de l'honneur des Morvan. Le voyage de Robert était une nouvelle preuve de son inviolable attachement à la famille des Mathieu, et il fallait que cet attachement fût sans mesure pour décider l'intendant général, le conseiller intime, à s'éloigner du château de Birague dans cette circonstance difficile. Il donna à Christophe, auquel il avait plus d'une raison de vouloir du bien, la plus grande preuve d'estime qu'il fût en son pouvoir d'accorder. En un mot, il le substitua, pendant le temps que devait durer son absence, dans tous les droits, prérogatives et fonctions qui ressortaient de son intendance. Cette translation de pouvoirs se fit avec une sorte de solennité. Cela était bien naturel, car Robert XIV ne pouvait décemment dire à Christophe : — Sois intendant de Birague pendant mon absence, comme le roi dit à un courtisan : Soyez marquis ou duc. Il fallait bien d'autres formalités! et Robert, grand partisan de l'étiquette et du cérémonial, était incapable de se conduire avec tant de légèreté. Il fit donc sommer Christophe de se rendre à l'intendance; et là, revêtu de sa simarre neuve et de son beau mortier, il procéda à l'installation de son filleul. L'éloquent conseiller intime commença par retracer longuement toute l'histoire de son intendance. Il appuya particulièrement sur deux ou trois faits saillants, tels que la pendaison des révoltés calvinistes; l'honneur qu'il avait

eu de parler à Sa Majesté le roi Charles IX, à Sa Majesté Henri III et à Sa Majesté le roi Henri IV, lesquelles Majestés lui avaient adressé mille paroles flatteuses qu'il montra consignées dans les registres de l'intendance. Après avoir ainsi fait connaître à Christophe toute l'importance de sa place, il jugea convenable de lui révéler un dernier secret, pour achever de lui mieux faire sentir tout le dévouement et l'obéissance qu'il était en droit d'attendre de lui. En conséquence, il lui conta d'une manière assez drôlette et égrillarde les aventures de Jeanne Cabirolle, sa vénérable mère, et le rôle important que lui Robert y avait joué. — Tu vois, mon garçon, finit-il par dire à Christophe, le service que j'ai rendu à ta mère en daignant remplacer auprès d'elle monseigneur le comte Mathieu XLV dans une de ses plus importantes prérogatives. N'oublie donc jamais, mon enfant, que ta mère a vu ma jambe non *bottée*; aie toujours cette jambe devant les yeux, et tu ne manqueras jamais à ce que tu dois à l'honneur de ma place. Le fardeau de cette intendance va tomber pendant mon voyage en tes mains; tâche d'être digne de moi... — Vous pouvez compter, mon pè... mon parr... monsieur Robert, balbutia Christophe, qui ne savait plus trop quel nom donner au représentant de la botte de Mathieu XLV; vous pouvez compter que je remplirai les fonctions de la place que vous me confiez en fidèle et loyal... — En fidèle et loyal serf, ajouta Robert, qui s'aperçut que Christophe cherchait une expression peut-être trop ambitieuse... Bien, mon garçon! je suis content de toi, et je compte sur ta parole. — Monsieur de Robert, demanda Christophe, ne mîtes-vous que votre jambe?... — Est-il ambitieux! s'écria le vieillard, ragaillardi par cette question.

Là-dessus, le minutieux intendant instruisit son filleul, dans le plus grand détail, de tout ce qu'il aurait à faire durant son absence. Il lui donna de fort amples instructions et force conseils; puis, le croyant suffisamment endoctriné, il lui dit adieu, et montant sa petite jument gris-pommelé, il prit le chemin d'Autun avec autant de tran-

quillité que son amour-propre pouvait lui en permettre. Tandis que Robert, croyant l'honneur de la famille des Morvan intéressé à son voyage, arpentait la route qui sépare Autun de Birague, le capitaine, sur un mot de lettre de Jean Pâqué, prenait la même direction. Robert avait toutefois un grand avantage sur l'officier de Chanclos, car au moins savait-il pourquoi et dans quel but il agissait. Quant au capitaine, qui, vu ses longs services militaires, avait contracté la bonne habitude d'agir machinalement, la lettre de son vieil ami le balafré, toute obscure qu'elle était, suffit pour le faire monter à cheval, accompagné de Vieille-Roche, devenu encore plus taciturne depuis la perte de sa gabrielle.

Les deux amis cheminèrent sans mot dire, car ils étaient à jeun. Comme ils approchaient d'Autun, ils furent rejoints par un cavalier entièrement enveloppé d'un grand manteau. En passant près de Chanclos, le cheval de l'étranger fit un écart, et son maître, qui ne s'attendait pas à cette fugue, laissa tomber le manteau qui le dérobait à tous les regards. La surprise du compagnon de l'aigle du Béarn fut égale à sa joie, lorsqu'il reconnut dans l'étranger le subtil marquis de Villani, qu'il détestait aussi cordialement qu'une dévote aime son confesseur, et dont il s'était si souvent promis de tirer la plus éclatante vengeance. Craignant de perdre l'occasion qui se présentait, le capitaine dégaîna promptement, et s'avança sur Villani, en s'écriant : — A moi, de Vieille-Roche, voilà l'ennemi... A la vue du redoutable Chanclos et de son henriette menaçante, l'Italien comprit qu'il n'y avait plus moyen d'éviter le combat qui lui était présenté pour la dixième fois au moins. Il sentit même que la prudence lui commandait de l'accepter sans trop se faire prier; car il y avait absolue nécessité. Il mit l'épée à la main d'assez bonne grâce, aimant mieux courir les chances incertaines des armes que de refuser à l'irascible capitaine une satisfaction que ce dernier était homme à se procurer de force.

— J'espère, capitaine de Chanclos, dit Villani en mettant pied à terre, que vous connaissez trop les lois de

l'honneur pour souffrir que votre ami le sire de Vieille-Roche et la longue rapière dont il est armé se mêlent du combat que je vais soutenir contre vous? — Oses-tu parler d'honneur, vile couleuvre d'Italie? s'écria Chanclos transporté de colère... Ne sais-tu pas qu'en quelque lieu que je te rencontre et de quelque manière que je te mette à mort, je n'aurai fait qu'un acte méritoire et épargné de la besogne au prévôt?... Ici Villani laissa éclater sur son visage les marques du plus visible effroi. Le capitaine jouit quelque temps de la peur de son ennemi; puis il ajouta : — Allons, rassurez-vous, prudent marquis; je consens à ne pas usurper les droits du bourreau. Je vais, en vous accordant l'honneur de vous mesurer avec un véritable gentilhomme, vous traiter mille fois mieux que vous ne méritez, car certainement vous ne pouviez pas espérer de périr aussi honorablement... Allons, faites trois signes de croix, et en garde... Le ton prophétique du capitaine parut un augure des plus sinistres au marquis. L'Italien se trouvait dans la position d'un homme qui doit vaincre ou mourir, et cette alternative cruelle, au lieu de la bravoure qui lui manquait, lui donna l'énergie du désespoir et de la haine. Il se jeta comme un furieux sur son ennemi et essaya de lui porter un coup mortel avant qu'il eût le temps de se mettre en garde. — Ah! coquin de condottieri! s'écria l'officier de Chanclos en reculant de quelques pas pour éviter la brusque attaque du marquis, tu joues des couteaux avant le signal. Attends, spadassin fieffé, je vais solder ton compte en monnaie française. A ces mots, le capitaine reprit l'offensive et menaça à son tour l'Italien. La flamboyante henriette, tournant avec rapidité autour du corps de Villani, ne tarda pas à lui donner des vertiges. L'honnête capitaine s'en aperçut avec une agréable satisfaction, et, profitant de l'émoi du marquis, il lui poussa sa dague dans le côté et l'étendit sur le gazon. — France! France! et saint Henri! s'écria de Vieille-Roche en voyant tomber l'Italien.

Le marquis se mit à pousser des cris et des jurements *effroyables* : — Je suis mort! enfer et furies! je suis

mort!... Le capitaine, qui avait toujours douté de la véracité du marquis, voulait s'assurer si au moins une fois dans sa vie le drôle disait la vérité. Il s'approcha donc du blessé avec l'intention toute chrétienne d'éviter un nouveau mensonge à Villani. Heureusement pour ce dernier, de Vieille-Roche, qui avait continuellement l'oreille aux aguets, entendit le bruit lointain du galop de plusieurs chevaux. Le prudent témoin se hâta d'en avertir son ami et lui conseilla de gagner promptement du pays. — Ce n'est pas, dit-il, que les choses ne se soient passées convenablement, mais il est toujours mieux, dans de pareilles circonstances, d'éviter les explications brutales que la justice ne manque jamais de demander à un gentilhomme qui prétend voyager honorablement sur le pavé du roi sans souffrir que personne lui manque. Chanclos, qui fuyait comme l'eau tout ce qui avait quelque rapport avec les hommes noirs dont la mission est de pendre un certain nombre de chrétiens, honnêtes gens ou fripons, peu im porte, la quantité est donnée, et il faut la remplir; Chanclos, disons-nous, crut ne pouvoir mieux faire que de remonter lestement sur son vieux Henri et de presser les côtes de ce fidèle coursier, il abandonna donc l'Italien à son sort, et gagna Autun au galop précipité de son cheval, galop que sa fierté ne lui permit jamais d'appeler que du nom de trot allongé.

Le marquis, voyant s'éloigner le terrible compagnon de l'aigle du Béarn, se mit à crier, et ses cris firent venir des paysans qui travaillaient. Ils s'empressèrent de prodiguer à l'Italien tous les secours dont il devait avoir besoin. L'ayant déshabillé, ils reconnurent, à la grande joie de Villani, auquel il fallut répéter vingt fois qu'il n'était pas mort pour le lui persuader, que sa blessure était peu dangereuse. En effet, henriette avait glissé le long des côtes et avait à peine effleuré la peau du marquis. Rassuré sur son état, ce dernier ne tarda pas à recouvrer des forces et à remonter à cheval. Toutefois, il est bon de prévenir mon lecteur que le vaillant Italien ne jugea point à propos d'aller à Autun par la même route que son brutal adversaire; il

crut plus sage de prendre à travers champs et de faire une entrée modeste dans la ville. Pendant que cet événement se passait sur la route, Robert, arrivé à Autun, était descendu à la porte de la maison de maître Écrivard, notaire royal et loyal. Le vieux serviteur des Mathieu, après avoir préalablement attaché sa jument grise aux crochets de fer qui garnissaient le devant de la maison du notaire, monta fièrement l'escalier et entra dans l'étude du garde-note la tête haute et son mortier aux armes des Morvan placé d'un air important sur son vénérable chef. — Où est le patron? demanda-t-il à un jeune clerc du nom de Bonjarret, et qui, sa plume sur l'oreille, se promenait avec la gravité d'un conseiller. — *Domine, in arcanis*, sous-entendu *œdibus*, répondit Bonjarret en se rengorgeant. — Que parles-tu de Bibus? dit Robert, dont les vieilles oreilles étaient anti-latines; crois-tu que les affaires qui m'amènent ici soient des fariboles?... En entendant ce blasphème scolastique, Bonjarret resta la bouche béante; il crut s'être compromis en écrasant par son savoir un homme qu'il prenait en flagrant délit, et qu'il jugea, d'après son ignorance, appartenir à la plus haute magistrature. Robert, tout fin qu'il était, ne devina pas la cause de la stupéfaction de l'aide-notaire, mais il en profita en homme profondément versé dans la connaissance du cœur humain. Il le prit par l'oreille et dit : — Tu mériterais bien que je te l'arrachasse : mais je suis bon et je consens à te pardonner, pourvu que tu veuilles réparer ta faute. — Que faut-il faire, monseigneur? A ce titre pompeux, l'intendant de Birague lâcha l'oreille du jeune clerc, et le regardant en souriant, il lui répondit : — Il faut, mon cher enfant, ne laisser entrer personne ici tant que je causerai avec ton maître... Maintenant, promets-le moi et conduis mes pas vers ton patron. Bonjarret promit d'exécuter fidèlement sa consigne, et marchant devant Robert, il ouvrit une petite porte et introduisit le conseiller intime des Morvan dans le cabinet de maître Écrivard. Cela fait, il fut se mettre en sentinelle à la porte de l'étude. Maître Écrivard, en entendant troubler la solitude de son cabinet, lève la tête d'un air de

mauvaise humeur; mais en apercevant devant lui le fier intendant de la plus grande maison de la province, son visage prit l'expression de bienveillance accordée aux riches clients, et il se leva du misérable fauteuil à roulettes qu'il nommait emphatiquement sa chaise curule. Maître Écrivard avait pris en affection, comme tous les gens de cabinet, un mot qu'il répétait assez souvent. Ainsi l'on ne s'étonnera pas de l'entendre commencer par un : *En dernière analyse*, qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Robert? dit-il en offrant avec politesse le plus haut de ses fauteuils au vieux favori des Mathieu... — Une bagatelle, répondit nonchalamment Robert : je voudrais avoir plusieurs copies de soixante-dix actes fort anciens, déposés chez vous, qui prouvent les acquisitions successives faites par les Mathieu XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX et XL du nom... C'est un ouvrage, mon cher notaire, qui vous sera payé sur le pied de trois francs par rôle, et cela fera un total, maître Écrivard!... un joli total, par ma foi! Le rusé vieillard ayant ainsi affriandé l'avide garde-note, il ajouta : — De plus, je voudrais avoir de suite une bonne et exacte copie du vieux titre que voici; ayez la bonté de la faire faire à l'instant et d'en surveiller l'expédition. Recevez-en le prix d'avance, dit Robert en posant plusieurs écus sur la table d'Écrivard.

La vue du métal offert à sa rapacité fit sur le compassé notaire le même effet qu'un boisseau d'avoine produit sur un cheval de fiacre accoutumé à la portion congrue. Il courut aussi vite qu'il le put à son étude, et chargea Bonjarret de tirer la copie demandée. Jusqu'ici tout allait bien; d'un côté, Robert avait donné une consigne à Bonjarret, qui devait empêcher que personne vînt l'interrompre; de l'autre, il avait éloigné maître Écrivard du sanctuaire de la chicane. A la vérité, la porte de communication qui joignait l'étude des clercs au cabinet du patron était restée ouverte, et le notaire y jetait de temps en temps les yeux; mais le subtil conseiller intime des Mathieu n'était pas homme à s'effrayer des difficultés. En conséquence, il se mit adroitement en quête d'un certain

carton qu'il savait avoir été déposé par Villani chez le discret Écrivard. La recherche fut longue et difficile; heureusement pour Robert, l'acte dont maître Écrivard surveillait la copie était de la plus ample dimension; le prudent vieillard avait pensé à tout. Enfin, après avoir fureté pendant une heure, Robert découvrit un petit carton sur lequel étaient écrits les mots : *Dépôt confié par M. le marquis de Villani.* — Ah! fourbe! dit Robert en mettant la main dessus, c'est en vain que tu as cru me jouer!... En achevant ces paroles, le carton demeura enseveli sous la vaste simarre de l'intendant; avec quelque adresse que Robert exécutât son escamotage, il ne put dissimuler entièrement la joie qu'il éprouvait en se voyant le maître des pièces qui devaient servir à perdre l'honneur des Morvan. Maître Écrivard s'aperçut de l'émotion du vieillard, et il jugea qu'un homme raisonnable ne pouvait rire que lorsqu'il en avait trompé un autre. En conséquence, il quitta précipitamment Bonjarret, et accourut dans son cabinet, en jetant sur Robert un regard où sa pensée était écrite en toutes lettres. Le bonhomme la comprit parfaitement, mais il n'en fit rien paraître, et il regarda le notaire avec un air qui tenait le milieu entre la naïveté et la malice. Écrivard parcourut rapidement de l'œil les différents casiers de son cabinet, et il devina de suite par la place vide qu'il y aperçut, sur quel objet la convoitise de Robert s'était appesantie. L'importance du dépôt confié à sa prudence lui en fit attacher une grande à se ressaisir du précieux carton. Il tourna donc autour de Robert avec l'air du loup qui assiége un bercail. Le vieux conseiller impassible n'avait pas l'air de s'occuper des choses de ce monde ; cette conduite était le chef-d'œuvre de l'adresse; et certainement elle eût fait par la suite grand honneur à Robert, si, par un hasard malheureux, Écrivard n'eût aperçu un petit bout du carton désiré qui passait par une des fausses poches de la simarre de l'intendant. Sûr de son fait alors, il s'approcha de Robert, et louant l'étoffe de sa simarre, il se mit à tirer le carton de toutes ses forces, tâchant encore, tant Robert lui inspirait de

crainte, de déguiser l'envie de rentrer en possession du bienheureux dépôt, par le désir d'examiner l'étoffe dont était doublée la noble simarre. Robert, devinant l'intention de l'ennemi par ses manœuvres, voulut prendre un air de dignité capable de lui en imposer; pour cela, il résolut de se draper dans sa simarre ; or, pour se draper, il faut absolument ouvrir les bras. L'intendant crut pouvoir les ouvrir aussi noblement qu'il était nécessaire, en ayant toutefois la précaution de tenir sous ses aisselles les papiers, objet du litige. Par malheur, Robert, en voulant exécuter son projet, laissa glisser le malheureux carton, qui vint tomber aux pieds d'Écrivard.

A cette vue, l'intendant et le notaire, enflammés d'une égale ardeur, se précipitèrent pour s'emparer du précieux dépôt. Écrivard fut le premier qui s'en saisit, et s'accroupissant dessus, il se mit à crier de toutes ses forces : — Au secours!... il y a un voleur chez moi... — Belle nouvelle!... N'y en a-t-il pas toujours eu, vieux coquin? dit Robert en s'efforçant de lui fermer la bouche avec ses mains. — En dernière analyse, monsieur Robert, par pitié, laissez-moi ce carton... — Non, non, l'honneur veut... — Comment, l'honneur veut?... — Cela ne vous regarde pas; lâchez les papiers, ou par saint Mathieu... Robert se mit alors à tirer le carton avec toute la force que lui donnait son zèle pour la famille des Morvan. Le carton commençait à passer plus de son côté que de celui d'Écrivard, lorsque ce dernier, voyant qu'il allait être dépossédé, se mit à renouveler ses cris : — Au secours!... au voleur!... Ah! monsieur Robert!... En dernière analyse, lâchez-moi... vous m'étouffez!... C'est ce qu'il faut. Et Robert, ayant décoiffé Écrivard, faisait tous ses efforts pour lui enfoncer sa perruque dans la bouche, et ce en forme de bâillon... Une lutte terrible s'engagea alors, et le notaire, trouvant des forces dans son désespoir, parvint à se tirer des mains de l'implacable Robert, qui l'eût étranglé pour sauver l'honneur. Quand Écrivard se vit libre, il courut à la fenêtre de son étude, et il ouvrit une bouche qui certainement pouvait passer pour la plus forte trom-

pette de l'armée du roi. Robert, apercevant le danger, et voulant éviter des cris qui ne manqueraient pas de rendre publique son expédition, s'empressa de dire au notaire qu'il était prêt à entrer en accommodement. En entendant ces paroles de paix, le garde-note, qui n'était pas fâché de ménager l'intendant de la plus riche famille de la province, se montra disposé à ouvrir les négociations, malgré le droit qu'il avait de faire un procès criminel à l'intendant, tout Robert qu'il était. — Je vois, dit le conseiller, qu'il en faut finir par où j'aurais dû commencer. — Oui, monsieur Robert; en dernière analyse, il faut me rendre... — Rendre!... non, de par saint Mathieu; mais il faut vous fermer la bouche. Écrivard, croyant déjà voir dans son gosier la redoutable perruque, se retourna vers la fenêtre comme pour appeler au secours. — Taisez-vous, maître *doigts crochus*, reprit le conseiller intime, il n'est plus question de perruque... Tenez, voici qui suffira pour vous rendre doux comme un mouton et souple comme un gant. Lisez, tremblez et obéissez. A ces mots, Robert tira de sa poche un papier, et l'ayant déployé, il le présenta à Écrivard. Celui-ci lut ce qui va suivre...

« Nous, Armand Duplessis, cardinal de Richelieu, ordonnons à maître Écrivard, notaire royal à Autun, et cela avec commandement du secret, et sous peine des galères, de remettre à maître Robert, intendant du très-haut et très-puissant seigneur comte de Morvan, le dépôt confié à sa garde par le marquis italien Villani.

» Signé Armand. »

— Eh bien! maître Écrivard? dit Robert... — C'est bien la signature de Son Eminence... Monsieur Robert, je suis prêt à obéir, repartit le notaire avec la plus entière soumission; mais, puis-je espérer, en dernière analyse, que cet ordre me restera, afin de me mettre à l'abri... — Oui, maître Écrivard, gardez-le, et, sur votre tête, ne le lâchez pas... vous savez ce qui vous est recommandé... les galères, en cas de bavardage. Adieu... soyez discret. —

Monsieur de Robert, pourriez-vous bien maintenant me dire, mais... si toutefois c'est votre bon plaisir, pourquoi vous ne m'avez pas montré de suite l'ordre de monseigneur le cardinal? car, en dernière analyse, il me semble... — Ah! il vous semble, en dernière analyse, répéta le conseiller goguenard... il n'y a pas de dernière analyse qui tienne... ce n'est pas que nous manquions de raisons suffisantes... elles ne vous regardent pas. L'intendant, que dis-je, le conseiller intime des Morvan ne doit compte de ce qu'il fait qu'à son suzerain et à Dieu... Au surplus, maître Écrivard, retenez bien ce que je vais vous dire : vous verrez probablement le Villani; faites et agissez comme si vous aviez toujours ses papiers, sinon vous voyez quel est notre crédit... prenez garde aux galères!...

Robert déploya tant de dignité en sortant, qu'il balaya avec sa simarre traînante l'étude du notaire, et cela au grand contentement de Bonjarret. Quand le conseiller fut sorti, maître Écrivard remplaça le carton par un autre, sur lequel il mit la même étiquette. Madame Écrivard et Bonjarret furent ses victimes, car ils essuyèrent sa mauvaise humeur. Au milieu du paroxysme de la colère du notaire royal, le marquis Villani entra dans l'étude. Écrivard trembla en le voyant; néanmoins il résolut de faire bonne contenance. — Monsieur le garde-note, dit l'Italien en poussant un soupir arraché par la douleur qu'il ressentait de sa récente blessure, je viens retirer les papiers que j'ai déposés chez vous. — Comment, monsieur le marquis! vous auriez le dessein de me retirer votre clientèle? En dernière analyse, vous en êtes le maître... — Il ne s'agit pas de ça, répliqua Villani avec un air de hauteur qui fit expirer la parole sur les lèvres du questionneur. Le notaire, assis sur son fauteuil, n'en bougeait pas, et pour avoir une contenance, il se mit à rouler entre ses doigts un morceau de cire : — Il s'agit de mes papiers qu'il faut me rendre; m'entendez-vous? — Oui, monseigneur, je vous comprends; mais ce que vous me demandez est impossible. — Impossible! et par quelle raison? — Une très-bonne. — Voici le carton qui les renferme? — Oui, monseigneur, je

le répète, je ne puis vous les donner. — Coquin ! — Monseigneur !... — Je te ferai mourir sous le bâton !... — Pour cela, monseigneur, c'est très-possible; cependant on n'assassine point impunément un notaire royal ; et, en dernière analyse, ma mort ne vous rendrait pas vos papiers... — Je vais les prendre. Et Villani se saisit du carton. Que sont-ils devenus ? s'écria-t-il. — Monseigneur, je vous jure !... — Rends-moi mes papiers, misérable !... — Que c'est bien malgré moi... — Je cours te dénoncer, et te faire pendre. — Qu'ils sont disparus. — Disparus !... faussaire abominable !... ton procès ne sera pas long, et la corde... — Je sais ce que c'est ; mais, en dernière analyse, je suis à couvert.

L'Italien était resté immobile comme pensant à autre chose : bientôt, sans plus rien dire au garde-note effrayé, il quitta l'étude, et marcha précipitamment vers la porte, se disposant à aller chez les gens du roi pour y dresser une dénonciation contre le comte de Morvan. Mais Robert, son adversaire, n'était pas homme à laisser une minute l'honneur de la famille en danger. Le fidèle conseiller, après avoir détruit le testament que le marquis fit en cas de mort violente, prit des mesures pour empêcher Villani de se rendre redoutable. L'Italien était donc en route, et déjà il se croyait dans la rue habitée par le procureur criminel, lorsqu'il s'aperçut que deux hommes le suivaient : il se souvint, en entendant le bruit de leurs pas, que ce bruit l'accompagnait depuis sa sortie de chez Écrivard. Il se retourna et tressaillit de peur à l'aspect de la mauvaise mine de ces deux satellites : leurs vêtements étaient déchirés, une ceinture rouge leur ceignait le corps, des poignards sans fourreau garnissaient cette ceinture, et des chapeaux rabattus, ne laissant voir qu'à moitié des barbes longues et des visages basanés, justifiaient assez la peur du marquis, surtout si l'on prend garde que la nuit était sombre et la rue déserte. Alors il pensa à tout ce qu'une famille comme celle des Morvan pouvait entreprendre pour conserver son honneur. Les deux hommes s'approchèrent davantage; il réfléchit que la mort d'un chrétien,

quel qu'il fût, n'était rien pour une famille puissante... En ce moment, les deux spadassins le saisirent par chacun un bras. — Au secours!... cria le marquis — Si vous dites un mot, vous êtes mort, et nous sommes sûrs de l'impunité!... — Que voulez-vous de moi?... — Il faut nous suivre. — Où?... — N'importe, marchez... ne tremblez pas tant... l'ordre n'est pas de vous tuer, sans cela vous le seriez!...

Les deux hommes tirèrent leurs poignards et les firent briller à la lueur de la seule lanterne qui fût dans la rue : il n'y avait aucun espoir de fuite, car il aperçut à l'un des bouts de la rue l'impitoyable capitaine de Chanclos et à l'autre l'honnête de Vieille-Roche, qui tous deux forçaient les passants de prendre une autre direction. Dès lors il crut sa perte jurée; une sueur froide coula de tout son corps, et l'on fut obligé de le soutenir. Il fut conduit par les quartiers les plus déserts; après maints détours, Vieille-Roche, qui formait l'avant-garde, s'arrêta près d'une tour abandonnée qui faisait autrefois partie des fortifications, et qui se trouvait alors dépendre d'un couvent de religieux. Le marquis passa avec peine par des casemates ruinées; car un de ses guides n'éclairait qu'au moyen d'une seule lampe vacillante... Enfin, il fut introduit dans une pièce assez bien éclairée et meublée ; on le fit asseoir, et les deux hommes se mirent debout devant la porte; quant aux deux capitaines, ils allèrent dans une pièce voisine, et revinrent sur-le-champ avec un beau vieillard mis très-simplement, et ne portant pas d'ordres ni d'armes : cependant la contenance assez embarrassée de Chanclos, la figure profondément respectueuse de son ami, qui se tenait debout, le chapeau à la main, et surtout l'air noble du vieillard en imposèrent à Villani, qui, mû par la crainte ou le sentiment de sa bassesse, se leva précipitamment en ôtant son chapeau.

A l'arrivée du vieillard, les deux guides du marquis disparurent. L'étranger s'assit, et après un moment de silence, il fit un signe au digne capitaine, qui de suite prit la parole. — Ah çà! garçon parfumeur... A ces mots, l'I-

talien devint blême et voulut interrompre. — Silence!... répéta Vieille-Roche en cinglant un coup de sa rapière sur le dos de l'Italien, action qui fit sourire Chanclos ; ne vois-tu pas que Son Excellence... que monseigneur... qu'est-ce que je dis donc?... Enfin, rappelle-toi que tu n'es là que pour écouter... ainsi *motus*, ou chut!... — Or donc, garçon parfumeur, reprit le capitaine, tu sauras que nous connaissons toute ta vie. — Depuis *a* jusqu'à *z*, ajouta Vieille-Roche, et cela forme un vilain alphabet. — Paix! Vieille-Roche, répéta Chanclos d'un air affairé... Nous connaissons, dis-je, toute ta vie, et cela par l'ambassadeur de Florence, de Naples, etc. Non content d'avoir empoisonné la marquise de C*** avec des fleurs, la comtesse de B*** avec des gants, la duchesse avec une orange, l'évêque de *** dans une pièce de Madère, tu as eu le crime irrémissible, toi vilain, d'oser lever les yeux sur une Morvan, la petite-fille d'un Chanclos!... et cela pour l'épouser en légitime mariage!... Ce n'est pas tout, tu veux ternir l'honneur d'une maison comme celle des Morvan, en l'accusant d'un crime imaginaire : tu as comblé la mesure... écoute ton arrêt.

Le vieillard se leva, et, d'une voix terrible, il dit : — Un seul blasphème contre la gloire des Mathieu sera le signal de ta mort... Je t'ordonne de quitter Birague, et sous trois jours la France... En cas de désobéissance, ton procès commencera... Tu peux sortir... — Sors, dit Vieille-Roche en gratifiant d'un dernier coup de plat de sabre l'Italien confondu. Les deux guides le prirent par la main et le mirent à la porte de la vieille tour. — Oui, je sortirai, s'écria Villani, oui... mais, qui que tu sois, tu n'empêcheras pas ma vengeance; elle sera terrible... Je vais retourner à Birague, y porter la désolation, et tenter un dernier effort.

Laissons ce scélérat former ces noirs projets.

Le vieillard, après le départ du parfumeur florentin, dit, en s'adressant à Chanclos : — Mon cher capitaine, je vous enjoins de ne pas perdre de vue cet Italien jusqu'à ce qu'il soit hors du royaume, et comme il pourrait se défier de

vous, je m'en vais mettre encore auprès de lui un gardien que je crois capable de cette mission. Les deux amis sortirent en s'inclinant, et firent place à Jackal, secrétaire de la sénéchaussée. L'inconnu lui montra un sac de pistoles, et lui commanda, au nom de ce souverain tout-puissant, de s'arranger adroitement pour entrer au service de Villani, de surveiller ses moindres actions et paroles pour en rendre compte sur-le-champ par lettres adressées à Autun à Jean Pâqué. Jackal fit un profond salut en recevant le sac de pistoles, et il promit le secret et le dévouement le plus grand. Jamais argent ne vint plus à propos : Jackal avait, en ce moment, plusieurs mauvaises affaires dont il ne savait comment se tirer : chassé par le sénéchal, prêt à être saisi par la justice, il fut fort aise quand on le vint chercher par l'ordre de Jean Pâqué. La manière dont cet homme bizarre était sorti de prison en échappant au supplice que Jackal lui destinait, prouvait un pouvoir extraordinaire, et Jackal se mit volontiers sous cette égide. Selon les instructions du vieillard, il se trouva le lendemain dans la rue où Villani avait fixé sa résidence momentanée. Il fut bientôt aperçu par l'Italien, qui, se souvenant du bien que la comtesse lui disait de cet homme, le prit à son service aux mêmes conditions que feu Géronimo, c'est-à-dire de partager sa fortune, et il en promit une très-brillante, ne dissimulant pas à Jackal qu'il fallait de la résolution et très-peu de conscience. Ces deux âmes se comprirent et s'apprécièrent en un clin-d'œil. Alors le marquis, sûr d'un complice, s'en retourna sur-le-champ à Birague y faire ses adieux par un coup qu'il ne cessait de méditer.

CHAPITRE XXI

[illegible]

[illegible]

Il est peu de personnes qui ignorent le fameux raisonnement de Buridan, lequel supposant un âne entre deux mesures égales d'avoine bien grasse, vannée, criblée, choisie et appétissante. [illegible], également tenté par les promesses du marquis et par l'or de Jean Pâqué, représentait fidèlement ce célèbre animal. Il est certain que si l'âne de Buridan avait été placé entre deux picotins il en eût agi comme [illegible], qui, après de mûres réflexions faites en suivant son maître à [illegible], résolut de tirer tout ce qu'il pourrait de l'un et de l'autre, se contentant de tenir une conduite neutre dont il pût se faire un mérite auprès du vainqueur ; son rôle se trouvait bien favorable à cet honnête dessein. Pendant que le valet pensait à ses manœuvres, le maître en faisait autant pour les siennes, mais ses réflexions étaient tristes, car il se voyait engagé de telle manière qu'il lui fallait vaincre ou périr. En effet, après avoir laissé le comte et Mathilde dans la persuasion qu'il courait se venger de leurs dédains, il revenait au château sans vengeance et sans pouvoir l'accomplir, ayant trouvé dans Robert un adversaire redoutable, qui, l'œil toujours ouvert sur lui, hardi, infatigable, ne lui permit de ne rien entreprendre contre l'honneur de la famille. Les œuvres du conseiller annonçaient qu'un intermédiaire puissant entre lui et le pouvoir suprême lui fournissait les moyens de satisfaire ses moindres volontés. D'un autre côté, Jean Pâqué lui parut connaître, ainsi que le cardinal, assez de ses crimes secrets pour l'empêcher de faire un seul pas en France ; son origine dévoilée le couvrait de ridicule, et Jean Pâqué annonça, par tous ses moyens, qu'il était le

maître de sa vie, et Villani en convint en lui-même. Les terribles paroles prononcées dans la tour, retentissant encore à ses oreilles, lui disaient assez énergiquement qu'ayant tout à craindre il devait tout oser. Qu'importe un crime de plus alors que le supplice s'apprête ?

L'homme au manteau rouge, à supposer que ce ne fût pas le même que Jean Pâqué, était encore un ennemi redoutable, puisqu'il avait tenté de l'assassiner. Enfin, d'après les entreprises des deux capitaines Chanclos et Vieille-Roche, leur rencontre ne lui serait-elle pas de plus en plus fatale, et celle du jeune d'Olbreuse encore bien davantage? Ajoutant à cela qu'il ne lui restait qu'un moment très-court pour agir, car les deux capitaines, à la première occasion, divulgueraient l'aventure de la tour ; en cette extrémité, le marquis, pressé de tous côtés, se trouvait comme une bête fauve qui, resserrée par trente chasseurs, n'a pour toute ressource qu'un faible taillis, et un trait de courage pour se sauver dans une autre forêt. Cette autre forêt, pour le marquis, était l'Italie ; il tourna ses yeux vers elle, en cherchant un endroit où il fût inconnu. Ce projet l'amenait à Birague, et de temps en temps il jetait un regard scrutateur sur le remplaçant de Géronimo, comme pour voir si son front marquait assez de férocité et son œil assez de traîtrise pour l'aider dans ses crimes ; et nous devons dire qu'il ne laissait rien à désirer sous ce rapport. Tenté par les immenses richesses du comte, le marquis roulait en sa tête le moyen de s'emparer, par tel moyen que ce soit, des diamants de Mathilde et de la caisse de Robert. Ainsi Jackal suivait son maître, attiré par l'appât de l'or, et Villani courait à Birague dans le même but. Dans le fait, Birague était le lieu le plus sûr et qui lui offrait le moins de périls.

La scène n'avait pas changé dans ce malheureux séjour. Aloïse ne sortait pas de son appartement, et Chalyne, exacte à remplir les ordres de la comtesse, était, pour parler exactement, la geôlière de la tendre amante du chevalier d'Olbreuse. Mathilde, à la suite d'un violent accès de colère de Mathieu XLVI, fut bannie de sa présence et maudite à

jamais. On ferma le château par les ordres du comte; le plus profond silence y régnait, et la nuit, Morvan lui-même en faisait exactement le tour, comme une sentinelle dans une place forte. Si par hasard un homme de justice y fût entré, le comte était prêt à s'ensevelir sous les ruines de la demeure de ses pères. Les valets remplissaient leurs devoirs en tremblant et sans mot dire. Il n'est pas besoin d'instruire le lecteur que Christophe vit avec une extrême tristesse son intendance commencer sous des auspices aussi peu favorables. Les menaces du comte abattirent Mathilde; elle trembla sur son existence future; et les injures d'un mari qu'elle n'aimait plus lui firent concevoir une haine trop forte pour qu'elle fût sans effet. Rien n'était plus redoutable pour elle que de vivre attachée à un criminel plein de remords, confiné dans un château dont il n'osait sortir, et ne recevant personne, puisqu'il craignait tout le monde, même ses gens. L'horreur de cette vie lui apparut grossie de circonstances que son imagination enfanta; alors les réflexions profondes que lui causa cet avenir lui firent regarder tous les crimes comme permis pour s'en délivrer. Il est inutile de raconter les succès et les minuties qui l'amenèrent à penser ainsi

On commençait, dans la contrée, à parler d'une étrange manière sur les événements de Birague. Ces deux mariages, successivement résolus et interrompus si bizarrement, ne pouvaient être cachés, puisque chacun avait les yeux sur la noble et belle héritière de la première maison de Bourgogne. Le chevalier d'Olbreuse, caché dans la forêt à une lieue de Birague, habitait la demeure d'un bûcheron, et chaque soir il se glissait dans le parc, à l'endroit escaladé par le sire de Vieille-Roche; et Marie, en recevant ses lettres, lui remettait celles de sa tendre cousine. Le sénéchal, mandé par Richelieu, était parti pour la cour; alors personne ne pouvait donc démentir les bruits injurieux qui circulaient sur les habitants de Birague. Lorsque le marquis approcha des tours du château, le comte se promenait sur les fortifications. Il frémit de joie en apercevant son ennemi, et fit signe d'abaisser le pont-levis, se

promettant que le marquis n'en sortirait qu'à bonnes enseignes. Villani fut étonné du silence : nul valet dans les cours ; aucun de ces chants que fredonnent les domestiques occupés : le feu semblait avoir passé sur ce séjour. Le comte, debout sur une esplanade ruinée, laissa entrer l'Italien sans se déranger... Mathieu XLVI était fortement intrigué par l'arrivée d'un cavalier habillé comme les gens de la justice, et qui s'efforçait en vain de faire prendre le galop à une petite jument assez âgée;... mais le respect qu'il déploya dans ses mouvements, et bien plus encore le mortier aux armes des Morvan fit disparaître les traces du comte, et lui démontra que ce ne pouvait être que son fidèle Robert XVI suivant l'Italien avec opiniâtreté... Alors il ordonna de tenir le pont-levis baissé, et il retourna dans sa chambre du repos, en pensant qu'il fallait que le conseiller eût des affaires de la plus haute importance pour s'être absenté du château.

Comme Robert suant, haletant, et surtout grommelant, descendait de sa pacifique monture, il vit Jackal. — Oh! oh! dit-il en s'essuyant le front et s'appuyant sur l'épaule de son fils adoptif Christophe, oh! oh! il y aura du nouveau; j'aperçois bien plus d'un Géronimo dans ce tigre judiciaire; si c'est cela qu'*il* a mis auprès de l'Italien, *il* a mal fait de ne pas me consulter... — Quoi, monsieur de Robert? — Rien, rien, mon enfant : contente-toi d'apprendre qu'il te faudra surveiller ce gibier de potence ; avant peu il sera en lieu de sûreté; la cravate du maître et du valet se file. Le fils de la chaste Jeanne Cabirolle resta tout ébahi; mais Marie accourut; car où l'on voyait Christophe, on pouvait assurer qu'elle n'en était pas loin. Elle dit au vieux conseiller : — Ah! monsieur Robert! ma jeune maîtresse est sous la garde de Chalyne; je ne peux plus la voir sans employer la ruse. — Et tu n'en manques pas, friponne! — Il paraît qu'elle est bien triste et souffre beaucoup d'être abandonnée. — Bon, bon, mon enfant, tout va bien, et cela changera. J'arrive à temps, car tu vois que pendant mon absence tout va mal au château. Aussitôt le bonhomme fit cinq à six tours à l'intendance, dans les galeries, dans les

cours, comme pour compenser ceux qu'il n'avait pas faits pendant son absence. Il était si gai, si peu grondeur, et ses deux petits yeux gris brillaient de tant de joie, que chacun, étonné de trouver le front du vieillard éclairci, pensa qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire dont on verrait tôt ou tard les résultats. Robert leur parut rétrograder vers son moyen âge; car, au dire des anciens domestiques, il en avait retrouvé la bonne humeur, la loquacité et les saillies. Il passait la main sous le menton de toutes les jolies filles du château, ne disait rien aux laides ni aux vieilles, et ses regards s'attendrissaient plus que jamais en voyant Christophe et Marie.

De son côté, Villani se rendit aussitôt chez la comtesse, afin de voir comment il en serait reçu, et s'il pouvait fonder quelque espoir sur elle. Au premier abord, l'Italien s'aperçut qu'il avait encore de l'empire sur Mathilde. Elle l'accueillit avec tendresse, par la raison qu'elle ne pouvait se plaindre et raconter ses douleurs qu'à lui. De plus, la comtesse, coupable envers le marquis, et sentant combien son silence devenait précieux, rassembla toutes ses ressources pour lui plaire encore et racheter sa faute. Elle mit tant de grâces et d'abandon, d'esprit et de tendresse dans ses manières et ses discours, que le marquis fut enchaîné par des rets invincibles, et ne vit aucune impossibilité à s'attacher la comtesse dans la fuite qu'il méditait, surtout lorsqu'elle se plaignit de son époux avec la chaleur que donne une récente injure. Ainsi donc il rendit à Mathilde ses caresses et ses amitiés avec une ardeur qui la surprit elle-même. Villani lui avoua, comme si cet aveu échappait malgré lui, que, prêt à réaliser sa vengeance, l'idée d'en savoir sa chère Malthilde la première victime l'avait arrêté; qu'il ne pouvait croire que les paroles qu'elle proféra au perron fussent vraies, et que d'ailleurs le souvenir des preuves d'amour dont il fut comblé jadis les effaçaient de sa mémoire. Un général qui voit son adversaire donner avec une complaisance affectée dans le piége qu'il lui a tendu pour le vaincre, et qui cherche alors à découvrir les motifs de cette conduite insidieuse, n'est pas plus

surpris que ne le fut la comtesse. Elle s'attacha donc à percer le mystère que couvraient les paroles de l'Italien... Mais toute incertitude cessa lorsqu'il en vint à sa fuite en Italie, et Mathilde lut dans l'âme de son complice. Elle se révolta contre cette idée en pensant que la comtesse de Morvan, en Italie, perdait son rang, son influence, sa grandeur, et toutes les jouissances que sa vie présente lui procurait; néanmoins elle eut l'adresse de cacher à Villani cette émotion intérieure, et feignit de l'écouter avec calme. Quand elle objecta ce que deviendrait son noble époux, un geste horrible de l'Italien l'épouvanta. Malgré la haine qu'elle avait conçue pour le comte, un léger frisson la parcourut, et le marquis, s'en apercevant, se hâta de changer de conversation. C'était déjà beaucoup pour lui que de laisser germer cette idée dans le cœur de Mathilde.

Cependant Robert, à force de soins, réussit à trouver Aloïse seule; il entra dans son appartement avec sa prudence ordinaire, et la voyant pleurer, il lui dit : — Comment, noble dame, vous vous affligez au moment où vous devez espérer plus que jamais?... — Ah! Robert! quel langage tenez-vous! ne suis-je donc plus prisonnière?... et sans ces lettres, que serais-je devenue! A ces mots, prononcés avec une aimable ingénuité, Aloïse lui montra quelques lettres écrites par d'Olbreuse, apportées par Marie, et qui étaient cachées dans un joli petit meuble dont elle portait la clef dans son sein. Tendre amour! seule fleur que produise la vie, tu es plein de recherches gracieuses et de nuances délicates!... Nous ne savons pas si c'est cette réflexion romantique qui fit sourire le rusé conseiller; il reprit, en lançant un regard approbateur à sa jeune maîtresse : — Oui, ma noble dame, rassurez-vous; tous nos malheurs vont finir, croyez-m'en; vous n'aurez plus à lire de tendres missives; vous entendrez votre époux lui-même, et vous jouirez en paix de sa douce vue. Celui qui vous a déjà secourue ne veut plus que vous soyez la proie des chagrins; demain peut-être vous verrez confirmer mes promesses : vous pouvez ajouter foi à ce que dit un Robert; ils ont toujours tenu parole, et quand Robert premier a

payé des quatre mille marcs, et que j'ai pendu nos huguenots, nous l'avions promis... Croyez-vous que mon intendance ne sera pas glorieuse, et que je verrai en mourant l'infamie descendre sur cette noble maison?... Non... non... le ciel a entendu nos vœux, et la chapelle des Morvans sera témoin de choses bien extraordinaires en recevant ces serments!...

Aloïse, ébahie, regardait le vieux serviteur avec une espèce d'anxiété; car ce mélange d'idées confuses lui faisait soupçonner que le conseiller octogénaire radotait un peu. Pour lui, debout, la tête nue, l'œil en délire, contemplant sa maîtresse son mortier à la main, ses cheveux blancs épars, et sa simarre entr'ouverte, il avait l'air d'un prophète dénonçant l'avenir. — Mon bon Robert, savez-vous ce que vous dites?... s'écria involontairement la jeune fille. — Ce que je dis!... si je le sais!... Et le vieillard s'en alla tout étonné de ce que sa science fût mise en question. A ce moment Chalyne revint précipitamment, et, voyant la porte ouverte, elle commença à s'accuser de négligence; elle se rassura en apercevant Aloïse, debout, regardant encore la place où fut Robert. L'imprudente avait laissé tout ouvert le joli petit meuble qui contenait ses lettres. La surveillante en fit la remarque, et se promit bien d'en profiter. La nuit surprit Aloïse plongée dans les réflexions que les paroles de Robert lui avaient suggérées. Tout ce que le vieil intendant prédisait se trouva toujours réalisé; et l'espoir qu'il venait d'offrir était si grand, qu'elle n'osait y croire. Vers le milieu de la nuit, comme le silence le plus solennel y régnait, et que la jeune fille dormait du plus profond sommeil, elle fut réveillée en sursaut par un bruit violent semblable à celui d'une lourde porte que l'on ferme. Elle ne put entendre que ce mot prononcé avec force et retentissant dans son appartement.. Lisez!... Émue au dernier point, elle promena ses regards dans la pièce faiblement éclairée par la lueur de sa lampe, et elle n'y aperçut aucun dérangement. Son cœur battait avec une extrême violence, et elle se disposait à appeler *Chalyne,* lorsqu'elle vit sur son lit un papier sur lequel

était écrit, en gros caractères : *A ma bien-aimée*... Elle se leva sur-le-champ, s'approcha de sa lampe, et brisant le cachet avec promptitude, elle lut ce qui suit :

« Celui qui t'a tirée de ton affliction veut achever ton bonheur et te sauver de tous les piéges que te tendent le crime et la haine. — Demain, à minuit, tu seras unie à d'Olbreuse. Les cloches annonceront ton mariage; la chapelle sera brillante; rien ne pourra s'opposer à ta félicité, tes parents seront appelés et tressailleront de joie. La mélancolie de ton père expirera... On te donnera les moyens de venir à l'église sans être vue; et malgré toutes les précautions contraires, je te servirai de père et tu seras protégée dans ta course nocturne, comme pendant ta vie, par un être contre qui rien ne prévaudra. Si le mystère qui m'accompagne n'était pas commandé par des raisons suprêmes, crois qu'il serait indigne de moi de l'employer. Le puissant ne se cache jamais; je t'attendrai à la grotte des Ossements. Adieu. »

En place de signature, la croix du rosaire qu'Aloïse avait jetée dans la citerne se trouvait appliquée au bas de cette lettre mystérieuse. Aloïse la renferma soigneusement dans son petit meuble d'ébène et en remit la clef sur son cœur. La satisfaction qu'elle ressentait était mêlée d'une espèce de terreur ; néanmoins, elle se rendormit avec la tranquillité de l'innocence. Pendant qu'Aloïse sommeillait, le comte de Morvan, agité par mille idées sinistres, pensait à sauver sa fille de la tempête qu'il croyait prête à fondre sur lui. Avant le lever de l'aurore, il se rend à l'appartement d'Aloïse; il ouvre la porte avec précaution; elle tourne sur ses gonds sans crier, et Mathieu XLVI entre en silence... Il aperçoit Chalyne prenant avec avidité les lettres de la jeune enfant, qui semblait sourire en son sommeil pendant que l'on violait l'asile des pensées de son tendre amour. Le comte, indigné, étend la main sur le cou de Chalyne, la saisit et la jette avec colère hors l'appartement sans qu'elle puisse proférer un seul cri... Son sang s'est arrêté; elle gît évanouie, tant l'idée qu'un spectre l'enlevait prit d'empire sur ses sens. Alors le comte jette

un regard involontaire sur le billet de l'inconnu; il lit... et reste muet de surprise... Il oublie tout ce qui l'amène, et son étonnement fait place à la rage en pensant que cet inconnu, possesseur prétendu du secret d'un crime qu'il crut impénétrable, s'insinue dans sa famille et triomphe de tous ses efforts. Le comte grava soigneusement dans sa mémoire l'heure du rendez-vous et retourna à son appartement. Il relève brusquement Chalyne en lui disant à voix basse : — Vous serez pendue sans pitié si vous vous rendez coupable de la moindre indiscrétion sur ce que vous avez surpris; votre silence seul rachètera l'énormité de votre crime, et sur toutes choses laissez ma fille en liberté. Il fallait peu connaître Chalyne pour croire que la mort fût quelque chose en comparaison de son attachement pour la comtesse. Aussi se trouva-t-elle au lever de sa maîtresse chérie, et elle lui raconta de point en point le rendez-vous de sa fille.

Depuis que Jackal était au château, chacun de ses moments fut employé à épier tout ce qui s'y passait. L'endroit qu'il honorait le plus souvent de son attention était l'intendance : il y rôdait avec une affection toute particulière. Aussi savait-il mieux que personne la place de la caisse; mais Christophe y faisait une garde assidue... Ce Jackal suivit Chalyne d'après l'air empressé qu'elle manifestait, au risque d'être aperçu par le vigilant Robert ou quelque autre personne, et se mit en embuscade derrière la porte de la chambre de la comtesse, où il entendit la conversation que Mathilde eut avec sa camériste. Aussitôt il instruisit le marquis de cette découverte. Alors Villani oubliant le peu de temps qui lui restait et les menaces de Jean Pâqué, vit encore un peu d'espoir pour lui et ressaisit avec avidité l'idée de son union avec Aloïse s'il pouvait se rendre maître de cet inconnu. Il prit son poignard, ordonna à Jackal de tenir toujours des chevaux prêts, et il attendit avec impatience l'heure du rendez-vous nocturne. Aloïse, étonnée de se trouver libre, parcourut avec délices le parc de Birague dans l'espoir de rencontrer d'Olbreuse et de savoir de lui s'il avait reçu l'avis de se rendre

à la chapelle..... Mais ce fut en vain : elle n'aperçut que son père se promenant à pas lents dans son allée favorite, et le jour se passa sans que personne lui eût donné les instructions secrètes dont le billet mystérieux faisait mention.

Sur le soir, le vieux Robert l'arrêta comme elle montait à son appartement prendre un peu de repos avant l'heure prescrite. — Noble demoiselle, lui dit-il d'un ton grave, non-seulement vos ancêtres furent des personnages illustres, puisque Mathieu Ier était le cousin de Pharamond, mais encore ils furent prudents, et... — Où voulez-vous en venir, mon bon Robert ?... — A leurs intendants, qui imitèrent leur prudence ; voilà ce qui fait que je vous parle bas. Vous saurez donc, puisque je suis le seul ici qui le sache, que les Mathieu, ayant toujours de grands risques à courir dans les temps de trouble, ont pris des mesures pour se soustraire à la vengeance de leurs ennemis, après l'avoir bravée jusqu'au dernier moment. Aloïse, malgré son impatience, prit le parti d'écouter le discours du vieux serviteur, dont l'œil malin semblait se jouer d'elle. — C'est ce qui fit, continua-t-il, que Mathieu le Rouge se sauva des Anglais à l'instant même qu'ils entraiênt dans ce château... Apprenez que ces murs épais cachent des galeries dont chaque issue aboutit à la grotte qui se trouve sous la chapelle, et là des souterrains mènent fort avant dans la campagne. Mes registres font foi des sommes immenses que l'on dépensa dans ces ouvrages secrets, qui eurent lieu sous le règne des sept Mathieu, vos nobles ancêtres : cela coûta... Mais ne nous arrêtons pas à ces calculs. Qu'il vous suffise de savoir, noble dame, qu'il existe au chevet de votre lit une porte qui s'ouvrira ce soir seulement, lorsque vous appuierez sur la troisième feuille du parquet, à partir du mur... Noble dame, n'ayez aucune frayeur du bruit qui se fera quand vous entrerez... A ce soir, ajouta le vieillard en s'échappant avec la promptitude de l'éclair en apercevant Jackal.

Villani, le comte, sa femme et Aloïse attendaient chacun de leur côté avec une égale impatience, l'heure de mi-

nuit, mais avec des motifs bien divers. Le comte était résolu de se saisir de l'inconnu ; Villani de le tuer ; la comtesse, de suivre sa fille. Aloïse seule était charmée de l'espoir le plus doux... elle usa de mille précautions pour s'habiller, sans être aperçue, avec la même parure qu'elle portait le jour qu'elle fut sur le point d'être mariée à son cousin... Elle tenait à la main sa lampe en attendant l'heure indiquée par l'être mystérieux... Enfin, la jeune fille impatientée se hasarde à travers les sombres galeries qui sauvèrent Mathieu le Rouge. Depuis longtemps le comte, ayant devancé l'heure, était assis sur une pierre froide à la grotte des Ossements. Il prête l'oreille au moindre bruit et s'enveloppe d'un manteau d'une couleur rougeâtre pour se préserver de l'humidité du lieu. La comtesse, appuyée sur la margelle de la citerne, attendait sa fille. Elle vit avec surprise la chapelle illuminée... De son côté, l'Italien s'achemine... Minuit sonne!

CHAPITRE XXVI

> O nuit épouvantable ... nuit affreuse ... où ces paroles retentirent comme un éclat de tonnerre: Madame se meurt !... Madame est morte !...
>
> BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette, reine d'Anglcterre.*

Le marquis de Villani, armé de son poignard et d'une lanterne sourde, parcourait avec précaution le souterrain pierreux où naguère il avait suivi la comtesse... Au fond de la grotte où Mathilde crut anéantir toutes les traces de son crime, et sur la même pierre qui fut noircie par les ossements, l'Italien aperçut un homme qui, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, paraissait attendre en réfléchissant... Alors il diminua le bruit de sa marche traîtresse, et il tâcha de s'approcher de sa victime, en profitant, pour se dérober à sa vue, des redans formés par les sinuosités du souterrain. L'inconnu tournait le dos au marquis, et ce dernier, dirigeant les feux de sa lanterne,

crut reconnaître l'homme au manteau rouge. Alors, ramassant tout ce qu'il pouvait avoir de courage, il fondit à l'improviste sur lui, le saisit d'un bras tremblant, et lui plongea son poignard dans le cœur à plusieurs reprises... Le sang sort à grands bouillons... La victime s'écrie : — Je meurs !... Grand Dieu ! pardonnez-moi !... c'est à la même place! La voûte sonore retentit faiblement du cri lamentable de l'opprimé... L'ange qui préside aux repentirs l'entendit sans doute... Mais Villani, muet de stupeur, les cheveux hérissés, reconnut trop tard le comte de Morvan étendu, l'œil fixe et la tête penchée languissamment... Lorsque le maître de Birague tomba, la cloche de la chapelle tinta faiblement, et rendit des sons auxquels le silence de la nuit donnait une solennité lugubre...

Bientôt le meurtrier prit sa course et revint rapidement auprès de la citerne. Il trouva la comtesse allant à la chapelle pour savoir le motif des apprêts qu'elle y voyait faire. L'Italien la saisit fortement par le bras, souilla son blanc vêtement du sang de son époux et la traîna jusqu'au perron en criant : — Venez ! venez ! nous sommes perdus !.. — Qu'avez-vous ? — Rien. — Vous êtes troublé? — Rien. — Que vois-je ?... du sang !... traître !... — Rien, vous dis-je. L'Italien en achevant pour la troisième fois ce monosyllabe énergique, retrouva un peu de présence d'esprit et ajouta : — Venez, comtesse, les moments sont chers... Prenez tout ce que vous avez de précieux. — Que signifie ?... — Prenez, je vous expliquerai en fuyant... — Mais encore ne pouvez-vous... — Voulez-vous donc monter avec moi sur un affreux échafaud?... — Marquis, ces menaces, toutes terribles qu'elles paraissent, ne m'en imposeront pas... Non, je ne quitterai point mon château sans savoir les motifs qui commandent cette fuite. — Eh bien ! perdons-nous par un instant de retard !... Apprenez que dans ce même souterrain, à la même place, sur la même pierre où vous avez brûlé les os de votre victime, j'ai cru rencontrer l'ennemi que vous redoutez. J'avance... je frappe... — Il aurait expiré ? s'écria la comtesse. — Oui ! mais c'était votre époux...

La comtesse pâlit en disant : Comment se fait-il... — Je l'ignore, répondit l'Italien. — Quel parti prendre?... — La fuite!.. elle seule peut nous sauver... Ne pensez pas que je supporte seul le fardeau du crime que je viens de commettre... On connaît nos liaisons et la haine que vous portiez au comte... Vos querelles avec lui, votre opposition au mariage de d'Olbreuse et de votre fille, que vous vouliez me donner; le mystère qui règne ici, toutes ces circonstances grossies pèseront sur votre tête; tout parlera contre vous, et si vous me refusez, je parlerai moi-même. On aime à avoir des compagnons de malheur... Oui, comtesse; maintenant nos destinées sont pareilles; nous sommes inséparables, et quand même je ne serais pas maître de vous en sachant vos secrets et possédant votre cœur, ce dernier crime nous fiance et nous unit à jamais... Rien ne prévaut contre un pareil contrat... Suivez-moi... je le veux!...

A ces mots, prononcés avec la rapide énergie inspirée à Villani par sa situation critique, et empreints de l'éloquence du moment, la comtesse fut subjuguée; elle courut à son appartement pour y prendre tous ses bijoux, Pendant ce temps, Villani, sachant combien un instant de réflexion pouvait lui nuire, et voulant profiter de l'émotion de la comtesse, éveillait Jackal, et lui donna l'ordre de seller les chevaux sans bruit. Alors il remonta sans perdre une minute à la chambre de Mathilde. Comme il ouvrait la porte, il entendit une vive altercation. — Qu'allez-vous faire à cette heure?... — Je fuis ces lieux!... — Sans moi?... — Oui, laisse ma robe, Chalyne... — Elle est pleine de sang!... — Dieu!... — Vous avez commis un crime!... n'importe... si c'est vous, il est juste..... mais prenez-moi : si l'on vous accuse, vous le rejeterez sur ma pauvre tête, et mon sacrifice ne sera pas grand, puisque je ne peux vivre sans vous... Ma sœur, ma bonne maîtresse, souffrez que je vous accompagne. — Chalyne, ne m'arrête pas; ma vie serait en danger... Chalyne! — Que je vienne avec vous!... Non, te dis-je. — Vous me chassez donc?... — Ton salut le veut; tu dois me fuir!... — Ah!

si ce n'est que cela!... n'espérez plus m'éloigner, et il faut que je vous suive... je détournerai les coups que vous pourriez recevoir; je vous serai utile!... — Ma pauvre Chalyne!... non... non... — Qui vous habillera? qui vous soignera comme moi? dit-elle en sanglotant. — Allons, laisse-moi!... — Il faudra donc que je meure!

Ce fut à ces mots que le marquis entra encore tout épouvanté de sa situation. — Avons-nous assez d'or? furent ses premières paroles. — Mes diamants valent un million. Les yeux de l'Italien s'animèrent : — Partons, sécria-t-il. Chalyne se traîne après sa maîtresse en tenant un flambeau pour éclairer cette marche précipitée. Les deux complices, souillés des taches du sang du comte, allaient appuyés l'un sur l'autre, précédés par la fidèle suivante. Ce groupe effrayant traversa les galeries en silence, et quand on fut dans la cour, la comtesse se mit en croupe derrière Villani en le serrant dans ses bras; Jackal monta sur son coursier, et Chalyne se glissa derrière le valet avec une joie sans égale et les chevaux s'élancèrent avec la rapidité de la foudre.

Mathilde elle-même éveilla le concierge, qui, tout effaré, baissa machinalement le pont-levis, et le laissa tel qu'il était en se couchant auprès de la chaîne, tant le sommeil l'accablait. Les cloches sonnèrent alors avec force; la chapelle paraissait en feu ; Robert avait tout disposé pour l'union de sa jeune maîtresse. Un prêtre vénérable, en habits sacerdotaux, attendait les époux. Le conseiller vigilant, inquiet du pas des chevaux qu'il vient d'entendre, sortit précipitamment; la vue du flambeau brûlant encore près du perron le surprit; il regarde autour de lui, et voit le pont-levis baissé... Des pensées vagues se glissent dans sa tête; enfin il aperçoit les fuyards malgré l'ombre. A ce dérangement, le bonhomme éperdu courut de tous côtés, mû par des craintes indéfinissables; le craquement de ses souliers, retentissant dans le vaste silence des cours, marquait son irrésolution par les intervalles de bruit et de repos. Alors Robert se décida à une chose qui prouve quelle énergie donnent les grandes circonstances. Il fut aux écu-

ries, et monta sur le cheval fougueux du comte ; déjà le pas de la petite jument grise était beaucoup trop fatigant pour lui ; néanmoins le vieillard grimpe de son mieux ; malgré les caracoles du Superbe, il saisit les brides, et, cramponné sur sa selle, sans éperons, tenant son mortier, s'enveloppant de sa simarre, il se recommande à saint Mathieu et saint Robert, et se met à la poursuite des fugitifs. Superbe, en traversant le pont-levis, donna un violent coup de pied au dormeur, dont les cris achevèrent d'éveiller les domestiques, déjà émus par le son des cloches. Alors le tumule le plus grand régna dans le château... Tous les valets descendent armés de flambeaux... on court avertir le comte ; il est absent. Le lit de la comtesse est vide ; Aloïse est disparue ; Chalyne, Villani, Jackal n'y sont plus... Les domestiques, privés de leurs maîtres, errent comme des brebis sans berger... Mais ce qui les déconcerta le plus, ce fut l'absence du chien fidèle, nous voulons dire de l'intendant... Christophe n'est point écouté... Ils ont tous des flambeaux, et ces lumières soudaines colorent leurs visages qui expriment l'inquiétude et l'effroi... Laissons-les...

Pendant que le coursier l'emportait avec tant de vitesse, Mathilde commençait à réfléchir sur la situation extraordinaire où elle se trouvait en partageant la fuite du meurtrier de son époux... Il n'était plus temps de réfléchir !... De son côté, Villani, inquiet sur les moyens à prendre pour sortir de France, ne disait mot. Ainsi, la route se fit en silence. Arrivés près de la forêt qui se trouve entre Birague et Dijon, le marquis s'y enfonce, et le cœur de Mathilde se serra en marchant sous cet ombrage épais et silencieux. Je ne sais quoi de sinistre se glissa dans son âme, soit que ce fût l'effet de l'horreur religieuse qu'inspirent les forêts, soit que nous ayons des pressentiments heureux ou funestes. Le marquis se dirigea vers l'endroit le plus impénétrable du bois, qu'il avait souvent exploré pendant ses chasses. Il arriva bientôt près d'une éminence cachée par des arbres de haute futaie. Une cabane, sans doute abandonnée par les bûcherons qui avaient terminé la coupe de cette partie de la forêt, se trouvait placée dans une cavité de ce mon-

ticule, de manière à être dérobée à tous les regards... Elle était bâtie grossièrement avec des pierres jointes sans ciment, et tellement recouvertes de mousse, qu'elles semblaient faire un mur ; le toit, formé par des arbres non équarris, et par du chaume éparpillé pour boucher les interstices, laissait passage à la fumée par un trou. La porte, encore ouverte, tenait à peine à des gonds faits avec des liens de fagots. Tel était l'asile que Villani offrit à la riche comtesse de Birague, qui, peu d'instants avant, commandait à trois cents domestiques dans le plus vaste château de la province. L'effroi de la comtesse en entrant seule dans cette chaumière délabrée se dissipa en apercevant des indices qui annonçaient la présence d'un habitant... Une longue chandelle de cire brûlait ; des gants et des vêtements épars sur les chaises; des parfums, et quelques vases recherchés, indiquaient que le possesseur de ces lieux n'était pas un homme d'une classe vulgaire... Ces vestiges furent loin de produire sur Villani le même effet que sur la comtesse..... Il lui sembla que Mathilde dépendait moins de lui. Son premier soin fut donc de visiter la chaumière, et lorsqu'il eut acquis la certitude qu'elle était déserte... un affreux sourire que Jackal recueillit vint errer sur ses lèvres. Tandis que Villani et son valet faisaient leurs recherches, Mathilde, à peine rassurée, s'assit sur une chaise que lui présenta Chalyne. — O ma chère maîtresse ! quelle pâleur couvre votre visage ! seriez-vous malade ? — Chalyne !... je ne suis pas bien... je te l'avoue ; les événements de cette nuit... et surtout cette demeure écartée, ajouta-t-elle à voix basse... La fidèle suivante, pour toute réponse, pressa la main de sa maîtresse. En cet instant, Villani s'approcha, et lui conseilla, d'un air doucereux, de prendre quelques heures de repos, devant bientôt se remettre en route et voyager le reste de la nuit. — Jackal, dit-il en se tournant vers son valet, va couper des bruyères pour renouveler le lit qui doit servir à la comtesse... vous, Chalyne, suivez Jackal.

A cet ordre, Chalyne regarda sa maîtresse pour voir si elle devait obéir ; Mathilde n'osa point s'y opposer. La

suivante, indécise, profita du moment que Villani et son valet causaient près de la porte pour échanger un coup d'œil furtif avec sa maîtresse ; puis, lui prenant la main, qu'elle baisa tendrement, elle glissa l'écrin de Mathilde dans les cendres du foyer... mais l'œil vigilant de l'Italien l'aperçut, et cette précaution lui arracha un nouveau sourire, auquel Jackal répondit par un sourire plus effrayant encore. — Allons, belle Chalyne, dit le valet en ricanant, me laisserez-vous couper seul la fougère ?... Ne craignez pas mes doux propos ; venez ; faisons le lit de notre maîtresse ; quant à moi, j'y mettrai tous mes soins ; *je suis sûr qu'elle dormira bien.* A ces derniers mots, un rayon tremblant de lune, tombant sur le visage de Jackal, donna à sa physionomie l'expression d'une malice infernale... Chalyne, effrayée, fit un pas en arrière... il n'était plus temps, le valet avait saisi sa main, et l'entraînait dans le bois.

Villani, resté sur le seuil de la porte, eut l'air, pendant quelque temps, de prêter l'oreille au bruit de leurs pas ; puis, après un moment de silence, il fit un mouvement violent comme s'il venait de prendre une résolution immuable, et s'avança précipitamment vers la comtesse. — Qu'y-a-t-il? s'écria Mathilde épouvantée... serions-nous poursuivis, *mon cher* marquis ? ajouta-t-elle en feignant de prendre le change. — Oui, dit-il avec un sourire amer... je suis poursuivi par la destinée, qui commande... — Qu'ordonne-t-elle ?... — Ta mort... — Grand Dieu !... Et la comtesse se jeta aux genoux de l'Italien... Ma mort... Pouvez-vous la vouloir ?... Ah ! sans doute cette horrible menace est l'effet du délire où vous plonge le meurtre de mon époux !... Le marquis detourna la tête avec dédain. — Avez-vous oublié tout ce que j'ai fait pour vous ?... Oubliez-vous ce que je puis faire encore ?... Argent, crédit, soins, j'ai tout prodigué !... tout jusqu'à des faveurs qu'une femme ne rappelle jamais sans rougir !... Et tes serments, ingrats ?... — Comme ceux des femmes, ils furent gravés sur l'onde, l'onde s'est écoulée !... La comtesse se mit à pleurer. Villani lui dit froidement : Ces pleurs sont inutiles, il faut

mourir !... Le ton avec lequel il prononça cet arrêt apprit à Mathilde qu'il n'y avait plus de pitié dans le cœur qu'elle essayait de fléchir... Elle se lève brusquement... parcourt la chaumière, et veut s'élancer vers la porte... Villani se jette au-devant d'elle, l'atteint et la renverse sur la bruyère... Elle pousse un cri... l'Italien s'avance, et son œil furieux lance la mort... Mathilde rassemble ses forces, et de sa voix glacée elle appelle : Au secours ! Chalyne !...

A ces mots, un gémissement prolongé parti de l'épaisseur du bois semble lui répondre... Villani tressaille... il écoute... il s'arrête... mais la nuit a repris son funèbre silence... Alors des pas se font entendre... on accourt !... Est-ce un libérateur?... Un rayon d'espérance colora le pâle visage de la comtesse... La porte s'ouvre avec fracas, et Jackal, tenant un couteau plein de sang, paraît à leurs regards en disant : — Eh quoi !... ce n'est pas encore fini ?... vous avez des scrupules... je vois qu'il faut que je m'en mêle !... Et il fond sur la comtesse en la menaçant de son couteau. — Point de sang répandu, lui cria son maître ; point de traces... Jackal s'arrêta :—Quel moyen emploierons-nous donc?... — Cherche... une corde !... — Je n'en vois pas !... — Prends un lien de fagot... la bride de mon cheval, n'importe !... — Bien, répondit le valet. Et il se saisit de la bride d'or du cheval de Villani. — Allons vite, Jackal, un nœud coulant... Depuis quelques moments la comtesse, les yeux fixes, était tombée dans une morne insensibilité, et, au courage près, elle semblait à César enveloppé dans son manteau à l'aspect de ses meurtriers. L'Italien et son valet saisissent Mathilde, qui, sans se défendre ni se plaindre, se laissa tenir par Villani ; Jackal ôta préalablement le collier de perles de la comtesse, et ses doigts judiciaires, défaisant lentement le nœud du collier, se promenaient avec avidité sur ce cou pétri de neige et de lait. — Te dépêcheras-tu ? s'écria l'Italien, alors inaccessible à la jalousie. — Allons, madame, dit le valet, changez-moi cela... collier pour collier .. Et il passa le nœud coulant au cou de la comtesse.., Mathilde y porta les mains, et re-

connaissant ces guides : Marquis, dit-elle avec un sourire délirant, c'est la bride que j'ai tissue moi-même pour le cheval dont je vous fis présent. — De quoi diable vous plaignez-vous ? repartit Jackal... on vous la rend !...

La comtesse leva les yeux au ciel en s'écriant : — Dieu juste ! tu permets... — Ah !... ah !... ah !... des prières !... Entendez-les donc, messire bon Dieu !... ajouta Jackal avec un rire qui dut flétrir toute espérance. — Vite, Jackal, pas de paroles... tire... tire donc plus fort. Le valet s'y prenait mal ; alors, sans être guidé même par une cruelle pitié, l'Italien mit son pied sur le sein de Mathilde ; et, tournant la bride autour de sa main, il fit un violent effort, tandis que Jackal pesait du poids de tout son corps sur les épaules de la comtesse, qu'il profanait de ses regards lascifs. L'infortunée Mathilde pencha la tête et rendit le dernier soupir !... — Ouf !... s'écria Jackal. — Qu'elle est belle encore ! dit l'Italien. Attiré par une force irrésistible, il déposa un dernier baiser sur les lèvres de sa victime. Jackal poussa un tel eclat de rire, que Villani recula tout effrayé. — Coquin ?... s'écria-t-il en fixant son complice. — Monseigneur, reprit ce dernier avec un faux air de contrition, si nous faisions la fosse ?... Alors ils tirèrent ensemble la malheureuse comtesse par son fatal cordon hors la cabane... Avant de la quitter, ils jetèrent spontanément un coup d'œil furtif sur les cendres qui cachaient le précieux écrin... et ils eurent la même pensée...

La clarté de la lune commençait à se fondre dans les premiers feux du jour... Le crépuscule répandit une lumière rougeâtre sur la partie de la forêt où Jackal et Villani creusaient la tombe de leurs victimes. Les deux complices, se connaissant l'un l'autre, usaient des plus grandes précautions. Ne se quittant pas des yeux, chacun avait soin de suivre les mouvements de son adversaire ; ensemble ils enfonçaient la bêche, ensemble ils jetaient la terre, et tous deux se gardaient bien de baisser la tête lorsque l'autre levait son fer. Enfin, ce travail funèbre se faisait en cadence... La fosse creusée... l'Italien, en scélérat habile, voulut profiter de l'avantage que lui donnaient ses préroga-

tives de maître ; il donna l'ordre à Jackal de le guider vers l'endroit où gisait le corps de Chalyne... Le valet sentit le piége, mais il se promit bien de l'éviter. Il avança quelques pas vers l'épaisseur de la forêt ; puis, faisant un crochet, il s'élança, rapide comme le vent, vers la chaumière... il court au foyer, fouille les cendres, et s'empare avidement de l'écrin ; il l'ouvre, et saisit le *Robert*... Villani, inquiet de la fuite de Jackal, s'était hâté de le poursuivre ; arrivé près de la porte, il entre avec précipitation tenant son épée à la main,.. il regarde, et aperçoit son valet grimpant avec l'agilité d'un chat le long des murs raboteux, et gagnant déjà la seule sortie que l'espèce de cheminée lui offrait alors. — Convenez, mon cher marquis, dit Jackal avec un air ironique que lui donnait sa position inexpugnable, convenez que j'ai bien fait de prendre les devants... Diantre ! Italien cauteleux, si je n'étais Normand, vous m'auriez joué d'un tour... Heureusement j'ai jugé le cœur de l'homme d'après le mien. — Comment ! scélérat sans pudeur... s'écria l'Italien. — Tiens, mon ami, trêve de douceurs ; expliquons-nous, et récapitulons nos droits : j'ôte de la balance ton titre de marquis, auquel tu ne dois pas tenir beaucoup, et je raisonne ainsi : — Je suis pour plus de moitié dans le crime que nous avons commis ensemble ; selon toute justice, je dois prendre la moitié au moins des bénéfices. Eh bien ! admire ma modération, je n'ai pris que le tiers, et je le mets en lieu de sûreté.

A ces mots, il défit la petite boîte de maroquin rouge qui contenait le *Robert*, il la jeta dans la cabane, et avala le célèbre diamant après l'avoir fait briller aux yeux cupides de son maître... — Tu me voles, misérable !... ne crois pas que ton crime reste impuni... je vais en tirer vengeance... — Tu prends mal ton temps pour me menacer ; écoute... entends-tu le pas des chevaux ? — Serait-il possible ! s'écria le marquis effrayé... — Ah ! ah, tu te radoucis : crois-moi, sauvons-nous sans nous quereller.

Le marquis, sans répondre à Jackal, saisit l'écrin, sort précipitamment, s'assure de la véracité de son valet, monte sur son cheval, et fuit à bride abattue... Jackal,

voyant son maître éloigné, enfourcha son cheval, et s'en fut par de petits sentiers détournés. Les cavaliers dont l'approche épouvanta les meurtriers parurent alors : c'était Robert, accompagné du capitaine et de Vieille-Roche, qu'il avait rencontré sur la route, et dont les coursiers en sueur attestaient la vigilance. — Faisons halte à ce bouchon, s'écria de Vieille-Roche, qui prenait toutes les maisons pour des cabarets. Chanclos ouvrit la bouche pour représenter à son digne ami qu'il n'était pas décent de boire en pareille circonstance ; il en fut empêché par les aboiements plaintifs du chien qui suivait Robert. — Qu'a donc ce chien ? dit le conseiller en s'approchant de Fidélio, qu'il aperçut léchant la figure d'un cadavre. Il reconnut sur-le-champ son infortunée maîtresse. — O crime affreux ! dit le vieillard consterné. A cette exclamation, Chanclos accourut : — Grand Dieu ! ma fille !... s'écria-t-il avec une profonde douleur. — Sa fille !... répéta le sire de Vieille-Roche stupéfait.

Le chien courut du cadavre de sa maîtresse à celui de Chalyne. En voyant cette manœuvre de Fidélio, le sire de Vieille-Roche marcha sur ses traces, et parvint bientôt près du corps de la suivante assassinée. A cette vue le bon sire de Vieille-Roche, ému aussi profondément qu'il pouvait l'être, mit le cadavre de Chalyne sur ses épaules, et, suivi du chien qui hurlait, il rejoignit son ami. — Hélas ! dit Vieille-Roche en posant Chalyne près de sa maîtresse, il n'est que trop vrai *que l'heure qui suit n'est à personne* ; maintenant elles n'ont plus ni d'heure présente ni d'heure future : la bouteille est vide... et le vin confondu dans le grand tonneau... Telle fut l'oraison funèbre que murmura le buveur bourguignon. On en a entendu dans de belles églises plusieurs qui n'avaient pas, à beaucoup près, autant de sens et de philosophie.

Le digne capitaine essuya une larme, la seule qu'il ait répandue dans sa vie, et il ajouta : — On pourrait dire bien du mal de ma fille !.. elle fut insolente... son orgueil est excusable !.. elle était comtesse de Morvan... mais elle est morte, *et nous devons* la plaindre !... Comme Chanclos se lamen-

tait, Robert, furetant partout, selon son habitude, entra dans la chaumière, et il aperçut l'étui de maroquin rouge qui ne contenait plus de *Robert*. A ce spectacle, le conseiller intime fut frappé comme d'un coup de foudre : après un moment de silence, il s'écria avec le plus grand désespoir : — Tout est perdu !... tout est flétri, il n'y a plus de ressources,... plus de bonheur, plus d'espérance !... Ces clameurs bruyantes attirèrent Chanclos et de Vieille-Roche. — Qu'y a-t-il encore ? demandèrent-ils. — Le plus grand des malheurs, répondit l'intendant, tel qu'on n'en a pas vu de pareil sous aucun des Mathieu, pas même sous Mathieu le Rouge, où Birague fut pillé !... — Qu'est-ce donc? dit Chanclos effrayé. — Le *Robert* est disparu ! et Dieu sait dans quelles mains !... Le vieillard ne put achever; il tomba sans connaissance sur la chaise où s'assit la comtesse... mais, reprenant bientôt son énergie habituelle, il courut en trottinant vers le cheval du comte, et supplia de Vieille-Roche de le hisser sur la selle. — Courons après les voleurs, s'écria-t-il. — Après les meurtriers, ajouta Chanclos en enfourchant son henri. Vieille-Roche sentit qu'il devait rester pour garder les corps.

. . . .

Il est temps de retourner à Birague, où nous avons laissé le comte nageant dans son sang. Il porta péniblement la main sur l'écharpe que tous les grands seigneurs avaient à cette époque, et par un mouvement machinal il en boucha sa plaie. Alors, malgré l'affaiblissement de sa vue, il aperçut en ce moment un homme couvert d'un manteau noir, et qui descendait mystérieusement par une ouverture secrète ; il portait une lumière qu'il plaça sur un débris près de la voûte, ce qui diminua tellement la lueur, qu'il n'en résultait plus qu'une teinte rougeâtre dont la grotte fut colorée. L'inconnu murmura quelques mots. — Qui que vous soyez... s'écria d'une voix affaiblie le comte de Morvan, approchez-vous; je meurs, venez recevoir mes aveux, et me donner l'absolution au nom du Très-Haut, si mon repentir vous touche... mon frère... écoutez-moi? L'étranger tressaillit en entendant ces pa-

roles; il accourut avec la plus grande précipitation, et, déchirant son mouchoir, il fit avec assez de dextérité une ligature à la blessure du comte. — O mon père!... L'inconnu frissonna. — Écoutez-moi, continua Morvan, car je présume... à votre costume, que vous êtes un ministre du Dieu... de miséricorde.

Alors le comte prit son poignard dont le manche, enrichi de diamants, formait une croix, et la baisant avec dévotion... — Écoutez-moi, je vous prie, dit-il en pressant la main de l'étranger qu'il attira vers lui; mais... non... je ne puis parler ici, mes forces s'éteignent, et je dois remplir un devoir mille fois plus sacré qu'une confession tardive... aidez-moi à gagner cette pierre... c'est là... qu'il me faut rendre... mon dernier soupir... en lavant, à force de larmes, les traces du sang précieux qui la couvrent... Le comte s'appuya sur la poitrine émue de l'étranger, qui le conduisit près de la pierre fatale; Morvan s'y agenouille et la serre, l'inonde de pleurs, en s'écriant :—Dieu juste! mon remords pourra-t-il t'apaiser?... En ce moment, le beffroi du château sonne une heure. A ce simple coup, le comte pousse un lourd gémissement; un voile s'étend sur ses yeux, il tombe... — Malheureux!... dit l'étranger. Pendant qu'il lui prodiguait ses soins, des pas se firent entendre; c'étaient ceux de d'Olbreuse et d'Aloïse, venant au rendez-vous. Aussitôt qu'il les aperçut, le vieillard leur montra du doigt le corps de Morvan. — Secourez votre père, leur dit-il, et, sur toutes choses, gardez-vous, si vous voulez conserver l'honneur de cette maison, si vous voulez être unis, de prononcer un seul mot sur moi?.. Il se baissa vers le comte, l'embrassa tendrement, en ajoutant d'une voix émue... — Aloïse, je te recommande ton père... Puis il disparut.

A la vue du comte baigné dans son sang, la jeune fille jeta des cris aigus; mais d'Olbreuse, connaissant le prix d'un moment, saisit son oncle dans ses bras, et, aidé de sa cousine, il parvint à le transporter près de la citerne. Aux cris d'Aloïse, tous les domestiques accoururent; ils

entourèrent le corps de leur maître. Christophe et le valet de chambre du comte remplacèrent les deux amants. Aloïse éplorée, tenant la tête de son père appuyée sur son sein, ne le quitte point... On conduisit le comte dans sa chambre à coucher, escorté de tous les spectateurs désolés... La terreur, la curiosité, une foule de sentiments divers, firent que l'on entra sans respect dans l'appartement du maître de Birague !... sacrilége inouï qui n'arriva que par l'absence de Robert ! Lorsqu'on déposa le comte sur son lit, il donna quelques signes d'existence ; alors d'Olbreuse, ne se remettant à personne du soin important de trouver un chirurgien, courut ventre à terre chez Spatulin, le docteur le plus près et le plus célèbre de la Bourgogne.

CHAPITRE XXVII

Discite justitiam moniti, et non temner divos.
VIRGILE.

Le cheval de bataille du comte, aiguillonné par le vigoureux coup de fouet que lui administra Vieille-Roche, emportait le vieux Robert, qui, bravement cramponné aux crins, s'en remettait à saint Mathieu du soin de son salut. Saint Mathieu entendit sans doute la prière de l'intendant, car il le fit rencontrer, après cinq heures de course à la vérité, par le marquis de Montbard, qui retournait tranquillement de Dijon à Chanclos. Le marquis se rendit aisément maître du coursier de Robert, et, après avoir fait mettre pied à terre au pauvre conseiller harassé, il s'informa de la cause d'une promenade aussi extraordinaire. — Ah ! monsieur le marquis, c'est fait de moi ; l'honneur et la gloire de mon intendance sont à jamais compromis... un traître, une jupe noire... madame la comtesse... le *Robert*... le *Robert* surtout... Ah ! je sens que je ne me consolerai jamais de cette funeste aventure... non... jamais... ah !... — Allons, allons, remettez-vous, mon bon Robert, reprit le compatissant marquis en s'efforçant de

calmer les transports du vieillard, le mal n'est peut-être pas sans remède... — Il n'y a plus d'espoir maintenant, monsieur le marquis, et voilà précisément ce qui me tue... C'est que, voyez-vous, monsieur de Montbard, il s'agit ici d'une affaire non moins importante que la fameuse quittance des quatre mille marcs dont je vous ai délà parlé, je crois. — Oui, mon cher Robert, je connais cette histoire, interrompit promptement le marquis, qui craignait de voir entamer à Robert l'aventure interminable de la célèbre quittance. — Eh bien ! monsieur le marquis, ce que j'ai à vous apprendre importe bien autrement au bonheur des Morvan et à la gloire de mon intendance !... Figurez-vous, monsieur le marquis, que le *Robert*, ce diamant incomparable, le *Robert* est disparu !... — N'est-ce que cela ? dit Montbard, que le luxe de douleur de Robert commençait à inquiéter sérieusement... — Que cela ! s'écria le conseiller presque indigné. Eh ! grand Dieu ! que peut-il donc arriver de pis ? — La ruine, la maladie de vos maîtres. — La ruine, la maladie, monsieur le marquis; mais ce ne serait rien !... A propos de maladie, ajouta gravement le conseiller en reprenant le ton diplomatique qu'il quittait rarement, j'ai l'honneur de vous faire part, monsieur le marquis, de la mort de madame la comtesse de Morvan, née de Chanclos, qui a été trouvée assassinée et volée... ainsi que sa favorite Chalyne, dans la forêt de... — La comtesse assassinée !... — Monsieur le marquis, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... M. le capitaine de Chanclos, M. de Vieille-Roche et moi avons été pour ainsi dire les témoins de ce forfait !... Aussi sommes-nous montés de suite à cheval : le capitaine pour courir après les meurtriers, et moi pour rattraper le *Robert*... Hélas ! parviendrai-je à le ravoir en ma puissance !... — Et quel est l'assassin de l'infortunée comtesse ? s'écria le marquis. — Et qui serait-ce d'autre que le vendeur de gants Villani ?... — Serait-il possible !... — Oui, monsieur le marquis, rien n'est plus vrai. Quoique je ne l'aie pas vu, l'Italien, j'ai des raisons particulières pour le croire *coupable*; et d'ailleurs, quel autre que ce hardi coquin

aurait pu conduire la comtesse où nous l'avons trouvée et lui enlever le *Robert*, dont voici l'étui vide? Hélas!... ah! l'infâme! le renégat! le turc! qu'il périsse! qu'il soit maudit!...

Au lieu de prodiguer à l'Italien, suivant l'exemple que donnait Robert, les épithètes que son affreuse conduite méritait, le marquis de Montbard prit le parti de se faire conduire par le vieil intendant à la chaumière où Mathilde avait été trouvée assassinée. Ce ne fut pas tout : le généreux gendre du capitaine dépêcha en toute hâte un de ses gens au commandant d'Autun pour le prier de mettre en campagne tous les archers de la province. Après cette sage précaution, le marquis, suivi de Robert, se dirigea vers la forêt de...

Comme ils gravissaient une côte assez rude, ils aperçurent deux cavaliers qui traversaient au galop de leurs chevaux la plaine qui se trouvait au-dessous d'eux. Ces cavaliers avaient l'air de se diriger vers un bois qui était situé à l'extrémité de l'immense plaine qu'ils parcouraient. — Ce sont eux! s'écria l'intendant; monsieur le marquis, voilà les ravisseurs du précieux *Robert*... L'œil perçant de Montbard avait déjà reconnu Villani. Aussitôt, suivi de deux de ses gens, il s'élance intrépidement à la poursuite de l'Italien... — O le brave seigneur! disait le conseiller intime en voyant le hardi marquis franchir à bride abattue la colline escarpée. Saint Mathieu, veuille le protéger!...

Tout en formant des vœux pour Montbard, Robert suivait de l'œil la course des fuyards. Ces derniers, venant de s'apercevoir qu'ils étaient poursuivis, faisaient tous leurs efforts pour gagner le bois qu'ils avaient devant eux. Ils pressèrent leurs montures; mais, déjà fatigués par une longue course, elles ne purent que faiblement seconder l'impatience de leurs cavaliers. Les chevaux frais du marquis de Montbard ne tardèrent pas à gagner une avance considérable, et annonçaient qu'à moins d'un événement imprévu les fugitifs seraient rejoints avant qu'ils eussent pu gagner le bois salutaire. Transporté de joie par cette espérance, le vieux conseiller des Morvan laissa éclater les

marques d'une vive allégresse... — Courage, monsieur le marquis! s'écria-t-il, courage! nous les atteindrons... ferme en selle! bravo! poussons, piquons des deux!... A merveille! dans cinq minutes ils sont à nous!...

Tout en parlant ainsi, le vieillard se remuait vivement sur son chemin. Il gesticula tant et si bien, que Superbe, malgré la longue course qu'il venait de fournir, se sentant aiguillonné, partit comme un trait et descendit au galop la montagne. Le fidèle intendant des Mathieu crut alors toucher à sa dernière heure, et il adressa au ciel plus de vœux qu'un matelot pendant l'orage ou qu'un auteur à sa première représentation.

Tandis que Superbe causait à Robert la plus belle peur qu'il eût ressentie de sa vie, le marquis de Montbard avait joint Villani. Rendu brave par le désespoir, l'Italien voulut essayer de s'ouvrir un chemin par la force. Il mit l'épée à la main et s'avança avec détermination sur son adversaire. La bravoure ne lui avait jamais réussi : aussi ne put-il parer le coup de sabre que Montbard asséna sur son chef roturier. Il tomba baigné dans son sang. A cet aspect terrible, Jackal épouvanté se laissa glisser à bas de son cheval afin de pouvoir implorer à genoux la clémence de Montbard.

Comme Villani tombait sous le tranchant du sabre du brave Montbard, comme Jackal se prosternait aux pieds du vainqueur, l'intègre conseiller intime de la maison de Morvan mesurait également la terre. Superbe, franchissant un fossé, avait désarçonné son cavalier. N'en soyez pas surpris, ami lecteur, vous devez savoir que Robert n'était pas habitué à sauter les fossés. Le vieillard se releva assez lestement, et, jetant un regard piteux sur sa belle simarre souillée par la terre humide, il allait probablement donner cours aux plaintes bien excusables en pareil cas, lorsque, portant la vue sur la plaine, il aperçut les voleurs d'Sorin renversés et pourfendus. A cette vue délicieuse pour l'œil de Robert, la simarre fut oubliée, et l'intendant rassemblant toutes ses forces, se mit à trottiner pour rejoindre Montbard. Arrivé près du groupe,

Robert, sans mot dire, se précipita sur Villani, non pour le frapper, mais pour visiter les poches qui devaient contenir l'écrin de la famille, et surtout le magnifique diamant, objet de tous ses respects. La recherche de l'intendant ne fut pas infructueuse : il touche l'écrin et s'en saisit adroitement. Mais, hélas! après la plus exacte recherche, l'absence du *Robert* fut constatée.

— Misérable! s'écria alors le conseiller intime en prenant Villani par les cheveux, qu'as-tu fait de l'ornement de mon intendance, monument de la fidélité de Robert IV, mon aïeul?... — Doucement, doucement! dit Montbard. — Point de pitié pour le renégat, reprit le conseiller, à moins qu'il ne me rende la pierre angulaire de ma glorieuse intendance... Qu'il restitue, ou qu'il meure!... Et toi, limier de justice, pratique du bourreau, ajouta-t-il en se tournant vers Jackal, attends-toi à mourir sur la roue, si tu ne déclares ce que ton complice a fait de mon joyau...

La fureur de Robert se serait répandue en discours interminables, si le marquis de Montbard n'eût jugé à propos d'interrompre le comique interrogatoire du conseiller intime... Il ordonna à ses gens de mettre Villani et Jackal sur un des chevaux de sa suite, et, remontant à cheval, il prit au grand trop le chemin de Birague.

L'Italien s'était tu depuis que l'épée de Montbard l'avait renversé par terre. Ce n'est pas que sa blessure eût pu l'empêcher de prononcer quelques paroles, si la fantaisie lui en fût venue. Or, la rage et le désespoir étaient les seules causes du silence farouche qu'il garda avec opiniâtreté tant qu'il ne fut qu'en présence du marquis, de Robert et des domestiques de confiance qui accompagnaient Montbard. Mais aussitôt que la cavalcade parvint en vue d'un bourg fort habité, l'Italien recueillit ses forces pour l'exécution du projet qu'il méditait. En effet, dès qu'il se vit au milieu du bourg, il éleva la voix, et engagea le peuple à entendre la déclaration que sa conscience lui commandait de faire. — Déclaration, cria-t-il d'une voix forte, relative au crime exécrable commis par le comte...

Robert n'en entendit pas davantage; il s'élança avec une vigueur étonnante pour son âge sur la croupe du cheval de l'Italien, et plongea intrépidement son poing dans la bouche de celui-ci.

— Silence, coquin!...

L'Italien furieux trancha avec ses dents un des doigts de Robert. Malgré la vive douleur que cette blessure causa au conseiller intime, il ne lâcha point prise; au contraire, il appuya plus fort, se félicitant intérieurement de ce que les dents de Villani n'avaient coupé que le petit doigt, dont la perte ne pouvait l'empêcher, pensa-t-il, de tenir les registres de son intendance. Le dévoué serviteur des Morvan, ayant ainsi sauvé l'honneur des Mathieu de toute inculpation flétrissante, Montbard ordonna à un de ses gens de fermer la bouche de l'Italien à l'aide d'un mouchoir, et d'avoir, en outre, la précaution de passer au galop à travers tous les villages qu'ils allaient rencontrer sur leur route.

Villani ne se laissa bâillonner qu'en poussant des rugissements de rage. Il n'en fut cependant ni plus ni moins, et le sceau forcé de la discrétion fut apposé sur ses lèvres

Comme la cavalcade approchait de Birague, elle fut atteinte par deux cavaliers qui passèrent devant elle rapides comme le vent qui porte la tempête. L'un de ces cavaliers, dont la figure rubiconde et le costume sévère annonçait un juge ou un médecin, était monté sur un fringant et beau cheval magnifiquement enharnarché, et qui, par cela même, ne paraissait pas être sa monture habituelle. Il était suivi par un jeune homme mis avec recherche, monté supérieurement, et qui allongeait de nombreux coups de fouet sur la croupe du beau cheval de son gros compagnon. Robert reconnut avec joie le chevalier d'Olbreuse dans le donneur de coups de fouet. Il l'appela, et le pria de s'arrêter, ayant quelque chose d'important à lui communiquer.

— Impossible, Robert; mon oncle se meurt... et le moindre retard... — Monseigneur le comte se meurt?...

et comment cela, monsieur le chevalier?... — Il a été assassiné la nuit dernière! Et d'Olbreuse continua sa route avec rapidité. — La nuit dernière! s'écria Montbard... — La nuit dernière! répéta le conseiller intime... Quel singulier rapport avec la fuite et le meurtre de la comtesse!... Hâtons-nous, monsieur le marquis, ajouta le vieillard en grommelant entre ses dents, hâtons-nous d'atteindre Birague, car il pourrait y arriver tel événement dont tous les trésors de la terre ne sauraient consoler.

Troublé par la nouvelle que d'Olbreuse venait de lui apprendre, et surtout par les dernières paroles prononcées par Robert, le marquis de Montbard fit hâter la marche de sa suite, et bientôt l'on aperçut de loin les tours du château de Birague qui se dessinaient sur l'horizon. Encore quelques instants, et l'on allait entrer au château ; on y touchait presque, lorsque l'on rencontra le triste Chanclos et son ami de Vieille-Roche, escortant le corps de l'infortunée Mathilde.

— Capitaine! capitaine! cria Robert, nous tenons les assassins de madame la comtesse... Dieu veuille que nous tenions bientôt pareillement le *Robert*, ajouta-t-il à voix basse.

A la vue de Villani, désigné comme le meurtrier de sa fille, le capitaine ne fut pas maître de son ressentiment : — Scélérat! s'écria-t-il en tirant son épée hors du fourreau;... mais non, ajouta le vieux gentilhomme en s'éloignant brusquement, un pareil monstre ne doit pas périr de la main d'un soldat...

On arriva enfin à la porte du château. A la voix de Robert, le concierge entra dans les cours silencieuses de Birague.

Le premier soin de Robert fut de conduire lui-même, et sous bonne escorte, Villani et Jackal dans la célèbre tour dite des Calvinistes. Ce soin rempli, il se rendit à l'appartement du comte en marmottant entre ses dents : — Quel scandale!... pas un domestique dans les cours!... les paresseux!...

Tandis que l'intendant faisait emprisonner Villani et

son complice, le capitaine, aidé de Vieille-Roche, de Montbard et des gens de celui-ci, transportait les corps de sa malheureuse fille et de Chalyne dans une des salles basses du château. Le visage de la comtesse était horrible à voir; il semblait sillonné par le feu des passions; celui de Chalyne, au contraire, présentait le calme de la mort du juste. Une boucle de cheveux était entre ses dents, et Montbard, en s'approchant, la reconnut pour être un des bracelets dont la fière comtesse avait décoré les bras de sa sœur de lait.

— Pauvre fille! dit Montbard à voix basse, tu méritais un meilleur sort; semblable au chien fidèle, ton dernier soupir a été pour ta maîtresse. Et il laissa les deux cadavres gardés par Fidélio.

CHAPITRE XVIII

Votre crime est horrible, exécrable, odieux!...
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux.
DUCIS, *tragédie d'Hamlet*, acte III.

La chambre du comte offrait un tableau digne d'un grand peintre : tous les domestiques, oubliant et ce qu'ils étaient, et leurs occupations, formèrent des groupes attentifs, et, tous les yeux attachés sur Mathieu XLVI, prouvaient l'attachement des vassaux... Christophe et Marie, serrés l'un contre l'autre, se trouvaient les plus avancés dans la chambre, car la domesticité laissa un grand espace entre elle et le lit de son maître. Mademoiselle de Morvan, assise au chevet du lit de son père, le contemplait avec l'avidité de la douleur, en épiant les moindres mouvements de son visage... Depuis une heure, le comte avait rouvert les yeux, et, ne reconnaissant personne, il les remuait avec l'affreuse activité de la folie :... ils semblèrent animés d'un feu surnaturel, et chacun de ses gestes convulsifs imprimait une telle peur à ses gens, que leurs figures, pleines d'effroi, paraissaient réfléchir comme une glace les divers mouvements de leur maître. Tout à coup

le bruit d'un cheval arrivant dans les cours rompt le silence, et quelques-uns regardent par la fenêtre. C'était le bouillant d'Olbreuse avec Spatulin en croupe, car ce dernier s'était laissé tomber de cheval. Le chevalier mena ou plutôt traîna le pauvre opérateur à travers les escaliers et les galeries, et l'introduit plus mort que vif auprès du lit du plus grand seigneur de la contrée.

Le docteur déposa sa trousse d'un air embarrassé, et la tendre Aloïse suivit tous ses gestes comme si Spatulin avait tenu le fil de la vie du comte. L'élève de Galien se rengorgea, et, malgré le besoin pressant, prit un air d'importance en arrangeant ses habits froissés par sa chute. Aloïse lui céda son siége, et le docteur s'y assit en écartant les basques de son pourpoint marron.

Au moment où il s'apprêtait à lever l'espèce d'appareil posé par l'inconnu, le comte s'élance brusquement, et, fixant le pauvre opérateur avec des yeux étincelants, il s'écria d'une voix rauque et en agitant ses bras : — Tu sais que je l'ai tué !... vends-moi ton silence, puisque tu es juge !... j'ai bien vendu son sang pour un baiser... mon salaire n'a pas duré si longtemps que le crime !...

— Jésus, ayez pitié de moi, dit Spatulin ; il me prend pour un juge. — Un juge !... répéta le comte en retombant sur son oreiller dans l'abattement le plus profond.

Aloïse, d'Olbreuse et tous les spectateurs étaient muets de stupeur.

Alors Spatulin acheva d'ôter l'appareil. En considérant la blessure, il dit, selon la coutume des savants médecins : — Bon !... bon !... hein !... Et il fit quelques signes de tête en sens divers... Ces mots rendirent la respiration à la pauvre Aloïse ; mais le docteur en se retournant, montra le visage sinistre d'un médecin qui rencontre un convoi. Aloïse pâlit et fut prête à se trouver mal.

Spatulin vint à d'Olbreuse, l'attira dans un coin, et lui dit à voix basse : — Il n'est aucun espoir !... s'il n'y avait à guérir que la plaie, j'en répondrais. Et le docteur prononça ce mot avec orgueil : — Mais... l'âme est empoisonnée !...

Christophe, entendant cet arrêt, offrit sur-le-champ de faire sucer la blessure par quelque corvéable, trop heureux de mourir pour monseigneur. A cette proposition, qui prouvait de grands progrès dans l'esprit robertinien, tous les domestiques frémirent, et quelques-uns se retirèrent. Christophe nota dans sa mémoire les déserteurs;... ceux qui restèrent eurent un grand tact, car Spatulin répondit : — Ce serait inutile, le poison a parcouru la masse du sang, et le comte n'a pas longtemps à vivre; il n'est aucun remède!... — Je puis mourir!... s'écria Morvan en délire; j'ai baisé sa cendre!... et quinze ans de repentir!... Aloïse!... ma chère fille!... je n'entends point les sons de ta harpe; tu chantes trop bas!...

La jeune fille fondit en larmes et le morne silence de la douleur régna dans l'appartement.

Il fut interrompu par le froissement soyeux d'une simarre, et l'on entendit la voix du conseiller grondant les piqueurs et les marmitons de ce qu'ils étaient dans l'antichambre : — Quel scandale!... au milieu de nos malheurs!... le siècle dégénère!...

En entrant, Robert fut stupéfait de voir l'état de son maître; il courut s'agenouiller auprès du lit.

— Encore un juge!... s'écria le comte égaré; comment leur échapper?... — Ah! monseigneur!... mon bon maître (le vieillard pleura), comment se fait-il qu'une nuit où tout devait réussir pour augmenter le lustre de votre maison et rétablir son honneur, ait produit tant de victimes et de malheurs?... et le plus funeste, le plus incroyable est arrivé... le *Robert* est perdu!...

— *Non erat hic locus*, dit Spatulin. — Hélas oui!... repartit le vieux serviteur, qui ne comprit pas.

A cet instant le comte eut des convulsions horribles; et, malgré ses efforts pour parler, ces seuls mots prononcés sourdement se firent entendre : — Pardonne-moi!... pardonne!... D'Olbreuse ne pouvant soutenir ce spectacle, se hâta de quitter l'appartement, et, pour la première fois, il ne fut pas accompagné par les regards d'Aloïse

éplorée. Le jeune homme dépêcha sur-le-champ un courrier au grand sénéchal.

Aloïse, Spatulin et le premier valet de chambre restèrent dans l'appartement du comte, car le docteur avait réclamé de la solitude pour le malade qu'il observait.

Cette solitude fut bientôt interrompue par le marquis de Montbard, Chanclos et le sire deVieille-Roche, qui s'assirent en silence et sans proférer une parole.

Le conseiller, pâle et atterré par des malheurs sans exemple dans aucune intendance, trottina en sortant de chez son maître, vers la tour aux Calvinistes pour s'assurer si l'on faisait bonne garde. Il commanda, sous peine de la corde, de ne pas en approcher, et en revenant il envoya l'aumônier, en lui ordonnant de sonner les cloches et de commencer les prières de quarante heures pour le comte, et pour le *Robert*, ajouta-t-il à voix basse.

Puis il se rendit dans le souterrain de la citerne, et, lorsqu'il fut auprès de la pierre où le comte reçut le coup mortel, il se demanda : — Qui diable a pu ôter le corps du calviniste que j'avais déposé sous cette pierre par l'ordre de...

Comme il achevait ces mots, une voix qui lui était bien connue s'écria : — Robert !... Robert !... Le conseiller monta lestement par un escalier secret, dont la porte s'ouvrit, et il ne reparut pas de la journée.

Sur le soir, le sénéchal arriva suivi de gens de justice, afin de s'emparer des coupables. La plus profonde douleur se peignait sur son visage, malgré l'ample succession de titres qui s'apprêtait pour lui. Qu'on nous pardonne de répéter qu'il n'était point un homme ordinaire.

Le conseiller sortit du terrible pavillon septentrional devant tout le monde, ce qui supposait de grands événements futurs : mais en apercevant les lévriers judiciaires se diriger vers la tour aux Calvinistes indiquée par Christophe comme le lieu de réclusion des coupables, son visage s'anima, ses yeux gris brillèrent et il courut prendre Christophe à la gorge, en criant : — Scélérat ! tu trahis !... *N'entrez pas*, ou je vous assomme. Halte ! ces

prisonniers nous appartiennent, ils sont pris sur nos terres!... halte!... et, selon les chartes octroyées sous Mathieu XX le conquérant, nous avons seuls le droit de les juger. Halte!

Il arriva mourant lorsqu'on ouvrit la porte. Le vieillard se jeta par terre en travers, en les défiant de passer sur le corps d'un Robert...

Christophe, étonné de la strangulation paternelle, survint.

— Infâme! dit Robert, jamais l'honneur n'a couru de plus grands dangers; mène ces dogues à l'office. — Monsieur Robert! s'écria un bailli. — Monsieur! reprit le conseiller en lui lançant un regard qui signifiait : Prends garde d'être pendu.

Les sbires le comprirent, et s'en furent.

Le conseiller intime, resté seul avec son filleul, écouta sans émotion les cris des prisonniers mourant de faim et de leurs blessures non pansées, et dit à Christophe :

— Mon enfant, que personne n'approche de ce lieu; sans cela il arriverait des malheurs encore plus grands. Tiens, vois ma main!... et il lui montra quatre doigts veufs du cinquième. Après de tels sacrifices, faits pour qu'on n'entende pas les prisonniers, juge de l'importance... Toi-même, ajouta-t-il à voix basse, si tu les écoutais, malgré ma tendresse pour toi... Le conseiller commença un geste, et Christophe frémit.

— Tout va changer dans une heure, mon enfant, et chacun sera content; le comte même mourra avec joie!...

A ces mots extraordinaires qui annonçaient un dérangement dans les organes, le conseiller, ne se possédant point, courut à grands pas vers l'appartement du comte, et il laissa tomber son mortier sans le ramasser... Quel spectacle!... un moribond dans des convulsions qui n'étaient pas produites seulement par le poison, mais par de cruels remords; des gémissements farouches qui faisaient douter si c'était le repentir ou le désespoir qui les arrachait; Chanclos, Montbard, le sénéchal, Aloïse, d'Olbreuse, contemplant leur ami mourant; et Vieille-Roche dans l'anti-

chambre, passant sa tête par la porte; l'égoïste Spatulin calculant ce que cette visite lui rapporterait; et tous les gens dans les galeries!...

L'agonie la plus cruelle agitait le malheureux criminel. Aloïse et d'Olbreuse s'agenouillèrent pour qu'il voulût les bénir. Le mourant parut comprendre cette muette action, et se levant il s'écria :

— Malédiction!... malédiction!... vengeance!... Robert, entrant au milieu de cette scène lugubre, avait sur la figure une expression de joie inoffensive : c'était la joie de la pitié.

Il s'avança doucement, et prenant Spatulin par le bras, il le mit à la porte. Puis, s'adressant à Montbard et à Chanclos, il les pria poliment de s'en aller.

— Monsieur Robert... — Il le faut, monsieur le capitaine. — Comment! dans un pareil moment, mon gendre!... — Monsieur, j'ai des raisons suprêmes. Mademoiselle de Morvan elle-même ne peut pas être témoin du dernier soupir de son père. — Insolent! dit le chevalier. — Ah! monsieur d'Olbreuse; vous les imiterez; monseigneur le sénéchal seul sera présent.

Aloïse n'entendait rien, et le comte ne reconnaissait toujours personne. Il se roula dans son lit en mordant avec rage les draps, et poussant des cris inarticulés qui firent pleurer le sénéchal. A cet instant, la porte s'ouvre avec fracas : un homme se présente; il est décoré de tous les ordres; sa figure est majestueuse, et il s'écrie :

— Sortez tous!...

A ces mots, le comte se met sur son séant comme frappé d'un coup de tonnerre;... ses yeux errent sur l'étranger; il le parcourt, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil; il ne reste plus que le sénéchal et Robert. Alors l'étranger dit :

— Ne me reconnais-tu pas?... — Mon père!... mon père... Le visage du comte avait l'aspect sous lequel on représente les bienheureux... — Mon père, m'apportez-vous mon pardon?... — Emporte-le dans le ciel, il y sera ratifié.

Le comte se précipite à travers la chambre, tombe aux pieds de son père, et rendit le dernier soupir. (Lecteur, ce père était Jean Pâqué).

CHAPITRE XXIX

Dolus an virtus quis in hoste requirat?...
VIRGILE, *Énéide.*

Pour détruire nos ennemis,
Force ou ruse, tout est permis.
Traduction du baron d'ALUBR.

Nous pourrions finir ici cette véridique histoire, mais nous ne le ferons pas, persuadé que vous grillez de savoir les tenants et les aboutissants de la merveilleuse résurection de Mathieu XLV, assassiné par son coupable fils, et laissé pour mort dans le souterrain. Il y avait été trouvé par Robert : à ce spectacle épouvantable, le fidèle intendant des Morvan avait senti de suite que l'honneur de la famille était perdu si qui que ce soit venait à soupçonner le meurtre de son maître. Il enleva le corps, en mit un autre à sa place, en ayant soin de le défigurer, et transporta le comte dans la partie la plus reculée du château. Là il pansa sa blessure, et eut le plaisir de le voir revenir à la vie.

Les premières paroles du comte furent un remerciement adressé au fidèle intendant pour les précautions prises à l'effet de sauver la gloire de la maison des Morvan. Quelque légitime que pût être la vengeance, Mathieu XLV résolut de se vouer à l'obscurité, plutôt que de déshonorer l'antique renom de sa race, en publiant le crime de son fils, et en obtenant justice du forfait.

Admirez la grandeur d'âme du vieux gentilhomme ; jamais vilain n'eût été capable d'un tel sacrifice. Ce qui acheva de déterminer Mathieu XLV à tout supporter pour sauver l'honneur de son nom, ce fut la naissance d'Aloïse, et la certitude que lui donna Robert que jamais son fils

n'aurait d'autre enfant de Mathilde... Robert savait bien des choses, convenez-en...

Tranquille de ce côté, le vieux seigneur se consola en pensant que l'enfant mâle d'un Chanclos n'usurperait jamais le titre de comte de Morvan. Il reporta toutes ses espérances et ses affections sur le jeune fils du sénéchal, qu'il regarda dès ce moment comme son légitime héritier.

Longtemps le vieillard refusa de voir Aloïse : à la fin, les importunités de Robert le décidèrent à permettre que la jeune héritière lui fût amenée secrètement. Les grâces, l'air noble et la charmante figure de l'enfant, vainquirent l'éloignement prononcé du vieux comte, et il permit que sa petite-fille lui fût présentée une seconde fois; bientôt il demanda lui-même à la voir, et enfin il finit par s'y attacher; d'abord parce qu'elle était de son sang, et ensuite parce qu'elle avait une grande ressemblance avec Anna de Morvan sa sœur, demoiselle d'une beauté et d'un esprit extraordinaires, qui avait épousé un prince souverain d'Allemagne. Cette dernière raison fut celle qui produisit le plus d'impression sur son esprit... Ressembler à une *Morvan*, princesse souveraine, diable!... ce n'était pas peu de chose...

Maintenant que vous voilà instruit des motifs qui dirigèrent la conduite de Mathieu XLV, sautons à pieds joints sur les dix-sept années qui se passèrent depuis le crime et la naissance d'Aloïse, jusqu'à la mort de Mathieu XLVI, et occupons-nous du sénéchal, de Robert et du vieux comte, qui sont restés tous trois seuls devant le cadavre de Morvan.

— O mon frère! s'écria le sénéchal en jetant les yeux sur le défunt, avez-vous pu porter une main parricide sur le chef de notre maison! — Vous voyez, mon fils, reprit le vieux comte, le résultat d'une mésalliance. Un crime affreux a souillé un Morvan, et notre honneur a couru les plus grands dangers. Ces dangers, mon fils, sont loin d'être détruits! ils existent encore aussi pressants que jamais; ils existeraient toujours si je n'avais résolu... mais il n'est pas temps de vous annoncer mes dernières intentions. Je ne dois, je ne veux maintenant m'occuper que du bonheur de voir et d'embrasser ma famille réunie. Robert, ajouta le

vieux seigneur, conduisez dans le salon des ancêtres Aloïse, d'Olbreuse, Anna, Montbart et Chanclos; ce dernier a mérité cet honneur... Vous, mon fils, allez les y attendre; je ne tarderai pas à vous suivre... Robert, de la prudence, du zèle et de la promptitude! — Monseigneur connaît Robert XIV, répondit le conseiller intime avec un orgueil bien excusable; il peut donc être certain... — Allez, Robert...

L'intendant s'éloigna avec le sénéchal, et fut s'acquitter des ordres secrets qu'il venait de recevoir. Il rassembla en moins de dix minutes les membres de la famille, les conduisit avec gravité dans le salon des ancêtres, et attendit que Mathieu XLV jugeât convenable de paraître. Il parut enfin. . . . .

. . . .

Messieurs, ces lignes de points tiendront lieu, si vous le voulez permettre, de la conversation étrange, inconcevable qu'eut Mathieu XLV avec la famille .. S'il nous avait été possible de vous en donner le détail, croyez que nous l'eussions fait avec joie; mais le réservé Robert craignit tant qu'elle ne parvînt à la postérité la plus reculée, qu'il en transcrivit le narré dans les archives sous le voile impénétrable des hiéroglyphes. Ce qu'il nous est permis de vous dire, c'est qu'un serment terrible (nous ignorons encore sa formule), fut prêté par tous les assistants; après quoi le vieux comte, ayant embrassé tous ses enfants, se retira dans son appartement. Le lendemain matin, il fut trouvé mort dans son lit, le cœur percé d'un coup de poignard. Sur sa table de nuit était un volume de Rabelais, et une feuille de papier, sur laquelle les mots suivants avaient été tracés par lui :

La vie n'est rien ; l'honneur est tout. Silence de bouche;... *souvenir du cœur, c'est tout ce que je demande à mes amis. Je sauve pour jamais la gloire des Morvans... Mes enfants, je vous bénis tous... et vais rejoindre nos glorieux ancêtres.*

Laissons toute la famille dans l'admiration de la mort *héroïque* du vieux comte, et occupons-nous de Robert,

qui, chargé des instructions secrètes de son maître, commença d'abord par le faire enfermer dans le plus grand secret dans la tombe préparée depuis longtemps pour lui, et se mit ensuite en devoir d'empêcher Villani et Jackal de pouvoir commettre aucune indiscrétion qui pût entâcher la gloire des Mathieu.

L'honnête conseiller avait fort à faire : non-seulement il s'agissait de soustraire Villani au bras de la justice séculière, mais encore il fallait arracher à Jackal l'aveu du lieu qui recélait le diamant le *Robert*, cette gloire de l'intendance. Le délié diplomate commença par s'adjoindre un soutien dans la personne de l'officier de Chanclos. Ils bâtirent un plan de conduite admirable, et agirent en conséquence avec ardeur et finesse. Le capitaine fut chargé d'interroger Jackal ; Robert se réserva Villani.

Chanclos aborda franchement l'ennemi. — Ah çà, coquin, dit-il en entrant dans la prison du bandit judiciaire, je viens te proposer un accommodement ; il s'agit de la mort ou de la vie. — Parlez, digne et valeureux capitaine, répondit le coquin en s'efforçant de prendre l'air piteux analogue à la circonstance, je suis prêt à tout faire pour sauver mes jours. — Instruis-moi donc, drôle, de ce qu'est devenu le *Robert*, ce beau diamant de la famille... il manque dans l'écrin, et toi seul peux... — Ah ! monseigneur ! interrompit Jackal, qui par ce titre espérait gagner Chanclos, je puis vous jurer... — Tais-toi, corbeau ! tu vas mentir... Écoute, ajouta le capitaine en tirant du fourreau sa formidable henriette, je te donne cinq minutes pour te décider à restitution, mais je jure, par tous les combats que j'ai soutenus sous les ordres de l'aigle de Béarn, mon invincible maître, que, ce délai passé, tu péris si tu te tais. — Et si je parle, monseigneur ?... — Cinq cents pistoles d'or, et ta liberté. — Eh bien ! monseigneur... Ici Jackal apprit au capitaine qu'il avait avalé le *Robert*, incident dont vous devez vous rappeler. — Vivat ! s'écria Chanclos... et il s'en fut trouver Robert.

Ce dernier n'avait pas été aussi heureux dans ses démarches auprès de Villani que Chanclos avec Jackal ;

aussi s'agissait-il bien d'autre chose que de faire avouer à un poltron, sous peine de mort, le lieu où il avait recélé son vol ! Il fallait décider un scélérat adroit et rusé à se donner lui-même la mort, et cela d'une manière si ostensible, que la médisance ne pût trouver à mordre sur cet événement.

Robert fit donc à Villani un récit effrayant des tortures qui l'attendaient en cas qu'il n'eût pas le courage de se dérober au supplice que ses crimes avaient mérité, et auquel lui, Robert, touché de compassion pour l'homme qui avait été sur le point d'épouser une Morvan, voulait le soustraire amicalement.

Mais le subtil Italien devina de suite les intentions du conseiller, et quelque chose que pût dire notre ambassadeur, il ne voulut jamais mordre à l'hameçon. — Je sais que je mérite la mort, disait-il à Robert, et je la subirai sans me plaindre; heureux si, par mon repentir et mes révélations, je puis désarmer le courroux du ciel et éclairer la justice des hommes !

Ce n'était pas là le compte du conseiller ; aussi se retira-t-il de fort mauvaise humeur pour aller apprendre du capitaine le résultat de sa négociation. Aussitôt qu'il sut que le *Robert*, cette fleur de son intendance, gisait dans le corps d'un vil roturier, il n'eut ni repos ni cesse que Spatulin n'eût ordonné vingt ou trente médecines dont il attendit l'évacuation avec la plus vive impatience ; mais, hélas ! rien n'opéra : l'avare estomac de Jackal, ne voulut jamais regorger le précieux bijou.

Le vieillard désespéré jura de se pendre ou de réussir, et voici comment il s'y prit pour sortir du plus grand embarras, qu'il eût jamais rencontré. Il se rendit dans le cachot de Jackal, et lui dit d'un ton sentimental : — Mon garçon, je viens t'apprendre une mauvaise nouvelle. — Laquelle, monsieur Robert ?... — Le docteur Spatulin a déclaré que jamais tu ne parviendrais à rendre le *Robert.* — Monsieur Robert, je suis désespéré, dit le coquin en riant dans sa barbe. — Avec d'autant plus de raison, reprit l'intendant, que, ne remplissant pas les conditions

du traité que monseigneur de Chanclos a fait avec toi, je vais être obligé de te livrer à la justice, qui te condamnera probablement à être roué. — Roué ! grand Dieu !... — Mon cher, tu connais la loi ? elle est positive. — Ah ! miséricorde !... — Il y aurait bien un moyen de sauver ta peau, mais je ne te le propose pas ; il faut du courage pour l'exécuter. — Parlez, parlez ?... — Non, c'est inutile. — De grâce ?... — Tu es trop poltron. — Soyez sûr qu'il n'est rien que je ne fasse pour éviter la roue fatale... — On dit ce supplice affreux, interrompit le malin Robert. — Ah ! monsieur Robert, ayez pitié d'un pauvre diable, et instruisez-moi de ce qu'il faut faire pour mériter ma liberté, et je suis prêt à tout, oui, à tout, ajouta Jackal avec un serment épouvantable, même à tuer mon père, — Allons, je vois que tu es un brave coquin, dit l'intendant en cachant l'horreur que Jackal lui inspirait, et ce pour la gloire de la famille, car ce mobile était l'unique but des actions du fidèle conseiller. — Que dois-je faire, monsieur *de* Robert ?... — Ecoute, reprit le vieillard sans trop faire d'attention au *de* qui venait de lui être donné par le corbeau judiciaire; je vais t'ouvrir mon cœur. Tu sauras, mon garçon, que la famille de mon maître a le plus grand intérêt à ce que Villani meure avant que d'être mis entre les mains de la justice... Eh bien donc, si tu veux lui délivrer un *passe-port* pour l'autre monde, je te compterai mille pistoles, et ta liberté est au bout. Vois si le marché te convient !...

Jackal ne se fit pas tirer l'oreille ; il accepta, et promit bon compte de l'Italien ; mais il fallait une occasion ; Robert la fit naître. Sous prétexte de faire réparer le cachot de Villani, il mit ce dernier dans la même chambre que Jackal. Le clerc fut de parole, car, la première nuit de sa cohabitation. il assassina Villani tout doucettement.

Le conseiller intime de la maison Morvan agit alors d'une manière un peu *turque*. Il donna les mille pistoles d'or à Jackal ; il lui donna de plus la clef des champs, mais en ayant soin de prévenir la maréchaussée, qui se

mit à la poursuite de Jackal, et le conduisit ès prisons d'Autun, d'où il ne sortit que pour périr en place publique. Robert alors se fit délivrer le corps du criminel, et Spatulin en retira l'*incroyable diamant*. — Je mourrai content ! s'écria l'intendant à cette vue si désirée...

Messieurs, vous trouverez peut-être la conduite de Robert tant soit peu catégorique ; veuillez vous rappeler qu'il s'agissait de la gloire de son intendance, et que d'ailleurs Mathieu XLIV lui avait souvent répété l'épigraphe de ce chapitre :

Dolus an virtus quis in hoste requirat ?...

Mathieu XLIV avait lu Virgile !...

CONCLUSION

Maintenant, lecteurs, il ne nous reste plus à apprendre que le sort des différents personnages que vous avez vus figurer dans cette histoire : nous suivrons l'ordre hiérarchique :

1o Le sénéchal de Bourgogne, devenu le Mathieu régnant no XLVII, mourut trois ans après le mariage de son fils et d'Aloïse, à la suite d'un grand repas que donnèrent les états de Bourgogne.

2o Son fils lui succéda sous le nom de Mathieu XLVIII, et il vécut heureux époux et père (ce qui est à noter.)

3o Aloïse accoucha, un an après la mort du sénéchal, d'un joli garçon que Robert proclama le XLIX Mathieu ; il était temps, car Aloïse avait déjà fait trois filles, ce qui n'était jamais arrivé à aucune comtesse de Morvan depuis que le Morvan existait.

4o Montbard et Anna eurent un régiment de *messires* et de *demoiselles*, à la grande joie de Chanclos, qui sablait une pièce de vin à chaque naissance.

5o Le brave capitaine, devenu baron, devint si fier, qu'il eut cinq duels de suite. Au sixième, il reçut trois coups d'épée dans le corps, et, grâce au docteur Spatulin. il mourut au bout de deux jours de maladie.

6o De Vieille-Roche fut si touché de la mort de son ami, qu'il jura de renoncer au vin. Il tint si bien sa parole, qu'un soir, retournant à son castel, il se laissa choir de dessus son destrier, et roula dans un ruisseau de deux pieds de profondeur, où il but tant d'eau, qu'il en mourut... supplice affreux pour lui !,..

7o Christophe et Marie se marièrent. Christophe prit alors du goût pour la belle littérature, et surtout pour la

musique. On l'entendait souvent chanter des romances et des villanelles, entre autres une qui commençait ainsi :

> **Grâce à ma ménagère,**
> **Je suis, comme mon père,**
> **Heureux, content, cossu...**

Christophe chantait juste... mais les mémoires originaux de Robert, dont il fùt le continuateur, prouvent qu'il faisait souvent des fautes d'orthographe.

8° Enfin Robert, cette perle des intendants, poussa sa longue carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il ne quitta la vie qu'après avoir vu naître le futur Mathieu XLIX et ses suppléants. Avant de rendre l'âme, il se fit apporter la fameuse quittance de quatre mille marcs, et la lut trois fois à haute et intelligible voix. Son dernier mot fut : *Tout est bien en règle.*

Lecteurs, j'ai dit.

FIN

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.



